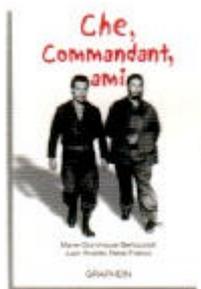


CHE, COMMANDANT AMI



**Marie-Dominique Bertuccioli
Juan Andrés Neira Franco**

Au Che et à tous ceux qui ont lutté à ses côtés

**[Marie-Dominique Bertuccioli nous a quitté au mois de Mai 2007.
Elle repose désormais à Cuba, en cette terre qu'elle aimait tant.]**

Parution Septembre 2000

aux éditions **GRAPHEIN**
34/38 rue des Peupliers
75013 Paris (France)
Tél 33(0)1 44 16 88 77
Fax 33(0)1 45 88 43 75

ISBN 2-910764-26-5
graphein@wanadoo.fr

CHE, COMMANDANT, AMI
Livre Commémoratif sur le Che

(Publié en intégralité sur le Web)

Note relative à ce document : le livre "Che, Commandant, Ami" a été publié en intégralité sur Internet, avec l'accord des auteurs, à l'exception des notes de bas de page et autres renvois aux sources. Ceux-ci, nombreux, sont disponibles uniquement sur l'édition papier.

Document téléchargeable ici :

http://vdedaj.club.fr/spip/article.php3?id_article=176

| | |
|---|-----|
| AVERTISSEMENT..... | 5 |
| I - DU MEDECIN AU COMMANDANT | 6 |
| CHE GUEVARA ET CUBA PAR LES DATES | 6 |
| ERNESTO GUEVARA: UN MEDECIN REVOLUTIONNAIRE A LA RECHERCHE D'UNE REVOLUTION | 8 |
| "UN JEUNE LEADER CUBAIN M'A INVITE A ME JOINDRE A SON MOUVEMENT" | 8 |
| ALEGRIA DE PIO : LE PREMIER REVERS QUI AURAIT PU ETRE... LE DERNIER COMBAT | 9 |
| "PRES DE MOI, UN CAMARADE QUI S'APPELLE ARBENTOSA..." | 11 |
| DU MEDECIN AU COMBATTANT, DU COMBATTANT AU COMMANDANT | 13 |
| PENDANT CE TEMPS, DANS LA CAPITALE EN EBULLITION..... | 14 |
| LE SOULEVEMENT DE CIENFUEGOS | 17 |
| LE COMMANDANT GUEVARA A L'OFFENSIVE..... | 18 |
| "DIFFUSER NOS IDEES"... ICI RADIO REBELDE..... | 18 |
| PORTER D'EST EN OUEST LA LIBERATION DU PAYS | 23 |
| CAMILO... ICI, LE CHE | 25 |
| LA CAMPAGNE DE LAS VILLAS | 26 |
| UNE FEMME DANS LA GUERILLA DU CHE | 27 |
| LA BATAILLE DE SANTA CLARA | 28 |
| IIème PARTIE - DU GUERILLERO AU MINISTRE..... | 31 |
| CHE GUEVARA ET CUBA PAR LES DATES | 31 |
| LA HAVANE AU POUVOIR DU PEUPLE..... | 35 |
| HISTOIRE D'UN HOMMAGE..... | 35 |
| 1959, L'ANNEE DECISIVE | 37 |
| COMMUNISTE OU PAS ? | 38 |
| LA REVOLUTION FAITE ORGANISME: L'INRA | 41 |
| OU EST LE COMMUNISTE ICI?..... | 42 |
| DES BILLETS DE BANQUE SIGNES "CHE" | 43 |
| LA CIA ET ... UN BATEAU FRANÇAIS. | 48 |
| "LE DARD DES NATIONALISATIONS" | 49 |
| TRAVAILLER POUR CUBA...A CUBA | 49 |
| UNION! UNION! | 50 |
| LA BAIE DES COCHONS: RIPOSTE A UNE AGRESSION SANS FIN | 51 |
| A LA TRIBUNE, LE REPRESENTANT DE CUBA: ERNESTO GUEVARA | 52 |
| SANS SUCRE, IL N'EST PAS DE PAYS | 54 |
| "L'ARGILE FONDAMENTALE DE NOTRE OEUVRE, C'EST LA JEUNESSE" | 57 |
| "LES JOURS LUMINEUX ET TRISTES DE LA CRISE DES CARAIBES" | 58 |
| "NOTRE BATAILLE DE TOUS LES JOURS EST LA PRODUCTION" | 59 |
| "IL NE SUFFIT PAS DE SOUHAITER BONNE CHANCE A L'AGRESSE, IL FAUT PARTAGER SON SORT" | 61 |
| LE CADRE EST UN CREATEUR | 62 |
| JULIO CHAVIANO, UN CADRE AU MINISTERE DES INDUSTRIES | 63 |
| " DES PAYS SI LOINTAINS ET SI PRESENTS..." | 65 |
| AUX NATIONS-UNIES: UN DISCOURS MEMORABLE | 65 |
| ET L'USAGE DU DROIT DE REPOSE | 71 |
| "D'AUTRES TERRES DU MONDE RECLAMENT LA CONTRIBUTION DE MES MODESTES EFFORTS" | 72 |
| UN JOUR DE 1966, DANS LA FORET AFRICAINE | 74 |
| UN COMBATTANT DU CHE EN AFRIQUE | 75 |
| MESSAGE A FIDEL... | 79 |
| IIIème PARTIE LE REVE AMERICAIN DE CHE GUEVARA | 82 |
| LE CHE ET LA BOLIVIE PAR LES DATES | 82 |
| UN CONTEXTE SI IMPORTANT..... | 85 |
| POURQUOI LA BOLIVIE? | 87 |
| DEUX ANS AVANT: LA PREPARATION DE LA GUERILLA..... | 89 |
| LE PARTI COMMUNISTE BOLIVIEN : ETRE OU NE PAS ETRE... DANS LA GUERILLA | 95 |
| VERS L'INTERNATIONALISATION DE LA GUERILLA : LES GUERILLEROS PERUVIENS | 110 |
| DES REVELATIONS QUI METTENT LA GUERILLA EN DANGER..... | 111 |
| UN TEMOIGNAGE BOLIVIEN: RODOLFO SALDAÑA | 114 |
| L'INTERVENTION AMERICAINE..... | 119 |
| L'HISTOIRE D'UN ASSASSIN SANS ANIMOSITE : FELIX RODRIGUEZ | 123 |
| LES COMBATTANTS CUBAINS: DES GUERILLEROS EXPERIMENTES | 127 |
| DES ENCOURAGEMENTS VENUS DE LA HAVANE | 131 |
| URBANO ET POMBO: RECITS OBLIGES POUR L'HISTOIRE..... | 132 |
| UNE TRES VIEILLE CAMPAGNE..... | 142 |
| IV - CUBA, UN HOMMAGE PERMANENT..... | 149 |
| 18 OCTOBRE 1967, PLACE DE LA REVOLUTION , LA HAVANE | 149 |

| | |
|--|------------|
| "ETRE COMME LE CHE" | 153 |
| CHANTER LE CHE..... | 154 |
| VERS ET PROSE PARCOURENT LE MONDE AUX COTES DU CHE | 156 |
| LE TRAVAIL D'HISTORIEN D'UN PROTAGONISTE: WILLIAM GALVEZ..... | 157 |
| UNE PRESENCE DURABLE: LE CHE SUR LES TIMBRES CUBAINS | 159 |
| MON FILS S'APPELLE ERNESTO..... | 160 |
| UN SOUHAIT PARTAGE PAR DES MILLIERS: ETRE A SES COTES | 162 |
| LE CHE DANS LA VIE QUOTIDIENNE | 163 |
| LA CHAIRE POPULAIRE CHE GUEVARA: UNE EXPERIENCE UNIQUE DANS UN QUARTIER DE LA HAVANE | 165 |
| DES JEUNES QUI ETUDIENT LE CHE | 168 |
| MONUMENTS, SILHOUETTES ET IMAGES QUI EMBRASENT ... CAR ILS CONSERVENT LA CHALEUR DU PEUPLE | 169 |
| UNE CUBAINE DE SON EPOQUE: LE DR ALEIDA GUEVARA, FILLE DU CHE | 172 |
| REMERCIEMENTS | 185 |
| BIBLIOGRAPHIE | 186 |

AVERTISSEMENT

Ne sera-t-il pas plus dangereux mort que vivant ? se demandaient les commentateurs au lendemain du 9 octobre 1967.

30 ans ont passé et Che Guevara a fait l'objet de multiples livres, déclarations, interviews, documentaires et ... manipulations.

Plutôt que de nous demander qui il était, il nous a semblé préférable de lui donner la parole afin qu'il explique lui-même pourquoi il estimait être un "produit de la Révolution cubaine" et pourquoi une fois consolidée cette Révolution, il a repris son rêve d'envergure universelle. Ceux qui l'ont accompagnés au long du chemin, voix parallèles, lui font écho.

Le passage obligé par la Bolivie se fera sur la base des documents d'époque et de témoignages.

Aujourd'hui où l'on cherche à nous présenter un Che aseptisé, ceux qui vivent à son heure nous montrent son message vivant dans ce petit pays qui a nom Cuba et qui lui a un jour donné sa nationalité.

Oui, le Che est dérangeant parce qu'il appelle un chat, un chat et l'impérialisme, l'impérialisme, la misère, la misère. Il dit aussi qu'une partie du combat se joue en chacun de nous.

Nous avons tenté d'offrir une grille de lecture du Che dans son temps et dans son monde qui n'a pas subi un changement tel que le message ne soit plus valable aujourd'hui.

Et reprenant une phrase du tout début de la Révolution cubaine, nous disons à tous ceux que le Che intéresse: "Ne crois pas, lis" (*phrase slogan de la campagne d'alphabétisation - 1961*).

I - DU MEDECIN AU COMMANDANT

"Qui se dresse aujourd'hui avec Cuba, se lève pour l'avenir"
José Martí

CHE GUEVARA ET CUBA PAR LES DATES

1955-1958

1955

- Juin : Mexico: fait la connaissance de Raul Castro, jeune cubain qui a participé à l'attaque de la caserne Moncada le 26-7-53 et vit en exil au Mexique
- Juillet : fait la connaissance de Fidel Castro, devient le futur médecin de la guérilla cubaine.
- 26 juillet : prend part à un meeting commémorant le 26 juillet.

1956

- 18 février : Fidel Castro vient chez lui afin de connaître sa fille Hilda née le 15
- avril-24 juin : loue sur la demande de Fidel Castro une petite hacienda destinée à l'entraînement des révolutionnaires cubains.
- 24 juin : est arrêté par la police mexicaine et sa femme interrogée par des policiers qui lui semblent être américains.
- 3 juillet : l'agence de presse américaine UPI signale qu'il doit être expulsé du Mexique pour sa participation à la conspiration de Fidel Castro
- 31 juillet : est libéré comme ses camarades cubains sur intervention du président mexicain, le général Lazaro Cardenas.
- Août : passe à la clandestinité et continue à s'entraîner
- 25 novembre : part pour Cuba à bord du "Granma" en compagnie de Fidel Castro et 80 autres cubains.
- 2 décembre : arrive à Cuba.
- 5 décembre : prend part au combat d'Alegria de Pio à la suite duquel les combattants de la guérilla sont dispersés et donnés pour morts par la presse.

1957

- 17 janvier : prend part au combat de la Plata, première victoire de l'Armée Rebelle
- 22 mars : participe au combat de Palma Mocha
- 18 mai : devient combattant direct
- 28 mai : participe au combat d'El Uvero, considéré comme l'arrivée à la majorité de l'Armée Rebelle.
- Juillet : se voit attribuer le grade de capitaine.
- 21 juillet : Fidel Castro lui attribue le grade de Commandant. Prend la tête de la colonne 4.
- 30 août : prend part au combat d'El Hombrito
- 16 septembre : dirige le combat de Pino del Agua
- 4 novembre : fonde le journal "El Cubano libre " ("Le Cubain libre) dans lequel il écrit.
- 8 décembre : est blessé au pied.

1958

- 24 février: fonde Radio Rebelde.
- 3 mai : est nommé chef de la colonne 8 "Ciro Redondo" qui vient d'être créée. Elle compte 4 pelotons.
- mai-juin-juillet : prend part à la contre-offensive rebelle, sa colonne participe à de nombreux combats.
- 15 juillet : reçoit les félicitations du Commandant en Chef Fidel Castro
- 21 août : est désigné par Fidel Castro pour conduire la colonne 8 jusqu'à Las Villas, au centre de Cuba.
- 31 août : part avec sa colonne.
- 17 octobre : prend part au combat de Güinia de Miranda.
- 15-18 décembre : Prise de Fomento sous son commandement
- 23 décembre : prise de Cabaiguan
- 25 décembre : Prise de Placetas
- 26 décembre 58 : prise de Remedios

ERNESTO GUEVARA: UN MEDECIN REVOLUTIONNAIRE A LA RECHERCHE D'UNE REVOLUTION

Le 12 juin 1953, tandis qu'une poignée de jeunes préparent à Cuba l'attaque de la seconde caserne du pays, Ernesto Guevara de la Serna reçoit à Buenos Aires son diplôme de médecine.

Presque aussitôt il repart à l'assaut de l'Amérique. La première étape sera la Bolivie, puis viennent le Pérou, l'Equateur, Panama, le Costa Rica où il nourrit sa haine contre la United Fruit "la pieuvre impérialiste". C'est aussi l'occasion de faire la connaissance de deux cubains qui, justement, ont attaqué le 26 juillet 53, la caserne Moncada, à Santiago de Cuba. Ensuite, il passe par le Nicaragua, le Honduras, le Salvador et enfin le Guatemala. De nouveau, son chemin croise des jeunes de la Moncada.

Lorsque le 18 juin 54, le gouvernement Arbenz est renversé avec l'appui des Etats-Unis pour crime de lèse-United Fruit, Ernesto Guevara tente de regrouper quelques jeunes et des armes pour combattre. Amère expérience dont il tire les conclusions. Plusieurs années après, à Cuba, le 19 août 1960, il confie à son auditoire lors d'une rencontre au ministère de la Santé:

"Presque tout le monde sait que j'ai commencé ma carrière de médecin il y a plusieurs années. Et quand j'ai commencé à pratiquer la médecine, quand j'ai commencé à étudier la médecine, la majorité des idées que j'ai aujourd'hui comme révolutionnaire, ne figuraient pas au stock de mes idéaux. Je voulais triompher, comme tout le monde veut triompher. Je rêvais d'être un chercheur célèbre, de travailler de manière infatigable pour parvenir à quelque chose qui pourrait être mis, en définitive, à la disposition de l'Humanité mais, qui aurait été, à ce moment-là, un triomphe personnel. J'étais, comme nous le sommes tous, un produit du milieu.

Ensuite, après avoir obtenu mon diplôme, à la suite de circonstances spéciales et peut-être aussi à cause de mon caractère, j'ai commencé à voyager dans toute l'Amérique et je l'ai parcourue toute entière. Sauf Haïti et Saint Domingue, j'ai visité tous les autres pays. Et, compte tenu des conditions dans lesquelles j'ai voyagé, tout d'abord comme étudiant et ensuite comme médecin, j'ai commencé à entrer étroitement en contact avec la misère, la faim, les maladies, l'impossibilité de soigner un enfant faute de moyens; l'abrutissement que provoquent la faim et les mauvais traitements incessants, tout ce qui fait de la perte d'un enfant un accident sans importance pour un père, comme cela arrive souvent au sein des classes les plus maltraitées de notre patrie américaine.

Alors il y a des choses qui, à ce moment-là, me sont apparues comme presque aussi importantes qu'être un chercheur célèbre, ou que de faire un apport substantiel aux sciences médicales: Il fallait aider ces gens-là. Mais je restais, comme nous le restons tous, un produit du milieu et je voulais les aider par mon effort personnel.

J'avais beaucoup voyagé, je vivais, à ce moment-là, au Guatemala, le Guatemala d'Arbenz et j'avais commencé à écrire quelques notes dans lesquelles je fixais les normes de conduite du médecin révolutionnaire. J'ai commencé par chercher ce dont on avait le plus besoin pour être un médecin révolutionnaire. Puis, est venue l'agression, l'agression lancée par la United Fruit, le département d'Etat, Foster Dulles - en réalité c'est la même chose - et par le fantoche qu'ils avaient mis en place et qui s'appelait Castillo Armas, on lui a réglé son compte depuis. L'agression a réussi car ce peuple n'avait pas encore atteint le degré de maturité qu'a aujourd'hui le peuple cubain, et, un beau jour, comme tant d'autres, j'ai pris le chemin de l'exil, ou, pour le moins, j'ai fui le Guatemala, puisque ce n'était pas mon pays.

Alors, je me suis rendu compte d'une chose fondamentale: pour être médecin révolutionnaire ou pour être révolutionnaire, la première chose qu'il faut avoir, c'est une révolution."

"UN JEUNE LEADER CUBAIN M'A INVITE A ME JOINDRE A SON MOUVEMENT"

Chassé du Guatemala, Ernesto Guevara arrive à Mexico le 21 septembre 1954 et c'est là que le tournant de sa vie va se produire. Il fait tout d'abord la connaissance de Raul Castro. Après avoir fait partie du groupe qui a attaqué la caserne Moncada, avoir connu la prison et en être sorti au terme d'une amnistie due à la pression populaire, Raul Castro ne rêve, avec son frère Fidel que de répéter - et réussir - la mise à feu du "petit moteur qui mettra en marche le grand": Le soulèvement populaire. Bien sûr, Raul Castro va présenter à son frère ce médecin qui a beaucoup voyagé et possède une solide formation politique. Le 18 octobre 1967,

rendant hommage au camarade mort quelques jours avant en Bolivie, Fidel Castro laisse remonter ses souvenirs:

"C'est un jour du mois de juillet ou août 1955 que nous avons connu le Che. Et en une nuit - comme il l'a lui même raconté - il est devenu l'un des futurs membres de l'expédition du Granma. A ce moment-là, l'expédition n'avait ni bateau, ni armes, ni troupes. Et c'est ainsi que le Che a été, avec Raul, l'un des deux premiers sur la liste du Granma. Che était de ces personnes pour lesquelles tout le monde éprouve de l'affection, en raison de sa simplicité, de son caractère, de son naturel, de son esprit de camaraderie, de sa personnalité, de son originalité, alors que nous ne connaissions pas encore les autres grandes qualités qui le caractérisaient.

Il était alors le médecin de notre troupe. Et c'est ainsi que sont nés les liens, que sont nés les sentiments.

On voyait qu'il était imprégné d'une profonde haine et d'un profond mépris envers l'impérialisme non seulement parce que sa formation politique était d'ores et déjà considérablement avancée mais encore parce que, peu de temps avant, il avait été témoin, au Guatemala, de la criminelle intervention impérialiste qui, par l'intermédiaire de soldats mercenaires, a balayé la Révolution de ce pays.

Avec un homme comme lui, il n'était pas nécessaire de beaucoup argumenter. Il lui suffisait de savoir que Cuba se trouvait dans une situation similaire, qu'il y avait des hommes disposés à combattre, les armes à la main, cette situation. Il lui suffisait de savoir que ces hommes étaient inspirés par des sentiments réellement révolutionnaires et patriotiques. C'était plus que suffisant.

C'est ainsi que, un jour, fin novembre 1956, il est parti avec nous pour Cuba. Je me souviens que la traversée a été une dure épreuve pour lui parce que, compte tenu des circonstances dans lesquelles nous avons dû organiser le départ, il n'a même pas pu se procurer les médicaments dont il avait besoin et il a eu, durant toute la traversée, une forte crise d'asthme, il n'avait rien pour se soulager mais il n'a pas émis une seule plainte. Nous sommes arrivés, nous avons commencé les premières marches, nous avons souffert le premier revers et, au bout de quelques semaines, nous nous sommes retrouvés - comme vous le savez - un groupe de survivants de l'expédition du Granma. Che était toujours le médecin de notre troupe".

ALEGRIA DE PIO : LE PREMIER REVERS QUI AURAIT PU ETRE... LE DERNIER COMBAT

Le combat d'Alegria de Pio est un moment décisif. C'est le baptême du feu des jeunes gens qui ont débarqué le 2 décembre 1956. C'est aussi leur première défaite. Le 5 décembre 56 aurait pu marquer la fin désastreuse du grand projet de Fidel Castro.

Ernesto Guevara a vécu comme les autres cette expérience traumatisante et Alegria de Pio deviendra une de ses références les plus constantes pour démontrer que, pour difficile que soit une situation, rien n'est perdu jusqu'à la fin et qu'il ne faut jamais s'avouer vaincu.

Il a raconté l'épisode avec sa verve habituelle d'excellent narrateur pliant la langue à ses desseins comme un grand écrivain.

Ce texte est donc révélateur à plus d'un titre:

" Alegria de Pio est un endroit de la province d'Oriente, dans la commune de Niquero, près de Cap Cruz, où nous avons été surpris le 5 décembre 1956 par les troupes de la dictature. Nous étions exténués à la suite d'une marche, moins longue que pénible. Nous avons débarqué le 2 décembre dans un endroit connu comme la plage de Las Coloradas, nous avons perdu presque tout notre paquetage et marché pendant des heures interminables dans un mangrove d'eau de mer, avec des bottes neuves; presque tous les hommes avaient des plaies aux pieds. Mais les chaussures ou les infections dues aux champignons n'étaient pas nos seuls ennemis. Nous étions arrivés à Cuba au terme de sept jours de route dans le Golfe du Mexique et la Mer des Caraïbes, sans rien à manger, avec un bateau en mauvais état, nous avons presque tous le mal de mer par manque d'habitude, après être partis le 25 novembre du port de Tuxpan, un jour de fort vent du nord et de vagues, où la navigation était interdite. Tout cela avait laissé des traces dans notre troupe qui était formée de novices qui n'avaient jamais combattu.

Il ne nous restait de notre équipement de combat que le fusil, la cartouchière et quelques balles mouillées. Nos provisions de médicaments avaient disparu, nos sacs à dos étaient, pour la plupart, restés dans les mangroves. Nous avons marché pendant la nuit, la veille, sur le chemin qui bordait les cannaies de la raffinerie Niquero qui appartenait à Julio Lobo, à ce moment-là. Compte tenu de notre inexpérience, nous calmions notre faim et nous étanchions notre soif en mangeant de la canne sur le bord du chemin et nous laissions là la bagasse; mais, de plus, les soldats n'avaient pas besoin d'une enquête indirecte, car notre guide, comme nous l'avons appris des années après, nous a trahis, il les a conduits jusqu'à nous. Nous l'avons laissé

partir la nuit d'avant, commettant ainsi une erreur que nous devions répéter plusieurs fois au cours de la lutte, jusqu'à ce que nous ayons appris que les civils dont on ne connaît pas les antécédents, doivent toujours être surveillés quand on se trouve dans une zone dangereuse. Nous n'aurions jamais dû permettre à notre faux guide de s'en aller.

A l'aube du 5, il y en avait bien peu qui pouvaient mettre un pied devant l'autre, les hommes étaient exténués, marchaient de petites distances et demandaient de longs repos. En conséquence, l'ordre a été donné à la troupe de faire halte au bord d'une cannaie, dans un petit bois clairsemé, relativement près de la vraie montagne. La plupart d'entre nous avons dormi ce matin-là.

Des signes étranges ont commencé à se produire à la mi-journée, lorsque des avions "Biber" et d'autres types d'avionnettes militaires et privées ont commencé à tourner au dessus des alentours. Certains d'entre nous, tranquillement, coupaient des cannes à sucre tandis que les avions passaient, et ce, sans penser qu'ils étaient bien visibles compte tenu du peu d'altitude et de la vitesse réduite à laquelle volaient les avions ennemis. Ma tâche à cette époque-là, comme médecin de la troupe, était de soigner les plaies des pieds.

Je me souviens des derniers soins que je prodiguais ce jour-là. Le camarade s'appelait Humberto Lamothe et ce fut sa dernière journée. J'ai, gravée dans ma mémoire, son image d'homme fatigué et angoissé qui tenait à la main les chaussures qu'il ne pouvait se mettre, pendant qu'il allait du poste de soin de campagne à sa place.

Le camarade Montané et moi, nous étions appuyés à un tronc d'arbre, en train de parler de nos enfants respectifs; nous mangions notre pauvre ration - un demi chorizo et deux biscuits salés - quant un tir a retenti; une fraction de seconde seulement s'est écoulée et une pluie de balles s'est abattue - ou pour le moins c'est ce qui est apparu à notre esprit angoissé pendant ce baptême du feu - sur le groupe de 82 hommes. Mon fusil n'était pas des meilleurs, délibérément, je l'avais demandé ainsi car j'étais dans un état déplorable après la longue crise d'asthme que j'avais dû supporter pendant toute la traversée et je ne voulais pas qu'une bonne arme se perde avec moi; je ne sais pas à quel moment ni comment les choses se sont passées; les souvenirs s'estompent. Je me souviens qu'au milieu de cette pluie de balles, Almeida - qui était à ce moment-là capitaine- est venu près de moi pour demander quels étaient les ordres, mais il n'y avait plus personne pour les donner. Selon ce que j'ai pu apprendre ensuite, Fidel a essayé en vain de regrouper les hommes dans la cannaie proche, auquel on pouvait arriver en passant seulement d'une plantation à l'autre. La surprise avait été trop grande, les balles trop fournies. Almeida s'est de nouveau chargé de son groupe, et à ce moment-là un camarade a laissé, pratiquement à mes pieds, une caisse de balles, je le lui ai dit et l'homme m'a répondu, en faisant une tête dont je me souviens parfaitement à cause du degré d'angoisse qu'elle reflétait, quelque chose comme: "ce n'est pas le moment de s'occuper d'une caisse de balles" et immédiatement il est rentré dans la plantation (ensuite, il est mort assassiné par un des sbires de Batista). C'est peut-être la première fois que je suis trouvé face au dilemme de choisir entre ma vocation médicale et mon devoir de soldat révolutionnaire. J'avais à mes pieds un sac à dos plein de médicaments et une caisse de balles, ensemble les deux représentaient un trop grand poids; j'ai pris la caisse de balles, et j'ai laissé le sac à dos et j'ai traversé la zone à découvert qui me séparait des cannes à sucre. Je me souviens parfaitement de Faustino Perez qui était à genou à l'orée du champ, tirant avec son pistolet-mitrailleur. Près de moi, un camarade qui s'appelle Arbutosa, avançait vers la cannaie. Une rafale qui ne se distinguait pas des autres, nous a touché tous les deux. J'ai senti un fort coup dans la poitrine et une blessure au cou; je me suis moi-même donné pour mort. Arbutosa qui rejetait du sang par le nez, la bouche et l'énorme blessure que lui avait fait une balle de 45 a crié quelque chose comme "ils m'ont tué" et il a commencé à tirer d'une manière folle car on ne voyait personne à ce moment-là. J'ai dit à Faustino, j'étais par terre: "ils m'ont eu" (en employant des mots plus crus), Faustino m'a lancé un regard au beau milieu de sa tâche et il m'a dit que ce n'était rien mais, dans ses yeux, on pouvait lire la condamnation à mort que ma blessure signifiait.

Je suis resté couché par terre, j'ai tiré vers la montagne, poussé par l'élan obscur du blessé. Immédiatement, je me suis mis à penser à la meilleure manière de mourir à cet instant où tout semblait perdu. Je me suis souvenu d'un vieux conte de Jack London, dans lequel le personnage principal, appuyé sur un tronc d'arbre est sur le point de mettre fin à sa vie dans la dignité, alors qu'il se sait promis à mourir de froid dans les glaces de l'Alaska. C'est la seule image dont je me souviens. Quelqu'un, à genou, criait qu'il fallait se rendre et on a entendu, à l'arrière une voix dont j'ai su après que c'était celle de Camilo Cienfuegos, qui lançait: " Ici, personne ne se rend..." et un mot grossier ensuite. Ponce s'est approché, agité, haletant, il présentait une blessure due à une balle qui, apparemment, lui avait traversé le poumon. Il m'a dit qu'il était blessé et je lui ai répondu, avec une grande indifférence, que moi aussi. Ponce a continué à se traîner vers la cannaie comme d'autres camarades qui étaient indemnes. Je suis resté seul un moment, allongé là, attendant la mort. Almeida est arrivé vers moi et m'a donné le courage de continuer; malgré la douleur, je l'ai fait et

nous avons pénétré dans le champ de canne. J'ai vu là un bon camarade, Raul Suarez, il avait le pouce détruit par une balle et Faustino Perez était en train de le lui bander près d'un tronc. Ensuite tout n'était que confusion au milieu du vol des avionnettes qui faisaient du rase-mottes, et tiraient à la mitrailleuse, semant encore plus la confusion au milieu de scènes à la fois dantesques et grotesques, comme celle d'un combattant corpulent qui voulait se cacher derrière une canne à sucre, et d'autres qui demandaient que l'on fasse silence au milieu du vacarme terrible des tirs sans que l'on sache bien pourquoi.

Un groupe dirigé par Almeida et dans lequel se trouvait Ramiro Valdes - aujourd'hui commandant et à ce moment là lieutenant- et les camarades Chao et Benitez s'est formé, avec Almeida à la tête, nous avons franchi le dernier bas-côté de la cannaie pour arriver à une montagne qui devait nous sauver. A ce moment-là, on entendait les premiers cris de "feu" dans la cannaie et des colonnes de fumée et de flammes s'élevaient; bien que je ne puisse l'assurer, parce que je pensais plus à l'amertume de la défaite et à ma mort évidente, qu'à la tournure prise par la lutte. Nous avons marché jusqu'à ce que la nuit nous en empêche et nous avons décidé de dormir tous ensemble, les uns collés aux autres, harcelés par les moustiques, terrassés par la faim et la soif. C'est ainsi que s'est passé notre baptême du feu, le 5 décembre 1956, près de Niquero. C'est ainsi qu'a commencé à se forger ce qui allait être l'Armée Rebelle."

"PRES DE MOI, UN CAMARADE QUI S'APPELLE ARBENTOSA..."

Emilio Arbentosa a aujourd'hui 77 ans. Né au sein d'une famille de tradition indépendantiste et révolutionnaire, il est entré tôt dans l'activité politique en devenant adhérent du Parti Socialiste Populaire. Le coup d'Etat de Batista, en mars 1953, l'avait amené à se tourner vers le groupe conduit par Fidel Castro qui représentait les idées les plus radicales. Il a pris part à l'attaque de la Caserne Moncada, est parti au Mexique et s'est joint à l'expédition du Granma. Il n'aime guère parler de lui. Il a fallu la complicité et la pression argumentée de sa fille pour qu'il accepte de revivre pour nous le combat d'Alegria de Pio aux côtés du Che:

"Fidel avait annoncé qu'en 1956, nous serions héros ou martyrs, qu'il allait venir. La dictature et sa propagande en faisaient des gorges chaudes. Un engagement était pris et Fidel avait toujours tenu ses engagements. Il ne pouvait manquer à sa parole. Pedro Miret avait été arrêté, la dictature et la police mexicaine exerçaient des pressions, un gouvernement faisait pression sur l'autre. Notre départ risquait d'être compromis et nous avons dû partir, dans ces conditions, sur un petit bateau, par mauvais temps, 82 personnes là où n'en tenaient que 7 ou 8... Mais il fallait tenir parole, Fidel avait pris un engagement.

Et, c'est comme cela, que le 25 novembre, nous avons mis le cap sur la lutte, pour aller affronter une force supérieure. Nous n'avions pas beaucoup d'armes, mais nous avions la foi, l'amour, le patriotisme, la dignité et la volonté de lutter. La traversée a été terrible - sept jours - mais nous l'avons supportée. Cette Révolution et les révolutions antérieures, ont toujours rencontré des difficultés, ont lutté contre les difficultés, elles en ont triomphé. L'histoire nous avait prouvé qu'on peut les surmonter si on le veut.

Fidel l'avait dit: " Si nous arrivons, nous entrons; si nous entrons, nous triomphons etc." Donc, nous sommes arrivés. Ça n'a pas été un débarquement, ça été un naufrage. C'était un marais littoral, l'eau était fangeuse, le fond mouvant, nous étions chargés, nous sommes descendus du bateau par une corde et bien sûr, une embarcation avait fait savoir qu'il y avait un débarquement. L'eau nous arrivait à la poitrine et nous nous enfoncions, nous n'avancions pas... De plus, nous étions affaiblis, car le moins que nous avons apporté était la nourriture, l'eau s'était épuisée, la nourriture s'était épuisée, l'essence s'était épuisée. Un camarade était tombé à la mer, nous l'avions retrouvé mais nous avons dépensé l'essence en le cherchant à la lueur d'une lanterne! S'il s'était agi d'une armée professionnelle, il y serait resté. Mais dans un mouvement révolutionnaire, on agit autrement. Nous avons joué le tout pour le tout pour un camarade, "un pour tous, tous pour un", Fidel a mentionné cette phrase. Cet épisode a fait grandir notre conviction parce que pour un d'entre nous, nous avons joué le tout pour le tout. Quel élan de foi et d'enthousiasme! Nous avons entonné l'Hymne national, l'Hymne du 26 Juillet, nous avons crié "nous allons gagner!", "la raison est avec nous!", tout le monde, quel élan!

Nous avons débarqué: Quand nous croyons être arrivés à la terre ferme, c'est le mangrove, un mangrove millénaire, enchevêtré. Nous marchons des heures qui paraissent des siècles. Le mangrove vaincu, nous arrivons à la terre ferme et déjà, on attaque le "Granma" - nous, ils ne nous avaient pas encore localisés. Pourchassés, nous avançons à la recherche de la Sierra Maestra.

A Santiago, deux jours avant -nous avons calculé que nous devons débarquer le 30- Frank Pais qui savait que le Granma bateau était parti, avait organisé le soulèvement pour nous appuyer. Quand nous avons entendu cela à la radio sur le bateau: la prise d'Antilla, le peuple santiagais luttant, les uniformes vert olive pour la première fois dans la rue ... Nous aurions voulu avoir des ailes. Cela, de toute façon, a été utile. Nous

avons débarqué sans appui mais la dictature n'a pas pu mobiliser toutes ses forces contre nous car ils avaient peur d'un autre soulèvement.

Nous avons donc marché, sous les attaques des avions. Marcher de jour était difficile et nous sommes arrivés à la conclusion qu'il fallait marcher de nuit parce que les avions sortaient du matin au coucher du soleil. La nuit, ils ne pouvaient rien faire. Nous sommes arrivés à une petite colline, assez fatigués, sans avoir mangé. C'est alors que la surprise s'est produite.

Nous n'avons pas eu le temps de réagir, un guide les a menés jusque-là et l'attaque a eu lieu. Il était 6 heures du soir. Moi, par exemple, j'étais assis, avec mon sac à dos qui pesait plus lourd que moi, quand le premier tir a résonné. Je tire, je me lève, je me place derrière un arbre et je tire. Mais un camarade se sentait mal, j'ai crié, j'ai levé la tête et j'ai été touché, j'ai été rejeté en arrière... Du sang là, dans la bouche, j'étouffais, mais j'ai réussi à surmonter cela et j'ai continué à combattre. J'avais deux fusils parce que lorsque nous avons débarqué, des coups de feu sont partis - ils tiraient sur le bateau mais nous pensions qu'il s'agissait de la Garde et nous nous sommes mis en position de combat. Mon fusil s'est enrayé, je l'ai mis en bandoulière et j'ai demandé à Faustino une de ses deux carabines mexicaines. Fidel m'a recommandé d'en prendre soin.

Nous avons tenté de résister mais, à la longue, nous avons reçu l'ordre de ne pas nous sacrifier, de nous retirer. Ce n'a pas été un retrait organisé, il commençait à faire nuit, nous faisons partie de l'avant-garde, nous avons résisté, nous avons eu des morts et des blessés. J'étais blessé mais nous avons pu nous défendre, malgré nos blessures. Je pensais - et je crois que nous pensions tous la même chose - que si "les autres" prenaient la position, ils allaient tous nous tuer. Au cours de cette fusillade - ça été un enfer - ils blessent le Che. Une rafale similaire, comme il le dit - je ne sais pas si c'était la même ou une autre, nous a touchés tous les deux, moi au cou. J'ai vu que le Che était blessé, mais à cette époque, il était pour moi un soldat parmi les autres.

Il y avait des camarades qui connaissaient le Che - pas autant qu'après- le Che avait un certain prestige, des camarades qui étaient avec lui depuis le début, au Mexique, à la Rosa quand il était chef du personnel, qui savaient quelle force de volonté il avait. Moi, j'ai connu le Che lorsque j'étais à Veracruz, on nous a pris en photo et on nous a demandé qui il fallait prévenir en cas de mort et puis, au cours de petites pratiques de tir.

A Alegria de Pio - c'est lui qui en parle - il me voit tirer, en sang. Vient ensuite le retrait en divers groupes et les assassinats comme à la Moncada. Certains prisonniers ont réussi à s'en sortir. Moi, j'étais dans un état grave, nous avons passé de nombreuses heures sans manger et j'avais perdu beaucoup de sang.

Il y a une anecdote que j'ai souvent racontée: Fidel était celui qui marchait le plus, le long de la file indienne, nous protégeant de l'agression; Fidel toujours préoccupé du moral de ses hommes, parlait avec eux... Une fois, il me demande si ça va et, après ma réponse affirmative, il me dit: " Je vais te dire quelque chose, quant tu seras fatigué, à bout, tu peux résister encore une semaine."

Cela m'a été utile, j'ai eu besoin de presque une semaine pour arriver à Santiago de Cuba, en me jouant de la police. Je pensais: "Fidel me l'a dit, je tiens le coup, je tiens le coup". Lorsque je suis arrivé à Santiago, j'avais des papillons noirs devant les yeux, une infection galopante, je ne pouvais rien avaler mais je préférais qu'on me tue plutôt que de me retrouver prisonnier. J'ai lutté, je n'ai pas été fait prisonnier, je suis arrivé à briser l'encercllement. Une fois dans ma famille, je suis entré en contact avec le "26 Juillet", l'équipe de médecins.

Heureusement, plusieurs camarades ont réussi à rejoindre Fidel à Cinco Palmas, ensuite sont venus les renforts de Santiago et l'appui des paysans cubains, qui a été fondamental. L'armée Rebelle a obtenu sa première victoire, petite, contre la caserne de La Plata. Puis elle s'est affirmée, a grandi, au prix de grands sacrifices. Elle est arrivée à vaincre la dictature en lui prenant les armes, à parvenir à la victoire, en janvier 59.

Nous avons obtenu le pouvoir politique, mais Fidel a expliqué que la question, à partir de là, allait être plus difficile, plus complexe. La vie l'a prouvé. Nous sommes soumis au blocus depuis 37 ans, face aux intérêts yankees, nous luttons pour maintenir notre liberté, notre indépendance, notre souveraineté. Ils ne perdent pas l'espoir de nous abattre parce qu'ils ne savent pas tirer les leçons du passé. La Révolution a prouvé qu'ils ne peuvent pas nous vaincre mais ils insistent... La droite là-bas, les traîtres cubains, les nouveaux annexionnistes, caressent cet espoir. Mais nous sommes certains que nous ne serons jamais vaincus nous avons un engagement à remplir. Ce n'est pas seulement Cuba, c'est le monde qui est en jeu. Les peuples nous disent: "Résistez", nous représentons l'espoir! Si la Révolution était un échec - et cela ne sera pas - quel espoir, quel avenir pour les peuples? Nous n'allons pas décevoir les peuples...Hier, nous en avons

tant aidés avec des armes. Nous les aidons maintenant avec la médecine, nous les soutenons, cette lutte est commune. Cuba en est le porte-drapeau et nous allons défendre cette nouvelle société."

DU MEDECIN AU COMBATTANT, DU COMBATTANT AU COMMANDANT

Janvier-juillet 1957, en moins de 6 mois, la petite troupe dispersée devient une force aguerrie et souvent victorieuse qui peaufine la stratégie et la tactique de la guerre de guérilla. Entre le premier combat victorieux de la Plata (17 janvier 1957) et le combat retentissant de l'Uvero (28 mai 1957), le Che s'affirme comme combattant. Fidel Castro, son chef, explique comment:

" Le premier combat victorieux a eu lieu et Che est devenu un soldat de notre troupe tout en étant encore son médecin; le second combat victorieux a eu lieu et le Che n'a alors pas seulement été un soldat mais le soldat qui s'est le plus distingué au cours de ce combat, réalisant, pour la première fois, une de ces prouesses singulières qui le caractérisaient dans toutes les actions; nos forces ont continué à se développer et un combat d'une extraordinaire importance a alors eu lieu.

La situation était difficile, les informations étaient, à bien des égards, fausses. Nous allions attaquer en plein jour, à l'aube, une position fortement défendue, au bord de la mer, bien armée et nous avions des troupes ennemies sur notre arrière-garde, pas très loin. Au milieu de cette confusion, il a été nécessaire de demander aux hommes un suprême effort et après que le camarade Juan Almeida eut pris sur lui une des missions les plus difficiles, il y avait néanmoins un des flancs totalement à découvert, qui ne comptait aucune force d'attaque, ce qui pouvait compromettre l'opération.

Et, à cet instant-là, Che - qui était encore notre médecin - a demandé 3 ou 4 hommes, dont un avec un fusil mitrailleur et, en quelques secondes, il s'est lancé pour remplir la mission d'attaque dans cette direction.

Il ne s'est alors pas seulement distingué comme soldat mais encore comme médecin. Il a soigné les camarades blessés et en même temps, les soldats ennemis blessés. Lorsqu'il nous a fallu abandonner cette position, une fois que nous nous étions emparés de toutes les armes, et entamer une longue marche, harcelés par diverses forces ennemies, quelqu'un a dû rester avec les blessés et c'est le Che qui est resté. Aidé d'un petit groupe de nos soldats, il les a soignés, leur a sauvé la vie et il a rejoint plus tard notre colonne.

Dès ce moment-là, il s'était déjà révélé être un chef capable et courageux, de ce genre d'hommes qui n'attendent pas, lorsqu'il y a une mission difficile à remplir, qu'on leur demande de le faire.

C'est ce qu'il a fait lors du combat de l'Uvero, mais aussi en une occasion qui n'a pas été mentionnée lorsque, dans les premiers temps, à la suite d'une trahison, notre petite troupe a été attaquée par surprise par de nombreux avions, et quand nous nous retirions sous les bombardements, et que nous avions parcouru déjà une certaine distance, nous nous sommes souvenus des fusils de quelques soldats-paysans qui nous avaient accompagnés au cours des premières actions et qui, ensuite, avaient demandé l'autorisation d'aller voir leur famille, à un moment où il n'y avait pas encore une grande discipline au sein de notre armée débutante. Nous nous sommes alors rendus compte que nous pouvions perdre ces fusils. Nous nous souvenons que, dès que le problème a été posé, et sous les bombes, le Che s'est proposé et d'un même mouvement, est parti récupérer ces fusils.

C'était une de ses caractéristiques essentielles: il était prêt à se proposer immédiatement, instantanément, pour remplir les missions les plus dangereuses. Et cela, bien sûr, suscitait l'admiration, une admiration double envers ce camarade qui luttait à nos côtés, qui n'était pas né sur cette terre, qui était un homme d'une pensée profonde, un homme dans l'esprit duquel foisonnaient les rêves de lutte dans d'autres endroits du continent et qui, néanmoins, faisait preuve de cet altruisme, ce désintéressement, cette disposition à toujours faire ce qu'il y avait de plus difficile, à risquer constamment sa vie.

C'est ainsi qu'il a gagné au mérite son grade de Commandant et son poste de chef de la colonne 2 qui s'est mise sur pied dans la Sierra Maestra; c'est ainsi que son prestige a commencé à grandir, qu'il a commencé à acquérir cette réputation d'excellent combattant qu'il a portée au degré le plus haut au cours de la guerre."

Le combattant devient Commandant le 21 juillet 57, lorsque Fidel Castro dictant une lettre pour Frank Pais, le désigne sous le grade de Commandant. C'est aussi ce jour-là que le Che reçoit des mains de Celia Sanchez, la petite étoile qui ne quittera plus son béret.

Il commente alors: "*C'est de cette manière informelle et presque inaperçue que j'ai été nommé Commandant de la Colonne 2 de l'Armée de guérilla. La dose de vanité que nous portons tous en nous a fait que je me suis senti l'homme le plus fier de la Terre.*"

Plus tard, il devait signaler qu'il considérait que le premier Commandant à être nommé aurait dû être Raul Castro parce que, outre son courage, il avait été le seul des hommes venus sur le Granma à arriver à Purial de

Vicana - le point où le premier groupe s'était retrouvé - avec des armes alors que le groupe auquel appartenait le Che avait perdu les siennes.

PENDANT CE TEMPS, DANS LA CAPITALE EN EBULLITION...

"La journée s'est passée sans nouveauté ici, mais des nouvelles sont arrivées sur un attentat contre Batista à La Havane, au cours duquel, le dirigeant étudiant Echeverria a été tué".

Che Guevara, *Journal de campagne*, 13 mars 1957.

L'action à laquelle le Che fait référence dans son Journal, a été mise sur pied par le "Directoire révolutionnaire", créé le 24 février 1956 sous la direction de la puissante organisation des étudiants, la FEU et de son président, José Antonio Echeverria, qui avait passé quelques mois auparavant un accord avec Fidel Castro.

Le 9 mars 1956, José Antonio Echeverria prononce au Grand amphithéâtre de l'Université de la Havane, fief de la FEU, un discours-programme au cours d'un meeting qui a pour mot d'ordre: *"Contre les dictatures de l'Amérique"*. Le chef du département d'enquêtes de la police nationale le dénonce devant le tribunal d'exception de La Havane "pour ses attaques contre le gouvernement démocratique des Etats-Unis d'Amérique, attaques qui ne sont rien d'autre qu'un des mots d'ordre utilisés de manière démagogique par le Parti Communiste". Le texte du responsable de la police signale que tous les orateurs - à l'exception du Président de la FEU - *"sont des communistes internationaux connus, en particulier des collaborateurs du gouvernement communiste de Jacobo Arbenz"*.

Le discours prononcé le 9 mars 56 par José Antonio Echeverria signalait:

" Nous, étudiants cubains, sommes désireux de remplir notre devoir en vous offrant, à vous exilés de la lutte de libération de vos peuples, cette tribune pour dire la vérité sur votre cause et votre appui franc aux principes démocratiques et anti-dictatoriaux que vous avez défendus.

Les mots de l'écrivain équatorien Juan Montalvo sont pour nous une ligne à suivre: "Malheur aux peuples dont les jeunes sont humbles face au tyran, dont les étudiants ne sont pas capables de faire bouger le monde". Nous, hommes d'Amérique, les jeunes et les étudiants de Cuba, nous ne sommes pas et ne devons pas être complices des tyrans qui s'acharnent sur vos peuples, nous ne sommes pas non plus indifférents, nous ne pouvons pas l'être, face à la dictature qui menace et étrangle la liberté et la souveraineté des Cubains.

Les différences interaméricaines et le faux panaméricanisme ne sont pas les solutions dont Notre Amérique a besoin. Ce qu'il faut, ce sont des meetings comme celui-ci qui réunissent ce que chaque peuple a de meilleur et des représentants de chaque cause pour dénoncer les maux endémiques et séculaires qui sont communs à nos peuples: Dictatures, misère, colonisation, politicaillerie, obscurantisme et autres maux fécondés par les chefs voraces du pouvoir économique et politique.

Personne n'a, autant que les Américains, lutté pour l'avenir et la liberté. Si, comme l'a dit le penseur italien Benedetto Croce *"l'Histoire est la lutte de l'Homme pour la liberté"*, elle n'est justifiée pour aucun continent autant que pour le continent américain. Ce que le 19^{ème} siècle a eu de meilleur est écrit sur les cimes immaculées des Andes.

Mais personne ne s'est vu refuser le droit à la liberté autant que les peuples et les Hommes d'Amérique.

La noble race indienne, ouverte par la Découverte à la civilisation européenne, n'est pas le symbole de l'apport culturel d'une partie plus avancée de l'univers, mais le produit de l'ambition et de la soif d'or. Les tyrans bestiaux des monarchies impérialistes d'Europe. Ensuite, la colonisation: sang et douleur, misère et ombre. Des empires se sont nourris de la douleur et du sang de nos indiens, les cours se sont enivrées, des palais se sont édifiés.

La lutte pour l'indépendance a suivi. Jamais des peuples n'ont senti si profondément la nécessité du sacrifice.

L'épopée de l'Amérique atteint et surpasse, par son importance, n'importe quelle simple action de peuples.

Mais, l'Amérique n'atteint pas, avec son indépendance, sa liberté véritable. La lutte continue au sein du régime d'un chef, produit de l'économie et c'est ainsi qu'un caudillo supérieur s'est imposé dans les luttes intestines et qu'est né le tyran victorieux: Ainsi surgissent des noms comme Rosas, Garcia Francia, Porfirio Diaz, Guzman Blanco et autres.

Leurs noms symbolisent, pour nos peuples, l'absolutisme de Louis XIV et d'Henri VIII, et d'autres castes dynastiques antérieures à la Révolution de 1789. L'expansionnisme américain fait irruption dans nos temps américains: Les terres du nord mexicain sont volées, l'intervention a lieu à Cuba par l'intermédiaire de l'amendement Platt, l'indépendance du peuple portoricain est tronquée, l'intervention a lieu au Nicaragua et

Sandino est assassiné, une intervention a lieu à Saint Domingue, et elle laisse derrière elle ce fléau de la liberté qui a nom Rafael Leonidas Trujillo; les forces de répression guatémaltèques sont alimentées et le pire des volcans de ce pays pousse: Castillo de Armas et la création des zones d'influence, fortement défendues par les nouveaux gendarmes, défenseurs des entreprises étrangères qui exploitent et détruisent les richesses nationales, prend le relais de la politique d'intervention.

La démocratie en Amérique est un accident, une chose sporadique; c'est le système dictatorial qui est réel sans être naturel. Mais il n'a pas les caractéristiques que cette institution avait au temps de la République Romaine, au sein de laquelle on cherchait l'homme le plus apte et le meilleur citoyen pour qu'au moment du pire danger et de la guerre, il défende et sauvegarde les institutions. Le dictateur, le César tropical, a d'autres raisons d'être, outre l'assassinat de la liberté et des hommes libres: Livrer les valeurs du pays et empêcher que l'économie nationale et démocratique ne se développe au sein des peuples qu'ils ont sous leur joug, servant ainsi les pires intérêts propres et étrangers. Ces dictatures n'ont pas l'esprit réactionnaire de l'Etat absolu que prônait la philosophie d'Hegel, elles ne défendent pas un Etat national mais la continuation des pires causes en contradiction avec cet Etat et cette nation, ce que le poète Neruda a appelé: "*Mouche Carias, mouche Trujillo, mouche Batista, mouche Tacho Somoza, mouche Odria, mouche Castillo de Armas, toutes mouches savantes en tyrannie.*"

La lutte de toujours entre le ventre et les ailes se déroule sur la scène américaine, panorama sombre, géographie sinistre. Nous sommes ici, les fils d'Ariel, la lutte de l'Amérique est une et indivisible! Qui lutte à Cuba pour la liberté, lutte contre n'importe quelle dictature d'Amérique et si, en même temps, c'est un révolutionnaire véritable, il le fait aussi contre l'asservissement colonial et les autres maux qui règnent sur le sol américain.

C'est pourquoi il n'est pas possible de se mettre du côté d'un des maux de l'Amérique pour mettre fin à un autre. Je suis d'avis que celui qui sert une tyrannie est tout aussi maudit que celui qui s'unit à une autre, sous prétexte de renverser celle qui règne dans son pays. Les révolutions ne s'exportent pas, elles naissent de la réalité sociale, c'est la réponse à l'injustice de ceux qui luttent contre les seigneurs et maîtres.

Ayons confiance, Hommes d'Amérique, dans le destin de notre continent. Opposons la raison de notre cause et de nos sentiments aux forces de répression dictatoriales.

Malgré les dures réalités, nous pouvons constater que les peuples se dressent et, dans les convulsions de nos Républiques américaines, les hommes s'unissent et se fixent une grande tâche: lutter contre les dictatures d'Amérique et contre les ennemis de nos peuples.

Acceptons l'invitation de notre Apôtre: "*Voyageons sur le dos du condor pour répandre dans les nations d'Amérique et sur les îles douloureuses de la mer, la semence de l'Amérique Nouvelle.*"

Ce texte sera si fondamental dans l'Histoire de Cuba qu'en 1966, il sera publié pour être analysé par les Assemblées Générales d'étudiants.

En août 1956, José Antonio Echeverria rencontre Fidel Castro qui vit en exil à Mexico. Ils signent le 31 août un document connu sous le nom de "Charte de Mexico" qui "unit les deux groupes qui rassemblent dans leurs rangs la nouvelle génération". Le Directoire Révolutionnaire et le Mouvement du 26-Juillet signalent :

"Les deux organisations ont décidé de joindre solidement leurs efforts dans le but de renverser la dictature et de mener à bien la révolution cubaine..."

La FEU et le 26-Juillet adoptent le mot d'ordre d'union de toutes les forces révolutionnaires, morales et civiques du pays, les étudiants, les ouvriers, les organisations de jeunes et tous les hommes dignes de Cuba pour qu'ils appuient cette lutte qui est marquée par la décision de mourir ou triompher...

Alors que la Révolution est d'ores et déjà engagée dans une lutte à mort contre la dictature, la victoire appartiendra à ceux qui luttent dans le sens de l'histoire. La Révolution arrivera au pouvoir sans compromis ni intérêt pour servir Cuba avec un programme de justice sociale, de liberté et de démocratie, de respect des lois justes et de reconnaissance de la dignité pleine de tous les Cubains, sans haine mesquine envers personne, et nous qui la dirigeons, nous sommes prêts à mettre en avant le sacrifice de nos vies pour prouver la pureté de nos intentions."

Au cours d'une dernière réunion, José Antonio Echeverria et Fidel Castro abordent les questions tactiques. Il est prévu que l'organisation de José Antonio Echeverria lance des actions pour appuyer le débarquement du Granma. Cela ne se fera pas faute d'armes. Le Directoire révolutionnaire s'était engagé à réaliser des actions de diversion à La Havane pour éloigner les forces de la dictature de l'est du pays. Le dirigeant du Directoire y fait d'ailleurs allusion dans la lettre qu'il adresse au peuple de Cuba avant de se lancer dans l'action:

"Aujourd'hui, 13 mars 1957, jour où l'on honore ceux qui se sont consacrés à la noble profession d'architecte, pour laquelle je suis en train de me former, à 3h20 de l'après-midi, je prendrai part à une action dans laquelle le Directoire Révolutionnaire a engagé tous ses efforts, aux côtés d'autres groupes, qui, eux aussi, luttent pour la liberté.

Cette action comporte de grands risques pour nous tous et nous le savons. Je n'ignore pas le danger, je ne le recherche pas. Mais je ne le fuis pas non plus. J'essaie seulement de faire mon devoir. Notre engagement envers le peuple de Cuba a été arrêté dans la "Charte de Mexico" qui a uni la jeunesse sur une ligne de conduite et d'action, mais les conditions nécessaires pour que la partie étudiante joue le rôle qui lui avait été attribué, n'ont pas été réunies en temps opportun, nous obligeant à remettre à plus tard la réalisation de notre promesse.

Nous pensons que le moment de la traduire dans les faits est venu. Nous avons confiance dans le fait que la pureté de nos intentions nous vaudra la faveur de Dieu pour arriver à faire régner la justice dans notre Patrie.

Si nous tombons, que notre sang montre le chemin de la liberté, parce que, que notre action ait ou non le succès que nous espérons, la commotion qu'elle déclenchera nous fera avancer sur la voie du triomphe.

Mais c'est l'action du peuple qui sera décisive pour y parvenir. C'est pourquoi ce manifeste qui pourrait devenir un testament, appelle le peuple de Cuba à la résistance civique, à rejeter tout ce qui pourrait signifier un appui à la dictature qui nous opprime, et à aider efficacement ceux qui ont pris les armes pour le libérer. C'est pour cela qu'il faut garder la foi en la lutte révolutionnaire même si tous ses dirigeants meurent parce qu'il ne manquera jamais d'hommes capables et déterminés pour occuper notre place, car comme l'a dit l'Apôtre: " Même s'il n'y avait plus d'hommes, les pierres se dresseraient pour lutter pour la liberté de notre Patrie".

A nos camarades, les étudiants de Cuba, nous leur demandons de s'organiser, car ils constituent l'avant-garde de notre lutte, et aux forces armées, nous leur disons de se rappeler que leur mission est de défendre la Patrie et non de soumettre leurs frères et que leur poste est celui de l'armée mambi, qui combattait pour la liberté de Cuba, comme le signalent à la fin tous ses écrits.

Vive Cuba Libre!

La Havane, 13 mars 1957

José Antonio Echeverría

Depuis le 27 octobre 1956, date de son retour à Cuba, José Antonio Echeverría vit dans la clandestinité. Il est accusé par Batista lui-même d'être responsable de l'attentat qui prend pour cible le chef du SIM, Service d'Intelligence Militaire, une officine qui fonctionne selon les méthodes de la gestapo et toutes les polices du pays sont à sa recherche.

C'est une époque sanglante: le chef de la police, un des pires tortionnaires de la dictature, Salas Cañizares entre de force à l'ambassade Haïti pour en sortir dix révolutionnaires qui s'y sont réfugiés en vertu du droit d'asile qui joue entre pays latino-américains. Un véritable massacre se déclenche mais Salas Cañizares est blessé à mort dans la fusillade. Le 27 novembre 1956, le régime décide de fermer l'Université qui ne rouvrira ses portes qu'au lendemain de la Révolution.

Rappelons que la jeunesse de la ville de Santiago de Cuba se soulève sous la direction de Frank País le 30 novembre et parmi les combattants qui sont tués ce jour-là se trouve José Tey, qui a été président de la FEU à l'Université d'Oriente.

Le 13 mars 1957, dès que José Antonio Echeverría a pu entrer en possession des armes nécessaires, il met en application la conclusion à laquelle il était parvenu en 1956 : *"La seule position que l'on puisse adopter: c'est de poser le pied en terre cubaine l'arme au poing, déterminés à récupérer par la violence ce qui a été arraché à notre patrie par la violence"*.

L'attaque du Palais Présidentiel combinée avec celle de Radio Reloj, une des stations de radio nationale les plus écoutées, réunit près d'une centaine d'hommes de 20 à 50 ans qui veulent en finir avec la dictature. Le plan est bien arrêté mais la machine se grippe à la suite de plusieurs défections et Batista se cache derrière une porte secrète, échappant aux jeunes qui sont pourtant parvenus jusqu'à son bureau.

Pendant ce temps, à Radio Reloj, tout marche comme prévu. Un des speakers, Floreal Chomon, était dans le secret. José Antonio Echeverría donne la nouvelle de l'exécution de Batista et un faux communiqué de l'armée qui est inséré comme le faisait cette station normalement entre une page de publicité et l'heure exacte.

Ensuite il annonce une allocution de José Antonio Echeverría au peuple de Cuba:

"Peuple de Cuba, en ce moment même, le dictateur Fulgencio Batista vient d'être exécuté de manière révolutionnaire dans son repaire du Palais présidentiel, le peuple de Cuba est allé lui régler son compte et c'est nous, le Directoire Révolutionnaire, qui, au nom de la Révolution cubaine, avons donné le coup de grâce à ce régime d'opprobre.

Cubains qui m'écoutez, vient d'être éliminé...

Et l'émission est coupée...

Les participants à l'attaque de Radio Reloj remontent en voiture et prennent la direction de l'Université. Les voitures se sont retrouvées bloquées. Et une voiture de police, les sirènes hurlantes, est arrivée. José Antonio Echeverria est descendu précipitamment de voiture et lui a tiré dessus, le policier qui, à l'arrière, avait une mitrailleuse l'a criblé de balles, il l'a tué.

Les choses aurait pu en aller tout autrement, si une bonne dose de malchance ne s'en était pas mêlée:

José Antonio Echeverria était un dirigeant très connu, très populaire, il avait prévu d'occuper une autre station de radio sur les ondes de laquelle il aurait réitéré son appel au soulèvement.

A l'Université un groupe d'étudiants qui avait des armes devait -selon le plan de José Antonio Echeverria dont des survivants de l'attaque ont parlé - descendre du grand parvis, coincer les voitures de police, la population leur prêtant main forte. Un jeune révolutionnaire avait pour tâche d'occuper l'aéroport afin que personne ne puisse quitter Cuba par cette voie. Il semble qu'il a appris à temps l'échec de l'attaque du Palais et n'a donc pas bougé.

Il y avait des francs-tireurs prêts à prendre sous leur feu plusieurs commissariats, afin d'empêcher les policiers d'en sortir.

Si le Palais avait été pris - la garnison comptait trois cent hommes et donc les armes correspondantes - une fois Batista mort et une fois les armes distribuées, le peuple se serait joint aux assaillants. Une Révolution aurait commencé au coeur même de La Havane.

Il n'y a eu ni blessé ni procès, seulement des morts...

Une des colonnes de l'Armée Rebelle, au moment de la victoire du 1er Janvier s'appelait "José Antonio Echeverria".

Faisant le résumé de l'année 57 dans un article publié par la revue "Verde Olivo" avec le recul que donne les années, Che Guevara signale:

"Le 13 mars 1957, le Directoire étudiant attaquait le Palais dans le but d'exécuter Batista. Au cours de cette action, un groupe choisi de combattants ont trouvé la mort avec à leur tête le président de la FEU, un grand militant, un véritable symbole de notre jeunesse, "petite pomme", Echeverria...

Quelques mois après, en mai, a lieu une tentative de débarquement qui avait probablement été dénoncée avant que le bateau ne quitte Miami car il était financé par le traître Prio et les membres de l'expédition ont été massacrés presque jusqu'au dernier. Il s'agit de l'expédition du Corynthia, dirigée par Calixto Sanchez, tué comme presque tous ses camarades par Cowley, l'assassin de la zone nord d'Oriente qui, ensuite, a été exécuté par des membres de notre mouvement.

Des groupes de combattants se fixaient dans l'Escambray, les uns sous la direction du Mouvement du 26-Juillet et d'autres avec le Directoire Etudiant.

Les combattants fidèles au Directoire ont formé une colonne à part qui devait ensuite être dirigée par le Commandant Chomon. Les autres ont donné naissance au dit "Second front national de l'Escambray."

LE SOULEVEMENT DE CIENFUEGOS

Toujours dans le même article le Che poursuit :

"Un autre aspect de la lutte armée de cette époque a été le soulèvement de la Base Navale de Cienfuegos, le 5 septembre 1957, dirigé par le lieutenant San Roman, qui a été assassiné lorsque le coup a échoué. Il n'était pas prévu que la Base de Cienfuegos se soulève seule et ce n'était pas une action spontanée, elle faisait partie d'un grand mouvement souterrain au sein des forces armées, dirigé par les militaires les plus irréprochables (ceux qui n'avaient pas les mains tachées par les crimes de la dictature) qui étaient - maintenant on le voit clairement - noyautés par l'impérialisme yankee. Pour une obscure raison, le soulèvement avait été remis, mais la Base Navale de Cienfuegos, n'ayant pas reçu le contre-ordre ou ne pouvant plus arrêter le mouvement, a décidé de se soulever. Au début, ils ont dominé la situation mais ils ont commis la tragique erreur de ne pas se diriger vers la Sierra de l'Escambray, qui se trouve à quelques minutes seulement de Cienfuegos, alors qu'ils contrôlaient toute la ville et qu'ils disposaient des moyens pour le faire rapidement et pour installer un front solide dans la montagne.

Des dirigeants nationaux et locaux du 26-Juillet et le peuple ont pris part au mouvement, qui a soulevé l'enthousiasme; certains ont pris les armes. Cela aurait pu créer pour les chefs des obligations morales qui les attachent encore plus à la ville qu'ils avaient conquise mais le déroulement des événements suit une ligne logique dans ce type d'action dont l'histoire témoigne avant et après elle. Le peu de valeur que les militaires formés en Académie accordent à la lutte de guérilla joue là de toute évidence, un rôle important. Le manque de confiance dans la guérilla en tant qu'expression de la lutte du peuple. Et c'est de cette manière que les conjurés, pensant probablement que, sans le concours de leurs compagnons d'armes, ils étaient vaincus, ont décidé de soutenir une lutte à mort dans les limites étroites d'une ville, le dos à la mer, jusqu'à être pratiquement anéantis par la supériorité de l'ennemi qui a mobilisé ses troupes de manière facile et les a fait converger sur Cienfuegos."

LE COMMANDANT GUEVARA A L'OFFENSIVE

En juillet 57, le Commandant Ernesto Che Guevara reçoit l'ordre de prendre la tête de la Colonne 4 dotée de 75 hommes. Il est prévu qu'elle se rende dans une autre zone où elle doit attendre les ordres du Commandant en chef, Fidel Castro.

Sa mission est d'encercler les forces de Sanchez Mosquera et Merob Sosa, deux des assassins les plus notoires de la dictature de Batista.

Le Che dirige à partir de ce moment là de nombreux combats dont certains sont décisifs comme celui de Pino del Agua ou l'attaque contre Bueycito. Au cours du combat de Mar Verde qu'il commande, tombe un des hommes qu'il appréciait le plus: Ciro Redondo. Le Commandant Che Guevara défie les balles pour sauver un autre camarade, Joel Iglesias et il prend part à l'intervention chirurgicale à laquelle celui-ci doit être soumis.

En arrivant au campement, il réunit ses hommes, pour faire le bilan du combat et annoncer la mort de Ciro Redondo, des larmes roulent sur son visage. Dans une lettre qu'il adresse le 1er décembre 1957 à Fidel Castro, il souligne:

"Il est mort d'une balle en pleine tête, conduisant ses hommes, d'une manière vraiment héroïque. Ciro s'était fait admirer et aimer de sa troupe. C'était un bon camarade et surtout un de tes piliers inébranlables car la lutte était pour lui une aspiration constante. Je crois qu'il serait tout à fait juste de lui donner le grade de Commandant, bien que ce ne soit que pour l'Histoire, qui est la seule chose à laquelle nombre d'entre nous peuvent prétendre."

"DIFFUSER NOS IDEES" ... ICI RADIO REBELDE

"En ce qui concerne la diffusion de nos idées - soulignait le Che dans son bilan de 1957 - nous avons tout d'abord créé un journal qui s'appelait "Le Cubain Libre" en souvenir des héros du maquis. Trois ou quatre numéros sont parus sous notre direction, nous avons une ronéo apportée de la plaine et nous le tirons ainsi..."

A la fin de cette première année de guerre et au début de la seconde, nous avons un petit émetteur. Les premières émissions en tant que telles ont eu lieu au mois de février 1958 et les seuls auditeurs que nous avons eus, ont été Pelencho, un paysan dont la cabane était située sur le versant d'en face et Fidel qui était en visite à notre campement pour préparer l'attaque de Pino del Agua, et il a entendu la transmission. Peu à peu, la qualité des émissions s'est améliorée, et l'émetteur est passé à la colonne numéro 1, elle était devenue une des stations les plus écoutées de Cuba lorsque la campagne s'est terminée fin 58".

Deux personnes qui ont été partie prenante de la naissance de ce petit émetteur : Eduardo Fernandez Rodriguez, technicien de radio et télévision et Ricardo Martinez Victores, un de ses premiers speakers, témoignent:

Eduardo Fernandez:

"Le Che m'a fait venir le 4 janvier 1958, à l'Hombrito, un campement improvisé. Il était blessé au bras et couché dans un hamac. Le camarade Ciro Del Rio qui avait établi le contact avec lui, m'a présenté. Le Che s'est levé et est sorti avec moi. A côté d'un caféier, nous avons commencé à parler de l'émetteur radio qu'il voulait et de ce que je pouvais faire. Il m'a posé des questions, ensuite il m'a dit qu'il devait partir, je lui ai donné mon adresse. Je lui ai tout expliqué, il m'a demandé combien pouvait coûter le montage d'un émetteur. Il y avait longtemps que j'étais en train d'en monter un et j'ai calculé que cela représentait, avec ce que je pouvais me procurer, à peu près cinq cents pesos. Avant de partir il m'a dit: " Je vais te donner cent pesos

pour que tu débrouilles, te mettre en contact avec la direction nationale du Mouvement pour qu'ils t'aident à fabriquer l'émetteur.

Je suis donc parti, j'ai commencé à le monter. J'ai rencontré les camarades du Mouvement, ils ont été d'un avis différent car, à leurs yeux, cette formule nécessitait trop de temps. Je suis allé à Santiago pour parler avec René Ramos Latour, je suis venu à La Havane et, ici, à la Havane, près de l'Almendares, nous nous sommes procurés les équipements, nous les avons essayés et nous avons mis au point le plan d'embarquement jusqu'à Bayamo. J'ai gardé tous les équipements chez moi. J'étais sur mes gardes car j'avais été arrêté deux fois, j'étais dans la gueule du lion. Nous avons commencé à sortir les équipements peu à peu, les camarades les moins en vue dans des voitures de location vers Contramaestre. J'ai envoyé le frère de Ciro, Hugo, avec quelques uns des éléments et Ciro est allé prévenir le Che pour qu'il me donne des gens pour m'aider".

Ricardo Martinez:

"On nous a retiré de la colonne, on nous a dit que l'émetteur radio était en chemin. Le Che savait que tu étais en chemin et Fidel aussi".

Eduardo Fernandez:

"Bien sûr. Alors j'ai commencé à sortir les paquets, j'ai gardé l'émetteur. Avec un camarade qui était chauffeur, qui avait aussi pris le maquis avec nous au cours du voyage que nous avons fait pour rien, nous sommes entrés dans un champ et nous sommes partis pour Contramaestre. Nous avons évité le poste de commandement de Bayamo et nous sommes arrivés le 17 février avec tous les équipements à la Sierra, à la Mesa. Les premières personnes que j'ai vues, ont été Orestes, Ricardo et Luis Orlando, dans une petite cabane, je suis arrivé avec les mules chargées et j'ai décidé d'attendre. J'étais loin de m'imaginer qu'il puisse y avoir des speakers; je me disais: " Et maintenant, comment moi qui ne suis pas speaker?..." Je montais avec ma mule, la tête basse, pensant à ce que j'allais faire, comment nous allions faire le programme. Je me disais qu'il devait y avoir quelqu'un de compétent... mais je n'imaginai pas que j'allais retrouver Ricardo, Orestes et Luis Orlando qui avait été directeur d'un organe de presse!"

C'est là que se sont joints les éléments fondamentaux de Radio Rebelde. Le Che n'était pas là, il était parti pour le combat du 16 février, le second combat de Pino del Agua. Camilo est revenu blessé, il y avait d'autres blessés à l'hôpital. Je suis allé à l'hôpital faire la connaissance de Camilo, qui était légèrement blessé au ventre. En fin d'après-midi, on a préparé des quinquets mais ils fumaient... J'ai dit: " J'ai un générateur électrique, je peux installer une lampe, il y a de l'essence." Ce soir-là, nous avons installé des ampoules.

Le jour suivant, j'ai monté une petite antenne et j'ai fait des essais avec l'émetteur. Le Che est arrivé, je ne sais pas si c'était le 18 ou le 19 et je suis rapidement allé le voir. Tout le groupe qui était arrivé avec l'émetteur était là. Très content, j'ai annoncé au Che: " Ça y est, nous sommes ici avec l'émetteur", il me dit: " Comme tu en as mis du temps!" L'après-midi, le Che m'a prévenu que Pardito allait m'emmener avec des mules à une cabane qu'il avait à l'Alto de Conrado, une cabane de paysan. C'est ce que nous avons fait cet après-midi même, nous sommes partis, nous avons chargé tous les équipements et à la Pata de la Mesa, se trouvait Fidel, sur le chemin pour monter...

"C'est là que j'ai vu Fidel pour la première fois. Il ne nous a pas beaucoup prêté attention. Je me souviens qu'il parlait de Raul qui avait tendu une embuscade pour attendre les renforts de l'armée et qui tardait. Fidel était impatient, il parlait avec les autres camarades. Le matin suivant, nous sommes montés et nous sommes arrivés à une maison abandonnée et nous nous sommes installés. C'était une cabane de feuilles et de planches de palmier. J'ai pris une petite table, j'ai posé les appareils dessus. L'appareil que j'avais emporté était en un seul bloc, un poste de radioamateur mais il avait des bandes de deux à trente mégahertz, c'est-à-dire qu'il avait une large gamme de fréquences. J'ai mis le générateur sous un tronc - j'ai des photos de l'endroit - et j'ai installé l'antenne entre deux arbres. Eux, ont commencé à préparer leurs programmes.

J'ai commencé à tester le poste en me mettant en contact avec l'étranger, j'ai parlé avec une dame en Espagne, en donnant un indicatif que j'ai inventé. La dame était des plus sympathiques. Elle m'a donné son adresse pour que je lui écrive... Je lui ai dit: "Ne m'envoyez pas la carte - les radioamateurs s'envoient normalement une carte pour confirmer le contact - parce que je n'ai pas d'adresse, je suis actuellement dans la guérilla, dans la Sierra Maestra." " Que Dieu te garde, te sois favorable..." m'a-t-elle dit.

Ricardo Martinez:

" Et il t'a gardé!" (rires)

Eduardo Fernandez:

"Alors, le 24 février, installés sur une petite table et trois tabourets, nous avons commencé à émettre. Moi, je passais le micro aux camarades."

Ricardo Martinez:

"Il faut dire que nous aurions pu commencer à émettre quelques jours avant, mais c'est le Che qui a choisi la date, il a dit: " Le 24 février, nous allons commencer à émettre officiellement."

Eduardo Fernandez:

"J'ai analysé le rôle que nous avons joué, chacun d'entre nous, à Radio Rebelde et réellement, de nombreux facteurs ont joué pour arriver à faire de la radio rebelle, une réalité. Le rôle du Che a été déterminant, outre les nombreux facteurs qui sont intervenus: Ceux qui ont pris contact avec le Che, qui sont allés dans la Sierra... Nous avons été un noyau qui, en réalité, a été mené, poussé par les circonstances et nous avons dû inventer toute une série de choses..."

Bien sûr, nous avons une conviction très ferme et, après avoir fait la connaissance du Che et de Fidel, nous avons été encore plus certains que nous devons travailler à mort, que nous devons tout faire pour que la station continue à fonctionner. Je n'ai jamais pensé que la radio rebelle pourrait prendre une telle place, une telle ampleur..."

Ricardo Martinez:

"La date, c'est le Che qui l'a choisie... et le nom, nous avons proposé au Che toute une série de noms que nous avons inventés. Le Che a été d'accord avec nous sur le fait que "Radio Rebelde" était le meilleur, "Radio Rebelde" lui a beaucoup plu."

Eduardo Fernandez

"Et "Radio Rebelde" est resté."

Donc, la première transmission officielle a eu lieu...

Eduardo Fernandez:

"Le 24 février, à 5 heures de l'après-midi et à 9 heures du soir, parce qu'à 5 heures, les nuages commençaient à couvrir toutes les hauteurs et la force aérienne ne sortait pas; nous avons peur de la force aérienne, nous pensions qu'ils pouvaient nous localiser. J'avais emporté un tourne-disque, l'Hymne de l'Invasion et l'Hymne national, un sur chaque face, le générateur et le micro. Nous n'avions pas de magnétophone, ensuite, nous en avons eu un. Masetti m'en a laissé un aussi."

Ricardo Martinez:

"Nous avons une machine à écrire et une ronéo. Nous tirions "Le Cubain libre" qui a commencé à paraître en octobre 1957. C'était la première tentative du Che pour briser la censure et l'encerclement de la propagande contre l'Armée Rebelle. Deux camarades ont travaillé au début: Ricardo Medina et Arnold Rodriguez. Les deux, lorsque nous avons été chargés de Radio Rebelde, ont quitté le journal dont le Che nous a chargé, les deux sont passés au front et sont morts au combat. Ce sont eux les pionniers du journal qui a continué à sortir à La Plata."

Eduardo Fernandez:

" Nous en avons tiré cinq ou six numéros parce que c'était difficile".

Le Che écrivait des articles pour le journal?

Ricardo Martinez:

"Oui, il avait une rubrique "Sans balle dans le magasin" qu'il signait "le franc-tireur", qu'il a ensuite poursuivie dans "Verde Olivo" sous ce même nom et ce même pseudonyme. Il a écrit le premier éditorial du "Cubain libre". Il y faisait référence au pourquoi du nom; Maceo a créé le premier pendant la guerre de 68, ensuite il a circulé en 95. Le Che en est arrivé à une extrémité très intéressante, il a voulu être si fidèle à l'Histoire, qu'il a obtenu, grâce au Mouvement, un exemplaire du "Cubain libre" soustrait du Musée de Bayamo et acheminé vers la Sierra Maestra pour que l'on puisse copier l'en-tête du journal. Il était bien supérieur au nôtre, il était imprimé et non ronéoté. Il fallait confectionner le nôtre sur stencil et je me souviens que j'ai copié l'entête du journal le mieux possible car le Che voulait qu'il soit la réplique exacte de celui du maquis du siècle dernier."

Eduardo Fernandez:

"J'ai dit à Luis Orlando: "Nous sommes tout près du chemin, tous ceux qui viennent, arrivent ici et nous allons être dénoncés, il faut trouver un endroit mieux caché, plus reclus pour l'émetteur". Il y avait aussi une montagne, je pensais que cela devait influencer, déformer les ondes. J'avais placé l'antenne de telle manière que l'on puisse nous entendre sur le territoire national. Nous avons exploré le terrain en altitude et nous avons trouvé un autre endroit. C'est de là que Fidel a parlé pour la première fois."

Comment aviez-vous organisé l'émission?

Ricardo Martinez:

"Le Che jouait un grand rôle et Luis Orlando aussi, c'était eux principalement qui nous fournissaient les informations que nous utilisions; dans les bulletins de guerre - et aussi dans les textes du "Cubain libre" - il y

a de nombreuses choses écrites par le Che qui demandait qu'on lui envoie des informations sur la guerre, les assassinats... tout cela composait le programme.

Ricardo Martínez et Eduardo Fernández:

" Lors de la première émission, nous avons donné la nouvelle du combat de Pino del Agua qui était le plus récent et d'autres nouvelles. Luis Orlando a écrit un éditorial sur le 24 février, sur l'importance du fait que nous avons un média dans la Sierra Maestra".

Vous saviez si on vous écoutait à La Havane?

Eduardo Fernández:

"Au début, non. Ensuite nous avons commencé à recevoir des informations de gens de Pinar del Río, de La Havane, nous avons même reçu des lettres. Quinze ou vingt jours après, nous avons eu l'antenne pour la bande des 40 mètres, qui était fondamentale pour les communications sur le territoire national et nous avons commencé à transmettre dans les deux bandes: une pour l'étranger et une pour Cuba.

J'ai un souvenir du Che: un jour il est arrivé au moment où j'étais en train de réparer un poste radio qui appartenait à un paysan... Le Che avait l'habitude, quand il arrivait, de se mettre dans un coin, de jeter son sac à dos par terre et de se coucher en l'utilisant comme oreiller, pour se reposer, fumer la pipe... Il m'a demandé:

- "Ces postes sont fabriqués ici à Cuba?"

- "Non, non. Ici on ne fabrique rien de tout cela, ils viennent du Nord, des États-Unis".

- "Quand la guerre terminera, nous installerons une grande fabrique de radios".

Et, un jour de février 1961, le Che faisait du travail volontaire - il transportait des brouettes de terre - près de la Cité des Sports. On construisait un nouveau quartier sur le site d'un bidonville. Nous travaillions, nous avons fait une pause pour boire un rafraîchissement et je lui ai dit: " Che, vous vous souvenez de ce que vous m'avez dit dans la Sierra, que vous alliez installer une fabrique de radios." Il m'a dit: "Tu es dans les temps". Il avait effectué un voyage en Europe, il était allé en Pologne et en RDA et il en était revenu avec deux propositions pour monter la fabrique de radios" ...

Et ce fut chose faite... Eduardo Fernández revient à la période de la guérilla et signale:

"J'ai mis de côté la première intervention que Fidel a faite sur les ondes de Radio Rebelde. J'avais un carton où je conservais des bandes et j'ai l'ai glissée dedans. Lorsque la guerre s'est terminée, j'ai porté à Celia entre autres des papiers de Fidel et je lui ai dit: " J'ai l'enregistrement de la première intervention de Fidel".

Voici ce que disait cette intervention diffusée en avril 1958:

"... Les pertes de l'ennemi sont de 10 contre un par rapport aux nôtres depuis que cette lutte a commencé. Lorsque l'état-major annonce la mort de trente, quarante et même cinquante rebelles, il s'agit toujours de paysans sans défense, arrêtés chez eux et assassinés sans pitié. C'est ainsi que de nombreux militaires qui sont à la tête des troupes de la dictature dans la Sierra Maestra, ont gagné leur galons. La promotion de ces assassins à la suite des massacres qu'ils ont commis contre des compatriotes sans défense, a entériné et encouragé un des procédés les plus répugnants et inhumains qui puissent être utilisés dans une guerre. Les prouesses de la dictature sont telles, bien étrangères au courage et à l'honneur militaire. Prisonnière de l'anxiété et de l'impuissance, elle emploie la tactique criminelle qui consiste à bombarder et à mitrailler les maisons où vivent des familles.

Ces mesures inattendues parce qu'absurdes, ont surpris la population qui habite dans le nord de la Sierra et qui ne dispose pas de refuge anti-aérien et elles ont fait de nombreuses victimes. Le jeudi 10 avril, à la suite du combat de Pozon, qui a opposé un détachement de la dictature qui était parti de Yara à la poursuite d'une patrouille rebelle qui avait attaqué un convoi sur la route Manzanillo-Bayamo, trois avions B-26, un jet à rétropropulsion et deux avions légers ont pris pour cible sans pitié pendant deux heures la localité rurale de Cayo Espino où ne se trouvait aucun objectif militaire.

Pas une seule maison n'est restée debout, un hôpital de campagne improvisé à l'arrière garde avec trois médecins du 26-Juillet, a accueilli les blessés qui ont dû attendre la nuit pour être transférés. Un enfant de cinq ans s'est vidé de son sang pendant le trajet et il est mort sur la table d'opération rustique qui avait été improvisée. Il avait les jambes réduites en bouillie par une balle calibre 50 d'avion qui a blessé aussi ses deux petites sœurs. Aucun spectacle ne nous a autant impressionnés que celui de cet enfant moribond qui, presque sans pleurer, a appelé sa grand-mère pour lui dire qu'il l'avait beaucoup aimée mais qu'il ne pouvait pas continuer à l'aimer parce qu'il allait mourir. C'était comme si cet enfant précoce avait conscience de son sacrifice, comme s'il comprenait qu'il mourrait aussi parce qu'il haïssait ces barbares qui mitraillaient les humbles maisons abritant des familles. Des journalistes de quatre pays étaient présents, ils ont pu entendre,

faire des photos et filmer cette scène. Des gens pourtant habitués à la cruauté de la lutte, étaient fous d'indignation, cet enfant rappelait peut-être leur propre fils.

Il était difficile de comprendre que des mains cubaines avaient été capables de commettre un tel crime. Quelle nécessité y avait-il d'une telle barbarie? Quel objectif militaire pouvait-on prendre pour cible en mitraillant ce village sans défense, situé à des kilomètres du lieu des combats? Quels desseins étranges guident l'esprit des barbares qui utilisent les équipements militaires du pays pour mener à bien leurs horreurs contre leur propre peuple? Que de lâcheté et de bassesse chez ses pilotes qui, assis commodément dans leurs avions, sans aucun risque pour leur vie, assassinent des femmes et des enfants innocents!

Nous avons noté l'heure et le jour pour exiger le châtement qu'ils méritent lorsque sonnera l'heure de rendre des comptes et de marquer leurs noms et prénoms d'un stigmate ineffaçable afin que même leurs enfants aient honte d'eux. Les pilotes qui ont mitraillé Cayo Espino le 10 avril, à 3h40 de l'après-midi, sont des criminels de guerre qui déshonorent la nation cubaine, puisqu'il n'y a pas d'armée qui ait eu la pudeur d'assumer la responsabilité de l'immense crime qui est commis en ce moment contre Cuba. Ce n'est pas comme cela qu'on se venge des défaites subies, ce n'est pas comme cela que l'on écrase une révolution, le souvenir d'un enfant moribond ne s'effacera jamais de la mémoire des paysans ou de nos hommes lorsqu'ils s'apprêteront à combattre .

Lorsque la dictature tombera, là-bas à Cayo Espino, nous dresserons un monument à l'enfant Gutierrez Peña, symbole des innocents qui sont tombés, et qui sera le tribut d'un tendre souvenir de notre armée de libération rendu à l'héroïsme des enfants qui, de manière unanime, portent un grand amour à nos combattants. A côté du nom de l'innocent assassiné, la postérité lira le nom des pilotes qui l'ont tué.

La population paysanne a reçu l'instruction de construire de toute urgence des abris anti-aériens pour se protéger de la mitraille et des bombes au napalm que la dictature utilise. Si ces crimes peuvent être commis par un gouvernement armé contre les citoyens de son propre peuple, force est de reconnaître que les efforts de l'humanité pour protéger les peuples de la barbarie ont eu bien peu de résultats.

Les Etats-Unis peuvent constater ainsi l'usage que leurs amis les dictateurs d'Amérique font des armes de la défense continentale. Ils ne se laisseront pas de répéter, en mentant, que nous sommes communistes, pour justifier l'envoi des armes, comme s'ils représentaient la démocratie, la dignité et les droits les plus sacrés du peuple!

C'est là une campagne triste et sans gloire qui se livre contre les peuples opprimés avec le mot "démocratie" dans la bouche de tyrans. Ils affirment que les ventes d'armes au gouvernement de Batista ont été annulées par le Département d'Etat américain mais le résultat ne change en rien. Les Etats-Unis les vendent à Somoza et Trujillo et Somoza et Trujillo les vendent à Batista. Et l'Organisation des Etats Américains, que fait-elle? Les dictateurs ont-ils le droit de conspirer pour massacrer le peuple cubain? Et les gouvernements démocratiques d'Amérique, les dirigeants des partis démocratiques du continent, que font-ils les bras croisés? Si les dictateurs s'aident, pourquoi les peuples ne se donneraient-ils pas la main? Ne sommes-nous pas dans l'obligation de nous entraider, nous les démocrates sincères de toute l'Amérique? N'avons-nous pas payé suffisamment cher le pêché de cette indifférence face au concert des dictateurs qui encouragent la destruction de notre démocratie? Ne comprend-on pas qu'à Cuba est en train de se livrer une bataille pour l'idéal démocratique de notre continent? Ne voit-on pas que les derniers dictateurs ont fait de Cuba un de leurs derniers bastions?

La lutte n'est plus maintenant à Cuba pour la sauvegarde d'un peuple, mais pour un principe qui intéresse tous les peuples d'Amérique. Si les dictateurs aident Batista, il est juste que les peuples d'Amérique aident Cuba. Au nom du peuple de Cuba qui lutte contre les armes de Batista, Trujillo et Somoza, nous demandons l'aide des gouvernements démocratiques d'Amérique. Une grande portion de la côte sud de la province d'Oriente - entre Cap Cruz et Santiago de Cuba - est contrôlé par nos forces. Les armes qui sont parachutées à 10 kilomètres de la côte tout au long de cette zone, tomberont automatiquement entre nos mains sans que la dictature ne puisse les intercepter. Nous avons besoin de fusils automatiques, mitrailleuses lourdes, bazookas et mortiers pour marcher sur la capitale. Le gouvernement provisoire révolutionnaire couvrira tous les frais que ces envois auront occasionnés et le peuple de Cuba en sera éternellement reconnaissant.

Nous, les rebelles cubains, nous ne demandons pas des vivres, nous ne demandons même pas des médicaments, nous demandons des armes pour combattre, pour qu'il soit bien établi en Amérique que la volonté d'un peuple est plus puissante que le consortium des dictateurs et de leurs armées mercenaires.

Les forces révolutionnaires du Mouvement du 26-Juillet, poursuivront l'offensive qu'elles ont entamée il y a plusieurs semaines. Nous continuerons à couper les routes et les voies ferrées de la province d'Oriente. Les milices du Mouvement 26-juillet doivent étendre cette mesure au reste du territoire national, faisant obstacle à la circulation civile et occasionnant des pertes constamment aux militaires qui se verront obligés

d'emprunter ces voies et d'abandonner l'île. La guerre contre les transports doit être totale et permanente. Les transports de produits alimentaires doivent être totalement suspendus. La population ne doit pas emprunter les routes ou les trains pour éviter d'être prise dans une fusillade. Pour que l'ordre de tirer à vue soit efficace, il doit être appliqué à tout véhicule, qu'il circule de jour comme de nuit; comme la dictature est en train de transporter les militaires en les faisant s'habiller en civil, il est impossible de recourir à une identification préalable. Toutes les forces et tous les moyens du Mouvement révolutionnaire 26-Juillet doivent se concentrer sur cet objectif.

Ni les forces de répression du régime ni leurs légions d'indicateurs et de traîtres ne pourront faire face à cette paralysie progressive et générale du pays. La dictature sera réduite par la paralysie, l'asphyxie et la faim. C'est sur ce mot d'ordre que je vous quitte pour rejoindre mes hommes. Nos félicitations chaleureuses à toutes les colonnes qui opèrent sur le territoire de la province de d'Oriente et à leurs Commandants pour les succès qu'elles ont obtenus. Toute notre reconnaissance et notre admiration aux milices du Mouvement 26-Juillet pour l'héroïsme avec lequel elles sont en train de lutter dans les villes et les villages; un salut fraternel et d'encouragement aux révolutionnaires de Las Villas et des autres cellules du pays. L'assurance pour le peuple de Cuba, que cette forteresse ne sera jamais vaincue et la promesse que la patrie sera libre ou que nous mourrons jusqu'au dernier combattant."

Après nous avoir permis de prendre connaissance de la première allocution du Commandant en chef des forces de la guérilla sur les ondes de la radio rebelle fondée par Che Guevara, Eduardo Fernandez, le technicien qui l'a mise en place reprend le récit de l'après guérilla, au moment où il travaillait aux côtés du Che au Ministère des Industries:

"J'ai alors parlé avec lui et je lui ait dit que je voulais passer l'Ecole de Matanzas. Il a appelé Raul et lui a dit "Je vais t'envoyer Eduardo". Manuel Hernandez, "celui qui venait des îles", Miguel dans la guérilla, passait aussi l'Ecole et je sais qu'il l'ont appelé; ils ne m'ont rien dit à moi et je me suis mis en... Je peux vous dire, pour résumer, que j'ai travaillé souvent de nuit, de jour, les samedis, les dimanches avec le Che. J'ai coupé de la canne... travaillé sur des chantiers d'usines... Après la guerre, j'ai eu l'occasion d'être à ses côtés en 61, 62, 63.

Pour moi, c'est un des plus grands hommes qui aient jamais existé. Bien sûr, j'ai toujours été d'accord avec sa manière d'être. Je ne l'ai jamais vu commettre une injustice. On dit que c'était un bourreau de travail, qu'il menait les gens au travail, qu'il travaillait à toute heure, c'est vrai... J'ai du Che une idée très haute, du point de vue humain, en tant que camarade, je n'ai jamais eu avec lui le moindre problème, nous conversions avec lui... Il se préoccupait pour les gens. Il était discipliné, il exigeait de la discipline, il ne transigeait pas sur les choses mal faites. Tout le temps où j'ai été à ses côtés tant au Ministère des Industries que dans la Sierra Maestra, je me suis pris d'une très grande affection pour lui... Il faisait partie des hommes qui forçaient le respect... Il plaisantait avec beaucoup de camarades, certains lui disaient "Argentin!".

Je suis passé par des moments difficiles, j'ai perdu mes parents, des camarades, mais je ne me suis jamais senti aussi triste et je n'ai jamais autant pleuré, avec une telle envie de pleurer, que lorsque j'ai appris que le Che était mort, là-bas en Bolivie..."

Trente ans après, les yeux d'Eduardo Fernandez se remplissent de larmes.

Radio Rebelde a joué au centuple le rôle que le Che lui avait assigné. Elle est devenue dans les derniers mois de la guérilla, l'organe par excellence d'information des cubains, on l'écoutait en cachette après avoir fermé les fenêtres et on se transmettait les nouvelles. Radio Rebelde a été aussi le moyen de communications entre les diverses forces de l'Armée Rebelle lorsque les fronts se sont multipliés. Des relais ont alors été installés pour qu'elle permette le flux des informations et qu'elle soit retransmise. A la fin de la guerre, elle émettait toujours depuis La Plata où le QG de l'Armée Rebelle était installé.

Radio Rebelde, principale station d'information de Cuba, émet aujourd'hui 24h sur 24.

PORTER D'EST EN OUEST LA LIBERATION DU PAYS

Une fois victorieuse, en juillet 1958, la contre-offensive rebelle qui a balayé l'offensive de l'armée sur la Sierra Maestra, Fidel Castro ordonne de nouvelles actions dont "l'invasion d'Oriente à Occidente". Cette opération porte le nom "d'invasion" en souvenir d'une marche semblable réalisée par le Général Antonio Maceo, pendant la dernière guerre d'indépendance de Cuba contre l'Espagne en 1895.

L'ordre de mission signé par Fidel Castro signale textuellement:

"Le Commandant Ernesto Guevara est chargé de mener une colonne rebelle de la Sierra Maestra à la province de Las Villas et d'opérer dans cette zone en vertu du plan stratégique de l'Armée Rebelle.

*La Colonne 8 à laquelle cette mission est confiée, portera le nom de **Ciro Redondo**, en hommage à l'héroïque capitaine rebelle, mort au combat et nommé **Commandant post mortem**.*

*La colonne 8 "**Ciro Redondo**" partira de Las Mercedes entre le 24 et le 30 août.*

*Le **Commandant Ernesto Guevara** est nommé chef de toutes les unités rebelles du **Mouvement 26 juillet** qui opèrent dans la province de Las Villas, tant dans les zones rurales que dans les zones urbaines et lui sont conférées les facultés de collecter les contributions qu'établissent les dispositions de temps de guerre et d'en user comme dépenses de guerre, d'appliquer le code pénal et les lois agraires de l'**Armée Rebelle** sur le territoire où ses troupes opéreront; de coordonner des opérations, des plans, de prendre des dispositions administratives et d'organisation militaire avec d'autres forces révolutionnaires opérant dans cette province. Elles devront être invitées à se fondre en une seule armée afin de structurer et d'unifier l'effort militaire de la Révolution; organiser des unités locales de combat et désigner des officiers de l'**Armée Rebelle** jusqu'au grade de commandant de colonne.*

La colonne 8 aura pour objectif stratégique d'attaquer sans trêve l'ennemi dans le centre de Cuba, et d'intercepter au point de les paralyser totalement, les mouvements de troupes ennemies se faisant par terre entre l'Occident et l'Orient et d'autres tâches qui, en temps utile, lui seront confiés."

Fidel Castro, Commandant en Chef, Sierra Maestra, 21 août, 21h

Dans son livre, "*De la Sierra Maestra à l'Escambray*", Joel Iglesias Leyva, officier de la troupe du Che, compare les ordres donnés à la colonne du Che et à la colonne sœur de Camilo Cienfuegos qui part de la Sierra Maestra le 21 août vers Las Villas, mais, elle, par le nord tandis que celle du Che va par le sud. Il souligne:

"Si on analyse les dates de départ qui sont fixées pour les deux colonnes, nous pouvons observer que, dans le cas de Camilo, un jour précis est fixé, le 20 août, tandis que dans le cas de notre colonne, nous avons une marge de toute une semaine, pour fixer notre départ. Cela est dû au fait que nous attendions l'arrivée d'un avion de l'**Armée Rebelle** qui devait nous apporter de l'étranger, les armes, les munitions et les autres fournitures nécessaires pour compléter le paquetage de chaque combattant et avoir une certaine réserve".

Depuis la mi-août, le Che avait commencé à La Mercedes, où se trouvait son campement, à organiser la colonne sur la base de la stratégie tracée par Fidel Castro.

Le 23 août, veille du premier délai fixé pour la mise en marche de la colonne, l'avion prévu a atterri. Le jour suivant, le Che s'est réuni avec les membres de la colonne 8 "**Ciro Redondo**" pour leur expliquer quelle était leur nouvelle mission. Au cours de cette rencontre qui a été assez longue, le Che, entre autres questions - souligne Joel Iglesias - a signalé:

"Nous partons pour un terrain auquel nous ne sommes pas habitués, au sein d'une population qui n'a pas été préparée à une telle éventualité, et nous serons soumis à une grande tension, à la pression de l'action ennemie, à la faim, à la soif, au froid et aux manques de tout type, avec la possibilité d'être coupés de la population. En conséquence, il est possible que seule la moitié de la colonne - et peut-être moins - en réchappe, mais si cela arrivait, les hommes qui survivraient - même s'ils n'étaient que 20, 15 ou 10, quel que soit leur nombre - auraient la responsabilité de remplir cette mission qui nous est confiée par le Commandant en chef, car il en va de notre honneur. En effet, nous devons démontrer que la confiance qu'il a déposée en nous est justifiée en réalisant de manière exemplaire toutes les tâches".

Joel Iglesias souligne ensuite:

"Le Che a abordé d'autres questions importantes: la sélection des combattants et le caractère volontaire de la participation à cette nouvelle mission. Il a précisé que ceux qui n'y prendraient pas part ne seraient pas considérés comme des lâches et qu'ils pouvaient s'ils le voulaient, s'incorporer aux colonnes qui allaient vers d'autres endroits, mais que, vu le caractère de cette mission, elle devait être volontaire. Certains camarades ont voulu donner leur réponse sur le champ en levant la main; le Che les a interrompus en leur disant que non, qu'ils avaient trois jours pour réfléchir et donner leur réponse à lui directement ou à leur chef de peloton. En général, nous pouvons dire que la quasi totalité des membres de notre colonne a répondu par l'affirmative, y compris certains camarades qui n'étaient pas présents lors de la réunion."

Au moment où commence "l'invasion", la province de Las Villas est la 3ème de Cuba, sur 6. Sa superficie est de 21 mille km² et sa population est de 1 million 30 mille habitants (sur 6 millions de cubains).

L'arrivée au centre du pays des colonnes 8 "**Ciro Redondo**" et 2 "**Antonio Maceo**" en octobre 1958, rend la situation grave pour la dictature de Batista, essentiellement parce que ces 2 colonnes attaquent sans relâche les voies de communication.

Au cours des mois de novembre et décembre, les routes ont été coupées peu à peu. La portion de route conduisant de Trinidad à Sancti Spiritus, au centre de Cuba, a été totalement bloquée par des forces de la

colonne 8 et la route centrale, a été sérieusement endommagée lorsque le pont sur le Tuinicu a sauté. La ligne centrale de chemin de fer qui, comme la route, traverse toute l'île d'ouest en est, a été coupée en divers points. Les routes qui conduisent d'ouest en est par le sud de la route centrale ont été coupées par les hommes du Second Front National de l'Escambray et celles qui se trouvent au nord de la route centrale, ont été contrôlées par la colonne de Camilo Cienfuegos. Cuba s'est donc retrouvée coupée en deux et l'aide que la dictature pouvait apporter à ses forces combattant dans l'est du pays ne pouvait passer que par la mer ou la voie aérienne, ce qui la rendait très précaire.

A partir du 15 décembre, la destruction des ponts et de toutes les autres voies de communication a rendu très difficile la défense par l'armée de la dictature de ses points les plus avancés et de la route centrale. Le même jour, des troupes de la colonne 8 faisaient sauter le pont de Falcon qui interrompait pratiquement la communication entre La Havane et les villes situées à l'est de Santa Clara, située à quelque 300 kilomètres de la capitale et d'autres lançaient l'attaque contre la ville de Fomento, tombée au pouvoir des rebelles, le 18 décembre.

CAMILO... ICI, LE CHE

Pendant la marche des deux colonnes d'est en ouest, un contact radio s'établissait entre le Commandant Ernesto Che Guevara et le Commandant Camilo Cienfuegos.

Cette conversation a eu lieu dans la province de Las Villas et elle a été enregistrée par un radioamateur.

Camilo Cienfuegos:

"Attention, colonne 8, attention colonne 8, ici la colonne 2 "Antonio Maceo", colonne 2 Antonio Maceo, depuis le front nord de Las Villas, territoire libre de Cuba. Bon, Che, j'espère que tu as le micro à la main, comme moi... Allons, nous allons voir si tu es aussi bon speaker que bon Commandant. Ne va pas dire que je fayotte, que je te flagorne. Tout ce que je veux savoir c'est si... Moi ici, je veux... je pense liquider le problème que nous avons... Le petit problème que nous avons, je veux le liquider aujourd'hui même. J'ai donc besoin que tu me dises comment vont les choses là-bas, à l'émetteur, nous allons voir si nous nous comprenons, dis-moi si nous nous comprenons pour continuer à converser... à toi Guevara.

Che Guevara:

"Attention, colonne 2, colonne 2, colonne 2, Camilo, ici le Che; Camilo, ici le Che. J'ai parfaitement compris, je suis un grand speaker. Ecoute, ici nous avons une école, l'école Marconi de télégraphistes. Envoie-nous David Perez ici... de radio en général. Ecoute... Je t'entends parfaitement. Dis-moi rapidement le petit problème parce sinon vous allez vous retrouver embourbés dans cette histoire et ensuite, nous n'allons pas pouvoir nous comprendre. Parle rapidement, à toi, à toi...

Opérateur: Voilà Camilo.

Camilo Cienfuegos:

"Attention, Che; attention Che; attention Che; bon, le problème que j'ai est d'en finir avec le problème dont a traité l'homme que je t'ai déjà envoyé deux fois, de laisser les choses en l'état comme si rien ne s'était passé, mais pour résoudre... résoudre... suivre les instructions... les instructions... les instructions que tu m'as données avec l'homme que je t'ai envoyé... avec l'homme que je t'ai envoyé deux jours de suite. Dis moi si tu me comprends, si tu me comprends, si tu me comprends, si tu me comprends... à toi, Che.

Che Guevara:

"Attention, colonne 2, colonne 2, Camilo, je te comprends parfaitement, ton disque est rayé, change-le! J'en ai référé, il faut diviser le problème parce qu'il y a un problème, je ne sais pas, je ne me souviens pas bien en ce moment, parmi les choses que nous avons dites, figure une petite avancée sur un point. Et il y avait cela, disons, si je t'ai écrit sur ce point, tu dois t'en souvenir. Supposons que ce point s'appelle "fideo"; sur ce point, nous n'avons pas intérêt à avancer. Mais, d'autre part, tu sais que le problème se divise en deux ; il se divise en deux parce qu'il faut savoir tout d'abord si tout ce...si ce riz-là était destiné à nos amis ou non, parce que, avec ces messieurs-là, nous avons passé ce vieil accord sur le fait que nous étions à la gare et donc, qu'ils allaient nous donner la moitié du riz et que nous allions emporter la moitié en territoire libre et l'autre moitié était pour eux. Et, pour nous, quelques quintaux sont bienvenus. Et donc, je veux savoir, si tu en a référé là-bas pour savoir si l'accord marche toujours. Et, s'il en est ainsi, alors, nous devons donc prendre la moitié des quintaux. Ensuite, il y a un autre problème: sur les autres quintaux, il faut prélever une petite dette car les jeunes ont consommé quelques quintaux et nous devons recouvrer cette dette. C'est l'occasion qu'ils nous les rendent, cela ne présente pas d'inconvénients car il y a suffisamment de quintaux et que cette nourriture ne leur plaît pas beaucoup, tu sais... Alors, on va voir si tu as compris...

LA CAMPAGNE DE LAS VILLAS

Le Che, qui vient avec sa colonne 8 de la Sierra Maestra, fait la jonction dans le massif de l'Escambray avec la troupe du Commandant Victor Bordon, du Mouvement 26-Juillet, le 17 décembre 1958 et la prend sous son commandement, comme cela était prévu dans l'ordre de mission que lui avait donné le commandant en chef de l'Armée rebelle, Fidel Castro.

Parmi les hommes du Commandant Bordon, se trouve Israël Chavez, qui, avant de prendre le maquis, était chef d'action et de sabotage du Mouvement 26-Juillet au sein duquel il est entré en 1955. Il égrène ses souvenirs dans une chambre transformée en musée, chez lui, parmi les photos, les cartes, les livres, les objets personnels utilisés en campagne et les médailles reçues tout au long de la Révolution.

"L'arrivée du Che, a été une chose extraordinaire pour nous. Il a demandé au Commandant Bordon de se rendre à un endroit qui s'appelle Las Piñas, tout près de Güinia de Miranda et c'est là que s'est fait le premier contact avec lui. Le Che a expliqué comment nous allions lutter, parce que la colonne avait été découverte par l'ennemi sur son parcours et plusieurs combats s'étaient produits. La guérilla du Commandant Bordon représentait le "26 juillet" et, à son arrivée, le Che nous a intégré à sa colonne et nous avons commencé à combattre en tant que colonne 8.

Nous ne le connaissions pas, mais dès qu'il est arrivé et qu'il a commencé à parler avec nous, nous nous sommes rendus compte que ce n'était pas n'importe qui. Il suffisait que le Che parle pour qu'on se sente saisi par l'émotion, simplement parce que c'était lui, qu'on remplissait les missions qu'il assignait.

C'est aussi ce qui a permis d'arriver à cette grande union. Le Che était tout aussi extraordinaire comme stratège militaire que sur le plan idéologique, sur le plan de la recherche de l'union, de la recherche de la conception la plus claire possible pour mener à bien les opérations ordonnées par Fidel. Il est arrivé à unir cette nébuleuse de troupes à l'exception d'un groupe, le "Second front de l'Escambray". Les troupes du Directoire Révolutionnaire, ont passé un accord avec lui et ont combattu jusqu'à la prise de Santa Clara. Près de Yaguajay, il y avait un groupe du "26- Juillet" et du Parti Socialiste Populaire que dirigeait Félix Torres, ils ont appuyé Camilo. Il ne faut pas oublier que, tandis que nous avons eu l'honneur de combattre avec le Che, la part prise par Camilo au nord, a été importante pour le contrôle total de la province.

Vraiment, Fidel a vu clair, il a envoyé l'homme idéal pour faire l'union, l'homme qui avait les idées bien claires sur ce qu'était un guérillero, sur la manière de se conduire. Nous n'avons jamais entendu qui que ce soit, et je crois qu'il n'y a jamais eu personne qui ait été opposé au fait d'avoir le Che pour chef parce qu'il était Argentin.

Il y a une chose très importante en ce qui concerne le Che. C'est qu'il s'est toujours intéressé à la culture, préoccupé pour que les combattants acquièrent un certain niveau culturel. En effet, l'Armée Rebelle était en majeure partie, composée d'hommes de la campagne, de province, des montagnes et nous savons que la République néo-coloniale a donné fort peu de possibilités aux gens de la campagne et moins encore à ceux des montagnes reculées. Le Che qui était parfaitement au courant de la situation, a, dès notre arrivée à la Cabaña, mis sur pied une équipe culturelle, et il a fait venir des artistes, a organisé des programmes, a mis en place des écoles pour donner une instruction aux combattants.

Je pense que l'exemple du Che - de son courage, son honnêteté et son sens des responsabilités - va vivre à jamais parce qu'il avait quelque chose de spécial: sa manière de parler, son critère de l'égalité qu'il ne pratiquait pas seulement en paroles mais en actes. Pour le Che, tous les Hommes étaient égaux. Il a toujours lutté pour l'égalité, pour que chaque soldat ait ce dont il avait besoin, pour que personne n'ait plus que les autres. Au coeur même de la guérilla, il se conduisait ainsi: Il n'y avait de privilèges pour personne, même pas pour lui. Celui qui essayait de lui en donner un, s'attirait des ennuis.

Quand la personne qui vous commande est capable de faire ce qu'elle commande et bien plus encore, vous vous sentez bien. C'est pourquoi nous nous sentions bien. Tous les guérilleros qui ont eu l'honneur d'être aux côtés du Che, sont heureux d'avoir été des soldats du Che car il commandait avec la force de la raison, la vérité, la dignité. Comment commander au cours d'une guerre si l'on a pas de dignité, de courage, de détermination. Le Che avait un peu de tout cela. C'est pourquoi je pense, qu'il était capable de préparer une troupe afin qu'elle puisse remplir n'importe quelle mission. L'armée dirigée par le Che était une force disciplinée, composée de camarades qui l'aimaient, qui le respectaient car il se faisait aimer, respecter. C'était quelqu'un d'une grande valeur."

UNE FEMME DANS LA GUERILLA DU CHE

L'image d'une jeune femme revient à tout instant dans le petit musée d'Israël Chavez. Quelques minutes s'écoulaient et ... la voici -40 ans, 6 petits enfants et un arriéré petit fils après- qui nous offre la traditionnelle petite tasse de café sans laquelle il n'est pas de visite dans un foyer cubain. Mimi - surnom de Zobeida Rodriguez depuis qu'elle était toute petite - a lié sa vie à Israël Chavez, le 23 décembre 1946.

En 1958, la police se fait encore plus menaçante contre cette militante active du Mouvement 26-juillet, lorsque son compagnon entre dans la guérilla. Reste pour elle le choix entre une cachette et l'inactivité ou la poursuite de la lutte dans les montagnes. Elle n'a pas hésité. Le temps de mettre les enfants - de 7 et 8 ans - à l'abri chez leur grand mère et elle devient la seule femme des forces du Commandant Bordon dans lesquelles son mari a gagné ses galons de capitaine. Mimi, soldat du Commandant Che Guevara, une Cubaine comme les autres, parle en se balançant doucement sur son rocking-chair tout en gardant un oeil sur les tomates qui cuisent doucement en ces temps de confection de conserves. Si elle a dû laisser le temps faire son oeuvre sur son visage, elle ne lui a pas permis d'obscurcir des souvenirs qui rendent toujours ses yeux brillants.

"Quand j'ai rejoint la guérilla, j'étais dans l'Escambray, dans la troupe du Commandant Bordon, qui appartenait au 26-Juillet.

Lorsque le Che est arrivé au cours de "l'invasion" et il a commencé à unifier les forces qui combattaient là. Les forces du Commandant Bordon se sont tout de suite jointes à celles du Che et nous sommes ainsi devenus membres de la Colonne 8 "Ciro Redondo", au lieu-dit La Piñita.

Quand je suis arrivée, Victor avait environ 200 hommes, j'étais la seule femme... Le Che nous a réunis, il nous a dit que nous allions traverser des moments difficiles, qu'il y aurait des bombardements, que nous allions avoir faim, que la guerre était arrivée, qu'il fallait gagner son fusil, toute une série de choses... Nous sommes partis pour Gavilanes. Lorsque nous sommes arrivés, le Che savait qu'il y avait une femme dans la troupe. J'étais en train de m'installer dans la plantation de café où les hommes se répartissaient lorsque le Che nous a fait venir Israël et moi - il savait qu'Israël était mon mari. Il a dit que les conditions n'étaient pas réunies pour qu'une femme reste là. Je n'avais aucune intention de m'en aller. La décision a été de me charger des soins à donner aux malades, à l'infirmerie. Ce que nous appelions "infirmerie" était une cabane. J'ai commencé à travailler avec Fernandez Mell, avec le Docteur La O. J'ai appris à faire des piqûres, je soignais les blessés, je leur donnais leurs médicaments et je ramassais des plantes pour faire des infusions.

J'ai pris part aux opérations de prise des casernes qu'il y avait dans les montagnes, aux combats que le Che a dirigés avec les forces de Bordón, en tant qu'infirmière de Fernandez Mell. Toutes ces casernes ont été prises et le Che a commencé à planifier la prise de Fomento.

Moi, on me laisse à Piedra Gorda avec 5 hommes pour garder les sacs à dos et tout le reste. Le lendemain, nous entendions les coups de feu, le bruit des bombes - il y a 6 à 7 kilomètres entre Piedra Gorda et Fomento - et je dis aux hommes:

- "Pourquoi n'y allons nous pas pour essayer de gagner une arme?"

- "Non, non, le Che est très à cheval sur la discipline, nous ne pouvons pas y aller. Nous allons rester ici pour garder les sacs, les marmites, les juments..."

- "Moi, dans cette affaire, je vais gagner mon fusil, je ne veux pas être sans arme. Si vous voulez me suivre, suivez-moi. Sinon, restez-là."

Quand nous sommes arrivés à la ville, je leur ai dit que nous devions nous séparer et partir chacun de notre côté. " Si vous mourrez, manque de chance, mais si vous vous en sortez, vous allez obtenir votre fusil. Au revoir et bonne chance!"

Et lorsque j'avance, je me retrouve près d'une maison située juste à côté de la caserne. Là se trouvait Hilario Machin, aujourd'hui décédé et Juan Sabina qui est toujours vivant. Ils m'ont demandé ce que je faisais là. J'ai répondu: "La même chose que vous, je vais essayer de gagner un fusil et je vais y arriver..." Ils n'ont pas eu d'autre choix que de me laisser là. Certaines avionnettes lançaient des jambons pour les soldats encerclés dans la caserne. Ils visaient tellement mal que les jambons tombaient de notre côté et je rampais pour les attraper. Les hommes me disaient: "Attention, c'est une bombe". Je répondais: "Une bombe, ça explose, ça, c'est de la nourriture qu'ils sont en train de lancer aux "casquitos"! J'ai ramassé 6 ou 7 jambons, j'ai commencé à couper des tranches en pensant qu'à la fin du combat, les hommes auraient terriblement faim.

Au bout de trois jours, le Che a ordonné de viser les réservoirs d'eau, parce qu'il n'y avait pas moyen que les soldats se rendent. Ils ont commencé à lancer leurs fusils et ils ont brandi un drapeau blanc. Ils sortaient et, sur une place, ils jetaient leur fusil et on les entassait là. J'ai pensé qu'ils s'étaient rendus car on entendait

plus de coup de feu et j'ai décidé d'y aller. Je suis arrivée presque au même moment que le Che et son état-major. Je me suis jetée sur un Garand, qui était grand.

Quand le Che m'a vue - j'avais les cheveux longs et je les ramassais avec un cordon fait de feuille de palme - il m'a relevée et m'a dit: "Mais que faites-vous là?" Je lui ai rétorqué: "Vous dites qu'il faut gagner son fusil, je suis venue gagner le mien." Il me dit: "Mais vous êtes indisciplinée, vous n'en faites qu'à votre tête, je vous ai laissée avec les hommes, où sont les hommes?" J'ai répondu: "S'ils n'ont pas été tués, ils doivent avoir gagné leur fusil". Il me dit: "C'est une indiscipline!" Il parlait avec les yeux...

Moi, dans la Sierra, je pensais à mes enfants cinq minutes par jour seulement, je ne pleurais pas parce que je pensais que si je commençais à pleurer, l'amour maternel pouvait me pousser à partir; je pensais donc à eux cinq minutes et c'est tout, je ne m'en souvenais que le lendemain.. Et le Che m'a fait pleurer lors de la prise de Fomento. Quand il m'a vue pleurer - parce qu'il savait apprécier les choses à leur juste valeur, il vous disait les choses en face et là, il avait raison, je n'en avais fait qu'à ma tête - il m'a relevé la tête et il m'a dit: " Tu as du courage à revendre, moitié d'orange - c'est là qu'il m'a baptisée "moitié d'orange". J'ai obtenu mon fusil, je suis la seule à laquelle il ait donné un fusil. Parce que les fusils, les armes qui étaient prises, il les donnait aux chefs pour que ceux-ci fassent la distribution. Ça été mon premier combat. Nous avons pris une "30". Elle a été attribuée au camarade Chavez et le Che m'a dit de passer en première ligne, que j'étais un soldat, "auxiliaire" de la "30". Et je suis devenue auxiliaire de la "30" et j'ai tiré moi-même avec la "30" lorsque Chavez a été blessé à Santo Domingo.

Le Che était très humain, surtout avec les enfants, il aimait les enfants, il ne faisait pas de différence entre eux, n'importe lequel... Un jour, après le triomphe de la Révolution, il avait appris que cela faisait deux jours que je n'allais pas au Quartier général, il a demandé où j'étais et on lui a répondu que j'avais les yeux gonflés. Lorsque je suis arrivée, il m'a demandé ce que j'avais aux yeux. Je lui ai dit: "J'ai très envie de voir mes enfants, cela fait très longtemps que nous sommes séparés; après demain, c'est le Jour des Rois, je n'ai rien à leur apporter mais j'aimerais aller les voir". Il m'a donné de l'argent alors qu'il n'y en avait pour personne. Il m'a remis une enveloppe en me disant: "Si on veut vous faire un cadeau au magasin où vous allez, ne l'acceptez pas, payez tout intégralement, achetez les cadeaux pour vos enfants et pour leurs petits camarades du quartier. Demain, vous partez pour Santa Clara". Il m'a donné deux jours. Je suis arrivée à Manacas avec une voiture pleine à craquer de jouets. J'avais perdu la tête... J'ai donné les jouets à ma fille que j'avais laissée à Manacas avec la mère de Chavez. Je suis restée un moment et j'ai dit à ma belle-mère de donner ces jouets aux enfants qui en avait besoin. J'ai vu aussi mon fils.

Je suis arrivée avant les deux jours à la Cabaña et je me suis présentée au bureau du Commandant: "Je suis là, les enfants vous envoient beaucoup de baisers bien que nous les connaissiez pas, merci beaucoup pour tout ce que vous avez fait". Le Che m'a alors dit: "Dans un mois, ils seront ici, avec toi. Chavez et toi aurez un logement". Je n'ai pas eu besoin de le lui rappeler. Un mois après, il nous a fait appeler et il nous a donné les clefs de la maison. Il nous a demandé ce que nous avions pour nous meubler, je lui ai expliqué que nous n'avions plus rien car la police de Batista avait tout détruit. Il nous a donné une lettre pour "Fin de Siglo", un magasin où l'on pouvait se procurer diverses choses et j'ai acheté le principal, ce dont j'avais le plus besoin jusqu'à ce que nous ayons pu nous refaire. Ces rocking-chairs sont de ce temps là.

Je dis souvent "est" quand je parle du Che car pour moi, il est vivant. Quand je traverse un moment difficile, je me souviens du Che, je pense à la volonté dont il faisait preuve et je crois que c'est pour cela que je me sors de n'importe quoi."

LA BATAILLE DE SANTA CLARA

Entre le 19 et le 31 décembre 1958, les villes de Guayos, Caibarien, Zulueta, Sancti Spiritus, Manicaragua, Placetas et Cabaiguan, entre autres, tombent comme Fomento.

Pendant de temps, a lieu le siège et la prise de Yaguaguay par les forces de Camilo Cienfuegos qui est resté dans l'histoire comme le "Héros de Yaguajay" et la bataille de Santa Clara.

Nous sommes le 28 décembre et l'offensive de l'Armée Rebelle sur la capitale de la province de Las Villas, Santa Clara, arrive à son point culminant.

A l'aube du 28 décembre, les guérillas unifiées sous le commandement du Che, commencent la bataille de Santa Clara, un point clef du centre du pays, qui, compte tenu des forces que la dictature y avait concentrées, semblait inexpugnable. Le régiment Leoncio Vidal, de la Garde rurale, disposait de 1300 hommes et l'escadron 31 de 250 soldats. 300 hommes défendaient le Quartier Général de la Police. Santa Clara possédait la caserne la plus importante du centre du pays.

La dictature avait, de plus, des unités de réserve sur place et la force aérienne, utilisée à plein, faisait des ravages dans la population.

Les forces rebelles étaient formées de quelque 300 hommes dont l'armement était très inférieur à celui de l'armée. Elles ont disposé néanmoins tout au long de la bataille d'un appui fondamental: la coopération de la population qui a maintenu informé les rebelles, a dressé des barricades et a bloqué la circulation en stationnant des voitures en travers des rues pour empêcher les chars de l'armée de manoeuvrer. Elle a même fabriqué des cocktails Molotov etc. Le Che est intervenu sur les ondes de la radio locale pour appeler la population à coopérer avec l'Armée Rebelle.

Le 29 décembre, la bataille en tant que telle commence. L'université sert tout d'abord de QG, avec l'appui des professeurs et des étudiants.

On se bat dans tout Santa Clara. Un des points forts de l'armée est le train blindé composé de 22 wagons dans lesquels venaient 400 soldats fortement armés.

Le train encerclé dans la ville, manoeuvre pour se retirer sans savoir que, sur ordre du Che, la voie ferrée a été coupée. La locomotive et plusieurs wagons déraillent et lorsque les rebelles attaquent au cocktail Molotov, la chaleur à l'intérieur du convoi blindé devient insupportable et, en quelques heures, les soldats se rendent avec tout leur arsenal.

C'est le Che en personne qui dirige cette action décisive pour la prise de la ville. Le 1er janvier, alors que le dictateur Batista a déjà fui Cuba, seule la caserne Leoncio Vidal reste aux mains de l'armée. Le commandant de la place demande à parler au Che pour tenter de la convaincre de prolonger la trêve.

Le Che répond: " Commandant, mes hommes ont d'ores et déjà parlé au nom de notre commandement. L'alternative est : reddition sans conditions ou feu, mais un feu véritable, sans aucune trêve. La ville est d'ores et déjà entre nos mains. A midi trente, je donne l'ordre de reprendre l'attaque avec toutes nos forces; nous prendrons la caserne coûte que coûte. Vous porterez la responsabilité du sang qui coulera. De plus, vous devez savoir qu'il est possible que le gouvernement des Etats-Unis lance une intervention militaire à Cuba et si cela se produit, votre crime sera plus grand, parce que vous appuierez un envahisseur étranger. Dans ce cas-là, il ne nous restera qu'à vous donner un pistolet afin que vous vous suicidiez, car, en connaissance de cause, vous seriez coupable de haute trahison."

L'officier de Batista demande à se réunir de nouveau avec son état major et celui-ci décide d'accepter la proposition de reddition sans conditions faite par le Commandant rebelle.

Le jour de la veillée solennelle du 18 octobre 1967, Fidel Castro analyse la part qu'a pris le Che dans la campagne de Las Villas et la prise de Santa Clara:

"Che était un soldat insurpassable; Che était un chef insurpassable, Che était, sur le plan militaire, un homme d'une capacité extraordinaire, d'un courage extraordinaire, d'une impétuosité extraordinaire. Si tant est qu'il ait eu comme guérillero, un talon d'Achille, ce talon d'Achille était son excessive impétuosité, son mépris absolu du danger...

Che était un maître de la guerre, Che était un artiste de la lutte de guérilla et il l'a démontré à d'innombrables reprises, mais il l'a démontré surtout lors de deux prouesses extraordinaires, une d'elle est "l'invasion" à la tête d'une colonne poursuivie par des milliers de soldats sur un terrain parfaitement plat et totalement inconnu, au cours de laquelle il a réalisé avec Camilo un extraordinaire exploit militaire. Mais, de plus, il l'a démontré au cours de la campagne fulminante qu'il a menée à Las Villas, et il l'a démontré par dessus tout lors de son attaque audacieuse contre Santa Clara dans laquelle il a pénétré avec une colonne d'à peine 300 hommes; dans une ville défendue par des tanks, l'artillerie et plusieurs milliers de soldats d'infanterie.

Ces deux exploits ont confirmé son caractère de chef d'une capacité extraordinaire, de maître, d'artiste de la guerre révolutionnaire."

Une dernière tentative de sauvetage de la dictature de Batista et de division des forces rebelles a lieu le 1er janvier de 1959 en accord avec l'ambassade des Etats-Unis. Le général Cantillo prend la tête des forces armées et tente d'établir une junte militaire. Le Che commente cette situation à la fin de la chronique qu'il écrit sur la Bataille de Santa Clara et qui paraît dans "Passages de la Guerre Révolutionnaire":

"Les nouvelles étaient contradictoires et extraordinaires: Batista avait fui ce jour-là, et le commandement des forces armées s'était effondré. Nos deux délégués avaient établi le contact par radio avec Cantillo, pour lui faire savoir qu'on lui offrait de se rendre. Celui-ci estimait qu'il ne pouvait l'accepter car il s'agissait d'un ultimatum, qu'il avait pris la tête de l'armée sur instruction précise de Fidel Castro.

Nous sommes immédiatement entrés en contact avec Fidel, nous lui avons donné la nouvelle, mais nous lui avons donné notre avis sur la trahison de Cantillo, opinion qui était parfaitement similaire à la sienne (Cantillo avait permis à ce moment décisif que tous les grands responsables du gouvernement de Batista

s'enfuit, et son attitude était d'autant plus déplorable, que c'était un officier qui était entré en contact avec nous et dans lequel nous avons confiance en tant que militaire d'honneur).

Les résultats sont connus de tous: le refus de Fidel de le reconnaître; l'ordre de marcher sur La Havane, la prise de la tête de l'armée par le colonel Barquín libéré de la prison de l'Île des Pins; la prise de la Cité militaire de Columbia par Camilo Cienfuegos et de la forteresse de la Cabaña par notre colonne 8 et finalement, en quelques jours, l'arrivée de Fidel Castro au poste de premier ministre du gouvernement provisoire."

IIème PARTIE - DU GUERILLERO AU MINISTRE

"Quel bonheur ce sera, après avoir conquis la patrie par le feu des coeurs vigoureux et par dessus la barrière des coeurs faibles...d'entrer, main dans la main, dans la maison pauvre et dans l'école, de répandre l'art et l'espérance dans les endroits sauvages et abandonnés, d'aimer sans crainte la vertu même si elle n'a pas de nappe à mettre sur la table, de faire s'élever dans ces poitrines accablées toute l'âme de l'Homme!"

José Martí

CHE GUEVARA ET CUBA PAR LES DATES

1959-1966

1959 "ANNEE DE LA LIBERATION"

- 1er janvier : le dictateur Batista prend la fuite.
 - 2 janvier : Fidel Castro donne au Che l'ordre de marcher sur la capitale
 - 3 janvier : arrive à la forteresse de la Cabaña à La Havane
 - 9 février : devient "cubain par naissance" en vertu de la loi du 7 février qui précise que cet honneur sera accordé aux personnes qui ont combattu pendant deux ans au moins dans les rangs de l'Armée rebelle et ont eu le grade de Commandant pendant au moins un an
 - mars : participe à la rédaction de la loi de Réforme Agraire, signée le 17 mai.
 - 2 juin : se marie avec une jeune cubaine, Aleida March qu'il a connue pendant la guérilla (il a divorcé au début de l'année)
 - 12 juin : part en visite officielle pour le Moyen Orient
 - 16-30 juin : visite en République Arabe Unie, s'entretient avec Nasser.
 - 30 juin-12 juillet : visite en Inde, s'entretient avec Nehru
 - 12-15 juillet : visite en Birmanie
 - 15-27 juillet : visite au Japon
 - 29 juillet-4 août : visite en Indonésie.
 - 6-11 août : visite à Ceylan puis au Pakistan.
 - 12-20 août : visite en Yougoslavie, s'entretient avec Tito.
 - 22-24 août : visite au Soudan
 - 29 août-2 septembre : visite au Maroc
 - 8 septembre : rentre à Cuba. Publie dans la presse durant septembre et octobre des articles sur son voyage.
 - 26 octobre : prend part au rassemblement contre les agressions nord-américaines à La Havane
 - 20-31 octobre : participe avec Fidel aux opérations de recherche du Commandant Camilo Cienfuegos dont l'avion s'est abîmé en mer.
 - 23 novembre : réalise le premier travail volontaire effectué à Cuba
 - 26 novembre : est nommé Président de la Banque Nationale.
- Il réalise des voyages en province en: février, avril, mai, septembre, octobre, novembre et décembre.

1960 "ANNEE DE LA REFORME AGRAIRE"

- 5-13 février : participe à la négociation de l'accord commercial Cuba-URSS.
- 4 mars: participe aux opérations de sauvetage à la suite de l'attentat qui détruit le cargo français la Coubre dans le port de la Havane.
- 20 mars inaugure le programme "Université populaire".
- 1er mai : prononce le discours pour la journée des travailleurs à Santiago de Cuba.
- 28 juillet : prononce le discours d'ouverture du premier Congrès latino-américain de la jeunesse
- Juillet : son livre " La guerre de guérilla" sort des presses.
- 2 septembre : est présent lors du rassemblement populaire qui adopte "La première déclaration de La Havane".
- 28 septembre : participe au rassemblement au cours duquel les Comités de Défense de la Révolution sont créés.

- 7 octobre : signe divers accords avec le vice-ministre bulgare du commerce extérieur.
- 14 octobre : reçoit le président guinéen, Sekou Touré.
- 22-29 octobre : voyage officiel en Tchécoslovaquie.
- 29 octobre-16 nov. : visite en URSS, négocie un accord commercial
- 16 nov-1er déc. : visite officielle en Chine, rencontre Mao Zé Dong
- 1er-7 déc. : visite en Corée du Nord. Rencontre Kim Il Sung, signe un accord de coopération.
- 7-22 déc. : repasse par Moscou où il signe un accord sur l'achat de 2 millions 700 mille tonnes de sucre cubain par l'URSS.

Janvier à décembre : publie des articles dans les journaux en particulier à propos de la politique anti-cubaine des Etats-Unis.

1961 "ANNEE DE L'EDUCATION"

- 6 janvier : rend compte à la télévision des résultats de son voyage.
- 21 janvier : visite l'usine d'affinage de nickel à Nicaro.
- 16 février : devient membre de la Commission économique des Organisations Révolutionnaires Intégrées (parti unifié)
- 23 février : est nommé à la direction du Ministère des Industries créé le même jour.
- 28 mars : préside la première Rencontre nationale sur le sucre.
- 29 mars : inaugure une fabrique de crayons en province.
- 16 avril : assiste à l'enterrement des victimes des bombardements prélude de l'attaque de la Baie des Cochons (Playa Girón).
- 17 avril : prend le commandement de la région militaire de la province de Pinar del Rio.
- 1er mai : prend part à la manifestation à La Havane.
- 24-26 mai : visite dans l'extrême est du pays en compagnie de Raul Castro.
- 1er juin : signe l'accord en vertu duquel l'URSS remettra à Cuba un crédit de 100 millions de dollars.
- 24 juillet : accueille à l'aéroport Youri Gagarine.
- juillet : visite de nombreuses usines, dont celle de nickel qui vient juste de redémarrer et le chantier de plusieurs autres en construction.
- 2-19 août : séjour en Uruguay, représente Cuba à la Conférence Interaméricaine du Conseil Economique.
- 29 octobre : inaugure l'usine métallurgique "Patrice Lumumba" à Pinar del Rio.
- 20 novembre : signe avec une délégation de RDA l'accord de coopération pour 1962.
- 28 novembre : intervient au Congrès National des Travailleurs.
- 21 décembre : prononce le discours de clôture du cours de l'Ecole d'administration organisée par le Ministère des Industries.
- fin décembre : se rend à Matanzas sur le chantier des docks d'embarquement de sucre en vrac.

1962 "ANNEE DE LA PLANIFICATION"

- 3 janvier : inaugure une fabrique de biscuits.
- 14 janvier : fait partie de la commission d'organisation de la Zafra du peuple (récolte sucrière). La suit de très près.
- 4 février : prend part au rassemblement populaire qui adopte la Seconde Déclaration de La Havane.
- 28 fév.-1er mars : se rend en province pour visiter des usines en particulier celle d'affinage de nickel de Nicaro.
- 22 mars : devient membre du secrétariat des Organisations Révolutionnaires intégrées.
- 15 avril : prononce le discours de clôture du congrès national de la Centrale des Travailleurs de Cuba.
- 1er mai : prend part à la manifestation.
- 26 août-5 septembre : effectue une visite en URSS et en Tchécoslovaquie.
- 17 octobre : assiste à la signature du communiqué conjoint Algérie-Cuba par Fidel Castro et Ahmed Ben Bella, en visite à Cuba.
- 22-28 octobre : crise des missiles, assume le poste de chef de l'Armée de l'ouest du pays.
- 7 décembre : prononce le discours du 66ème anniversaire de la mort au combat du Gral Antonio Maceo

1963 "ANNEE DE L'ORGANISATION"

- 3-12 février : travaille une semaine à la récolte de la canne à sucre
- 24 mars : définit au cours d'un meeting dans une usine ce que doit être le militant du Parti Uni de la Révolution socialiste de Cuba.
- 1er avril : inaugure une fabrique de chocolat à Baracoa.
- 9 avril : prend la parole au Conseil de direction de l'entreprise d'affinage du nickel à Nicaro
- 1er mai : participe au défilé à la Havane
- 5 mai : reçoit au Ministère des Industries 200 délégués étrangers qui ont assisté aux festivités
- Juin : fonde la revue "Notre industrie économique"
- 3 juillet-23 juillet : effectue une visite en Algérie à l'occasion du 1er anniversaire de l'indépendance
- 14-18 août : visite des usines dans la province de Las Villas
- 4-12 octobre : visite en province en particulier dans les zones affectées par le cyclone Flora qui a fait mille morts.
- 20 décembre : prend la parole à la clôture de la semaine de solidarité avec le Sud Vietnam
- 26 décembre : "Face à la presse" sur les normes nationales de travail et les salaires.

1964 "ANNEE DE L'ECONOMIE"

- 11 janvier: reçoit un diplôme pour les 240 heures de travail volontaire qu'il a effectuées en 1963
- février: crée plusieurs instituts de recherche industrielle
- mars: donne des instructions à Tamara Bunke sur son futur travail de préparation de la guérilla en Amérique du Sud.
- 15 mars: discours aux gagnants de l'émulation 1963 au Ministère des Industries
- 25 mars: prend la parole au nom de Cuba à la Conférence des Nations Unies sur le commerce et le développement à Genève.
- 1er mai: prend part au défilé
- 3 mai: inaugure une usine à Santa Clara
- 10 mai: inaugure la fabrique de céramique à l'île des Pins
- 17 mai: inaugure une fabrique à Sagua la Grande
- 12 juillet: inaugure une fabrique à Nuevitas
- 19 juillet: " " à Caibarien
- 11 août; signe le protocole de coopération Cuba-Chine
- 2-4 septembre: visite des entreprises dans l'est du pays.
- 28 octobre; prend la parole au meeting d'hommage à Camilo Cienfuegos.
- 4-18 novembre: assiste en URSS aux festivités pour le 47ème anniversaire de la Révolution d'Octobre
- 28-30 nov: visite dans l'est du pays
- 9-17 décembre: Séjour aux Nations Unies, prend la parole le 11.
- 18-26 décembre: visite en Algérie
- 28-31 décembre: visite au Mali

1965 "ANNEE DE L'AGRICULTURE"

- 1-6 janv.: visite au Congo Brazzaville. entretien avec le président Massemba Débat
- 7-13 janv : visite en Guinée
- 14-24 janv. : visite au Ghana, entretien avec Nkawe Nkrumah, repasse par l'Algérie.
- 2 fév. : visite en Chine
- fév. : l'entraînement des hommes qui l'accompagneront au Congo commence.
- 7 fév. : passe par Paris et visite Le Louvre
- 11 fév. : arrive en Tanzanie. Entretien avec le leader congolais Laurent Désiré Kabila et son état major
- 24 fév. : prend part en Algérie au Second séminaire de solidarité afro-asiatique.
- 2-12 mars : retourne en Egypte où il est déjà allé avant le séminaire
- 15 mars : rentre à La Havane
- 29 mars : prend congé de ses camarades au Ministère des Industries. Dédicace des livres à plusieurs personnes.
- 31 mars : prend congé de Fidel Castro, écrit la lettre d'adieu aux Cubains
- 1er avril : quitte Cuba.

- 19 avril : Arrive à Dar Es Salaam, se réunit avec les Cubains et choisit leur pseudonymes
- 22 avril : Arrive à Kigoma (lac Tanganyka)
- 24 avril : Arrive à Kibamba au Congo. Les Cubains arrivent par groupes.
- 18 mai : Installe le campement.
- mai-novembre : les Cubains participent à une cinquantaine d'opérations.
- 16 nov. : la décision du retrait est prise
- 21 nov. : arrive à Dar Es Salaam
- 28 déc : arrive en Tchécoslovaquie

1966 "ANNEE DE LA SOLIDARITE"

- 20 juillet : arrive à Moscou depuis Prague et part pour La Havane
- août-septembre : s'entraîne à Cuba
- oct. : se réunit avec les Cubains qui l'accompagneront en Bolivie et prend congé de sa famille
- 23 oct. : part de Cuba.

LA HAVANE AU POUVOIR DU PEUPLE

Le 1er janvier, la rumeur de la fuite de Batista s'enfle dès les premières heures dans la ville de La Havane. Malgré la censure, les Cubains savaient déjà que l'armée et la police de la dictature étaient en pleine déliquescence. Mise au courant de la tentative d'installer une junte agissant en lieu et place de Batista, afin de frustrer les révolutionnaires de leur victoire, la population se lance dans les rues. Les militants des mouvements révolutionnaires, qui, quelques heures avant, se cachaient, sortent dans la rue avec leurs insignes et leurs armes et, avec l'appui de la population occupent les commissariats, les casernes, les locaux des forces de répression comme le BRAC - le bureau de la répression anti-communiste - et le SIM - Service de renseignement militaire - qui s'étaient spécialisés en tortures, disparitions et assassinats et délivrent les prisonniers politiques en attente de la prochaine séance de supplices. Les gens désarment les policiers dans la rue, les cloches des églises sonnent à toute volée et les drapeaux cubains fleurissent aux balcons et fenêtres, souvent à côté du drapeau rouge et noir du Mouvement 26-Juillet.

Vers 10 heures du matin, la chaîne 2 de la Télévision rompt le protocole, confirme la fuite de Batista qu'elle désigne par les mots d'assassins et de voleur.

Peu après, la chaîne 12 ouvre une émission spéciale d'informations: Un défilé interminable de personnes passe devant les caméras. Des mères exigent de connaître le sort d'un fils qui a disparu, des jeunes femmes montrent le portrait d'un frère adolescent assassiné par la police, des hommes détruits par la torture et les longs mois de prison offrent des témoignages à vous faire dresser les cheveux sur la tête et donnent publiquement le nom de leurs tortionnaires.

A Palma Soriano, ville de l'est proche de Santiago de Cuba, Fidel Castro annonce sur les ondes de "Radio Rebelde", la station de l'Armée Rebelle fondée par le Che le 24 février 58, qu'il n'accepte pas la trêve décrétée par la junte, refuse de reconnaître cette dernière et appelle la population à réaliser une grève générale révolutionnaire.

Quelques heures après, le 2 janvier, il prend la parole à Santiago de Cuba, depuis le balcon de la Mairie, devant des milliers de santiaguais en délire. Il signale: "Non au coup d'Etat dans le dos du peuple, la Révolution poursuivra sa marche, cette fois-ci, heureusement pour Cuba, les révolutionnaires ne seront pas frustrés de leur victoire. La Révolution ira jusqu'au bout!"

Les colonnes de Camilo Cienfuegos et Che Guevara entrent dans La Havane, la grève générale est massive et la junte doit renoncer à sa tentative de prendre le pouvoir.

Le 8 janvier 1959, la capitale fait un accueil triomphal à Fidel Castro.

Aucun excès n'avait été commis, personne ne s'étaient vengé sur les membres du gouvernement déchu et leurs fidèles serviteurs qui n'avaient pu ni quitter Cuba ni se réfugier dans une ambassade.

La population a laissé s'exprimer sa haine contre les parcmètres, les officines de Jeu mais le sang n'a pas coulé.

1959 est déclaré "Année de la Libération".

Les structures du vieux pouvoir sont ébranlées et la transformation économique et sociale du pays s'ébauche. Ceux qui se sont livrés à la torture et ont assassiné sous la dictature sont jugés et les biens publics détournés sont récupérés.

Les jeunes révolutionnaires arrivés au pouvoir réaffirment leur volonté d'appliquer "le programme de la Moncada" appelé ainsi car il avait été tracé par Fidel Castro dans la plaidoirie qu'il avait prononcé au cours du procès qui lui était intenté pour l'attaque de la Caserne Moncada. Ce programme prévoyait toutes les grandes lois révolutionnaires et affirmait l'esprit d'indépendance de la Révolution. Il touchait des domaines aussi variés que la terre, l'enseignement, la santé, le logement, l'emploi, le rôle de l'armée et de la police et jusqu'au nucléaire pacifique.

Dès ce moment-là, l'opposition des Etats Unis se fait sentir, il est évident qu'ils ne voient pas d'un bon oeil cette Révolution qui en est à ses balbutiements.

HISTOIRE D'UN HOMMAGE...

Au cours des premiers jours de la Révolution, la population rend hommage à ses libérateurs et parmi eux au Commandant Ernesto Guevara. Il est invité le 19 janvier 1959 au siège de la Centrale des Travailleurs de Cuba dans ce but.

Le Che prend ainsi pour la première fois la parole en public à Cuba après le triomphe de la Révolution. Les cris de "*Viva Che Guevara*" fusent de toute part:

"Camarades,

Avant tout, je dois vous dire que je suis venu ici, non pour recevoir un hommage mais pour rendre hommage. Cela a été ma première intention et je la maintiens aujourd'hui. Je suis venu ici pour vous apporter l'hommage de l'Armée Rebelle à la classe ouvrière cubaine. (applaudissements)

Je dois vous dire aussi que ce salut dont j'étais porteur m'est un peu difficile à transmettre. J'aurais voulu venir saluer toute la classe ouvrière sans arme, sans une seule personne armée en ce lieu qui est le temple du travail, de la paix. Malheureusement, je dois être accompagné de gardes du corps et ici il y a des hommes armés aussi. Cela nous indique quelque chose de douloureux, quelque chose auquel nous devons être prêts à faire face: nous sommes encore en guerre, la guerre n'est pas finie, camarades.

Et, comme nous sommes toujours en guerre, et, comme je n'appartiens pas à la classe des prolétaires, que je suis un cadre professionnel ou pour le moins que je l'ai été - car je suis aujourd'hui, un homme d'armes - je vais vous parler non des problèmes des travailleurs que vous connaissez beaucoup mieux que moi, et auxquels je peux seulement apporter ma sympathie, et toujours mon effort ou mon pistolet - selon les besoins - (rires) Je vais vous parler de quelque chose de très important en ce moment. Je vais vous parler de stratégie.

Je veux aborder la stratégie pour vous dire que ce que nous sommes en train de vivre aujourd'hui, n'est pas la victoire définitive, c'est seulement une halte après avoir gagné la première bataille.

Nous devons analyser maintenant comment nous avons gagné cette bataille, de quelle manière nous l'avons emporté cette fois sur l'ennemi. Nombreux sont ceux qui disent, en se trompant, qu'une petite armée, cinq ou six fois inférieure à l'ennemi et peut être neuf, dix ou quinze fois moins armée que lui a été capable de le vaincre au cours d'une lutte de front et c'est faux. L'ennemi était mieux armé mais notre armée était constituée de quelque six millions de Cubains, cela a été notre grande force, cela a été la base de notre victoire."

Après avoir abordé la question de la campagne de presse lancée contre Cuba à propos des procès intentés aux tortionnaires de la police de Batista et dénoncé le fait qu'elle est orchestrée depuis les Etats-Unis, le Che poursuit:

"Nous avons été capables d'obtenir la liberté en luttant non seulement contre les armées de la dictature mais aussi contre les armes que leur envoyaient ceux qui aujourd'hui demandent la clémence, en luttant contre l'indifférence de tous ou de pratiquement tous les gouvernements d'Amérique et, lorsque ce n'était pas l'indifférence, c'était la peur de la présence en force des Etats-Unis. Tout cela est vrai.

Donc, nous sommes victimes d'une agression qui commence aujourd'hui. Ne croyez pas que c'en sera le dernier acte, loin de là. D'autres viendront, peut-être beaucoup plus fortes. Quelle sera alors l'attitude que nous allons adopter face à ces agissements? Quelle leçon nous a donnée cette victoire si ce n'est qu'elle a été obtenue grâce à l'union de tout le peuple de Cuba? Donc, en ce moment, plus que jamais, nous devons avoir les idées claires: il y a un seul mot-clef et c'est l'union, l'union de tous les Cubains de bonne volonté, sans aucune autre considération que l'amour de la liberté de Cuba. C'est la seule chose qui doit primer en ce moment: s'unir et s'unir le plus possible; s'unir comme s'uniront tous les gens sans distinction d'appartenance politique, de race, de croyances, pour demander que justice soit faite dans deux jours au Palais.

Je vous dis aussi, camarades travailleurs, que quand ce premier moment d'enthousiasme sera passé, quand on lancera après un certain temps, un appel à l'union, chacun des habitants de Cuba se dira: "S'unir, bien, mais s'unir pour défendre quoi?"

Donc, il y a quelque chose d'important à faire: donner aux travailleurs et aux paysans cubains quelque chose qui justifie l'union.

Dans le cas des paysans, avec lesquels nous avons vécu intensément pendant deux ans, il y a un mot magique et ce mot magique c'est "réforme agraire". Avant tout, nous devons lutter tous, les membres de l'Armée Rebelle, les travailleurs, aux côtés de nos frères paysans, pour appliquer la réforme agraire. C'est le premier pas, la première étape de cette bataille.

Ensuite, les camarades ouvriers devront aussi se demander, s'ils s'unissent, pour quoi le faire; les ouvriers doivent aussi avoir quelque chose de conséquent en faveur de quoi s'unir. Ils doivent avoir de véritables avantages dans leurs rapports avec les patrons, ils doivent avoir dans le cas de la principale industrie du pays, l'industrie sucrière, une augmentation substantielle des salaires. Ils doivent avoir la nationalisation des services publics les plus élémentaires. Ils doivent avoir aussi une marine marchande nationale. Ils doivent avoir, de plus, le plein contrôle du sous-sol comme le proclame la Constitution de notre République.

Lorsque les paysans et les travailleurs auront tout cela et que les cadres professionnels auront la garantie d'une démocratie qui nous défendra tous, lorsque nous aurons tout cela et qu'il faudra engager la lutte, vous

disposerez tous de la garantie qu'offre l'existence de notre Armée Rebelle, de notre armée populaire qui est minuscule mais qui saura donner une arme à chacun des habitants de cette terre: Nous saurons avoir six millions de soldats pour défendre Cuba. C'est pourquoi, nous devons forger nos propres instruments et travailler, travailler et travailler..."

1959, L'ANNEE DECISIVE

Au cours de l'année 59, diverses lois à caractère populaire sont promulguées et accueillies avec une grande joie dans la population: les loyers sont diminués de moitié et les tarifs de l'électricité réduits, le prix des médicaments et des livres de classes est baissé par décret; les casernes de la dictature sont remises en toute propriété au Ministère de l'Education Nationale qui installe dans leurs locaux des "cités scolaires". Dix mille nouvelles classes sont créées dans tout le pays, en particulier dans les régions reculées où l'enseignement n'arrivait pas et, des logements ainsi que des centres touristiques sont construits pour les paysans et les travailleurs. Les plages privées sont ouvertes à tous.

La population se trouve à la fois être le centre des préoccupations du gouvernement révolutionnaire et son principal soutien.

Les Cubains se sentent pour la première fois maîtres de leur destin.

En 1959, pratiquement tout est à faire dans le pays. C'est sans doute, une époque romantique, mais au cours de laquelle les positions se définissent et qui exige parfois des décisions drastiques.

Les pressions des Etats-Unis se font plus fortes lorsque les tribunaux révolutionnaires décident de condamner les assassins et les tortionnaires qui, en sept ans de dictature de Batista, ont provoqué la mort de vingt mille Cubains.

Le Congrès des Etats-Unis et l'OEA, l'Organisation des Etats Américains, entendent superviser la marche des événements à Cuba qui les préoccupent; ils ne sont en effet pas habitués à des positions aussi radicales.

Le ton de l'année 59 est donné par la promulgation de la Réforme Agraire qui est un pilier fondamental de la Révolution cubaine.

Le Che rend visite - comme d'autres dirigeants cubains - à ces "oubliés de tous les gouvernements" que sont les paysans. Il prend la parole le 8 février 1959, à El Pedrero où se trouvait son QG lors de la campagne de Las Villas.

"Lorsque l'on parle de certains d'entre nous qui avons dirigé cette Révolution, d'un tel ou un tel, lorsque l'on fait des éloges démesurés, je pense sincèrement à cette masse de paysans, qui, eux, oui, ont fait la Révolution. Vous tous êtes les véritables vainqueurs dans cette Révolution. Vous avez été ceux qui ont déployé des efforts, jour après jour, pour faire que cette minuscule guérilla de l'Orient sorte de la Sierra Maestra, aille jusqu'au "Second Front Oriental", arrive jusqu'ici, dans l'Escambray et s'étende à toute l'île de Cuba.

L'effort et le mérite de la victoire reviennent à la paysannerie cubaine. Aujourd'hui, c'est au tour de cette paysannerie de récolter les fruits de cette victoire et ce fruit est la réforme agraire.

C'est pour cela que nous sommes venus aujourd'hui pour vous donner la garantie absolue, au nom du gouvernement et de l'Armée Rebelle, que la réforme agraire se poursuivra quel que soit le danger à affronter, quel que soit l'obstacle dressé contre elle. Je peux vous garantir que si la coopération du peuple est aussi enthousiaste que jusqu'à présent, il n'y aura ni ennemi grand propriétaire terrien d'ici ni ennemi étranger capable d'empêcher que la réforme agraire ne se fasse. (applaudissements)

Peut-être certains d'entre vous connaissent-ils la loi qui avait été appliquée dans la Sierra Maestra et qui n'était pas une loi parfaite. A ce moment-là, nous ne pouvions aller jusqu'aux extrêmes qui nous sont permis aujourd'hui. Cette loi avait le défaut de ne pas s'attaquer aux latifundia. Nous sommes décidés maintenant à nous en prendre au latifundium, à l'attaquer et à le détruire totalement. Nous avons besoin pour ce faire de l'appui et de la conviction de tous les paysans cubains. Je vous demande à tous de ne pas douter des intentions du gouvernement et de l'Armée Rebelle au sujet de la réforme agraire. Elle a été pendant les années difficiles de la guerre notre bataille: Il faut qu'il n'y ait pas un seul paysan sans terre et pas une seule terre non cultivée.

Je voulais vous dire, à vous tous qui avez vécu le problème de la terre à Las Villas, quelle est la position de notre armée à propos des grandes propriétés terriennes de cette zone. Je voulais bien vous l'expliquer pour qu'il n'y ait aucun doute sur votre manière d'agir et sur la nôtre. Je vous ai garanti et je vous garantis la main sur le coeur que l'Armée Rebelle est prête à mener la réforme agraire jusqu'au bout, je vous le dis une et mille fois. (ovation) Mais c'est justement parce que nous sommes décidés à mener à bien cette réforme

agraire, que nous avons besoin de la coopération de tout le peuple, pour la faire de manière organisée, pour que des abus ne soient pas commis, pour que les profiteurs ne s'emparent pas de la terre."

La politique appliquée en faveur des paysans pendant la guérilla dans la Sierra Maestra avait débouché sur le Premier congrès des paysans en armes présidé par le Commandant Raul Castro. Il s'était tenu le 10 octobre 1958 dans la zone du "Second Front Oriental Frank Pais" dont Raul Castro avait le commandement. Il a analysé la loi numéro 3 de l'Armée Rebelle qui appliquait le principe de "la terre à celui qui la travaille". Tant dans les zones de l'Est qui étaient au pouvoir des Rebelles que dans les régions libérées sur le passage des Commandants Che Guevara et Camilo Cienfuegos, le loyer de la terre et la tenure précaire, principales causes de la misère des paysans, avaient disparu.

La Réforme agraire promulguée le 17 mai 1959, donnait la terre à plus de cent mille paysans, limitant les propriétés dans un premier temps à un maximum de trente caballerias (396 hectares). Les grandes haciendas non divisées avant la Révolution en tenures précaires tombaient dans le domaine national. Elles ont permis l'établissement de "fermes du peuple" et de coopératives de culture de la canne. Elles représentaient 40% des terres arables et ont fourni un emploi à des centaines de milliers de personnes.

Les petits paysans propriétaires ne voyaient en rien affectés leurs intérêts puisqu'ils conservaient leurs terres telles quelles.

Les deux principales entreprises étrangères frappées par la Réforme agraire étaient, bien sûr, américaines: La United Fruit et la Cuban American Sugar Mills Company, ce qui devaient provoquer une haine féroce de leur part contre le gouvernement révolutionnaire. Peu après, le gouvernement des Etats-Unis répondait à cette loi par deux mesures de rétorsion: la suppression du quota de vente de sucre dont Cuba disposait sur le marché nord-américain et l'arrêt des livraisons de pétrole. Ces mesures sont les préambules du blocus décrété contre Cuba.

C'est pourquoi, pour Fidel Castro, alors Premier ministre, la Réforme agraire est " ce qui a provoqué l'affrontement direct entre Cuba et l'impérialisme."

Le Che a participé activement à la rédaction de la Loi de Réforme agraire et une réflexion qu'il a notée sur le moment a été publiée quelques mois plus tard (le 10 décembre 1959) :

"Aujourd'hui, le certificat de décès du latifundium a été signé. Je n'aurais jamais pensé que je pourrais apposer mon nom avec autant de fierté et de satisfaction au bas d'un document nécrologique concernant un patient que j'avais aidé à traiter."

La clef de tout le succès réside dans l'union et le Che revient à El Pedrero sur cette idée qui lui est chère:

"Je veux terminer en donnant un conseil fraternel aux travailleurs de la raffinerie de sucre Santa Isabel qui sont ici. Je devais parler avec eux, je m'étais engagé à le faire, mais lorsque je suis arrivé, j'ai appris qu'ils étaient venus. Je voulais dire à ces travailleurs que j'ai appris qu'il y avait deux syndicats, je voulais leur demander fraternellement de méditer à propos du danger que représente le fait de diviser, au coeur même d'une raffinerie, la classe ouvrière en ouvriers d'une sorte et ouvriers d'une autre sorte, parce que le grand mot d'ordre pour la Nation, qui est l'union, doit s'appliquer aussi à toutes les phases de la vie cubaine. De la même manière que nous devons être unis face au danger commun qui nous menace, les ouvriers doivent être unis et les syndicats doivent fonctionner pour constituer une force réelle qui peut opposer une voix massive chaque fois que l'agression des patrons prendra la masse du peuple pour cible."

Ce thème de la force de tout un peuple uni est une constante dans les interventions du Che, il y revient au cours d'un meeting avec les travailleurs du textile, au siège de la CTC, la centrale syndicale, le 7 février 1960.

"Notre triomphe ne sera pas le triomphe de personnalités isolées, il ne peut même pas être le triomphe de Fidel Castro, même tel qu'il est, notre leader indiscutable à tous.

(applaudissements)

Notre triomphe est celui du peuple tout entier."

COMMUNISTE OU PAS ?

A de multiples reprises le label "communiste" avait été apposé au nom du Che. Lors de son arrestation au Mexique avec ses camarades cubains, l'agence de presse nord-américaine United Press International note dans un câble du 3 juillet 1956: *"Un médecin argentin dont le nom de famille est Guevara et son épouse seront déportés d'un moment à l'autre vers leur pays d'origine, ils sont soupçonnés d'avoir pris part à la conspiration ratée pour renverser le gouvernement cubain, présidé par Fulgencio Batista.*

La police a fait savoir que le médecin argentin et son épouse ont été pleinement identifiés comme étant membre du Parti Communiste..."

Peu après le combat désastreux d'Alegria de Pio, le Che note dans son Journal de guerre:

"Un journal signale que parmi les membres de l'expédition, se trouve un Argentin communiste aux antécédents peu reluisants. Son nom, bien sûr, Guevara."

Au lendemain du triomphe de La Révolution -raconte Nicolas Guillén, le grand poète cubain qui était alors exilé en Argentine- un hebdomadaire lui demande "un poème ou un article" sur Che Guevara, l'enfant du pays arrivé au pouvoir à Cuba. En deux heures, à sa grande surprise, le poète termine un sonnet intitulé "Che Guevara" qui commence par ces mots *"comme si San Martin avait tendu sa main pure au Marti familier... Ainsi Guevara, le gaucho à la voix dure, a offert à Fidel son sang guérillero, et sa large main s'est faire plus camarade, quand notre nuit était plus noire."* L'agence de presse américaine Associated Press y voit une confirmation de l'obédience communiste du Che. La preuve étant qu'un poète marqué par sa vieille appartenance au PSP, le parti communiste cubain, lui rendait hommage sans la moindre discrétion.

Il était donc normal que la question de son orientation politique lui soit posée. C'est chose faite au cours d'un débat télévisé le 28 avril 1959.

Speaker :

Bonsoir, chers téléspectateurs, le dicton veut qu'il ne soit jamais trop tard pour bien faire, et nous ne pouvons faire mieux. Nous avons enfin à nos côtés une des personnalités de la Révolution cubaine qui n'a pas besoin de présentation, le Commandant, docteur Ernesto Guevara. Sans autre préambule -ils sont de trop- nous donnons immédiatement la parole au camarade Robreño qui posera la première question:

Robreño :

Dr Guevara, indubitablement la liberté de Cuba a toujours eu, parmi nos voisins d'Amérique de grands sympathisants et admirateurs. Nous ne pourrions jamais oublier que nous avons eu lors de nos moments les plus critiques, un Narciso Lopez, Vénézuélien, un Maximo Gomez, Dominicain et maintenant, au cours de cette lutte de libération, nous avons eu un Docteur Ernesto Guevara, Argentin, qui est venu lutter pour nos libertés.

L'attente soulevée par votre présence à ce programme est grande chez tous les Cubains et, sans plus de préambule, je vais vous poser une question qui est sur toutes les lèvres afin de satisfaire la curiosité générale : Dr Guevara, êtes-vous communiste?

Che Guevara:

"Cette question a été souvent répétée tout au long des jours qui ont passé depuis la libération de Cuba ; devenue même affirmation catégorique de la part d'une certaine presse calculatrice, elle a figuré de manière constante dans ces media. Mais je crois que les personnes qui participent à la vie publique, qui agissent et qui, constamment, se trouvent face à cet immense juge qu'est l'opinion publique, ne sont pas tenues de répondre à cette question directement.

Les faits sont là, les faits sont clairs, notre manière de penser est claire, notre manière d'agir est diaphane. Le fait que je ne sois pas communiste, membre du parti communiste - ce que je ne suis pas - n'a aucune importance en l'occurrence.

On nous accuse d'être communistes, à cause de ce que nous faisons, non à cause de ce que nous sommes ou de ce que nous disons, mais à cause de ce que nous faisons. S'il vous semble que ce que nous faisons est du communisme, alors, nous sommes communistes. Si votre question tend à savoir si je suis membre du parti communiste ou du Parti Socialiste Populaire, comme il s'appelle ici, je dois vous répondre que non."

(applaudissements)

Journaliste:

Docteur, vous n'étiez jamais venu à Cuba, mais lorsque vous avez eu connaissance de l'oppression qui pesait sur nous les Cubains, qui étions opprimés par une dictature, vous avez certainement ressenti l'élan qui poussait les Cubains à venir lutter. Pouvez-vous nous dire à quoi est dû cet élan alors que vous ne connaissiez pas Cuba?

Che Guevara:

"Je crois qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre nos Républiques latino-américaines, je suis venu libérer ou à aider à libérer une petite portion d'Amérique, je ne peux pas dire "libérer" - aider à libérer - un petit coin d'Amérique qui était opprimé. Je ressentais l'angoisse née de l'oppression parce que je l'avais perçue tout près et parce que j'avais vu comment la démocratie guatémaltèque avait été détruite. Il y avait peu de temps que j'étais venu de là-bas. Et, quand je suis entré en contact avec Fidel Castro, que j'ai été convaincu de l'idéal pur de la Révolution, j'ai pensé que mon devoir ne pouvait me conduire ailleurs qu'il ne m'a conduit: aux côtes cubaines."

A cette époque, un grand débat avait lieu sur le rôle que devait jouer la nouvelle armée dans la vie du pays. On se demandait si elle devait ou non avoir voix au chapitre sur le plan politique. N'oublions pas que -

de façon plutôt hypocrite quand on connaît la manière expéditive qu'ils ont d'intervenir dans les affaires de leur pays - les militaires latino-américains n'ont, pour la plupart, pas le droit de vote. Le Che a donc abordé cette question au cours du même débat avec la presse:

"La première chose qu'il faut dire et c'est précisément pour s'inscrire en faux contre ce que quelqu'un a écrit, je crois qu'il s'agit de Mr Bulcano, qui a dit: "une armée politique, pourquoi ?" Je veux lui dire que, oui, cette armée va être politique et aussi, s'il me le permet, dans quel but.

Cette armée va être politique parce que ce n'est pas une armée qui a été enrôlée par quelqu'un pour défendre une mauvaise cause. C'est une armée qui a été formée sur la base de la seule et unique volonté du peuple de se libérer et elle s'est maintenue par la volonté du peuple qui entend conserver la liberté que nous avons obtenue le 1er janvier. Et cette armée qui est née du peuple, qui reste en contact direct avec le peuple, qui va défiler le 1er mai, avec des armes, comme les ouvriers, les paysans et les étudiants vont défiler avec des armes, qui est en osmose avec le peuple, doit savoir à tout moment ce qu'est le peuple. Elle doit être présente à chacune des actions du peuple et cela, c'est faire de la politique. C'est pourquoi, cette armée sera politique."

(applaudissements)

Le Che a également abordé l'interaction qui s'établit entre les dirigeants de la Révolution Cubaine et la population:

"Tout mouvement populaire a cette caractéristique, selon ce qui se dégage de l'étude sérieuse de ce mouvement-ci - qui n'a pas de raison d'être différent des autres - sa caractéristique est que les facteurs dirigeants et les grandes masses apprennent les uns des autres et influent les uns sur les autres. Quand ces dirigeants sont sensibles à la critique, sont capables d'apprendre tout ce qu'on leur enseigne, c'est encore mieux, parce que le peuple est toujours disposé à apprendre tout ce qu'on lui enseigne et est toujours disposé à lutter pour des causes justes."

D'autres questions ont surgi au cours de ce "Face à la presse". Un des thèmes en débat dans la Cuba de 1959 était l'industrialisation dont le Che était un fervent défenseur.

Journaliste:

Est-ce que des garanties seront données pour l'établissement d'industries, de fabriques pour l'application de la Réforme agraire?

Che Guevara:

"Oui, nous avons faim de capital, la seule chose que nous voulons, c'est que le capital qui viendra ne soit pas trop gourmand (*rires et applaudissements*). Nous sommes justement en train de faire appel à tous les capitaux qui veulent venir dans ces conditions, en gagnant l'intérêt logique que doit gagner le capital et en laissant ici, s'il s'en va ou s'il reste, le souvenir vivant de son passage, que ce soit une usine ou une entreprise agricole."

L'Amérique Latine est une du Rio Bravo à la Patagonie. Cette affirmation a été une constante des hommes de changement dans "Notre Amérique" depuis les premières indépendances conquises sur le joug espagnol. Personne mieux que le Che ne pouvait être l'objet d'une telle question:

Journaliste:

Quel est le programme du gouvernement pour oeuvrer à un rapprochement entre le peuple de Cuba et les autres peuples d'Amérique Latine. Que pensez-vous d'un marché latino-américain?

Che Guevara:

"Pour la création d'un grand marché latino-américain, nous avons qu'une toute petite difficulté, qui a un petit nom: elle s'appelle les Etats-Unis. Ce sont les Etats-Unis qui, à tout moment, ont boycotté l'idée extraordinaire et très bénéfique pour tous les peuples d'Amérique d'un marché commun. Et, malheureusement, la puissance économique des Etats-Unis est si grande que nous ne pouvons en ce moment nous diriger vers l'intégration, un marché commun latino-américain, en offrant notre sucre, ce qui reste de café et un peu de tabac, qui est ce que nous avons à exporter. Nous ne sommes pas à même, en termes de balance commerciale, d'entrer en concurrence avec les Etats-Unis et de créer ce marché mais, dans l'autre domaine, qui est celui des idées et des idéaux, nous pesons d'un grand poids sur le plan moral, parce que nous sommes un exemple unique, qui, bientôt, ne le sera plus, mais qui, pour le moment, est unique.

Et cet exemple qui a démontré la capacité du peuple, sa capacité de lutter, a vaincu le vieux dogme de l'invincibilité des armées face au peuple. Cela peut apporter des changements si grands que, tout à coup, peut-être sans que personne ne s'y attende, arrivera ce moment du marché unique latino-américain."

Journaliste:

Excusez-moi de vous interrompre, ne croyez-vous pas que la Révolution ne pourra se réaliser pleinement tant que ce marché ne sera pas créé ? J'ai dit "pleinement".

Che Guevara:

" Oui, j'étais précisément en train de réfléchir car, en réalité, il faudrait avoir une connaissance beaucoup plus approfondie en sciences économiques et politiques ou être devin pour le dire. Cela résoudrait de très nombreux problèmes pour les pays d'Amérique mais, même sans cela, nous nous sentons capables de mettre en place ici à Cuba, pour le moins les bases afin que ceux qui nous suivrons, viennent compléter ce panorama.

Je crois que l'on peut arriver à faire de Cuba un pays juste sur le plan social et puissant sur le plan économique, même sans ce marché et plus encore, avec ce marché."

LA REVOLUTION FAITE ORGANISME: L'INRA

L'Institut National de la Réforme Agraire, l'INRA, a dirigé la transformation des structures économiques de la campagne. Il a appliqué les deux lois de Réforme Agraire: celle de 1959 et celle de 1963 qui est venue la compléter. Il a été chargé de l'établissement du secteur public dans l'agriculture et l'élevage et a suivi de près le développement de la petite agriculture privée.

Mais, surtout, en 1959, l'INRA, a pris en charge des tâches qui allaient bien au delà du domaine agricole.

Son directeur exécutif, Antonio Nuñez Jimenez - Fidel Castro en était le président- a souligné: "*L'INRA est la Révolution faite organisme de la même manière que la Loi de Réforme Agraire est la Révolution faite loi.*"

L'INRA s'est transformé en une espèce de contre gouvernement. En effet, dès les premiers mois de 1959, il est apparu évident qu'il y avait une dualité de pouvoirs. D'un côté, se trouvait Fidel Castro, leader incontesté de la Révolution et de l'autre, le gouvernement qui, malgré la présence de personnalités honnêtes qui avaient affirmé leur opposition à la dictature de Batista, comptait nombre de membres liés aux grandes fortunes et aux Etats-Unis. Ceux-ci ont alors tout fait pour freiner l'application des lois et mesures révolutionnaires.

Le président de la République était Manuel Urrutia, un ex-magistrat de Santiago de Cuba qui avait voté l'acquiescement lors du procès intenté aux membres du Mouvement 26-juillet qui avaient organisé le soulèvement de Santiago de Cuba du 30 novembre 1956. Cette attitude avait valu à Urrutia la colère de Batista qui l'avait rayé du Parquet, le contraignant à l'exil.

Le Mouvement 26-juillet l'avait nommé président de la République avant même le triomphe de la Révolution. Il s'était rendu dans la Sierra Maestra et avait prêté serment début janvier à Santiago de Cuba. Urrutia a pris la tête de l'opposition aux décisions révolutionnaires, en particulier en dénonçant leur caractère "communiste".

Le 16 février Fidel Castro a assumé la charge de premier ministre, et sous sa direction, le gouvernement a commencé à édicter les lois révolutionnaires qui faisaient trembler la vieille société sur ses bases.

Les fonctions les plus importantes du gouvernement se sont vues flanquées d'un "double" au sein de l'INRA. C'est ainsi que l'Institut a eu un département d'Industrialisation à la tête duquel se trouvait Che Guevara. Ces départements sont devenus ensuite des ministères, faisant passer la réalité du pouvoir aux mains de dirigeants reconnus et favorables à la Révolution.

Le conflit entre Manuel Urrutia et les jeunes révolutionnaires a été tranché en juillet, lorsque Fidel Castro a mis sa démission dans la balance, déclenchant d'immenses manifestations populaires qui ont exigé le départ du Président.

Le ministre des Lois Révolutionnaires, Osvaldo Dorticos, a alors assumé la présidence de la République (poste qu'il occupera jusqu'au vote de la Constitution de 1976).

Outre son rôle politique, l'INRA a marqué de son sceau de nombreux domaines. Ses fonds ont servi entre autres à construire des logements pour les paysans et les habitants des zones rurales, des écoles et des routes. Les centres touristiques de La Gran Piedra, dans la Sierra Maestra au dessus de Santiago de Cuba; Playa Larga et Playa Giron, sur les rives de la Baie des Cochons et la Laguna del Tesoro, qui comporte entre autres sites, la reconstitution sur une île d'un village indien où les habitants, devenus statues, offre au visiteur des scènes de leur vie quotidienne, sont également son oeuvre.

C'est l'INRA aussi qui a donné les fonds nécessaires à la création en 1959 de l'ICAIC, l'Institut Cubain de l'Art et de l'Industrie Cinématographiques, et qui a organisé l'Ecole des Instructeurs d'Art.

Au poste de directeur de son département d'industrialisation, Che Guevara a agi en faveur de tous ceux qui voulaient oeuvrer à la mise en place d'une industrie nationale. Personne n'a fait appel à lui en vain. L'histoire de Rodolfo Ramos est révélatrice.

OU EST LE COMMUNISTE ICI?

Rodolfo Ramos Velasquez vit aujourd'hui dans une de ces maisons cubaines typiques dont le patio sépare la salle à manger de la cuisine. Né en 1912 dans une famille très pauvre, il est entré en 1932 à l'American Steel Corporation, une entreprise nord-américaine qui fabriquait des structures en métal, des wagons etc. Devenu membre en 1934 du PSP, le Parti socialiste populaire, il est plusieurs fois sanctionné pour son activité syndicale: En 1948, il est rétrogradé au poste de balayeur. Le travail qui lui est imposé est humiliant dans le but de l'amener à quitter l'entreprise. Le PSP détermine alors qu'il doit rester. Rodolfo Ramos Velasquez vit les derniers temps de la dictature de Batista dans la clandestinité alors que l'entreprise est mise en liquidation par ses propriétaires.

Le 3 janvier 1959, il appelle ses camarades à occuper l'usine abandonnée dans l'idée d'y créer une coopérative ouvrière et de la faire produire. Il entame alors des démarches pour obtenir la légalisation de cette occupation tout en faisant avec ses quarante camarades des travaux mineurs pour survivre. Il devient donc le directeur de l'usine (à cette époque les directeurs portaient le titre "d'administrateur").

Rodolfo Ramos a recours à tous: il prend contact avec le dirigeant du PSP, Blas Roca. Celui-ci lui donne une note pour Raul Valdés Vivo, sous-directeur du quotidien du PSP et à son tour celui-ci l'envoie à Antonio Nuñez Jimenez, directeur de l'INRA. Et c'est ainsi qu'on vient prévenir Rodolfo Ramos du fait que le lendemain, à 5 heures, le Commandant Guevara, viendra à l'usine. Celui-ci convoque simplement, sans autre précision, pour cette heure-là, une assemblée générale.

"Le Che arrive, il embrasse l'assemblée et le local du regard et il demande à brûle pourpoint: "où est le communiste?". Je me désigne et il interroge en regardant les machines rouillées: "Dis-moi un peu, qu'est ce que c'est que cette ruine". Je lui ai alors répondu: " Commandant, ce n'est pas une ruine, c'est un éléphant, et cet éléphant, nous devons le réveiller. Il peut donner à la Révolution tout ce qu'elle lui demandera".

Rodolfo et ses camarades avaient consacré les derniers mois à remettre les machines en état de fonctionnement et ils l'ont démontré au Che qui a les a mises en route une à une avant de terminer dans le bureau du directeur où il a pu constater que les archives contenant les plans les plus divers avaient été parfaitement conservées.

Le Che a alors signalé: "Je dois faire un voyage en Europe, pendant ce temps, restez en contact avec Nuñez Jimenez, à mon retour, je reprends contact avec vous".

La foule s'était rassemblée à la nouvelle de la présence du Che, des jeunes femmes lui ont demandé des autographes et le Che a alors répondu: "Je les signerai lorsque je serai artiste, pas maintenant".

Pendant l'absence du Che, les conseillers juridiques de l'INRA aident les ouvriers de l'usine à légaliser son statut et l'Institut leur passe des commandes diverses. L'entreprise a alors pris le nom de "Cubana de Acero", "la Cubaine d'acier".

Après son retour, le Che fait convoquer les dirigeants de la fabrique par cette petite note:

"Demain, 17 septembre, rendez-vous avec deux autres personnes de la direction du syndicat chez le Commandant Guevara, hacienda "Los Cocos", Santiago de las Vegas, à 9 heures du soir"

Rodolfo Ramos se souvient:

" Il nous a convoqué à 9 heures et à 9 heures pile, il est arrivé, il a enlevé sa chemise et il nous a dit, je vous invite à déjeuner... Il n'avait pas encore déjeuné et nous, nous avons déjà dîné! Il a mangé et nous nous sommes réunis. Nous avons parlé de l'entreprise, de la production. Il m'a demandé comment je payais les salaires et je lui ai expliqué que nous faisons des tas de choses avec de la ferraille et que nous nous répartissions ensuite les bénéfices mais que nous n'arrivions pas à payer l'électricité, le téléphone etc."

Après les avoir aidé à payer une partie de leur dette au nom de l'INRA, le Che a annoncé aux travailleurs que leur salaire fixe ne pouvait représenter que la moitié des bénéfices antérieurs, en les prévenant que cette décision serait révisée tous les trois mois. Les commandes de l'INRA ont alors commencé à affluer, l'usine à embaucher et les salaires à monter.

La "Cubaine d'acier" s'est lancée dans la production d'équipements agricoles. Un jour, Rodolfo Ramos apprend que Cuba ne peut se permettre d'acheter des incubateurs pour l'élevage de volaille. Après avoir vu un modèle, les travailleurs de l'usine relèvent le défi et construisent en deux mois le premier incubateur cubain d'une capacité de 65000 oeufs.

Rodolfo Ramos explique qu'ils avaient "seulement" oublié que, lorsque les poussins naîtraient, il faudrait les nourrir. C'est ainsi qu'ils ont dû distribuer des poussins à tous les travailleurs et aux habitants du quartier.

Le Che qui avait pris une part importante en fournissant à la "Cubaine d'acier" du matériel importé à la suite de son voyage en URSS, reçut sa part. Une note accompagnait les poussins. Elle lui disait que les

travailleurs tenaient à ce qu'ils voient le résultat de leur travail et déploraient qu'il n'ait pas le temps de se déplacer. Elle commençait ainsi:

"La présente a pour but de vous adresser avec les porteurs, le fruit de ces vieux bâtiments tous détruits aux portes desquelles vous aviez demandé: " Et ces ruines, c'est quoi?" Ces ruines soignées par les saintes mains de notre Révolution, plus fortes que jamais et prêtes à lutter jusqu'au bout veulent vous remettre le résultat du travail ardu qui a représenté une conquête de plus..."

Alors que le Che n'est plus à la direction du Département d'Industrialisation de l'INRA, les travailleurs de la "Cubaine d'acier" le maintiennent au courant de leur travail. Rodolfo Ramos lui envoie le 17 septembre 1960 un rapport et le Che, président de la Banque nationale, lui répond 4 jours après pour féliciter les travailleurs. La lettre signée par le Che signale:

"J'ai lu avec une profonde satisfaction et une profonde fierté votre lettre du 17 septembre. Satisfaction parce qu'un de nos objectifs les plus chers est l'industrialisation de Cuba qui nous permettra d'obtenir définitivement notre libération économique. Fierté parce que nous savons que votre réussite n'a pas été une tâche facile, qu'elle a nécessité la contribution infatigable et désintéressée de tous les techniciens, ouvriers et employés.

C'est avec plaisir que j'accepte votre invitation à l'exposition que vous êtes en train d'organiser et je vous serai gré de me tenir au courant,

Bien à vous,

Commandant Ernesto Che Guevara

En témoignage de reconnaissance pour les efforts qu'ont fourni les travailleurs qui sont alors au nombre de mille, c'est dans les locaux de la "Cubaine d'acier" qu'a lieu le repas de clôture du Congrès syndical des Industries, le 25 novembre 61. Le Che y assiste en compagnie de sa femme et il prononce un discours qui paraît dans le numéro du journal "El Mundo" du 26 novembre.

"Nous avons voulu vous offrir ce repas familial, dans cette usine qui est un exemple de ce que peuvent les révolutions. C'est une des premières entreprises que le Département d'Industrialisation de l'INRA a pris en charge. Les ouvriers, dès le début, ont accepté de voir diminuer leurs salaires pour pouvoir commencer à travailler et, en deux ans à peine, les résultats sont visibles. Là où se trouvait un petit groupe, quelque 80 ouvriers - je crois - il y a en aujourd'hui plus de 1000 - là où les machines étaient arrêtées, le travail a commencé en un seul poste (de 8 heures), puis 2 et maintenant l'usine tourne 24 heures sur 24. On entend ici en permanence le bruit des machines, et pendant que nous avons déjeuné, les camarades de la "Cubaine d'acier" ont continué à travailler.

C'est ainsi que nous sommes entrés dans une nouvelle étape, qui a été le produit du travail de tous. Il y a eu une meilleure analyse du moment mais, surtout, il y a eu le travail enthousiaste, le travail effectué avec confiance par les ouvriers qui formaient le personnel de l'usine au début et par ceux qui y sont entrés ensuite. C'est pourquoi nous avons voulu que tous les camarades, tous les ouvriers de la République, connaissent cet endroit, qui est un peu le symbole de notre élan industriel. Ce n'est pas neuf, tout le monde peut le constater, il y a des endroits très vieux mais, sur le vieux, se greffe la nouvelle édification de l'industrie.

Aux machines qui ont un demi-siècle, viennent s'ajouter les nouvelles achetées au camp socialiste, quelques unes sont automatiques, dotées de tous les progrès de la technique moderne. C'est l'image de ce que nous avons. Nous voudrions que le prolétariat de tout Cuba ressente le même enthousiasme que celui dont ont fait preuve ces camarades dans les premiers moments et qu'ils ont maintenu sans trêve au cours de ces années d'édification."

Aujourd'hui, Rodolfo Ramos Velazquez se rend à l'école de son quartier, ses photos et ses coupures de presse sous le bras pour expliquer aux enfants qui était le Che...

C'est là la brève histoire d'un balayeur devenu directeur d'entreprise et d'un guérillero devenu ministre...

DES BILLETS DE BANQUE SIGNES "CHE"

Le 26 novembre 1959, le Commandant Ernesto Guevara est nommé Président de la Banque Nationale de Cuba par le Conseil des ministres. Le lendemain, l'ambassadeur des Etats-Unis présente une protestation de son gouvernement au Président de la République, Oswaldo Dorticos Torrado, à propos de cette désignation. Il lui remet également une liste de 3 candidats qui, eux, ont l'aval des Etats-Unis. Il s'attire du Président de Cuba la réponse qu'il pouvait en attendre.

Des événements importants dans le domaine bancaire ont eu lieu pendant que le Che était président de la Banque Nationale de Cuba: la nationalisation du système bancaire et le changement de monnaie.

Le 17 septembre 1960, les biens des banques nord-américaines installées à Cuba sont nationalisés, cela concerne la "First National City Bank of New York", la "First National Bank of Boston" et la "Chase Manhattan Bank". Le 13 octobre c'est au tour des banques cubaines et des autres banques étrangères - à l'exception des banques canadiennes - d'être nationalisées.

Plusieurs émissions monétaires ont été faites sous la direction du Che. Les deux émissions de 1960 ont été de routine. La seconde s'est distinguée car les billets portaient à la place réservée au directeur de la Banque Nationale, un mot en trois lettres: "Che", sans prénom, ni nom de famille, ni grade. Ces billets étaient de 5, 10, 20, 50 et 100 pesos. Comme ceux de 1, 5 et 10 qui ont fait l'objet de la première émission, ils reprenaient le dessin de billets émis dans les années précédant la Révolution. Ils étaient à l'effigie de Maximo Gomez, Carlos Manuel de Cespedes, Antonio Maceo, Calixto Garcia et Francisco Vicente Aguilera.

Le revers des billets était orné de scènes des guerres d'indépendance.

En revanche, l'émission de 1961 a un caractère tout différent, pour deux raisons: les circonstances de son émission et les sujets traités sur les billets.

Le 4 août, la loi 963 enlève toute valeur aux billets en cours et établit leur échange obligatoire contre la nouvelle émission. Elle exclut de cet échange les billets qui ont été emportés à l'étranger.

La loi signale que cette mesure a pour but "*d'éliminer l'insécurité et les risques résultant du fait que les billets cubains qui ont actuellement cours puissent être imprimés dans des entreprises étrangères qui échappent au contrôle du gouvernement révolutionnaire*" et "*d'empêcher la contre-révolution d'utiliser les ressources financières nationales qui sont en son pouvoir pour conspirer contre le Gouvernement Révolutionnaire et le peuple de Cuba*".

Ce sont, de plus, les premiers billets qui ont la Révolution de 1959 pour thème, ils ont été imprimés en Tchécoslovaquie, alors que les précédents l'avaient été en Grande Bretagne et aux Etats-Unis. Ernesto Che Guevara a suivi de très près la préparation de cette émission.

Les billets sont de 5, 10, 20, 50 et 100 pesos.

Le billet de 1 peso est vert olive et porte sur l'avvers l'effigie de José Marti et au revers, une scène de l'entrée de Fidel Castro dans La Havane le 8 janvier 1959.

Celui de 5 pesos est à l'effigie du général Antonio Maceo et au revers "l'invasion" d'est en ouest effectuée par les colonnes de l'Armée Rebelle commandées par le Che et Camilo Cienfuegos. Ce billet est vert pomme.

Le billet de 10 pesos est consacré sur une face à Maximo Gomez et sur l'autre, les Cubains réunis en "Assemblée Générale Nationale" sur la Place de la Révolution adoptent la Première Déclaration de La Havane, le 2 septembre 1960. Ses couleurs dominantes sont le brun et le jaune.

Le billet de 20 pesos porte l'effigie de Camilo Cienfuegos sur l'avvers et sur le revers, le débarquement du Granma. La couleur dominante est le bleu.

Celui de 50 pesos - mauve - est un hommage à Calixto Garcia. Sur l'avvers, la nationalisation des entreprises étrangères décrétée le 6 août 1960.

Quant au billet de 100 pesos qui est lilas, il porte sur l'avvers Carlos Manuel de Cespedes et au revers, l'attaque de la caserne Moncada.

Le passage du Che à la tête de la Banque Nationale a aussi laissé sa trace sur les pièces de monnaie: Il a fait remplacer la devise qui y figurait par les mots "*Patria o muerte*" (la patrie ou la mort) prononcés pour la première fois à la fin d'un discours par Fidel Castro lors de l'enterrement des victimes de l'explosion du bateau français "La Coubre"

Le directeur de la Banque Nationale de Cuba s'est longuement expliqué sur le rôle de celle-ci au cours d'un "Face à la presse" télévisé qui a eu lieu le 20 octobre 1960.

"La Banque Nationale de Cuba a été créée pendant le mandat du Docteur Prio, avec la mentalité de l'époque. C'était un immense pas en avant. Le pays pouvait contrôler sa monnaie et les banques, et entrait ainsi dans une nouvelle étape d'institutionnalisation. Mais, naturellement, cela ne pouvait se faire avec la même profondeur et de la manière draconienne dont nous procédons aujourd'hui.

Il est possible qu'à ce moment-là, la création en soi de la Banque Nationale ait eu une signification similaire à celle de la nationalisation totale du système bancaire aujourd'hui. La Banque Nationale a vu le jour sous le contrôle - et souvent sous la férule - de la banque privée dont les deux représentants se répartissaient l'un la banque cubaine et l'autre la banque étrangère. C'est à dire que toutes les décisions financières du gouvernement révolutionnaire, étaient contrôlées, devaient obtenir l'approbation d'un représentant des intérêts financiers de Wall Street.

Naturellement, une banque ne pouvait, dans ces conditions, remplir qu'à moitié, ou même moins, une véritable fonction de recteur du crédit et de mise en application d'un programme d'industrialisation du pays. Mais, le moment précis ne permettait pas non plus autre chose. Lorsque le gouvernement révolutionnaire est arrivé au pouvoir, la présidence et la vice-présidence de la Banque a été remise à ceux qui la détenaient avant le 10 mars 1952, ou à cette même date. Le président de la Banque Nationale a donc été, sous le gouvernement révolutionnaire, le Docteur Felipe Pazos et vice-président, le Docteur Justo Carrillo auquel revenait ce poste car il était directeur du BANFAIC. Peu après la Révolution, nous avons pu constater qu'un goulot d'étranglement dans lequel les programmes économiques et la volonté d'avancer rapidement de la Révolution venaient s'asphyxier, se produisait justement au niveau des organismes de crédit.

Néanmoins, le respect que nous éprouvions pour la capacité intellectuelle du Docteur Felipe Pazos a retardé pendant assez longtemps la décision définitive de mettre à ce poste une personnalité, de toute évidence, beaucoup moins importante du point de vue intellectuel, qui ne connaissait rien aux banques mais qui servait la ligne du gouvernement révolutionnaire. C'est pourquoi, le changement définitif a eu lieu en novembre de l'année dernière, presque un an après la victoire; un changement qui, du point de vue de la personne, politique, était bien fondé. En effet, le Docteur Felipe Pazos est maintenant à Porto Rico - je crois - à la 4ème ou 5ème place sur la liste des "présidentiabiles" de la contre-révolution et, bien entendu, le Docteur Carrillo a également sa place sur cette liste.

Mais, nous avons constaté, lorsque nous avons pris la direction de la Banque et qu'on nous a confié une série de nouvelles tâches, que ce n'était pas seulement la volonté de faire ou non les choses qui freinait les institutions bancaires, la fonction de d'octroi et d'orientation du crédit. C'était le système, même si dans les conditions du moment, les représentants de la banque étrangère n'émettaient pas un avis différent de celui des dirigeants de la Banque mis en place par le gouvernement, néanmoins, c'était des espions qui pouvaient contrôler toute la Banque.

De plus, ils prenaient part à divers comités de crédit et toutes les fonctions, les orientations, les fondements de la nouvelle politique étaient à nu, dans certains cas, dans des domaines réellement délicats et les inspections étaient assurées par ce même représentant. De plus, les crédits étaient octroyés de manière anarchique et les banques qui avaient la possibilité de créer de l'argent, le créaient en orientant le crédit de la manière la plus rentable pour elles, sans tenir compte des intérêts de la nation.

Lorsque la loi de Reforme Agraire a été signée, nous avons envisagé de faire passer la BANFAIC sous la direction de l'INRA, c'était prévu dans la loi. Cela a été freiné jusqu'à ce que finalement, cela soit devenu une nécessité impérieuse de la Révolution. Il était impossible d'attendre plus longtemps que ce système bancaire-là décide quand et comment il allait attribuer des crédits aux organismes que l'INRA créait à toute vitesse. La BANDEX, institution créée seulement pour enrichir un certain nombre de profiteurs a ensuite été dissoute et nous avons commencé à penser à la structure que devait avoir le système bancaire sous le mandat d'un gouvernement qui a fait une révolution aussi radicale que la nôtre. Finalement, la loi sur la nationalisation des Banques a été adoptée par le Conseil des Ministres et rendu publique il y a quelques jours. C'est une des décisions les plus importantes prises par le gouvernement, de celles qui garantiront à partir de maintenant que la réforme agraire et les grandes aspirations à l'industrialisation du pays ne seront pas en butte, ici même, à des sabotages ou des obstacles d'aucune sorte.

Cela ne veut pas dire que le petit commerce, la petite industrie, que tous les gens qui ont des revenus moyens et qui tiraient des avantages - quelquefois bien mal - du système bancaire, vont en être exclus à partir de maintenant. Bien au contraire, cela signifie en ce moment, un soutien pour ces petits producteurs, la garantie qu'ils vont disposer de crédits au moment voulu, de crédits à un taux d'intérêt juste et adaptés de manière humaine à chaque cas et destinés à ce que la production nationale se développe. C'est important parce que, l'agriculture ce n'est pas seulement l'INRA. L'INRA contrôle actuellement plus de 40% mais moins de 50% des terres arables de Cuba, les exploitants privés sont nombreux, nombreux sont ceux qui sont devenus propriétaires grâce à la réforme agraire; ces petits propriétaires sont ceux qui ont le plus besoin de cette injection au bon moment que permet le système bancaire.

Il faut, pour cela, structurer tout ce système en trois grandes lignes: le crédit agricole, par l'intermédiaire d'une banque qui pourrait s'appeler "de crédit agricole", comme le prévoit en principe la loi ou porter un autre nom, mais qui se consacrerait fondamentalement à l'octroi de crédits, à la fixation des crédits globaux de chaque année, à leur gestion et à leur contrôle. Une autre qui serait destinée au crédit commercial et industriel, et la troisième qui était déjà mise en place et qui est une conquête de la Révolution antérieure à la loi sur la nationalisation des banques: la Banque de Commerce Extérieur ou Banque pour le Commerce Extérieur de Cuba, comme elle s'appelle actuellement. C'est une institution qui avait été créée parallèlement

à la Banque Nationale et qui servait aussi pour de nombreuses affaires louches et déformait encore plus notre économie.

Elle est devenue aujourd'hui pratiquement le seul importateur des produits nécessaires à Cuba; elle oriente, organise et dirige toutes ces importations. Elle joue en ce moment un rôle très important, non seulement compte tenu de l'avantage que son existence représente aux antipodes du système antérieur mais aussi considérant le moment actuel et ceux que nous allons vivre. Parce que la Révolution cubaine fait face à un de ces moments d'offensive des forces de l'empire, dont parlait Fidel, offensive qui n'est et ne peut être définitive et qui sera vaincue. Cette offensive est l'objet de nombreuses contre-attaques de notre part. Comme Fidel l'a expliqué, chaque contre-attaque assure une victoire partielle des forces révolutionnaires. Mais elle garde encore sa force car il est indiscutable que, dans le monde capitaliste, le pouvoir nord-américain est le plus fort et que, dans le monde en général, sa force est considérable, sans compter que nous sommes, malheureusement, à seulement 90 miles de sa base la plus proche.

Il y avait un système très intéressant en ce qui concerne les filiales des compagnies nord-américaines, non seulement elles payaient bien trop cher tous les produits d'importation, mais elles cachaient les profits qu'elles faisaient à Cuba et elles les envoyaient à leur maison mère. De plus, elles employaient des formules, des codes et mots de passe que personne ne comprenait, qui n'ont aucun sens ni du point de vue chimique ni pour ce qu'ils représentent. Ce sont seulement des séries de lettres et de chiffres qui, pour la maison mère, représentent un produit. La Banque du Commerce Extérieur doit alors, pour faire les calculs de consommation, prendre en compte, par exemple, le XI17, mais personne ne sait ce que c'est et où on le trouve. Quelquefois, ce produit peut être obtenu par les techniciens d'une usine; il faut donc faire un travail de recherche méthodique, très lent, usine par usine; dans d'autres cas les techniciens arrivent à la conclusion que ce sont des patentes spéciales, secrètes, qui sont désignées par ces formules ambiguës et il faut recourir à l'aide de techniciens étrangers pour tenter de faire face à ce problème au moins en partie.

Ce fait s'est produit plusieurs fois; bien sûr, il aura des conséquences sur les fournitures de produits mais tout cela est relatif et limité, ce qui est fondamental, c'est que la Banque a fait les études nécessaires pour garantir les importations d'articles de consommation non durable, c'est à dire, les articles dont la population a besoin tous les jours: le riz, le saindoux et les haricots secs lorsque la production nationale est insuffisante. Et tout cela a été obtenu dans des pays où nous avons la garantie qu'il n'y aura pas d'interférence, ce qui est aussi une des tâches fondamentales de la Banque. Rendez-vous compte que, parmi les tâches que nous avons, figure le changement de la structure du commerce extérieur du pays et la conclusion de nouveaux accords, la recherche de nouveaux marchés et, en même temps, le maintien des anciens marchés susceptibles d'être conservés. Mais en faisant toujours attention à ce que la demande de produits qui ne peuvent être remplacés ailleurs, ne se fasse pas sur ces marchés-là. Par exemple - pour plus de clarté - un pays quelconque - je ne donnerais pas de nom - qui nous fournit de la morue, un produit important en province, très apprécié des paysans: Nous devons conserver nos marchés actuels mais nous devons en même temps prévoir qu'un jour, une forte pression des Nord-américains qui, bien sûr, ont une base dans chacun des pays producteurs de morue, pourrait nous priver totalement de morue. Alors, il faut toujours prévoir des produits de remplacement et avoir un pays qui a signé des contrats avec nous et dont nous sommes sûrs qu'il les honorera comme pays de remplacement. C'est une tâche complexe, très difficile, et surtout très difficile dans les conditions dans lesquelles travaille la Banque qui a été fondée il y a 5 mois à peine et qui, en 5 mois, a dû changer la structure du pays: d'une importation libre à une importation totalement contrôlée comme l'exportation, à la recherche de nouveaux marchés et face à la menace presque sûre de la suppression totale de notre quota de sucre sur le marché américain. C'est à dire que nous serons confrontés à un autre problème extrêmement difficile, et, bien sûr, à une des armes puissantes avec laquelle l'ennemi entend frapper la Révolution: le boycottage du sucre. Ils ont voulu tout d'abord exercer un boycottage de la canne, en mettant le feu aux cannaies, ou avec d'autres mesures de ce type, incendies déclenchés depuis les airs ou la terre, qui ont totalement échoué. Ils ont voulu détruire nos points de production ou de fourniture des pièces pour les raffineries de sucre. Ils ont là aussi échoué. Surtout, il faut souligner l'attitude digne qu'ont adoptée le gouvernement canadien et les hommes d'affaires canadiens (Applaudissements prolongés).

Maintenant, ils entendent faire plier la Révolution en annulant totalement les achats de sucre. Annuler ces achats, reviendrait - si nous ne pouvons écouler ce sucre sur le marché mondial - à nous obliger à réduire la récolte à un chiffre ridicule par rapport à notre production normale. Naturellement, ce serait la faim pour les paysans et les ouvriers du sucre. En tout cas, même si nous arrivions à écouler sur le marché mondial toute cette production - disons, une récolte de 5 millions 700 mille tonnes comme celle de l'année dernière - cela entraînerait une baisse du prix... Le prix moyen du sucre à un cent la livre aurait des répercussions sur toutes les couches de la population; sur le gouvernement qui essaie, pour installer de nouvelles industries, d'obtenir

des excédents de capitaux en les tirant des raffineries de sucre et de tout le système actuel de distribution du sucre et pas seulement sur les propriétaires terriens et la fortune qu'ils possèdent en ce moment, car ils ne possèdent aucune raffinerie de sucre, mais sur les petits paysans et les ouvriers.

Notre engagement envers ces couches de notre société est très fort, nous allons lutter de toutes nos forces pour que les dommages soient les plus petits possibles. Nous allons essayer de vendre la plus grande quantité de sucre possible, au meilleur prix possible et nous allons nous efforcer dans tous les cas de limiter les dégâts. C'est à dire d'obtenir que la part la moins importante des dommages que l'on peut nous occasionner retombe sur les paysans"

Commandant Guevara, dans les raisons que donne le pouvoir impérialiste nord-américain pour décréter le boycottage du commerce vers Cuba, figure de manière réitérée le fait que Cuba ne paye pas ce qu'elle doit, qu'elle n'honore pas ses engagements financiers, qu'en d'autres occasions, il avait lancé un avertissement mais que Cuba s'obstinait. Que pouvez-vous dire à ce sujet ?

Che Guevara:

"On peut dire à ce sujet que c'est à la fois vrai...et faux. Tout dépend de quoi il est question et à quel moment. Par exemple, Cuba ne paie pas les dettes antérieures à 1959. Pourquoi Cuba ne paie-t-elle pas ces dettes? Parce que - remarquez bien- le contrôle des changes est établi le 4 décembre 1959. Alors, une compagnie, disons, X, qui avait un compte ouvert et un crédit illimité octroyé à sa filiale à Cuba, qui lui avait remis du matériel depuis 1957 et ne lui avait pas fait payer de 57 au 4 décembre 59, exige le 5 décembre 59 le paiement de tous les arriérés. C'est à dire que nous sommes face à une politique claire de discrimination et de manque de confiance que nous ne pouvions admettre. S'ils avaient fait confiance à Batista et lui avaient octroyé des crédits à aussi long terme, ils devaient nous faire confiance à nous. Nous n'avons pas nié la dette, nous avons simplement dit que nous ne payerions pas au cours de l'année 60 et nous avons tenu parole. (rires)

En ce qui concerne les paiements actuels, depuis que le gouvernement cubain a assumé la responsabilité de payer, ceux-ci ont été religieusement effectués, sauf dans le cas du pétrole, secteur dans lequel s'est produit le conflit connu de tous. Nous avons offert un mode de paiement qu'ils ont accepté; c'est un mode de paiement en cinq points et je crois que Fidel a lu une fois une lettre que j'avais dû écrire en tant que Président de la Banque; elle détaillait les cinq points de ce mode de paiement. Parmi eux, figurait l'obligation pour les Compagnies de raffiner un pourcentage de pétrole soviétique: Chacun sait qu'elles ont refusé et qu'elles ont fermé leurs portes et naturellement, elles ont été confisquées, expropriées avec tous leurs biens; il faut donc rayer cet argent des comptes des compagnies nord-américaines, il appartient à la nation cubaine. Donc, de notre point de vue, on ne peut pas dire que nous n'avons pas payé. Simplement, nous avons procédé à un expropriation et, naturellement, ils nous volaient en un an bien plus que cela, en nous fournissant du pétrole à un prix exorbitant.

En ce qui concerne les achats courants, ils se font aux Etats-Unis avec des lettres de crédit irrévocables. Des fonds cubains, de la Banque Nationale de Cuba, garantissent cette opération lorsque le produit est embarqué ou lorsqu'il est remis dans un port à Cuba, selon ce que spécifie le contrat. Nos succursales bancaires à l'étranger retirent des fonds de l'Etat cubain la somme prévue et la remettent au vendeur. C'est absolument automatique. Même si nous voulions le faire, nous ne pourrions pas ne pas payer. Il est donc absolument faux que nous ne payions pas notre dette. La preuve de notre capacité de paiement et de notre volonté d'établir une politique correcte et loyale envers tous nos fournisseurs est que nous n'avons pas fait l'objet de la moindre plainte des pays socialistes. Nous avons payé religieusement tous les envois.

A la suite de la loi sur les nationalisations, les liquidités de ces entreprises qui, avant, remplissaient les poches d'une minorité de privilégiés, finissent aujourd'hui dans les mains du peuple. Le gouvernement a-t-il un plan pour répartir ou redistribuer ces sommes?

Che Guevara:

"Comment distribuer exactement les sommes dégagées... Cela ne se fait pas, car nous considérons qu'elles viennent grossir les revenus du pays. Actuellement, les compagnies nationalisées ont un budget, elles doivent le respecter et cela donnera un coût annuel de X pesos. Si l'argent qu'elles produisent est de X plus quelque chose, ce "quelque chose" passe - conformément à la loi - au Trésor cubain. On ne peut alors le différencier de l'argent dont dispose l'Etat et il peut être employé pour la mise en place de n'importe quel plan.

Donc, lorsque l'on fait référence à cet argent, on ne peut spécifier, il faut parler des projets généraux du gouvernement, les grands projets d'industrialisation, de réforme agraire, de construction de logements, d'amélioration de la santé de la population et d'alphabétisation."

Je faisais référence aux plans d'industrialisation, s'ils existent...

Che Guevara:

"Les plans d'industrialisation sont, en résumé, ce que nous avons vu ici, ils représentent quelque 350 millions de pesos actuellement, peut-être 400... Il faudrait préciser, car ces fonds sont échelonnés sur plusieurs années, mais tout cela se fait avec des crédits octroyés par les pays socialistes, pas tout, évidemment, on ne nous a pas donné des crédits pour tout et ce n'est pas notre intention. Donc, l'Etat cubain n'a rien à prélever pour acheter tout cela, il doit garantir les matériaux qui serviront à la mise sur pied de la partie cubaine. Par exemple, pour une usine textile, tout doit être calculé dans notre budget pour les années à venir : les poutres, le ciment, la main d'oeuvre etc.

Ce calcul est fait sur un an, pas plus parce que pour englober plus, il faut une capacité d'organisation beaucoup plus grande que celle dont dispose Cuba en ce moment. Il faut faire un plan. Nous pensons que, si nous pouvons faire un effort, avoir bientôt un plan de 5 ans mais qui ne sera pas totalement exact parce que c'est une tâche particulièrement difficile, une des plus difficiles au sein d'un gouvernement : faire un plan général bien ajusté. Dans ce cas, le budget de l'année 62, n'est pas prévu, nous pourrions le prévoir, celui de 62 et celui de 65, lorsque nous aurons acquis une plus grande capacité technique et cela prendra un ou deux ans encore... Cela ne veut pas dire que les choses aillent mal, nous progressons à une vitesse énorme et nous faisons ce qu'aucun pays d'Amérique Latine n'a fait sérieusement: planifier toute l'industrialisation pour l'avenir."

LA CIA ET ... UN BATEAU FRANÇAIS.

Cuba s'est rapidement transformée en un point de mire pour ceux qui aspirent à un changement, d'autant plus que, dès la mi-59, les agressions venues directement des Etats-Unis ou soutenues par eux se sont multipliées, donnant à beaucoup le sentiment d'assister au combat inégal de David contre Goliath.

La vie des dirigeants de la Révolution Cubaine est menacée, des avions cubains sont détournés (c'est aux dépens de la Compagnie aérienne cubaine qu'a été inaugurée dans le monde la "modalité" terroriste des détournements d'avions).

Des sabotages ont lieu y compris contre des entreprises et des magasins situés en plein centre de la capitale.

En août 1959, une expédition contre-révolutionnaire, mise sur pied par le dictateur dominicain Trujillo, tente de débarquer sur la côte sud près de la ville de Trinidad et ses membres sont fait prisonniers.

Un avion en provenance des Etats-Unis mitraille, en octobre aussi la ville de La Havane, faisant deux morts et 50 blessés.

La décision d'armer la population est alors prise: Les Milices Nationales Révolutionnaires sont créées le 26 octobre 1959.

Le 4 mars 1960, "La Coubre", un cargo français, appartenant à la Compagnie Générale Transatlantique, explose dans la baie de La Havane, pendant le déchargement d'armes et de munitions provenant de Belgique. Elles composaient une partie de son chargement - des tracteurs, de la ferraille et des médicaments complétaient la charge.

L'explosion fait plus de 100 morts et de nombreux blessés.

Surpris par l'explosion au moment où il se rend à son bureau à la Banque Nationale, Ernesto Guevara va immédiatement sur les docks pour aider au sauvetage des blessés.

L'explosion a transformé la poupe du bateau en tôles calcinées et morceaux de ferraille dont certains sont toujours conservés sur l'avenue du port en hommage aux victimes. Ces débris se sont littéralement mis à voler.

Le chargement ne présentait pourtant aucun danger, preuve en est que La Compagnie Générale Transatlantique n'avait pas eu recours à une assurance spéciale.

Les pistes de l'enquête menaient toutes aux Etats-Unis. Dans leurs dépositions, des membres de l'équipage ont signalé que le chargement s'était fait non avec des barges dans la rade comme la fois précédente, mais directement sur les docks.

Quelques jours avant le départ, le commandant avait reçu l'ordre d'embarquer deux passagers dont un journaliste américain indépendant du nom de Chapman. Selon les informations fournies par le consulat de Cuba à Bruxelles, toutes les opérations de chargement avaient été assurées par des spécialistes en explosifs et sous la stricte surveillance de policiers et de fonctionnaires des douanes.

La présence de Donald Chapman à bord du bateau a fait apparaître plusieurs contradictions. Les personnes avec lesquelles il était en rapport à La Havane faisaient partie d'un groupe lié à la CIA, la mafia et la contre-révolution et l'une d'entre elles, Evans, qui a disparu de Cuba juste après l'explosion, a reconnu

l'existence d'un sabotage. Evans a prétendu que tout était réglé pour après 17 heures, au moment où personne ne travaillait au déchargement.

La cale numéro 6 de la Coubre avait justement fait l'objet d'une réparation accélérée quelques mois auparavant aux... Etats-Unis.

Le 5 mars, lors de l'enterrement des victimes, Fidel Castro démontre, preuves à l'appui, que, contrairement à ce que dit la presse nord-américaine, ce n'est pas la mauvaise manipulation d'une caisse de grenades qui a provoqué la catastrophe mais bien des charges explosives placées au milieu de la cargaison. Il lance aussi pour la première fois le slogan: "*La patrie ou la mort*".

Le Che assiste à l'enterrement des victimes où se trouvent également Jean Paul Sartre et Simone de Beauvoir, alors en visite à Cuba.

"LE DARD DES NATIONALISATIONS"

A ces coups directs s'ajoutent les agressions économiques. Le 2 juillet, le président nord-américain signe une loi qui suspend les achats de sucre à Cuba.

Le 6 août 1960, le premier ministre Fidel Castro, annonçant la nationalisation des propriétés nord-américaines, proclame lors de la clôture du Premier Congrès Latino-américain de la Jeunesse qu'"un coup révolutionnaire répondra à chaque agression impérialiste."

Un total de 26 compagnies américaines et 36 raffineries de sucre sont nationalisées. Dans ce premier groupe, figurent la Compagnie d'électricité et la Compagnie de téléphone qui appartenait à l'ITT et les raffineries de pétrole.

Le 19 octobre, les Etats-Unis commencent à mettre en place l'embargo sur tous les produits destinés à Cuba. Le 24 octobre, le gouvernement cubain riposte en nationalisant toutes les entreprises américaines existant dans le pays.

Le 26 septembre, Fidel Castro prend la parole à la tribune des Nations Unies, à la 15ème Assemblée Générale, pendant 4 heures 20 minutes et il est interrompu 30 fois par une ovation. Il signale: "Que disparaisse la philosophie de la spoliation et la philosophie de la guerre disparaîtra."

Il annonce que Cuba va se lancer dans une grande campagne d'alphabétisation.

TRAVAILLER POUR CUBA...A CUBA

Une nouvelle modalité d'appui à Cuba surgit à ce moment-là: celle qui unit la connaissance du pays, le contact avec ses habitants et le travail bénévole, "volontaire".

Des brigades internationales viennent travailler pendant l'été 60 à la construction de la "Cité scolaire Camilo Cienfuegos" au Caney de la Mercedes, tout près de Santiago de Cuba.

Ce lieu est cher à Ernesto Guevara car il porte le nom de celui qui a certainement été son meilleur ami dans la guérilla: le commandant Camilo Cienfuegos, disparu en 1959. C'est sur ce même chantier que le Che a effectué le premier "travail volontaire" à avoir eu lieu à Cuba, le 26 novembre 1959.

Expliquer le pourquoi de la Révolution cubaine et les perspectives qui s'ouvrent aux révolutionnaires dans le monde: C'est à quoi s'emploie le Che lorsqu'il prononce le 30 septembre 1960, le discours d'adieu aux jeunes des brigades internationales venus travailler sur ce chantier.

" Camarades de Cuba et de tous les pays du monde qui sont venus apporter leur message de solidarité avec la Révolution cubaine sur les contreforts de la Sierra Maestra,

C'est aujourd'hui un jour de joie, de jeunesse, mais aussi un jour triste d'adieu. Nous disons aujourd'hui "au revoir" aux camarades du monde entier qui sont venus ici pour travailler pour la Révolution cubaine et connaître cette Révolution et son peuple. Ils ont travaillé avec tout l'enthousiasme jeune et révolutionnaire dont ils sont capables, et je crois que, de plus, ils ont appris à connaître notre peuple. Un peuple comme n'importe quel autre, composé de millions de personnes, qui sont aujourd'hui une masse unie et prête à combattre pour la défense de ses droits - récemment conquis - et décidés à rester fermes jusqu'à la mort pour les maintenir et pour continuer à avancer vers d'autres conquêtes. (applaudissements)

Nous pécherions si nous pensions expliquer à chacun des camarades qui sont venus de divers points du monde ce qu'est une révolution et si nous pensions les inciter à suivre cet exemple comme s'il était le seul au monde. Ce n'est rien de plus - mais aussi rien de moins - qu'un peuple qui est entré en révolution et qui se maintient fermement au coeur de celle-ci. De très nombreux jeunes du monde entier savent ce qu'est "entrer

en révolution", comme le savent les Cubains et ils savent aussi les résultats extraordinaires que le peuple obtient lorsqu'il a pu se libérer des entraves qui oppriment son développement.

Mais, aussi, malheureusement, il y a de nombreux camarades d'Amérique et du monde entier qui n'ont pas encore pu voir leur peuple entrer en révolution. Peut-être ne peuvent-ils pas encore bien s'expliquer quel est le phénomène historique en vertu duquel Cuba, un pays pas plus colonisé qu'un autre, pas plus exploité qu'un autre, a trouvé néanmoins, au milieu de son désespoir, la force nécessaire pour entamer la lutte qui devait rompre ses chaînes.

Et, en vérité, il est difficile d'expliquer en vertu des théories connues, pourquoi c'est ici, précisément à Cuba, que le premier cri de liberté définitive a été lancé en Amérique et où il a été possible d'avancer jusqu'à cet instant que nous sommes en train de vivre.

Nous ne prétendons pas non plus que l'exemple cubain est la seule manière de réaliser le souhait du peuple, que cette voie est la seule et la définitive pour arriver au véritable bonheur qui comprend la liberté et le bien être économique.

...Néanmoins, nombre des choses que nous avons faites ici, peuvent se faire dans presque tous les pays opprimés, colonisés, semi colonisés - non "sous développés" comme on nous appelle parce que nous ne sommes pas "sous développés", nous sommes simplement "mal développés"- parce qu'il y a longtemps que l'impérialisme s'est emparé de nos sources de matières premières et s'est consacré à les développer en fonction de ses besoins. Il n'est pas nécessaire de multiplier les exemples. Vous savez ce qui s'est passé avec le sucre de Cuba, le coton du Mexique, ou le pétrole du Venezuela, ou l'étain de Bolivie, ou le cuivre du Chili, ou l'élevage ou le blé argentin ou le café brésilien.

Nous avons tous un dénominateur commun: nous sommes des pays de mono produits et nous avons aussi le dénominateur commun d'être des pays d'un mono marché. Nous savons donc que, sur le chemin de la libération, il faut lutter contre le mono marché d'abord et contre le mono produit ensuite et diversifier notre commerce extérieur, et diversifier la production interne.

Jusqu'à-là, tout est simple, le problème est ... comment le faire. Par la voie parlementaire, par la voie des fusils, par un mélange de la voie parlementaire et de la voie des fusils? Je ne sais pas et je ne peux pas répondre avec exactitude à cette question. Ce que je peux vous dire, c'est que, dans les conditions de Cuba, compte tenu de l'oppression impérialiste et de l'oppression des fantoches de l'intérieur, nous n'avons pas entrevu d'autre solution pour le peuple cubain que de faire parler les fusils.

Et si, aveuglé par les questions techniques, on demande quel capital est nécessaire pour entamer une réforme agraire, nous répondrions que le seul capital nécessaire est un peuple en armes conscient de ses droits. (applaudissements)

Avec ce seul capital, nous avons pu, ici à Cuba, réaliser notre réforme agraire, l'approfondir, aller de l'avant et nous engager sur le chemin de l'industrialisation.

Naturellement, on ne peut résumer en une formule aussi simple tout l'effort déployé par un peuple car c'est une lutte qui a coûté du sang et des souffrances et dont les empires du monde tentent qu'elle coûte plus de sang et plus de souffrances. C'est pour cela, qu'il nous faut nous unir fermement autour de ces fusils, autour de la seule voix qui guide le peuple tout entier vers ses buts définitifs; nous unir sans faille, ne pas permettre que quoi que ce soit sème la division, parce que si les frères se battent disait Martin Fierro, ceux du dehors les dévorent; et l'empire connaît bien cette maxime que le poète a simplement recueillie du peuple, l'empire sait qu'il faut diviser pour régner. C'est ainsi qu'il nous a divisés entre pays producteurs de café, de cuivre, de pétrole, d'étain ou de sucre; c'est ainsi qu'il nous a divisés en pays qui entraînent en concurrence pour un marché dans un seul pays, baissant sans cesse les prix pour vaincre plus facilement un à un ces pays."

UNION! UNION!

Serrer les rangs autour des conquêtes, faire face à la menace qui se précise, est dans l'esprit de l'immense majorité des Cubains en cette année 60. Plusieurs organisations naissent de cette volonté.

Le 23 août 60, est fondée la FMC, "Fédération des Femmes Cubaines" au sein de laquelle fusionnent toutes les organisations de femmes existant alors. Fidel Castro signale qu'il s'agit là d'un jour "historique et prometteur". Il précise: "*Cette unification de tous les courants féminins de la Révolution permet de constituer une force enthousiaste, importante et décisive pour la Révolution.*"

Vilma Espin, une des femmes qui ont participé à la guérilla de la Sierra Maestra, est élue au poste de présidente.

Le 28 septembre, c'est au tour des CDR, les Comités de Défense de la Révolution, de voir le jour dans des circonstances bien particulières: Un rassemblement a lieu devant l'ancien Palais présidentiel pour entendre Fidel Castro rendre compte de son séjour à New York. Au milieu du discours, deux gros pétards font explosion. La foule entonne immédiatement l'Hymne National qu'elle enchaîne sur des "Nous vaincrons", "Vive Cuba", "Vive la Révolution". Le premier ministre souligne alors: *"Nous allons établir un système collectif de surveillance révolutionnaire et nous allons voir comment les laquais de l'impérialisme peuvent agir... Parce que s'ils croient qu'ils peuvent faire le poids face au peuple. Quel fiasco ils vont connaître !"*

Outre ce rôle, les CDR, devaient assumer diverses tâches sociales.

Le 21 Octobre, les divers mouvements de jeunes fusionnent eux aussi, donnant naissance à l'Association des Jeunes Rebelles.

Sur le plan des organisations politiques, un mouvement d'union se produit aussi avec la création des ORI, les Organisations Révolutionnaires Intégrées qui regroupent à la mi-1961, le Mouvement 26-Juillet, le PSP et le Directoire Révolutionnaire 13-Mars. L'année suivante, c'est le tour du PURSC, le Parti Uni de la Révolution Socialiste de Cuba. Ce mouvement débouchera sur la création d'un parti unique de la gauche qui se verra attribuer le jour même de sa constitution le nom de "communiste".

En même temps, les lois révolutionnaires se succèdent, rendant plus aigu l'affrontement entre Révolution et couches possédantes: La Loi sur la Réforme Urbaine qui donne à plus de 2 millions de personnes le droit d'accéder à la propriété du logement dans lequel elles habitent, ne laissant qu'une seule résidence principale et une seule résidence secondaire par propriétaire, est promulguée le 14 Octobre 1960.

Le gouvernement poursuit l'organisation du pays et crée plusieurs ministères dont le Ministère des Industries. C'est le Commandant Guevara qui est nommé à sa tête dès sa création le 23 février 1961.

Chaque jour, le gouvernement cubain reçoit des informations sur les préparatifs d'un débarquement contre-révolutionnaire appuyé par les Etats-Unis. Les infiltrations se multiplient. Le 5 décembre, par exemple, un groupe débarque entre Moa et Baracoa, dans l'extrême est de Cuba. Vingt et un contre-révolutionnaires et un Nord-américain qui les accompagnait, sont arrêtés. Le 29 décembre, à La Havane, une fabrique de bombes utilisées pour des actes de terrorisme est découverte; du plastic fabriqué aux Etats-Unis, des armes et une grande quantité de matériel de guerre sont saisis. Des faits comme ceux-ci sont pratiquement quotidiens.

Alors que la campagne d'alphabétisation annoncée par Fidel Castro aux Nations Unies bat son plein, un jeune enseignant volontaire, Conrado Benitez est assassiné par des contre-révolutionnaires dans les montagnes de l'Escambray où l'affrontement est très dur.

Le 17 janvier 1961, l'administration nord-américaine interdit aux citoyens américains de se rendre à Cuba.

La raffinerie de pétrole de Santiago de Cuba est attaquée le 12 mars par un bateau pirate de la CIA. Le 14, des contre-révolutionnaires mettent le feu à La Havane à deux grands magasins récemment nationalisés. Un fait similaire se reproduit le 13 avril et une vendeuse, Fe del Valle, meurt en essayant de sauver des marchandises.

Tout cela amène le ministre cubain des Affaires Etrangères, Raul Roa, à dénoncer devant le Conseil de Sécurité de l'ONU la politique de harcèlement, représailles, agressions et l'attaque imminente préparée par les Etats-Unis contre Cuba.

Elle a finalement lieu à la mi-avril: Le 15 avril à l'aube, les aéroports de Ciudad Libertad, à La Havane; San Antonio de los Baños, près de la capitale et Santiago de Cuba sont bombardés. Les avions qui attaquent après avoir décollé du territoire américain, ont été maquillés aux couleurs de Cuba pour faire croire à une rébellion interne. L'affaire de la Baie des Cochons commence.

Ce même jour, le Commandant Ernesto Guevara, prend la parole devant les membres des milices populaires de la province de Pinar del Rio qui ont pris part aux combats contre les groupes contre-révolutionnaires dans l'Escambray et la Sierra de los Organos.

"Il faut se préparer en vue de ces jours-là, il faut tremper l'esprit, il faut une fois de plus, se discipliner; s'organiser en comités révolutionnaires; rassembler les jeunes autour des Jeunes Rebelles; les femmes dans leur organisation, les partis politiques tous unis sous la bannière unique du progrès de Cuba; et, ensemble, travailler et se préparer à la lutte."

LA BAIE DES COCHONS: RIPOSTE A UNE AGRESSION SANS FIN

A l'enterrement des victimes des bombardements, le 16 avril, Fidel Castro souligne que les Etats-Unis ne peuvent accepter qu'une "révolution socialiste" - le mot est lâché - ait eu lieu à leur nez et à leur barbe. Il la définit comme *"la Révolution socialiste et démocratique des humbles, avec les humbles, pour les humbles"*.

Le 17 avril, c'est le débarquement de la Baie des Cochons: Plus de 1500 hommes entraînés par des conseillers américains et armés par les Etats-Unis sont vaincus en moins de 3 jours. La brigade de débarquement est composée de policiers de la dictature de Batista, de fils à papa venus récupérer leurs biens et d'aventuriers de tout poil. Elle a été entraînée et est encadrée par des membres de la CIA.

Le dernier communiqué émis le 19 avril par le gouvernement cubain signale :

"Des forces de l'Armée Rebelle et des Milices Nationales Révolutionnaires ont pris d'assaut les dernières positions que les forces mercenaires d'invasion avaient occupées sur le territoire national.

Playa Giron, qui a été le dernier réduit des mercenaires, est tombé à 17 heures 30.

La Révolution est victorieuse bien que cela lui ait coûté la perte de nombreux combattants révolutionnaires qui ont fait face aux envahisseurs et les ont attaqués sans leur laisser une seule minute de répit, détruisant ainsi en moins de 72 heures l'armée que le gouvernement impérialiste des Etats-Unis avait mise sur pied pendant de longs mois.

L'ennemi a été battu à plate couture. Une partie des mercenaires a tenté de se rembarquer pour l'étranger sur divers bateaux qui ont été coulés par la Force Aérienne Rebelle. Le reste des forces mercenaires, après avoir subi de lourdes pertes, s'est dispersé dans une région de marécages sans issue.

De grandes quantités d'armes et d'équipements militaires de fabrication nord-américaine, dont plusieurs chars d'assaut Sherman, ont été récupérés. Le décompte exact du matériel de guerre saisi n'est pas encore terminé.

Le gouvernement révolutionnaire donnera au peuple dans les prochaines heures des informations complètes sur tout ce qui vient de se passer.

Fidel Castro Ruz,

Commandant en chef des Forces Armées Révolutionnaires

19 Avril 1961

Année de l'Education

Pendant l'attaque, le Che est nommé à la tête du Commandement militaire de la province de Pinar del Rio. Cuba a été divisée en plusieurs territoires afin de rendre plus facile la résistance contre un éventuel ennemi supérieur. Le scénario de la Baie des Cochons, dans lequel le Président Kennedy reconnaît le 24 avril la responsabilité des Etats-Unis, prévoyait en effet une intervention américaine répondant à la demande d'un gouvernement provisoire mis en place après l'établissement d'une tête de pont dans les sables de Playa Larga et Playa Giron.

A LA TRIBUNE, LE REPRESENTANT DE CUBA: ERNESTO GUEVARA

Les Etats-Unis tentent dès 1959 d'isoler Cuba au sein du système interaméricain chapeauté par l'OEA, l'Organisation des Etats Américains. La première tentative a lieu - sans succès- à la Vème Conférence des ministres des Affaires Etrangères qui se tient à Santiago du Chili du 12 au 18 août 1959.

Par contre, la VIIème Conférence condamne Cuba en août 1960.

En août 1961, une Conférence du Conseil Interaméricain Economique et social (CIES) qui dépend de l'OEA se tient à Punta del Este, en Uruguay, et c'est une occasion toute trouvée pour Washington d'exercer des pressions.

Le Commandant Guevara dirige la délégation cubaine et part pour l'Uruguay le 2 août. Il prend la parole le 8 août à la Conférence et il rend compte de son voyage le 23 août, devant les caméras de la télévision :

"Tout d'abord, la fausseté de l'Alliance pour le Progrès, l'intention impérialiste qu'elle abrite, ont été démontrées. L'intention de nous isoler nourrie par les Américains a été démontrée aux gouvernements dans toutes les activités, dans tous les petits comités qui se sont tenus en marge de la Conférence. Les gouvernements ont pu constater que ce n'est pas par la voie des humiliations et de la soumission aux intérêts de Wall Street que les peuples et eux mêmes pourront avancer.

Et je pense que les pays qui ont fait montre d'une attitude plus indépendante sont ceux qui, soit disant, avaient le plus bénéficié de cette "Alliance pour le progrès" bien que, naturellement, on ne puisse connaître encore avec exactitude ses résultats, parce qu'elle repose sur une structure de suppositions et de mensonges qui, dans le meilleur des cas, doivent encore passer au crible de la réalité; le plus probable, c'est que la réalité démontrera que nous nous trouvons face à une grande escroquerie dont les peuples d'Amérique sont la cible.

Dès le début de la Conférence, nous avons souligné qu'il s'agissait d'une réunion politique et avons expliqué qu'il y avait une intention d'isoler Cuba.

Nous avons vertement critiqué le point 5 que devait traiter la Commission quatre de la Conférence qui portait sur le travail visant à faire connaître le plan de "l'Alliance pour le Progrès". C'était un plan typique de domestication de toute l'opinion publique du continent au service direct des Etats-Unis. Cela n'avait rien à voir avec le débat, si bien qu'immédiatement presque tous les grands pays, le Brésil, l'Argentine et le Mexique en tête, et de nombreux petits se sont fermement opposés à ce point. Cuba a été la voix dominante à ce sujet avec juste raison. En effet, elle était cataloguée dans le rapport préliminaire - le rapport qui a été qualifié ensuite de préliminaire - de "dictature qui avait liquidé toute la presse", bref, le grave problème n'était pas le qualificatif politique donné à Cuba, mais le fait qu'un organisme censé être "interaméricain" et dans lequel tous les pays ont les mêmes droits, se permettait par l'intermédiaire de fonctionnaires de cet organisme qui, de plus, étaient des propriétaires de journaux réactionnaires du continent, de juger les décisions de Cuba et de prononcer une condamnation, de telle manière que nous nous retrouvions condamnés par un organisme intercontinental sans que les nations américaines n'aient porté un jugement, celui-ci étant le fait d'un groupe de prétendus experts.

Dès le début, la critique contre Cuba s'est centrée sur ce point 4 qui, comme je l'ai dit, a été supprimé et remplacé par une variante, empoisonnée aussi, mais de manière moins forte...

Il fallait bien écouter Cuba dans toutes les commissions et il fallait écouter ses arguments. Et même si ces arguments étaient battus lors des votes, de nombreux délégués votaient en sachant parfaitement qu'il s'agissait d'une injustice et ils votaient contre leur volonté. Quelquefois, la manifestation la plus grande d'indépendance à laquelle pouvait se livrer un délégué étranger était nous saluer en public parce qu'immédiatement tous les délégués, les caméras des très nombreux représentants de la presse mondiale et, les services d'intelligence, plus particulièrement ceux des Etats Unis, étaient braqués sur lui. Néanmoins, nous avons eu de nombreuses surprises, des gens qui considéraient en général qu'une nouvelle étape s'était ouverte en Amérique avec Punta del Este, nous ont abordés.

Cette nouvelle étape est fondée sur un sens de l'indépendance des peuples...

Pour la première fois lors d'une conférence latino- américaine, des voix divergentes se sont faites entendre et elles ont contraint les Etats-Unis à revoir l'attitude qu'ils entendaient adopter. C'était une attitude qu'ils préparaient depuis longtemps, grâce à des voyages de ministres des Affaires Etrangères d'autres pays, des déclarations des plus hautes autorités des Etats-Unis qui avaient pour but de créer le climat, pour, en premier lieu, convoquer une conférence des ministres des Affaires Etrangères, tout d'abord lancer un appel à Cuba pour qu'elle réintègre le sein des pays latino-américains; qu'elle abandonne ses alliances funestes etc. etc. Et, ensuite, la condamner et l'isoler.

La conférence de Punta del Este était une avance, le paiement - pourrait-on dire - à l'avance fait aux gouvernements pour acheter leur complicité dans cette affaire. Néanmoins, notre position de dénonciation ferme et surtout l'appui du Brésil qui est un pays énorme et important et d'autres pays latino-américains qui se sont fermement opposés à ce que la moindre relation soit établie entre cette conférence et une quelconque autre, semblent avoir mis fin aux plans des Etats-Unis pour le moment.

Du point de vue de la politique économique spéciale, nous doutons du fait que cela ait été un échec aussi grand. Ils ont en effet fait croire aux peuples, aux gouvernements - aux peuples par l'intermédiaire des gouvernements - qu'ils sont vraiment disposés à faire des dons alors qu'ils n'y sont pas disposés, et même s'ils l'étaient, ils ne peuvent le faire. Même s'ils pouvaient le faire, ils devraient donner aux cercles dirigeants des pays d'Amérique - non aux cercles dirigeants mais à l'alliance établie entre les cercles dirigeants et les intérêts monopolistes dans chacun des pays - de manière à faire des investissements qui se traduisent en nouvelles affaires pour les monopoles ou pour les oligarchies qui ont intérêt à déposer leur argent aux Etats-Unis.

C'est à dire que la boucle serait bouclée. Ce serait la même chose que ce qui s'est traditionnellement passé à Cuba jusqu'à la Libération: des groupes locaux s'unissaient à des intérêts américains, ils avaient des affaires communes favorisées par le gouvernement, ils gagnaient de l'argent, changeaient leur argent en dollars, et ils déposaient les dollars aux Etats-Unis. Naturellement, ce système ne peut en rien être favorable aux peuples."

Sans nous éloigner de la Conférence de Punta del Este, nous aimerions savoir ce que vous pouvez nous dire sur un épisode qui a eu lieu en marge et qui est moins connu ici. L'United Press International - me semble t-il- s'est chargée de le faire connaître. L'UPI dit - et, avec elle, d'autres journalistes, je crois sud-américains - que vous avez eu un entretien avec un certain Mister Goodwin, envoyé personnel du président

Kennedy. Que pouvez-vous nous dire? L'entretien a-t-il eu lieu ou non? Que pouvez-vous nous dire en général à ce propos?

Che Guevara:

"C'est vrai, l'entretien avec Mr Goodwin a eu lieu. En réalité ce n'était pas un envoyé de Kennedy mais un conseiller de Kennedy, qui se trouvait à la Conférence de Punta del Este. Nous avons été invités par des amis brésiliens à une petite réunion de quelques personnes et Mr Goodwin était présent. Nous nous sommes entretenus, comme le disent certaines agences de presse et cet entretien a plutôt été de type personnel entre deux hôtes d'une tierce personne - un fonctionnaire brésilien - nous avons conversé sans représenter à ce moment-là nos gouvernements, je n'étais pas autorisé à avoir quelque conversation que ce soit avec un officiel américain, ni lui non plus. C'est pourquoi nous avons parlé de - outre les limites de mon anglais, qui, vous avez pu le constater au début, est pauvre, Mr Goodwin ne parle pas espagnol - de telle manière que, avec la traduction d'un fonctionnaire brésilien...

A un moment, Mr Goodwin a dit qu'il ne représentait pas le gouvernement et n'était pas non plus autorisé à parler en son nom, mais qu'il transmettrait certaines observations qu'avait faites Cuba à son gouvernement. Cuba s'est limitée à faire état, par ma voix, de sa position qui est connue: nous sommes disposés à converser, nous ne sommes pas intéressés le moins du monde par un quelconque affrontement; néanmoins, nous pouvons mener l'affrontement jusqu'au bout, et nous entendons rester dans le système latino-américain. Nous voulons travailler, nous sommes unis par la culture au continent, nous voulons rester en son sein, et nous exigeons que l'on respecte notre droit à être considérés comme un pays faisant partie intégrante de l'Amérique Latine, et donc de l'Organisation des Etats Américains, avec une organisation sociale et économique différente; à maintenir notre droit à avoir les amis que nous voulons dans le monde entier...

Bref, cela a été un échange court, courtois, froid comme cela s'impose entre deux fonctionnaires de deux Etats et qui n'avait pas la moindre importance jusqu'à ce qu'un journaliste ou fonctionnaire de l'Ambassade ou du gouvernement argentin, un journaliste brésilien - je ne sais pas bien comment cela s'est passé - le rende public. C'est tout..."

SANS SUCRE, IL N'EST PAS DE PAYS

L'industrie sucrière est la colonne vertébrale de Cuba depuis des siècles, lorsque les jeunes révolutionnaires cubains arrivent au pouvoir. Historiquement "l'or vert" a fait battre le coeur du pays et joué un rôle de premier plan chaque fois qu'il s'est agi de lutte, que ce soit pendant les guerres d'indépendance du 19ème siècle ou pendant les grands mouvements sociaux du 20ème siècle. Carlos Manuel de Cespedes, lance la première guerre contre l'Espagne en 1868, depuis sa sucrerie de la Demajagua; ses premiers soldats sont ses esclaves noirs qu'il vient de libérer et les premières armes la fameuse machette des coupeurs de canne. Plus près de nous, de grands dirigeants syndicaux et leaders politiques dont le plus connu est Jésus Menendez sortent des rangs des travailleurs du sucre.

Pierre d'achoppement de la dépendance de Cuba, pays de monoculture, le sucre était aussi un terrain d'affrontement avec les Etats-Unis, par le biais des accords de ventes. Ce n'est pas par hasard que le gouvernement nord-américain a recours, très tôt, à l'arme du quota de sucre cubain sur le marché américain pour faire pression sur les autorités révolutionnaires. Il achète l'obéissance des gouvernements latino-américains en répartissant entre eux les parts de marché qui revenaient à Cuba. C'est aussi la raison pour laquelle les raffineries de sucre nationalisées et les cannaies ont été la cible de multiples attentats au cours des premières années de la Révolution cubaine. La tactique était simple: des avionnettes qui venaient des Etats-Unis lançaient bombes ou bombes incendiaires...

Au moment où les rebelles arrivent au pouvoir, la production de sucre fait "vivre" directement ou indirectement quelque 250 mille familles dans l'ensemble du pays mais elle est aussi génératrice d'un problème crucial: Le "temps mort", mot qui qualifie le chômage saisonnier. La zafra - ou récolte sucrière - commençait à cette époque en décembre et terminait en mars.

Pour gouverner le pays, il fallait donc passer par le passage obligé de la production sucrière.

Après la décision de nationaliser les raffineries de sucre appartenant à des compagnies nord-américaines et les terres attenantes qui leur fournissaient la matière première, le gouvernement cubain se retrouve donc à la tête d'une récolte à faire et, comme à son habitude, il lance à un appel à la population.

C'est ainsi que s'organise en 1961, la première "zafra du peuple", qui marque le début de la mobilisation populaire pour ce type de tâches.

Le 15 février 1962, la Centrale des travailleurs de Cuba et ses 25 syndicats nationaux s'engagent à fournir tous les bras nécessaires pour la coupe et le chargement de la canne au cours de la saison sucrière. Le 8 mai,

la CTC, au cours d'une réunion plénière nationale, lance un appel à couper et traiter de toute urgence toute la canne encore sur pied, afin de faire de la "seconde zafra du peuple", un succès. Une mobilisation nationale a lieu vers les zones où le manque de main d'oeuvre se fait le plus sentir.

Ce mouvement débouche sur les brigades volontaires de coupeurs de canne constituées dans chaque syndicat de branche, l'aspiration étant de devenir "millionnaire", c'est à dire de couper plus d'un million d'arrobas de canne (11.500 tonnes). Ces brigades sont devenues traditionnelles et le fait d'en être membre un grand mérite.

Des brigades d'appui de travailleurs volontaires se sont formées parallèlement pour des laps de temps plus courts en fonction des possibilités de chacun de s'absenter de son travail. Elles ne se sont pas limitées à la récolte sucrière et sont encore organisées à l'occasion de la commémoration d'événements historiques.

Le principe étant de prêcher par l'exemple, tous les dirigeants cubains de l'époque travaillent aussi dans les cannaies y compris le premier ministre Fidel Castro et le président de la République, Oswaldo Dorticos.

Le Che qui avait été le précurseur du "travail volontaire" - on a vu qu'il a réalisé le premier le 23 novembre 1959 - et qui en défendait constamment le principe compte tenu du degré de conscience sociale qu'il impliquait à ses yeux, demande au cours d'un conseil de direction au Ministère, en avril 61, à tous les cadres de donner l'exemple en allant travailler dans les plantations de canne à sucre. Il va de soi qu'il fixe des objectifs pour lui même et qu'il s'y tient.

C'est pour éviter à l'Homme le travail harassant qu'est la coupe et le chargement de la canne à sucre sous un soleil de plomb, qu'un des objectifs des nouvelles autorités cubaines sera la mécanisation de la récolte, d'ailleurs chose faite à 50% dans les années 80 pour la coupe et à presque 100% pour le chargement de la canne coupée.

Mais la canne, ce n'est pas seulement le sucre. Dès sa plaidoirie lors de son procès pour l'attaque de la Caserne Moncada, Fidel Castro dénonçait le fait que Cuba avait été transformée en une simple fabrique de matière première et avait recours à l'exemple du sucre: "On exporte du sucre pour importer des bonbons..." et il ajoutait : "L'état se croise les bras et l'industrialisation est remise aux calendes grecques." Il mettait le "problème de l'industrialisation" au nombre des six points à la solution desquels, le gouvernement révolutionnaire se serait attelé" si l'attaque de Caserne Moncada avait réussi.

Dans le domaine de la canne, l'industrialisation prend le visage des dérivés. Le Che était certainement dans la Cuba des années 60 une des personnes - pour ne pas dire la personne - la plus consciente de la nécessité de tirer de la canne de multiples sous-produits. Fondateur de l'ICIDCA, l'Institut de recherche sur les dérivés de la canne à sucre, il avait eu cette appréciation de visionnaire: " Le jour arrivera où les dérivés de la canne à sucre auront autant d'importance pour l'économie nationale qu'en a aujourd'hui le sucre."

Ce sont toutes ces idées qu'il défendait dans un "Face à la presse" télévisé sur la récolte sucrière, le 27 janvier 1962.

Speaker

Bonsoir, chers téléspectateurs, comme vous le savez, nous avons l'honneur d'accueillir ce soir dans ce programme "Face à la presse" de la chaîne de télévision CMQ, le Commandant Ernesto Guevara, Ministre des Industries du gouvernement révolutionnaire, qui va répondre à des questions sur la récolte sucrière de 1962, seconde "zafra" du peuple qui vient de commencer en grand. D'après mes informations, plus d'un tiers de nos raffineries tournent d'ores et déjà. Le camarade Ernesto Vera pose la première question.

- Commandant Guevara, le début de la seconde "zafra" du peuple coïncide avec l'Année de la planification et avec le plein-emploi dans nos campagnes. Cela donne une importance spéciale à cette récolte pour le développement de notre économie. Nous aimerions que vous nous parliez de cette importance.

Che Guevara:

"La première question aborde pratiquement tous les problèmes que nous avons traités au cours d'une assemblée plénière, il y a quelques jours. C'est une réunion au cours de laquelle nous avons fait des comparaisons et nous nous sommes livrés à une autocritique car nous considérons que cette première partie du travail n'a pas été suffisamment énergique. Justement, les conclusions que nous avons tirées de la réunion des responsables nationaux de la récolte étaient que nous devons mobiliser tout le monde.

Pourquoi? Et bien, parce que nous avons un problème nouveau ici à Cuba, problème qui s'est fait jour l'année dernière avec une certaine acuité et qui, cette année, a pris des couleurs de crise. Non seulement, nous sommes parvenus au plein-emploi mais nous y sommes arrivés de telle manière que lorsque nous avons besoin de centaines de milliers de personnes - comme c'est le cas de la récolte sucrière - nous manquons de main d'oeuvre dans presque toutes les provinces. Dans certaines, la situation est réellement grave comme dans la province de Camagüey, dans d'autres, y compris dans l'est, il y a peut-être plus de bras qu'il n'en faut.

Mais de toutes façons, la main d'oeuvre est mal répartie. La tâche de répartir la main d'oeuvre, de mobiliser les bras dans l'ensemble du pays, non seulement à la campagne mais aussi des chômeurs dans les villes et plus encore le travail volontaire des gens qui ont un emploi, est précisément la tâche à laquelle nous devons faire face et à laquelle nous avons commencé à nous atteler ces jours-ci avec une grande énergie pour arriver à effectuer la récolte à peu près dans les délais prévus.

- Quelle importance revêt l'utilisation des sous produits de la canne dans les projets d'industrialisation immédiats et à plus long terme?

Che Guevara:

" Dans les plans à plus long terme, elle a une énorme importance. Dans les plans immédiats, elle a une importance en rapport avec notre possibilité réelle d'élaboration de produits. Pour vous donner une idée, les miels peuvent donner - au niveau technologique où nous sommes, sans aller plus loin - peuvent donner de l'alcool - qu'ils donnent déjà - de l'acétone, du butanol; ils peuvent donner du butadiène, c'est à dire que l'on peut jeter les bases d'une industrie du caoutchouc synthétique, avec les miels; ils donnent des levures sur lesquelles nous sommes d'ores et déjà en train de travailler dans plusieurs petites usines - ce ne sont pas des usines, réellement, ce sont des centrifugeuses pour récupérer les déchets de moût des raffineries... des distilleries d'alcool et de grandes fabriques ont été conçues et font l'objet de contrats avec la Pologne - des conversations ont lieu, les contrats ne sont pas encore signés - pour le faire directement au moyen de levure torule. C'est un autre type de levures, différente des saccharomyces, qui s'utilisent pour faire fermenter le miel et fabriquer de l'alcool. Dans un des cas, on fabrique de l'alcool et, comme sous produit, reste la levure. Dans l'autre cas, on produit de la levure directement. Tout cela est tiré des miels.

Dans le cas de la bagasse, on peut faire de l'aggloméré qui est en train de s'imposer à Cuba, nos fabriques produisent chaque jour mieux et nous pensons en acquérir d'autres pour produire une plus grande quantité d'aggloméré de bagasse et l'améliorer. On peut produire aussi des plastiques, bien que nous en soyons encore au stade de l'expérimentation dans ce domaine. Des chercheurs sont en train de travailler à l'ICIC sur les plastiques. On peut produire du furfurole, ce n'est pas un secret, cela fait longtemps qu'on le produit, on peut le produire pour fabriquer du nylon et aussi de l'acétate qui peut être la base de la rayonne. Nous avons déjà fait des tests avec l'acétate, avec une nouvelle méthode et, au stade expérimental, cela a donné de très bons résultats, mais ce sont toutes des choses en cours d'expérimentation.

Avec l'écume du sucre, on peut faire de la cire, extraire la cire de l'écume, nous avons d'ores et déjà une usine qui tourne depuis l'année dernière; mais il y a d'autres processus de distillation que nous ne dominons pas encore, et qui sont nécessaires pour purifier parfaitement la cire. Cela se fera probablement l'année prochaine, probablement nous commencerons cette année.

C'est à dire que l'importance de la canne à sucre est énorme pour nous. Je viens de parler des choses importantes qui ont surgi, de très nombreuses autres doivent surgir dans le domaine de la chimie organique. Mais c'est une tâche pour l'avenir: C'est la tâche qui doit lier la culture saisonnière de la canne destinée à produire à une période de l'année, et la nouvelle culture mécanisée avec de la canne plantée, peut-être pour toute l'année, pour produire tous ces autres produits à part le sucre, et faire de tout cela non des sous-produits du sucre, mais du sucre un sous-produit de toute une série de produits organiques qui ont une valeur bien supérieure sur le marché.

Donc, nous serons en mesure d'offrir des prix compétitifs sur le marché international du sucre et de ne plus être entre les mains, comme maintenant, des grands distributeurs internationaux qui baissent chaque jour un peu plus les prix et provoquent une situation difficile pour nous sur le marché mondial.

C'est ainsi que sur ce plan-là, nous ferons beaucoup d'efforts, mais ce qu'il faut faire maintenant, c'est couper la canne de cette année qui est la tâche la plus importante, la prochaine sera coupée par des machines, ce sera plus simple et nous pourrons en tirer plus de profit."

- Le gouvernement a-t-il pensé à introduire la technique dans d'autres phases de la production sucrière pour faire baisser les coûts de production?

Che Guevara:

" Oui, toutes ces choses que j'ai dites de manière un peu rapide, sont partie intégrante de ce processus. Nous devons arriver, par étapes successives, premièrement à augmenter la productivité des champs de canne, c'est à dire que la canne doit rendre le double par "caballeria", le double est un but, c'est un but ambitieux mais pas illogique.

Pour cela, il faut effectuer un travail de recherche sur de nouvelles souches, améliorer les souches actuelles, irriguer; après, faire diminuer les coûts de ramassage de la canne coupée et de son transport entre le champ et la raffinerie. Il faut mécaniser la culture, mécaniser la coupe, le ramassage, organiser tout le

système de ramassage et de transport, rationaliser les aires consacrées à la canne aux alentours des raffineries et dans l'avenir, rationaliser les principales raffineries et les automatiser.

Ensuite, le produit arrive à la raffinerie. Là, nous devons parvenir à l'automatisation des opérations, à l'utilisation de la main d'oeuvre excédentaire à d'autres tâches, parce que nous allons avoir de la main d'oeuvre en excédent, à l'amélioration des processus pour obtenir un sucre le meilleur marché possible; de là, nous allons au port: mécanisation de l'embarquement du sucre, vous savez que samedi prochain, nous inaugurons les deux premiers dépôts dits "paraboliques" de sucre en vrac, où nous avons les premiers wagons, fabriqués ici à la "Cubaine d'acier" - de manière que la raffinerie produit du sucre: Au lieu de le mettre en sacs, elle le dépose dans certains cas dans des dépôts spéciaux, dans d'autres, directement dans le wagon; le wagon le transporte au dépôt et tout, de manière automatique, va au bateau, sans que l'Homme ne le touche."

"L'ARGILE FONDAMENTALE DE NOTRE OEUVRE, C'EST LA JEUNESSE"

La jeunesse cubaine qui avait joué un rôle de premier plan dans l'insurrection, qui avait fait ses armes dans diverses organisations révolutionnaires et au sein de l'Armée Rebelle, reste, au lendemain de la Révolution, à l'avant-garde de la lutte pour les changements.

Le combat pour l'unité qui était la condition sine qua non de la poursuite du processus révolutionnaire a trouvé très tôt un écho chez les jeunes et dans leurs organisations.

Dès fin 1959 et avec l'appui du Commandant Che Guevara, les dispositions initiales qui avaient pour but de mettre sur pied une organisation unitaire des jeunes ont été prises par le Département d'Instruction des Forces Armées Révolutionnaires. Elle a vu officiellement le jour fin 1960, sous le nom d'Association des Jeunes Rebelles (AJR).

Parmi les tâches qui lui ont été confiées se trouvaient: l'élévation du niveau culturel des jeunes, leur participation aux travaux les plus importants destinés à développer l'économie du pays, leur engagement dans le combat face à la contre-révolution. Pour être à même de faire face à cette dernière tâche, de nombreux jeunes sont partis s'entraîner dans la Sierra Maestra avant de rejoindre les rangs des Forces Armées Révolutionnaires. Dès le début, le mot d'ordre de l'organisation donnait une définition précise: "Etude, travail, fusil".

La première réunion plénière de l'AJR, s'est tenue du 21 au 24 octobre 1960. Le 28 octobre, "l'appel à la jeunesse cubaine" exhortait tous les jeunes à rejoindre ses rangs. Il était signé par le Mouvement 26-juillet, le Directoire 13-Mars, le Parti Socialiste Populaire ainsi que d'autres organisations ouvrières et étudiantes.

L'Association des Jeunes Rebelles a pris une part importante dans la campagne d'alphabétisation, à laquelle plus de 100 mille jeunes ont participé et qui a éliminé l'analphabétisme - un million de Cubains ne savaient ni lire ni écrire - en un an.

C'est justement en pleine campagne d'alphabétisation qu'a eu lieu la tentative de débarquement de la Baie des Cochons et son échec total, qui a été, pour une bonne part l'oeuvre de la jeunesse.

Dans le rapport central au premier congrès du PCC, en 1975, Fidel Castro insistait sur le courage dont la jeunesse avait fait preuve à ce moment-là.

Le rôle joué par l'Association des Jeunes Rebelles a permis d'envisager une étape nouvelle dans l'organisation des jeunes. C'est au cours du premier congrès de l'AJR, du 31 mars au 4 avril 1962, qu'a été adoptée la proposition de Fidel Castro de transformer l'AJR en Union des Jeunes communistes.

Prenant la parole lors du second anniversaire de la fusion des organisations de jeunes, le 20 octobre 62, le Che définit ce que doit être à ses yeux, un jeune communiste:

" A cela doit s'ajouter un grand esprit de sacrifice non seulement pour les jours héroïques mais à tout moment. Se sacrifier pour aider un camarade dans les petites tâches, pour qu'il puisse ainsi faire son travail, pour qu'il puisse assurer son travail au lycée, dans ses études, pour qu'il puisse devenir meilleur d'une manière ou d'une autre. Etre toujours attentif à ceux qui l'entoure.

C'est à dire: il y a une chose sur laquelle nous voulons attirer l'attention du jeune communiste, c'est l'exigence d'être, en essence, humain et d'être si humain qu'il se rapproche de ce qu'il y a de meilleur dans l'Homme, de ce que l'Homme a de meilleur; se purifie grâce au travail, à l'étude, à l'exercice de la solidarité continue avec le peuple et avec tous les peuples du monde, qu'il développe au maximum sa sensibilité afin de ressentir de l'angoisse lorsque l'on assassine un homme à l'autre bout du monde et afin qu'il se sente enthousiasmé lorsque, dans un coin du monde, un nouveau drapeau de la liberté surgit. (applaudissements)

Le jeune communiste ne doit pas se borner à la frontière d'un territoire, le jeune communiste doit pratiquer l'internationalisme prolétarien et l'éprouver comme un sentiment propre et se souvenir - nous

souvenir nous, les jeunes communistes et ceux qui aspirons à être communistes, ici , à Cuba - que nous sommes un exemple réel et palpable pour toute Notre Amérique et, au delà de Notre Amérique, pour d'autres pays du monde qui luttent aussi sur d'autres continents pour leur liberté, contre le colonialisme, contre le néo-colonialisme, contre l'impérialisme, contre toutes les formes d'oppression des systèmes injustes.

Il faut se souvenir toujours que nous sommes une torche allumée, que, nous tous, nous sommes ce miroir que chacun d'entre nous est individuellement pour le peuple de Cuba, nous sommes ce miroir pour que les peuples d'Amérique, les peuples du monde qui luttent pour leur liberté, puissent s'y regarder. Et nous devons être dignes de cet exemple, à tout moment, à toute heure, nous devons être dignes de cet exemple."

"LES JOURS LUMINEUX ET TRISTES DE LA CRISE DES CARAIBES"

Le 22 octobre 1962, le président des Etats-Unis décrète le blocus naval de Cuba et exige que les missiles soviétiques à moyenne portée qui sont en cours d'installation sur le territoire cubain soient retirés.

La "Crise d'Octobre" vient de commencer.

C'est, aux yeux des Cubains qui sont au courant de la préparation d'attaques, l'entrée en action d'un plan que Kennedy avait annoncé au cours d'une conférence de presse, le 13 septembre, en précisant que les Etats-Unis interviendraient à Cuba s'ils l'estimaient nécessaire. Le 18 octobre, des manoeuvres nord-américaines commencent près de Cuba.

A Cuba, l'état d'alerte est décrété et l'ordre de mobilisation lancé le 22 octobre. Le Che est envoyé à la tête de l'Armée d'Occident et établit son QG dans la Grotte des Portales dans la région de Pinar del Rio.

Des centaines de milliers d'hommes sont mobilisés. Les agences de presse annoncent au monde une guerre imminente entre les 2 grands.

Le 23 octobre, tandis que des manifestations d'appui à Cuba ont lieu en particulier en Amérique Latine et en Europe, les forces du Traité de Varsovie sont mises en état d'alerte.

Fidel Castro souligne dans une allocution télévisée que Cuba n'a aucune intention d'attaquer les Etats-Unis et qu'elle s'arme uniquement pour se défendre des agressions incessantes.

Le 27, au milieu de messages et contre messages, on apprend que l'URSS propose de retirer ses missiles de Cuba si les Etats-Unis retirent leurs bases de Turquie et s'engagent à ne pas lancer une agression militaire contre Cuba. Washington demande un droit d'inspection de l'espace aérien cubain, Cuba refuse et un U2, avion espion nord-américain est abattu par une batterie servie par des soviétiques.

Le gouvernement cubain s'étonne de la tractation et le 28 octobre, le premier ministre fait connaître les cinq points qu'il estime indispensable pour garantir vraiment la sécurité de Cuba:

- Levée du blocus économique et de toutes les pressions commerciales et économiques que les Etats-Unis exercent contre Cuba partout dans le monde
- Arrêt de toutes les activités de subversion, parachutage et débarquement d'armes et d'explosifs, organisation d'invasions mercenaires, infiltrations d'espions et de saboteurs qui sont effectuées depuis le territoire des Etats-Unis et de certains autre pays complices
- Arrêt des attaques pirates lancées depuis des bases situées aux Etats-Unis et à Porto Rico.
- Arrêt de toutes les violations de l'espace aérien et des eaux territoriales cubaines par des avions et des navires nord-américains.
- Evacuation de la base navale de Guantanamo et restitution de la portion de territoire occupée par les Etats-Unis.

Le 1er Novembre, Cuba annonce qu'elle n'entend pas laisser inspecter ses forces.

Après de longues années de débat sur les responsabilités de chacun dans cet épisode qui avait mis le monde au bord d'une guerre nucléaire, débat oubliant souvent que tout était parti des menaces contre elle, Cuba a décidé de rendre publiques les lettres échangées entre Fidel Castro et Nikita Khrouchtchev pendant la Crise d'Octobre. Elles sont parues dans l'Organe central du Parti Communiste de Cuba, Granma, le 23 novembre 1990.

Le Commandant Ernesto Guevara a analysé la Crise d'Octobre et la position adoptée par Cuba dans le discours qu'il a prononcé le 7 décembre 1962 à l'occasion du 66ème anniversaire de la mort au combat du Général Antonio Maceo face aux troupes espagnoles. Le général Maceo s'est converti en un symbole de fermeté et dignité en refusant de signer le pacte de "paix sans indépendance" proposé par l'Espagne en 1878.

Le Che a prononcé ce discours sur la tombe du Général Maceo, au Cacahual, près de La Havane. Il a souligné à propos de la Crise d'Octobre :

"Toutes les histoires des grandes luttes héroïques de l'Humanité pourraient se résumer, sans exagération, sans penser que nous cédon à un chauvinisme excessif, à ce moment de l'histoire de Cuba. Notre peuple tout entier a été un Maceo, notre peuple tout entier a brigué la première ligne dans une bataille où le front devait être partout et au cours de laquelle nous pouvions être attaqués depuis l'air, la mer, la terre, remplissant sa fonction d'avant-garde du monde socialiste, à ce moment, en ce lieu précis de la lutte.

C'est pourquoi les mots (de Maceo), ses phrases que nous aimons tant, résonnent au plus profond du cœur des Cubains, et nous devons de manière obligée, nous remémorer cette phrase qui est écrite sur le côté du monument: "qui tente de s'emparer de Cuba recueillera la poussière de son sol baigné de sang, s'il ne périt pas dans la lutte."

C'était là l'esprit d'Antonio Maceo et cela a été l'esprit de notre peuple. Nous avons été dignes de lui en ces moments difficiles qui viennent d'avoir lieu. Dans cette confrontation où nous avons été, peut-être à quelques millimètres de la catastrophe nucléaire. C'est ce dont nous pouvons faire état avec fierté face au souvenir (de Maceo) et au monde et répéter chaque phrase de Maceo, exemple de révolutionnaire qui lutte pour la libération de son pays, la répéter aujourd'hui avec la même foi, avec la même foi brûlante dans l'avenir de l'humanité, dans l'avenir de ce que l'humanité a de noble, dans l'avenir socialiste de l'humanité. Et répéter aussi, peut-être en changeant un peu sa phrase: Tant qu'il y aura en Amérique, ou peut être tant qu'il y aura dans le monde un abus à supprimer, une injustice à réparer, la Révolution cubaine ne peut s'arrêter.

Elle doit continuer d'avancer, elle doit percevoir comme siens tous les maux de ce monde opprimé dans lequel il nous a été donné de vivre, elle doit faire siennes les souffrances des peuples qui, comme le nôtre il y a quelques années, brandissent le drapeau de la liberté et sont massacrés, détruits, par le pouvoir colonial. Et pas seulement ici, en Amérique, à laquelle tant de liens nous unissent, mais encore en Afrique, en Asie, partout où un peuple en armes brandit une arme qui peut être le symbole de la machette de Maceo, ou de la machette de Maximo Gomez, là où les dirigeants nationaux de ces peuples élèvent leur voix qui peut être le symbole de la voix de Marti, là, notre peuple doit aller, avec son affection, son immense compréhension.

Un peuple qui est sorti d'une épreuve comme celle que vient de surmonter le nôtre, ne peut rester indifférent à quelque injustice que ce soit, en quelque point du monde qu'elle soit commise. Il cesserait d'être un émule de Marti s'il restait indifférent alors que quelque part dans le monde, les pouvoirs répressifs massacrent le peuple.

C'est pourquoi, aujourd'hui, nous portons bien haut la pensée des grands héros, des combattants de cette guerre glorieuse et nous les faisons nôtres; nous les répétons sans trêve parce qu'elle n'a rien été d'autre qu'une phase de la lutte de l'humanité pour se défaire de l'exploitation, parce que toutes les phrases d'Antonio Maceo, de Marti ou de Gomez sont applicables aujourd'hui à notre étape de la lutte contre l'impérialisme, parce que toute leur vie et toute leur oeuvre - et la fin de leur vie - n'est rien d'autre qu'un jalon sur le long chemin de la libération des peuples et c'est sur ce chemin que le peuple de Cuba a avancé.

De nombreux peuples du monde marchent sur cette voie de la lutte sans répit et cruelle contre le pouvoir colonial et, chaque jour, de nouvelles machettes se dressent en divers points de divers continents pour dire à l'impérialisme que lorsque les raisonnements ne suffisent pas, la force du peuple est là et pour lui enseigner que, lorsque le peuple s'unit, il n'est pas au monde de force armée qui puisse le contenir. Une bataille peut l'arrêter, il peut être liquidé à un moment ou un autre, ses faiblesses exploitées, sa crédulité mise à profit, comme cela s'est passé dans le cas du héros infortuné du Congo, Patrice Lumumba, mais jamais il ne pourra stopper la marche des peuples et face à sa bestiale volonté de domination, face à son dessein d'annihiler tout ce qui est pur dans le monde, les Hommes se dressent... les Hommes se dressent sous la direction de gens qui brandissent le drapeau de Marti, Maceo et Gomez. Nous devons diriger notre regard et notre salut vers n'importe quel point du monde où ce drapeau se déploie et, face à l'impérialisme qui nous menace aujourd'hui avec autant de fureur qu'hier, avec autant d'envie de nous détruire qu'hier, qui prépare en silence sa nouvelle attaque en traître, nous avons recours à l'arsenal de toutes nos forces, de toute notre foi, nous brandissons les phrases de tous nos grands combattants qui représentent la volonté du peuple et nous y ajoutons ce qui est nouveau, dernier en date, ce que notre peuple a inventé au cours de la dernière étape de son expérience historique, pour le lancer et le lancer au visage de l'impérialisme: La patrie ou la mort, nous vaincrons."

"NOTRE BATAILLE DE TOUS LES JOURS EST LA PRODUCTION"

L'intention du gouvernement révolutionnaire de s'appuyer sur les travailleurs s'exprime dès l'appel à la grève générale lancé le 2 janvier de 1959 pour contrer les manoeuvres tendant à frustrer les guérilleros de leur victoire.

En janvier 59, un groupe de militants de l'organisation ouvrière du Mouvement 26-juillet prend en charge la direction de la CTC, la Confédération des Travailleurs de Cuba. Elle avait été mise en coupe réglée par des dirigeants appartenant à la mafia qui avaient soutenu Batista dès le coup d'Etat de 1952 et pendant toute la guerre.

Ces militants se fixent pour tâche de réorganiser la CTC qui s'appellera momentanément CTC-Révolutionnaire. Au cours du 24ème Conseil national qui se tient en septembre 59, le changement de ton chez les travailleurs est palpable. Ceux-ci décident de contribuer à la défense et consolidation de la Révolution et, en particulier, de suspendre les grèves pour ne pas affecter l'économie du pays.

Le 10ème Congrès de la Confédération ouvrière se tient en novembre 1959 et rassemble 3000 délégués. Il débat de la manière de rétablir la démocratie syndicale mise à mal par les dirigeants favorables à la dictature.

Le Congrès pose le problème de l'unité totale de la classe ouvrière et des mesures à prendre pour donner une impulsion au développement du pays dans le but d'en finir avec le chômage massif et d'élever le niveau de vie.

La question de l'union prédomine dans le rapport central, les interventions des délégués, les décisions, et les deux discours - d'ouverture et de clôture - très énergiques prononcés par Fidel Castro. Le Congrès confirme l'appui de l'organisation à la Révolution ainsi que son rejet des positions impérialistes nord-américaines et de la contre-révolution. Il décide en particulier de créer les milices ouvrières pour appuyer l'Armée Rebelle.

De plus, le congrès condamne la presse qui mène campagne contre le gouvernement, décide de renoncer à la grève et à toute autre action affectant la production, d'appuyer le plan de développement du gouvernement et d'y apporter une contribution par un prélèvement de 4% sur les salaires.

Le 16 juillet 1961, la direction nationale de la CTC-R décide de mettre en place le système d'émulation entre travailleurs et entre entreprises. Basé sur la qualité du travail, le dévouement, l'intérêt porté au travail volontaire, l'émulation permet au travailleur qui se distingue de bénéficier d'avantages matériels et d'un certain prestige dans la société. Le Che insistait beaucoup sur l'importance des "stimulants moraux".

C'est dans ce cadre qu'entre ce meeting organisé par la CTC - devenue "Centrale" des travailleurs de Cuba - et ses syndicats nationaux de branche à l'Hôtel Habana Libre, l'ancien Hilton, en hommage aux meilleurs ouvriers et techniciens, le 27 janvier 1963, au cours duquel le Commandant Guevara signale.

"Camarades,

Au nom du gouvernement révolutionnaire, des organisations

révolutionnaires fédérées, nous voulons saluer les ouvriers et techniciens qui représentent aujourd'hui l'esprit de la Cuba nouvelle et, en votre personne à vous tous, ici présents, ceux qui ont reçu des distinctions, qui se sont distingués parmi ceux qui se distinguent comme l'a signalé le camarade Lazaro, le peuple de Cuba tout entier. Ce meeting est la répétition, bien que sous une forme différente, d'autres meetings. Nous nous sommes déjà réunis avec les travailleurs de divers secteurs pour leur exprimer notre reconnaissance et faire parvenir celle de tout le peuple de Cuba aux camarades qui s'étaient distingués dans le travail pour l'édification du socialisme.

Ces meetings ont, camarades, une signification spéciale: Nous sommes ici aux côtés de la classe ouvrière, de la classe qui décide de l'avenir du pays et qui édifie, en ce moment, la forme particulière de démocratie qui caractérise notre stade de développement, c'est-à-dire, la dictature du prolétariat. La classe ouvrière a une mission fondamentale: diriger l'édification du socialisme, développer au maximum les capacités de notre Etat et s'éteindre en tant que classe au moment où les classes disparaîtront, où les contradictions disparaîtront et où nous entrerons dans la société communiste. (Applaudissements)

Néanmoins, aujourd'hui, il nous faut souligner une contradiction qui est intéressante, symptomatique et, en même temps, un peu alarmante: Quel est le devoir fondamental de la classe ouvrière? Par quel moyen l'Etat socialiste va-t-il se créer? Il est clair que c'est par le travail. Il est clair que le travail va créer les richesses, apporter de nouvelles richesses à notre Etat, lui donner de nouvelles caractéristiques pour changer son aspect actuel. En conséquence, le travail doit être le signe distinctif du révolutionnaire et le travail doit être pour tous le devoir fondamental. Et qu'avons-nous vu aujourd'hui, camarades? Je ne sais pas si vous l'avez remarqué comme moi, lorsque nous serrions la main des vingt-cinq représentants des divers syndicats qui ont eu l'honneur de représenter tous leurs camarades. Nous avons vu beaucoup d'émotion, quelques larmes d'émotion et nous avons vu beaucoup de cheveux blancs; des cheveux blancs qui représentent toute une vie de travail, toute une vie consacrée à la Révolution, aux idées de la Révolution, à l'édification du socialisme."

"IL NE SUFFIT PAS DE SOUHAITER BONNE CHANCE A L'AGRESSE, IL FAUT PARTAGER SON SORT"

"Il y a quelque chose dont les peuples opprimés ont besoin, c'est la solidarité". En prononçant ces mots le 24 avril 1959 à Central Park à New York durant son séjour aux Etats-Unis, Fidel Castro définit une constante de la politique extérieure de la Révolution Cubaine.

Sur la liste des peuples qui ont besoin de cette solidarité se trouve celui du Vietnam du Sud, où l'armée nord-américaine installe ses soldats à partir de décembre 1961.

En juillet 1963, le Che se réunit avec le représentant du Front de libération du Vietnam du Sud à La Havane et avec le représentant du Vietnam aux festivités du 26 juillet. Ce dernier lui remet un petit drapeau du FLN qui restera en permanence sur son bureau au Ministère des Industries.

Le 25 septembre 1963, se crée le Comité cubain de solidarité avec le Vietnam du Sud. Il est dirigé par une des deux femmes qui ont participé à l'attaque de la caserne Moncada, Melba Hernandez.

Une semaine de solidarité avec le peuple du Vietnam du Sud se tient à la mi-décembre et le Che prononce le discours du meeting organisé à cette occasion, le 20 décembre, au théâtre de la CTC. Vo Dong Giang, chef de la mission du Front National de Libération de Vietnam du Sud prend la parole à ce meeting.

Le Vietnam, est déjà aux yeux du Che une leçon pour le monde...

"Nous ne savons pas quand nous pourrions saluer la libération définitive du Vietnam du Sud. Nous ne pouvons pas dire non plus quand la libération de chacun des peuples qui luttent les armes à la main aujourd'hui pour leur liberté, se produira.

Oui, nous savons que le résultat de la lutte sera de manière certaine la liberté des peuples et que, plus ceux-ci la mèneront avec une plus grande énergie, avec plus d'enthousiasme et plus de confiance, plus court sera le laps de temps pendant lequel toute la population devra subir la violence du pouvoir oppresseur.

Et de nombreux peuples d'Amérique sont mûrs pour la Révolution. Pas seulement ceux qui, aujourd'hui, ont entamé leur lutte. Certains ne l'ont pas encore entamée et, néanmoins, ils sont en train d'aiguiser patiemment leurs machettes parce qu'ils savent que l'heure approche. Ils savent que l'impérialisme nord-américain interviendra en Amérique mais ils savent aussi que plus il y aura de fronts simultanés, plus le combat sera difficile (pour lui) et que, aujourd'hui, ce ne sont pas des pays qui sont en cause, de la même manière que Cuba n'est pas un pays dans cette région du monde, c'est une portion d'un seul pays et c'est, de plus, un symbole pour toute l'Amérique.(applaudissements)

Ainsi, chaque peuple qui entame sa lutte, commence aussi à creuser la tombe de l'impérialisme et mérite tout notre appui et nos applaudissements."

Cette solidarité avec le Vietnam s'est traduite par l'hommage rendu au peuple du Vietnam dans le fameux message aux peuples du monde que le Che a adressé à la revue *"Tricontinental"* et qui a constitué un supplément spécial paru le 16 avril 67 avant même que le 1er numéro de la revue ne sorte des presses. Le Che y fixait pour tâche aux peuples du Tiers Monde, la création *"du deuxième ou du troisième Vietnam"* alors que les raids des B-52 nord-américains sur la République Démocratique du Vietnam étaient particulièrement intenses et que le Front National de Libération du Vietnam du Sud avait déjà établi des zones libérées.

Cette année 1967 portait à Cuba le nom de "Année du Vietnam Héroïque".

Dès le 2 janvier 1966, le premier ministre cubain, Fidel Castro avait lancé " pour le Vietnam, nous sommes disposés à verser notre sang" (phrase qu'il réitérera le 28 septembre 73 et le 3 septembre 79).

Des Cubains - médecins et autres - s'étaient portés volontaires pour aider le Vietnam dès le début des bombardements, en février 1965.

Des médecins cubains travaillent effectivement au Vietnam sous les bombes. Il ne tenait qu'aux autorités vietnamiennes - qui ont préféré ne pas recourir à une aide en hommes - que des Cubains partent comme combattants, l'offre ayant été réitérée à de très nombreuses reprises par le gouvernement.

Le 4 mars 1969, Cuba qui a des relations diplomatiques avec la République Démocratique du Vietnam depuis 1960, établit une ambassade au Vietnam du Sud et Fidel Castro sera le seul chef d'Etat du monde à se rendre au Sud pendant la guerre, en septembre 1973.

La station d'ondes courtes de Cuba diffuse à partir de 1969 un programme spécial en anglais sous le nom de "La voix du Vietnam" destiné aux Etats-Unis. Deux mille cinq cents programmes seront ainsi diffusés entre 1969 et 1976.

Ces émissions sont réalisées par des Vietnamiens résidant à Cuba et ont pour but d'informer les Nord-américains sur le déroulement de la guerre et de donner des éléments aux mouvements pacifistes. Leur impact est grand en particulier parce qu'elles donnent régulièrement la liste des soldats nord-américains morts, blessés ou faits prisonniers et dit la vérité sur les combats.

Ta Thi Kieu, héroïne de l'Armée de Libération du Sud signale lors d'une visite qu'elle effectue à Cuba au lendemain de la guerre qu'outre le riz vietnamien, les combattants portaient dans leur sac à dos le sucre donné par Cuba et commente : "*Nous portions ce sucre avec le sentiment qu'il nous donnait de la force et nous encourageait à continuer à lutter contre les impérialistes yankee*".

Main tendue que le Vietnam n'oubliera pas: lors de sa visite à Cuba, en décembre 1975, le général Vo Nguyen Giap se rend dans la ville de Santa Clara et écrit à Che Guevara, une "*lettre au cher compagnon d'armes que je ne connaîtrai jamais*". Il y souligne:

"Si aujourd'hui, nous avons pu te voir ici, te donner une forte accolade, converser avec toi et t'ouvrir notre coeur! Quel joie immense nous aurions ressentie! Tu sais, camarade Che, que nous ressentons un amour, une douleur et une émotion infinie lorsque nous nous souvenons de toi ?"

Il ajoute plus loin:

"Aujourd'hui, les peuples d'Asie, d'Afrique, d'Amérique Latine et du monde entier se lèvent de manière impétueuse et sont en train de créer: deux, trois et de nombreux Vietnam; deux, trois et de nombreuses Cuba !"

Plus récemment, lorsque les grandes difficultés ont commencé à Cuba, à la suite de la disparition de l'Union Soviétique, des campagnes populaires de collecte de riz et de matériel scolaire ont été organisées au Vietnam pour Cuba et le gouvernement vietnamien a multiplié les déclarations d'appui au gouvernement cubain.

Fidel Castro a réalisé une visite que l'on peut qualifier de triomphale au Vietnam en décembre 95 et à cette occasion, les autorités vietnamiennes ont rappelé que Cuba et des Cubains avaient apporté leur aide aux pires moments de la guerre.

LE CADRE EST UN CREATEUR

Dès la guérilla, le Che insiste sur l'importance que revêt celui qui est chargé de mener les autres au combat. Lorsque les balles ont été remplacées par le travail quotidien et que la bataille est l'industrialisation du pays, il continue à défendre ce critère.

Tous les témoignages concordent sur les méthodes de travail d'Ernesto Guevara en tant que dirigeant et avec les dirigeants qu'il avait sous ses ordres: La Révolution avait besoin de cadres qui soient des moteurs et non des courroies de transmission. A leur niveau, ils devaient appliquer la même méthode: recourir à une participation plus grande des travailleurs à la direction des entreprises - la discussion collective donne plus d'autorité - et s'imposer par l'exemple.

Les cadres devaient être des hommes de terrain. Au Ministère des Industries, ils devaient se rendre au moins une fois tous les 15 jours dans les entreprises dont ils étaient chargés.

Une fois que le cadre avait été nommé sur la base d'une argumentation solide et qu'il avait grimpé les échelons, le Che était très exigeant mais la critique était directe, immédiate, franche, comme les félicitations pour de bons résultats.

Che Guevara s'appliquait cette même discipline. Dans les réunions au ministère, il ne présidait pas, s'asseyait en milieu de table et de nombreux témoins soulignent sa qualité d'écoute. Il n'oubliait pas les failles qu'il y avait dans son propre travail. Le soir, lorsqu'il quittait son bureau, il avait coutume de dire à son chef de cabinet : "*Demain, nous essaierons d'être un peu plus révolutionnaires.*"

Lorsqu'il est invité du programme "Information publique" de la télévision cubaine, le 25 février 1964, il traite de ces questions :

"Nos directeurs, nos directeurs de la production, administrateurs, directeurs d'entreprises, qui occupent n'importe quelle charge, doivent avoir la capacité nécessaire pour faire les analyses économiques minima qui leur permettent de se placer sur un terrain idéal - un terrain hors de la réalité - seulement avec les données, concevoir un schéma de production et prendre les décisions et de plus, prévoir l'avenir et prendre des décisions pour l'avenir.

Sans cela, il n'est pas de dirigeant véritable. En même temps, ils doivent être en contact permanent et continu avec les masses et, de plus, camarades, effectuer un travail physique: C'est très bon, cela permet d'avoir un meilleur contact avec les masses et d'aller contre cette tendance un peu naturelle de l'homme qui

s'assied ici sur cette "petite chaise" , plus encore s'il a hérité du bureau d'un ancien grand industriel. Il a l'air climatisé, un thermos d'eau froide et une certaine tendance à laisser fermée la porte du bureau pour que l'air chaud ne le gêne pas, ce type de dirigeant, oui, n'a aucune valeur, il faut en finir avec eux.

Et il est bien clair - je veux que cela soit bien clair - que ces deux choses doivent être à la fois parfaitement unies et, à la fois, parfaitement différenciées: Un dirigeant qui ne travaille pas avec les masses, n'est pas un dirigeant. Un dirigeant qui n'est pas capable, dans la production, ici, dans l'économie - un administrateur est un dirigeant de l'économie à son niveau - qui n'est pas capable de prendre des décisions sur la production de son entreprise, n'est pas non plus un dirigeant. Il faut conjuguer ces deux choses constamment.

Nos administrateurs sont issus, dans une large majorité - si ce n'est dans la totalité - de la classe ouvrière, c'est à dire que le contact avec les masses est pour eux une chose élémentaire; une de ces choses sur lesquelles il ne devrait pas avoir à insister, si ce n'était ces tendances qui se développent lorsque l'on s'assoit sur la "petite chaise".

Mais, il faut beaucoup insister et revenir à l'autre aspect de la question: on ne peut diriger si on ne sait pas analyser. Et on ne peut analyser si on ne dispose pas de données véritables. Il n'est pas de données véritables sans un système qui recueille les données fiables, pas de système qui recueille des données fiables sans tout un système de statistiques avec des hommes habitués à recueillir des données et à les transformer en chiffres. C'est donc une tâche essentielle et grâce à son accomplissement, on pourra alors arriver à diriger l'usine. Ensuite, cette usine viendra s'intégrer à d'autres; à l'avenir, les petites usines se fondront en usines plus grandes, en entreprises ou dans le système d'organisation que nous aurons choisi alors, car tout cela est très changeant , et tout cela pourra se faire avec un minimum de gens se consacrant au travail de bureau, et avec un maximum de gens se consacrant à l'étude, à la science, se consacrant directement à la production.

L'avenir de toute l'industrie, l'avenir de l'humanité ne repose pas sur les gens qui remplissent des formulaires, il repose sur ceux qui construisent des machines et qui, entre autres, peuvent remplir des papiers ou pointer des cartes; sur les gens qui étudient les grands problèmes technologiques - ceux d'aujourd'hui et ceux de demain - et les résolvent; qui découvrent de nouvelles choses, qui apprennent à tirer de la nature de nouvelles choses. Nous devons donc avancer, au pas de charge, vers ce saut, vers cette révolution technique dont Fidel a parlé.

Mais, pour que tout cela puisse se faire, le travail quotidien, presque invisible, est nécessaire aujourd'hui: Passer de la page 4 du Manuel de 3ème année de primaire - niveau auquel se trouvent encore des gens - à la page 5 , puis à la 6, puis terminer le livre; continuer avec ceux de l'année supérieure puis ceux de l'année suivante et ensuite, de l'année suivante. Que celui qui peut brûler des étapes, le fasse; que celui qui ne peut pas, aille à sa vitesse normale. Que celui auquel cela coûte un effort plus grand, le fasse à un rythme inférieur à la normale si c'est nécessaire; mais que pas un seul jour ne nous trouve exactement au même niveau de connaissance que la veille, cela, nous ne pouvons nous le permettre.

Et cela, c'est, sous ses diverses facettes, la tâche fondamentale du peuple cubain tout entier: ouvriers, dirigeants de l'industrie, dirigeants de l'économie, dirigeants de l'Etat: étudier et, tous les jours, apprendre un peu, et, je crois, rien de plus."

JULIO CHAVIANO, UN CADRE AU MINISTERE DES INDUSTRIES

Combattant dans la troupe du Che dans l'Escambray, appelé ensuite à un poste de responsabilité lorsque celui-ci occupe la charge de Ministre des Industries, Julio Chaviano se souvient de la manière dont le Che travaillait:

"Le Che était un homme extraordinaire parce qu'il était à la fois très exigeant et très humain. Je vais vous raconter une anecdote toute simple qui montre quelle genre de personne était le Che. Lorsqu'il me fait venir à La Havane, pour diriger une entreprise nationalisée, j'amène ma famille, il nous donne un logement dans le quartier de Flores, j'avais le même salaire que lorsque j'étais capitaine de l'Armée Rebelle, un salaire très bas. Et, vraiment, je ne pouvais pas subvenir aux besoins de ma famille et déjeuner et dîner. Je commençais à travailler à 7 heures du matin et je travaillais jusqu'à minuit, une heure du matin, sans rentrer chez moi; donc, je ne mangeais ni à midi ni le soir parce que je n'avais pas d'argent. Tout simplement, ce que je gagnais, je devais le consacrer à mon foyer, à ma femme, à mes deux filles. Et, j'ai commencé à maigrir. Un jour, il me voit et il me demande si je suis malade. Je lui dis que non, que je n'ai pas le moindre problème. Il me dit :

- "Je le vois bien, tu as un problème, tu as maigri, tu es pâle, tu travailles beaucoup?"

- "Non, je travaille comme vous".

- "Travailler ne tue personne, c'est une bonne chose".

Mais, il a décidé de se renseigner et un jour, il m'appelle dans son bureau et il me dit: "Tu es un lâche, tu es en train de mourir de faim, mon pote, j'ai appris que tu ne manges ni à midi ni le soir parce que tu donnes chez toi ce que tu gagnes, et toi, tu ne manges pas; j'ai pris les mesures pour résoudre cette question".

Effectivement, le lendemain, le vice-ministre Arturo Guzman m'a appelé et m'a annoncé qu'on m'avait augmenté de 100 pesos afin que je puisse manger à midi et le soir dans un restaurant qui se trouvait au coin du bureau.

Le Che était quelqu'un de très sensible, de très humain, il voyait le problème, il n'y avait pas besoin de lui en parler, il le percevait.

Avec lui, il fallait dominer ce que l'on dirigeait. En premier lieu, il fallait connaître la technologie de l'usine dont on était le directeur, les stocks dont on disposait, il fallait connaître en détail les coûts de production et il fallait lutter pour la rentabilité. Il n'admettait pas qu'une entreprise ne soit pas rentable, qu'un directeur d'entreprise ne domine pas à la perfection les coûts et ne lutte pas pour les faire diminuer, c'était quelque chose de constant chez lui.

Régulièrement, il nous faisait passer des examens au Ministère, dans les conseils de direction. Il convoquait un conseil. On arrivait. Maîtres Santiesteban et Grabarosa qui étaient les avocats du ministère, étaient là. Il y avait une table et il fallait laisser son porte-document et entrer à la réunion les mains vides. Là, on vous donnait des petites feuilles, c'était jour d'examen: valeur des stocks, coûts de production, ceci, cela... On remettait la copie à la présidence, il était là, et à l'instant, tombait la note... Je me souviens de mon premier examen - j'étais combattant, je n'étais ni économiste ni directeur d'entreprise - lors de mon premier examen, j'ai eu 45 points. Complètement raté. Il a passé les copies en revue:

" - Julio Chaviano.

- présent, mon Commandant!

- 45 points. Qu'est-ce que tu en penses?

- une honte, mon Commandant...

- Non, honte, non. Tu sais que le prochain examen, si tu as moins de 70, ce n'est pas la peine que tu attendes, tu te lèves et tu t'en vas."

Il était très exigeant. Evidemment, la fois suivante, j'ai eu 85. Mais il y avait beaucoup de camarades qui, réellement, ne pouvaient pas faire face à la tâche qu'on leur avait confiée et lui, il ne leur en voulait pas, il ne les écrasait pas, il les faisait transférer sur des postes où ils pouvaient être utiles, sans les diminuer aux yeux des autres, sans les humilier, sans les détruire. En fonction de leurs capacités, il les faisait travailler à autre chose.

On a dit qu'il était un despote, c'est un mensonge ; qu'il avait mauvais caractère, mensonge! Qu'il était imbu de lui même, qu'il se mettait en avant, mensonge! Le Che était vraiment un homme exceptionnel pour notre siècle, c'était l'exemple de ce que doivent être les générations futures, il n'était pas de ce temps, vraiment.

Le premier à étudier infatigablement était le Che. Le petit matin le surprenait en train d'étudier et il étudiait aussi le matin tôt. Il avait des professeurs, des éminences de notre pays, en sciences, dans divers domaines, il se les était associés comme professeurs. Il exigeait de nous tous que nous étudions. C'est ainsi qu'il a créé l'Ecole d'administrateurs, l'Ecole de directeurs de notre Ministère, l'Ecole Lénine pour donner à des ouvriers une formation d'ingénieurs, grâce à des cours accélérés et intensifs. Il parlait du principe que nous devons acquérir une bonne formation. Nous devons nous former si nous voulions pouvoir diriger et faire une véritable révolution.

Il insistait sur le fait que, sans les mathématiques, sans la cybernétique, sans l'informatique, nous ne pourrions parvenir au développement. Il y a plus: le premier ordinateur qui est entré à Cuba - venant des Etats Unis, bien sûr - c'est le Che qui l'a fait apporter en 1962 au Ministère des Industries - un immense appareil de la première génération - pour commencer à travailler sur l'informatique.

C'est dire que ce qui nous semble aujourd'hui si naturel, c'est lui qui l'a introduit à Cuba, de la même manière qu'il est à l'origine de choses comme le travail volontaire, comme le Mouvement des innovateurs et des rationalisateurs, comme la récupération des matières premières; c'est le Che qui a été à l'origine de tous ces mouvements.

L'austérité était pour le Che comme une raison d'être. Je me souviens qu'un jour, j'ai déjeuné avec lui. Nous étions en réunion de travail, quatorze heures ont sonné et il m'a invité à manger avec lui, dans sa salle à manger, au Ministère des Industries et, je vais être sincère, je m'en frottai les mains d'avance. Je me suis dit: "Nom d'un chien, quelle aubaine!" Et l'aubaine était une assiette de farine de maïs, un morceau de patate douce et du corned-beef russe. J'ai pensé: "C'est bien le diable, ça et rien d'autre, de l'eau fraîche... Si c'est ça le repas du ministre, incroyable mais vrai!"

Qu'est ce qui vous impressionnait le plus du Che?

"Sa personnalité, sa manière de se projeter dans l'avenir et son humanisme, ces trois choses m'impressionnaient beaucoup. C'était un homme qui était capable de faire et faisait le plus naturellement du monde tout ce qu'il ordonnait. Il était incapable d'ordonner quelque chose qu'il n'était pas capable de faire... De plus, ce geste qu'il a eu envers Mimi, à Fomento, quand, faisant preuve d'indiscipline, elle s'est lancée, a pris part au combat, attrapé son Garand et qu'il lui en a fait le reproche, l'a disputée et quand il l'a vue pleurer, comment il s'est laissé attendrir, lui a caressé la tête , "moitié d'orange", la manière dont il a traité Mimi... Il faut être humain pour cela, on ne peut pas être, comme on essaie de le présenter maintenant, un ogre.

De plus, le Che plaisantait, il aimait la plaisanterie et il riait des plaisanteries, c'était quelqu'un comme toi et moi. Bien sûr, avec ses caractéristiques de Sud-américain, il n'avait pas dans le sang ce que nous avons, nous, les "latinos", il ne l'avait pas, c'était impossible, il était Sud-américain.

Néanmoins, il s'était très bien adapté au caractère des Cubains et il s'entendait bien avec nous, parfaitement bien, il aimait la manière de plaisanter des Cubains, il riait. Celui qui le mettait dans sa poche, c'était Camilo. Camilo faisait de lui ce qu'il voulait. Camilo lui jouait les pires tours et pour lui, tout ce que faisait Camilo était matière à rire, avec ce rire qu'il avait: "ho,ho,ho".

Le Che était comme ça, très humain, très juste.

Là, oui, avec celui qui était lèche-bottes, qui l'adulait, qui entendait se la couler douce ou tirer des avantages de son poste, il était implacable, implacable... Mais pour celui qui travaillait, qui faisait ce qu'il devait, qui faisait un effort même s'il ne portait pas ses fruits, mais qui faisait l'effort, il cherchait toujours une solution.

J'ai, du Che, le meilleur des souvenirs du monde."

" DES PAYS SI LOINTAINS ET SI PRESENTS..."

Comme tous les dirigeants cubains, Che Guevara garde un oeil sur le monde bien au delà de l'Amérique Latine. L'Algérie a conquis son indépendance mais l'Afrique Noire reste le terrain majeur d'affrontements. Une partie de son histoire se joue au Congo-Léopoldville où les parachutistes envoyés par la Belgique - l'ancienne métropole - interviennent le 24 novembre 1964 à Stanleyville. La presse avait dénoncé quelques jours avant que des avions nord-américains participaient au transfert des parachutistes vers le Congo.

Dans le discours qu'il prononce le 30 novembre 1964, à l'occasion du 6ème anniversaire du soulèvement de Santiago de Cuba, le Che signale que l'impérialisme se prépare à noyer dans le sang les nouvelles Cuba qui pourraient surgir. Il parle de l'Algérie, du Vietnam, en particulier du peuple du Vietnam du Sud, du Venezuela, du Guatemala et de la Colombie où des mouvements de guérilla se battent et ajoute:

"Maintenant, au Congo si loin de nous, et, pourtant, si présent, il y a une histoire que nous devons connaître et une expérience qui doit nous servir. L'autre jour, les parachutistes belges ont pris d'assaut Stanleyville, ont massacré un grand nombre de personnes, et, enfin, après les avoir tuées au pied de la statue de Lumumba, ils ont fait sauter la statue de l'ex-président du Congo.

Cela nous indique deux choses: Premièrement, la bestialité de l'impérialisme, bestialité qui n'a pas de frontière précise et qui n'appartient pas à un pays déterminé. Les hordes hitlériennes se sont conduites comme des bêtes féroces, les américains d'aujourd'hui se conduisent comme des bêtes féroces, les parachutistes belges se conduisent comme des bêtes féroces, comme les impérialistes français en Algérie parce que il est dans la nature de l'impérialisme de transformer les hommes en bêtes, d'en faire des bêtes féroces assoiffées de sang qui sont disposées à égorger, assassiner, détruire jusqu'à la dernière image d'un révolutionnaire, d'un partisan d'un régime qui s'est retrouvé sous leur botte et qui lutte pour la liberté.

Et la statue qui perpétue le souvenir de Lumumba - aujourd'hui détruite et reconstruite demain - nous rappelle aussi, avec l'histoire tragique de ce martyr de la Révolution mondiale, que l'on ne peut pas faire confiance à l'impérialisme, même pas un tout petit peu, en rien. C'est sous la bannière des Nations Unies que Lumumba a été assassiné au Congo. Et ce sont ces Nations Unies-là dont les Etats-Unis prétendaient qu'elles viennent inspecter notre territoire, ces Nations Unies-là!"

AUX NATIONS-UNIES: UN DISCOURS MEMORABLE

Ernesto Guevara, a représenté Cuba à de nombreuses conférences internationales de même qu'il a effectué en tant qu'officiel cubain des voyages importants.

De nombreux accords internationaux - en particulier commerciaux - passés par Cuba portent sa signature.

Dès juin 1959, il préside une délégation cubaine qui se rend au Moyen Orient, en particulier dans l'Egypte de Nasser, puis en Inde, en Thaïlande, au Japon, en Indonésie, au Pakistan et à Ceylan (actuel Sri Lanka), au Soudan, au Maroc et en Yougoslavie. Il en revient en septembre, avec la satisfaction d'avoir constaté que Cuba a cessé d'être une abstraction pour le monde et souligne la communauté d'intérêts des travailleurs de la planète.

En Octobre 1960, il part en délégation pour l'Union Soviétique, se rend en Chine où Mao Ze Dong le salue et en Corée du Nord, avant de revenir en URSS d'où il se rend quelques jours en République Démocratique Allemande, un voyage de deux mois. Il souligne à la télévision à propos de son séjour en Union Soviétique où il assiste au défilé de l'anniversaire de la Révolution d'Octobre:

"Lorsque les gens nous ont reconnu sur la Place Rouge, les vivats à Cuba étaient assourdissants. Cela a peut-être été un des moments les plus émouvants de notre voyage".

En juillet 63, il représente Cuba aux festivités pour le premier anniversaire de l'indépendance algérienne. Il reste en Algérie du 3 au 18 juillet. Il retourne en Algérie en décembre 64 où Frantz Fanon l'interviewe pour "Révolution Africaine". C'est de ces voyages que naîtra la première mission médicale cubaine à l'étranger. Partis en 1965, les médecins cubains travailleront en particulier à Mostaganem, dont l'hôpital portera plus tard le nom de "Che Guevara".

Le Che se rend au Mali fin décembre 1964 et en part le 1er janvier 1965 pour le Congo où il est reçu par le président Massemba Débat et rencontre le dirigeant indépendantiste angolais Agostiño Neto ainsi que Laurent Désiré Kabila. Puis c'est la Guinée, le Ghana de Nkrumah qu'il rencontre, le Dahomey (actuel Bénin) d'où il revient en passant de nouveau par l'Algérie. Il dénonce dans une interview à "Alger ce soir" le fait que l'impérialisme a gravement divisé l'Afrique.

Il retourne de nouveau en Chine début février avant de se rendre en Tanzanie où des dirigeants africains demandent à Cuba, par son intermédiaire, une aide en armes et en entraînement militaire. Il propose alors que l'entraînement se fasse non à Cuba mais en territoire congolais. Il insiste sur la nécessité de créer un front commun contre l'impérialisme nord-américain, en particulier lorsqu'il prend la parole à Alger au Second séminaire économique de solidarité afro-asiatique. Entre temps, il s'est rendu deux autres fois en République Arabe Unie. C'est donc un voyage de près de trois mois cette fois qui le voit revenir à La Havane le 15 mars 1965.

Quant aux conférences internationales à la tribune desquelles il prend la parole au nom de Cuba, se trouve le CIES, le Conseil Interaméricain Economique et social qui se tient à Punta del Este en Uruguay. Le 25 mars 1964, il intervient à Genève devant la Conférence Mondiale sur le commerce et le développement. Il y dénonce les multiples agressions nord-américaines contre Cuba en particulier contre son commerce.

Mais, la tribune la plus importante depuis laquelle il a fait entendre la voix de Cuba, est celle des Nations Unies, le 11 décembre 1964, devant la 19ème Assemblée Générale. Un discours historique...

(Applaudissements)

"Monsieur le président, Messieurs les délégués,

La délégation de Cuba à cette Assemblée est heureuse de remplir, tout d'abord l'agréable devoir de saluer l'entrée de trois nouvelles nations au sein de celles qui débattent ici des problèmes du monde. Nous saluons donc, en la personne de son président et de leurs premiers ministres, les peuples de Zambie, du Malawi et de Malte et nous formulons des souhaits pour que ces pays se joignent dès le début au groupe des Nations Non Alignées qui luttent contre l'impérialisme, le colonialisme et le néo-colonialisme.

Nous félicitons également le président de cette Assemblée dont la nomination à une charge aussi élevée a une signification particulière car elle reflète cette nouvelle étape de victoires retentissantes des peuples d'Afrique qui, hier encore soumis au système colonial de l'impérialisme sont aujourd'hui, dans leur immense majorité devenus des Etats souverains faisant un usage légitime de leur libre détermination. L'heure de la fin du colonialisme a sonné et des millions d'habitants d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine, se dressent pour aller à la rencontre d'une nouvelle vie et font appliquer leur droit le plus strict à l'autodétermination et au développement indépendant de leurs nations. Nous vous souhaitons, Mr le Président, plein succès dans la réalisation de la tâche que les pays membres vous ont confiée.

Cuba vient faire connaître sa position sur les points les plus importants en débat et elle le fera avec tout le sens de la responsabilité qu'implique le fait de monter à cette tribune, mais, en même temps, en remplissant le devoir incontournable de parler en toute clarté et en toute franchise.

Nous aimerions voir cette Assemblée se réveiller et avancer, que les commissions commencent leur travail et qu'elles ne s'arrêtent pas à la première confrontation. L'impérialisme veut faire de cette réunion une vaine joute oratoire au lieu de résoudre les graves problèmes du monde. Nous devons l'en empêcher. On ne

doit pas se souvenir à l'avenir de cette Assemblée seulement pour son numéro: dix-neuf. Nos efforts visent ce but.

Nous nous sentons en droit et dans l'obligation de le faire car notre pays est un des points constants de friction, un des endroits où les principes sur lesquels reposent le droit des petits pays à leur souveraineté, est mis à l'épreuve jour après jour, minute après minute, et, en même temps, un des bastions de la liberté du monde situé à quelques pas de l'impérialisme américain, afin de démontrer par son action, par son exemple quotidien que les peuples, oui, peuvent se libérer et oui, peuvent conserver leur liberté dans les conditions actuelles dans lesquelles vit l'Humanité.

Parmi tous les problèmes brûlants qui doivent être abordés par cette Assemblée, il en est un qui a, pour nous, une signification particulière et dont nous pensons que la définition doit être arrêtée de manière à ce que personne ne puisse avoir le moindre doute: la coexistence pacifique entre pays à régime sociaux et économiques différents. Le monde a beaucoup avancé dans ce domaine mais l'impérialisme - nord-américain surtout - a voulu faire croire que la coexistence pacifique est réservée à l'usage exclusif des grandes puissances de la planète. Nous disons ici la même chose que notre président au Caire et qui, ensuite, a été consigné dans la Déclaration de la Seconde conférence des chefs d'Etat et de gouvernement des pays Non Alignés: La coexistence pacifique ne peut s'établir seulement entre les puissants si l'on entend garantir la paix du monde, la coexistence pacifique doit s'exercer entre tous les Etats, indépendamment de leur taille, des relations qu'ils ont entretenues auparavant dans l'Histoire, et des problèmes qui ont pu surgir entre certains d'entre eux à un moment donné.

Actuellement, dans de multiples cas, le type de coexistence pacifique à laquelle nous aspirons est inexistante. Le royaume du Cambodge s'est vu, seulement parce qu'il a adopté une attitude neutre et ne s'est pas soumis aux machinations de l'impérialisme américain, la cible d'attaques brutales lancées par trahison et parties des bases que les yankees ont au Vietnam du Sud. Le Laos, pays divisé, a été lui aussi, victime d'agressions de tout type. Son peuple a été écrasé sous les bombes, les Conventions signées à Genève violées et une partie de son territoire est en permanence en danger d'être attaquée par les forces impérialistes. La République Démocratique du Vietnam qui connaît ces agressions comme peu de peuples de la Terre, a vu une fois de plus ses frontières violées, des bombardiers et des chasseurs ennemis attaquer ses installations, les navires de guerre nord-américains violer ses eaux territoriales pour attaquer les postes de sa marine. En ce moment même, la menace de voir les va-t-en-guerre nord-américains étendent ouvertement le conflit qu'ils mènent depuis des années contre le peuple du Vietnam du Sud, à son territoire et son peuple pèse sur la République Démocratique du Vietnam...

En tant que marxistes, nous avons soutenu que la coexistence pacifique entre nations n'englobe pas la coexistence entre exploités et exploités, entre oppresseurs et opprimés. Le droit à la pleine indépendance contre toutes les formes d'oppression coloniale a été proclamé au sein même de cette organisation. C'est pourquoi nous exprimons notre solidarité avec les peuples encore colonisés de la Guinée dite portugaise, de l'Angola ou du Mozambique, massacrés parce qu'ils ont commis le délit d'exiger leur liberté, et nous sommes prêts à les aider dans la mesure de nos possibilités en vertu de la déclaration du Caire.

Nous exprimons notre solidarité envers le peuple portoricain et son grand dirigeant, Pedro Albizu Campos (applaudissements) qui, dans un geste hypocrite de plus, a été mis en liberté à l'âge de 72 ans, alors qu'il n'a presque plus l'usage de la parole, qu'il est paralysé, après avoir passé toute une vie en prison. Albizu Campos est un symbole de l'Amérique, encore irrédimée mais indomptée. Des années et des années d'incarcération, des pressions presque insupportables en prison, la torture mentale, l'isolement, la séparation totale vis à vis de son peuple et de sa famille, l'insolence du conquérant et de ses laquais sur la terre qui l'avait vu naître, rien n'a pu le faire plier. La délégation de Cuba rend au nom de son peuple un hommage d'admiration et de gratitude à ce patriote qui contribue à rendre sa dignité à l'Amérique.

Les Nord-américains ont prétendu pendant des années faire de Porto Rico le miroir d'une culture hybride; hispanophone avec des inflexions en anglais, hispanophone avec le dos muni d'une charnière pour se courber devant le soldat yankee. Des soldats portoricains ont été employés comme chair à canon dans les guerres de l'empire, comme en Corée, et même pour tirer sur leurs frères, comme cela a été le cas lors du massacre perpétré par l'armée américaine, il y a quelques mois, contre le peuple sans défense de Panama - une des plus récents forfaits de l'impérialisme yankee.

Néanmoins, malgré cette énorme violation de sa volonté et de son destin historique, le peuple de Porto Rico a conservé sa culture, sa latinité, son sentiment national, qui démontrent en soi la volonté irréductible d'indépendance qui vit dans les masses de cette île latino-américaine...

Au cours de l'intervention qu'il a faite, lors de sa première visite aux Nations Unies, le camarade Fidel Castro (applaudissements) a signalé que tout le problème de la coexistence entre les nations se résumait au

problème de l'appropriation indue des richesses d'autrui et a lancé l'appel suivant: "Que cesse la philosophie du pillage et la philosophie de la guerre cessera". La philosophie du pillage, non seulement n'a pas cessé mais elle se maintient, plus forte que jamais; c'est pourquoi ceux-là mêmes qui ont utilisé le nom des Nations-Unies pour assassiner Lumumba, assassinent aujourd'hui des milliers de Congolais, au nom de la défense de la race blanche.

Comment pourrions-nous oublier la manière dont l'espoir que Patrice Lumumba avait placé dans les Nations Unies a été trahi? Comment pourrions-nous oublier les manigances et les manoeuvres qui ont eu lieu lors de l'occupation de ce pays par les troupes des Nations Unies, sous les auspices desquelles les assassins du grand patriote africain ont agi dans l'impunité?

...Monsieur le président, une des questions fondamentales de cette conférence est le désarmement total et complet. Nous sommes d'accord pour un désarmement total et complet; nous sommes favorables, de plus, à la destruction totale des arsenaux nucléaires et nous appuyons la tenue d'une conférence de tous les pays du monde chargée de réaliser cette aspiration des peuples. Le premier ministre a signalé, dans son intervention devant cette Assemblée, que les courses aux armements ont toujours mené à la guerre. Il y a de nouvelles puissances nucléaires dans le monde, la possibilité d'une confrontation croît.

Nous considérons qu'une conférence de ce type est nécessaire dans le but de parvenir à la destruction totale des armes nucléaires et, comme première mesure, à l'interdiction totale des essais nucléaires. En même temps, l'obligation de tous les pays de respecter les frontières actuelles des autres Etats, de n'exercer aucune pression même avec des armes conventionnelles, doit être clairement établie. En unissant notre voix à celle de tous les pays du monde qui demandent le désarmement général et complet, la destruction de tous les arsenaux nucléaires, la cessation absolue de la fabrication de tout type d'arme nucléaire et des essais nucléaires de n'importe quel sorte, nous croyons nécessaire de préciser que, de plus, l'intégrité territoriale des pays doit être respectée et le bras armé de l'impérialisme, non moins dangereux parce qu'il brandit des armes conventionnelles, arrêté. Ceux qui ont assassiné des milliers de Congolais sans défense, n'ont pas eu recours à l'arme atomique; ce sont des armes conventionnelles employées par l'impérialisme qui ont été la cause de tant de morts.

...Même si l'application des mesures que nous préconisons rendaient caduque cette allusion, il est bon de souligner que nous ne pouvons signer aucun pacte régional de dénucléarisation tant que les Etats-Unis possèdent des bases d'agression sur notre territoire, à Porto Rico, Panama, et dans d'autres pays latino-américains où ils se considèrent en droit d'installer, sans aucune restriction, des armes tant nucléaires que conventionnelles. Et cela sans compter que les dernières résolutions de l'OEA contre notre pays, qui pourrait être attaqué en vertu du Traité de Rio, rendent nécessaires la possession de tous les moyens défensifs à notre portée.

Nous croyons que, si la conférence dont nous parlions, parvenait à atteindre tous ses objectifs, chose difficile, malheureusement, elle serait la plus importante de l'histoire de l'Humanité.

...C'est seulement sommairement que nous aborderons les questions du développement économique et du commerce international qui ont une place importante dans l'ordre du jour. Cette année même a eu lieu la Conférence de Genève et de très nombreux points liés à ces aspects des relations internationales y ont été abordés. Les avertissements et les prédictions de notre délégation se sont vus pleinement confirmés pour le plus grand malheur des pays économiquement dépendants.

...En ce qui concerne Cuba, nous voulons signaler que les Etats-Unis d'Amérique n'ont pas appliqué les recommandations explicites de cette Conférence et, récemment, le gouvernement nord-américain a interdit la vente de médicaments à Cuba, mettant bas le masque d'humanitarisme derrière lequel il avait voulu cacher le caractère d'agression que revêt le blocus exercé contre le peuple cubain. D'autre part, nous soulignons une fois de plus que les maux dus au colonialisme qui stoppent le développement des peuples ne se traduisent pas seulement dans les relations politiques; la dite détérioration des termes de l'échange n'est rien d'autre que le résultat de l'échange inégal entre les pays producteurs de matières premières et les pays industrialisés qui dominent les marchés et imposent la justice apparente d'un échange égal en valeurs.

Comme l'a dit Fidel Castro:

" Tant que le concept de souveraineté sera une prérogative des nations et des peuples indépendants et un droit de tous les peuples, nous n'accepterons pas que notre peuple en soit privé. Tant que le monde sera régi par ces principes, tant que le monde sera régi par ces concepts et qu'ils seront valables dans le monde entier, parce qu'ils sont universellement reconnus et établis par les peuples, nous n'accepterons pas que l'on nous supprime un seul de ces droits, nous ne renoncerons à aucun de ces droits."

Le secrétaire général des Nations Unies, U Thant, a compris nos arguments. Néanmoins, les Etats-Unis ont prétendu établir une nouvelle prérogative arbitraire et illégale: celle qui permet de violer l'espace aérien

de n'importe quel petit pays. C'est ainsi que des U-2 et d'autres avions-espions ont survolé notre patrie et naviguent en toute impunité dans notre espace aérien. Nous avons lancé tous les avertissements possibles pour que les violations de notre espace aérien cessent, de même que les provocations que les marines yankee montent contre les postes de surveillance dans la zone de Guantanamo, les vols en rase-mottes au dessus de nos bateaux ou de navires d'autres nationalités dans les eaux internationales, les attaques pirates contre des bateaux battant divers pavillons ainsi que les infiltrations d'espions, de saboteurs et l'introduction d'armes dans notre pays.

Nous voulons construire le socialisme, nous avons affirmé notre appui à ceux qui luttent pour la paix; nous avons affirmé notre appartenance au groupe des pays Non Alignés bien que nous soyons marxistes-léninistes parce que les Non Alignés, comme nous, luttent contre l'impérialisme. Nous voulons la paix, nous voulons édifier une vie meilleure pour notre peuple et c'est pour cela que nous refusons au maximum de tomber dans les provocations orchestrées par les yankees, mais nous connaissons la mentalité de leurs gouvernants: Ils veulent nous faire payer très cher le prix de cette paix. Nous répondons que ce prix ne saurait aller au delà des frontières de la dignité.

Et Cuba réaffirme une fois de plus, son droit à avoir sur son territoire, les armes de son choix et son refus de reconnaître le droit de quelque puissance que ce soit, si forte soit-elle, de violer son sol, ses eaux territoriales ou son espace aérien.

Si devant une assemblée, Cuba contracte des obligations à caractère collectif, elle les remplira fidèlement. (*applaudissements*) Tant que cela ne sera pas le cas, elle maintient pleinement ses droits comme n'importe quelle autre nation.

Face aux exigences de l'impérialisme, notre premier ministre a avancé les cinq points nécessaires pour l'établissement d'une paix solide dans les Caraïbes. Ces points sont les suivants:

- Un: cessation du blocus économique et de toutes les mesures de pression commerciales et économiques que les Etats- Unis exercent aux quatre coins du monde contre notre pays.

- Deux: Cessation de toutes les activités de subversion, du lancement ou de l'introduction d'armes et d'explosifs par mer ou air, de l'organisation d'invasions mercenaires, de l'infiltration d'espions et de saboteurs, actions qui, toutes, partent du territoire des Etats-Unis ou de quelques pays complices.

- Trois: Cessation des attaques pirates lancées depuis les Etats-Unis ou Porto Rico.

- Quatre: cessation de toutes les violations de notre espace aérien et de nos eaux territoriales par des avions et des navires de guerre américains.

- Cinq: Retrait de la base navale de Guantanamo et restitution du territoire cubain occupé par les Etats-Unis.

(*Applaudissements prolongés*)

Aucune de ses exigences élémentaires n'a été respectée et le harcèlement de nos forces depuis la base de Guantanamo se poursuit. Cette base est devenue un antre de malfrats et un tremplin pour l'introduction de ceux-ci sur notre territoire.

Nous fatiguerions cette Assemblée si nous faisons une liste moyennement détaillée de la quantité de provocations de tous types (parties de la base). Il suffit de dire que, les premiers jours de ce mois de décembre inclus, elles atteignent le chiffre de 1323, pour la seule année 1964.

La liste comprend des provocations mineures telles que les violations de la ligne de démarcation, le tir d'objets depuis le territoire contrôlé par les Américains, la réalisation d'actes d'exhibitionnisme de la part de Nord-américains des deux sexes, des insultes; il y en a d'autres qui ont un caractère plus grave comme les tirs à l'arme de petit calibre, la manipulation d'armes pointées sur notre territoire et des offenses faites à notre drapeau national; les provocations très graves sont: franchissement de la ligne de démarcation pour provoquer des incendies du côté cubain et tirs au fusil, faits qui se sont répétés 78 fois au cours de l'année, et ont abouti au résultat douloureux de la mort du soldat Ramon Lopez Peña, tué de deux tirs effectués par le poste nord-américain situé à 3,5 kilomètres de la côte sur la limite nord-est. Cette provocation très grave a eu lieu à 19h07, le 19 juillet 1964, et le Premier Ministre de notre gouvernement a souligné publiquement, le 26 juillet, que si un fait de ce type se répétait, nous donnerions l'ordre de repousser l'agression (*applaudissements*). En même temps, nous avons ordonné le retrait des lignes avancées des forces cubaines vers des positions plus éloignées de la ligne de démarcation et la construction de casemates adéquates.

1323 provocations en 340 jours, représentent approximativement 4 par jour. Seule une armée parfaitement disciplinée et de la force morale de la nôtre, peut supporter une telle accumulation d'actes d'hostilité sans perdre patience.

Quarante-sept pays réunis au cours de la Seconde Conférence des Chefs d'Etat et de gouvernement des Pays Non Alignés au Caire, ont souligné à l'unanimité:

"La Conférence, constatant avec préoccupation que les bases militaires étrangères constituent, dans la pratique, un moyen pour exercer des pressions sur les pays, et entravent leur émancipation et leur développement, selon leurs conceptions idéologiques, politiques, économiques et culturelles, déclare qu'elle appuie sans réserve les pays qui tentent d'obtenir la suppression des bases étrangères établies sur leur territoire et demande à tous les Etats d'évacuer immédiatement les troupes et les bases qu'ils ont dans d'autres pays.

La Conférence considère que le maintien par les Etats-Unis d'Amérique d'une base militaire à Guantanamo (Cuba) contre la volonté du gouvernement et du peuple de Cuba et contre les dispositions de la Conférence de Belgrade, constitue une violation de la souveraineté et de l'intégrité territoriale de Cuba.

La Conférence, considérant que le Gouvernement de Cuba se déclare disposé à résoudre son litige avec le Gouvernement des Etats-Unis d'Amérique à propos de la base de Guantanamo dans des conditions d'égalité, demande instamment au Gouvernement des Etats-Unis d'entamer des négociations avec le Gouvernement de Cuba afin d'évacuer cette base."

Le gouvernement des Etats-Unis n'a pas répondu à cette exhortation de la Conférence du Caire et prétend occuper indéfiniment par la force une portion de notre territoire, depuis lequel il lance des agressions comme celles que j'ai mentionnées.

...Nous voulons expliquer, une fois de plus, que notre préoccupation pour l'Amérique Latine se base sur les liens qui nous unissent: la langue que nous parlons, la culture que nous pratiquons, le maître commun que nous avons eu. Aucune autre cause ne nous anime lorsque nous souhaitons la libération de l'Amérique Latine du joug colonial nord-américain. Si certains des pays latino-américains ici présents, désiraient rétablir leurs relations avec Cuba, nous serions disposés à le faire sur des bases d'égalité et non avec l'idée que la reconnaissance du fait que nous sommes un pays libre est une concession à notre gouvernement, parce que nous avons payé cette reconnaissance de notre sang au cours des jours de la lutte pour la libération, nous l'avons acquise avec du sang lors de la défense de nos plages face à l'invasion yankee.

(Applaudissements nourris et prolongés)

Même lorsque nous rejetons toute tentative de nous attribuer de prétendues ingérences dans les affaires intérieures d'autres pays, nous ne pouvons nier la sympathie que nous ressentons envers les peuples qui luttent pour leur libération et nous devons remplir l'obligation de notre gouvernement et de notre peuple, d'exprimer fermement à la face du monde, que nous appuyons moralement et nous nous solidarisons avec les peuples qui luttent dans n'importe quelle partie du monde pour faire des droits à la souveraineté pleine et entière inscrits dans la Charte des Nations Unies, une réalité.

(Applaudissements)

Les Etats-Unis, oui, interviennent; ils l'ont fait tout au long de l'histoire en Amérique. Cuba connaît depuis la fin du siècle dernier cette vérité, mais la Colombie, le Venezuela, le Nicaragua et l'Amérique Centrale en général, le Mexique, Haïti, la République Dominicaine la connaissent aussi.

Ces dernières années, outre notre peuple, (les pays suivants) ont su ce qu'était une agression directe: Panama où les marines du Canal ont ouvert le feu sur le peuple sans défense; la République Dominicaine dont les côtes ont été violées par la flotte yankee afin d'empêcher l'explosion de la juste colère du peuple après l'assassinat de Trujillo et la Colombie dont la capitale a été prise d'assaut à la suite de la rébellion provoquée par l'assassinat de Gaitán. Des interventions dissimulées sont le fait de missions militaires qui prennent part à la répression intérieure, en organisant dans de nombreux pays, les forces qui sont employées dans ce but et en participant à tous les coups d'Etat, les "coups de gorille" qui ont eu lieu si souvent ces derniers temps dans notre continent.

Concrètement, des forces nord-américaines interviennent directement dans la répression contre les peuples du Venezuela, de la Colombie et du Guatemala qui luttent, les armes à la main, pour leur liberté. Dans le premier des pays que nous avons nommés, non seulement elles servent de conseillers à l'armée et à la police, mais elles dirigent aussi les génocides perpétrés depuis les airs contre la population paysanne de grandes zones où opère la guérilla et les compagnies yankees installées dans ces endroits exercent des pressions de tout type pour que l'ingérence directe augmente.

Les impérialistes préparent la répression contre les peuples d'Amérique et ils sont en train de créer l'internationale du crime. Les Etats-Unis interviennent en Amérique au nom de la défense des institutions libres.

Le jour arrivera où cette Assemblée acquerra encore plus de maturité et demandera au gouvernement des Etats-Unis des garanties pour les Noirs et Latino-américains qui vivent dans ce pays, et qui sont, en majorité, Nord-américains d'origine ou d'adoption. Comment celui qui assassine ses propres enfants et les discrimine jour après jour pour la couleur de leur peau, qui laisse en liberté les assassins de Noirs, et, de plus, les

protège tandis qu'il réprime les Noirs lorsqu'ils exigent le respect de leurs droits d'Hommes libres, peut-il s'ériger en gendarme de la liberté? Nous comprenons qu'aujourd'hui, l'Assemblée n'est pas en mesure de demander des comptes sur ces faits, mais il doit être clair que le gouvernement des Etats- Unis n'est pas un gendarme de la liberté mais un continuateur de l'exploitation et de l'oppression des peuples du monde et d'une bonne part de son propre peuple. (Applaudissements)

... Comme la Seconde Déclaration de La Havane le signale, aucun peuple d'Amérique Latine n'est faible parce qu'il est partie prenante d'une famille de 200 millions de frères, qui souffrent de la même misère, éprouvent les mêmes sentiments, ont le même ennemi, rêvent tous d'un même avenir meilleur et peuvent compter sur la solidarité de tous les hommes et toutes les femmes honnêtes du monde. Ce sont les masses affamées d'indiens, de paysans sans terre, d'ouvriers exploités, qui vont écrire cette épopée qui est à nos portes; ce sont les masses progressistes, les intellectuels brillants, qui sont si nombreux sur nos terres souffrantes d'Amérique Latine, qui vont l'écrire. C'est une lutte de masses et d'idées que cette épopée que nos peuples maltraités et méprisés par l'impérialisme, nos peuples inconnus jusqu'à présent et qui commencent à l'empêcher de dormir tranquilles, vont mener à bien. Ils nous considéraient comme du bétail impuissant et soumis, et ils commencent à avoir peur de ce bétail, bétail immense de 200 millions de latino-américains dans lesquels le capital monopoliste yankee perçoit déjà ceux qui creuseront sa tombe. Ils marquent avec précision d'un bout à l'autre du continent, l'heure de leur retour à leur identité, l'heure qui s'est choisie elle-même.

Maintenant, ces masses anonymes de cette Amérique de couleur, sombre et taciturne, qui chante sur tout le continent avec la même tristesse et la même désillusion; maintenant, c'est elle qui entre définitivement dans sa propre histoire; elle commence à l'écrire de son sang; elle commence à souffrir et à mourir parce que, maintenant, dans les campagnes et les montagnes d'Amérique, sur les flancs de ses Sierras, dans ses plaines et ses forêts, dans la solitude ou la circulation des villes, sur les côtes des grands océans et les berges des fleuves, ce monde plein de coeurs commence à trembler, les poings brûlants de mourir pour ce qui lui est propre, de conquérir ses droits, foulés au pied pendant près de cinq cent ans par les uns et par les autres.

Maintenant oui, l'Histoire devra prendre en compte les pauvres d'Amérique, les êtres exploités et méprisés d'Amérique Latine qui ont décidé d'écrire eux-mêmes, et pour toujours, leur histoire. On les voit déjà sur les chemins, un jour ou l'autre, faisant à pied des centaines de kilomètres pour arriver jusqu'aux Olympes des gouvernants pour exiger le respect de leurs droits; ils sont armés de pierres, de bâtons, de machettes; ici et là, jour après jour, ils occupent la terre, plantent leur crochet fermement dans la terre qui leur appartient et la défendent au prix de leur vie. On les voit brandissant leurs pancartes, leurs banderoles, scandant leurs mots d'ordre, les faisant courir dans le vent d'une montagne à l'autre ou le long des plaines; et cette vague de rancune frémissante, de justice revendiquée, de droits foulés au pied qui commencent à se dresser au sein des terres d'Amérique Latine, cette vague ne s'arrêtera plus.

Cette vague grossira jour après jour, parce qu'elle est formée par ceux qui sont plus nombreux, ceux qui sont la majorité à tous les points de vue, ceux qui, par leur travail, produisent les richesses, créent les valeurs, font tourner la roue de l'Histoire et qui aujourd'hui, émergent du long sommeil abrutissant auquel on les a soumis, parce cette grande humanité a dit "ça suffit" et a commencé à avancer et sa marche de géant ne s'arrêtera qu'à la conquête de la véritable indépendance pour laquelle plus d'un est mort inutilement.

Maintenant, en tout cas, ceux qui mourront, mourront comme ceux de Cuba, ceux de Playa Giron; ils mourront pour leur unique, véritable indépendance, à laquelle ils ne sauraient renoncer."

(applaudissements prolongés)

ET L'USAGE DU DROIT DE REPONSE ...

Au lendemain de son discours, Ernesto Guevara a demandé à faire usage de son droit de réponse. En effet, divers représentants de gouvernements latino-américains avaient, dans leur intervention attaqué Cuba et la Révolution cubaine; le Che leur a répondu un à un, en se basant sur la situation dans chacun des pays. Le délégué du Nicaragua ayant noté dans sa voix des accents divers, le Che n'a pas perdu cette occasion d'éclaircir son "identité" et la position de ses compatriotes cubains.

" Au sujet du Nicaragua, je voudrais dire à Monsieur le délégué du Nicaragua - bien que je n'ai pas compris exactement toute son argumentation au sujet des accents, je crois qu'il a fait référence à Cuba, à l'Argentine et à quelque chose de russe ou à l'Union Soviétique... En tout cas, j'espère que le délégué du Nicaragua n'a pas perçu d'accent nord-américain dans mon allocution, parce que cela, oui, serait dangereux.

Effectivement, Messieurs les délégués, il se peut que quelque chose d'argentin ait percé dans l'accent de mon allocution. Je suis né en Argentine, ce n'est un secret pour personne. Je suis Cubain et je suis Argentin

aussi. Et si les illustrissimes seigneuries d'Amérique Latine ne s'en offensent pas, je me sens tout autant citoyen d'Amérique Latine, de n'importe quel pays d'Amérique Latine, qu'on peut l'être.

Et, à l'instant même où ce serait nécessaire, je serais prêt à donner ma vie pour la libération de n'importe lequel des pays d'Amérique Latine, sans rien demander à personne, sans rien exiger, sans exploiter personne.

Et, c'est non seulement ce représentant transitoire devant cette Assemblée qui se trouve dans cette disposition d'esprit, c'est le peuple de Cuba tout entier qui se trouve dans cette disposition d'esprit. Le peuple de Cuba tout entier vibre chaque fois qu'une injustice est commise non seulement en Amérique mais dans le monde et nous pouvons dire ici ce que nous avons dit tant de fois, le précepte merveilleux de Marti: "Tout Homme véritable doit sentir sur sa joue la gifle donnée sur n'importe quelle joue d'Homme". Et cela, le peuple cubain tout entier, le ressent de cette manière, Messieurs les délégués."

"D'AUTRES TERRES DU MONDE RECLAMENT LA CONTRIBUTION DE MES MODESTES EFFORTS"

C'est par la présence du Che à la tête de 350 Cubains que Cuba a répondu à la demande d'aide que les mouvements africains lui ont faite.

Les Cubains sont répartis en deux colonnes, une dirigée directement par le Che entame sa mission le 24 avril et la termine le 21 novembre 1965 au Congo-Léopoldville, République Démocratique du Congo depuis mai 1997, plus précisément dans la région du Lac Tanganyika.

L'autre arrive au Congo-Brazzaville, actuel République populaire du Congo, le 21 août et rentre à Cuba dans sa totalité fin décembre 1965.

Leurs tâches sont complémentaires, et elles coïncident en Afrique pendant trois mois.

La situation dans les deux pays est difficile, d'une part parce qu'ils viennent juste d'accéder à l'indépendance, d'autre part, à cause de l'intervention de facteurs complexes ethniques et culturels. Ils sont en butte à la confrontation entre les anciennes métropoles et l'impérialisme américain d'un côté et les mouvements révolutionnaires de l'autre. Ceux-ci ont pour but de consolider ou libérer leur pays et d'en finir avec l'apartheid en Rhodésie, en Afrique du Sud et en Namibie occupée.

Les capitales congolaises sont donc devenues vitales dans ce contexte. Léopoldville et Brazzaville sont construites face à face, seul le Congo les sépare, ce qui rend plus facile l'action des mouvements révolutionnaires mais aussi de ceux qui s'y opposent. C'est à Léopoldville que s'était tramée la conspiration contre Patrice Lumumba, menée à terme le 29 septembre 1960 par le coup d'Etat de Mobutu et l'assassinat de Lumumba le 17 janvier 61. Deux faits dans lesquels les Etats-Unis ont trempé alors que des troupes des Nations Unies étaient présentes sur le terrain.

Allen Dulles, directeur général de la CIA, avait signalé à propos de Lumumba: "C'est un autre Castro."

Brazzaville, de son côté, était une enclave néo-coloniale française sous le gouvernement de l'Abbé Fulbert Youlou qui devait collaborer avec Joseph Kasavubu, un des organisateurs du complot contre Lumumba avec Tshombé et Mobutu.

En 1964, des forces progressistes avaient entamé la lutte dans le nord et l'est du Congo-Léopoldville tandis qu'au Congo-Brazzaville, l'abbé Fulbert Youlou était renversé et remplacé par un gouvernement populaire en août 63.

Ce sont là les conditions favorables que le Che perçoit lors de son périple dans plusieurs pays d'Afrique et au cours duquel, comme nous l'avons dit, il prend contact avec divers mouvements. Pour le Che, la visite à Dar Es-Salam, en Tanzanie, a été marquante: des révolutionnaires partisans de la lutte armée, en particulier des Congolais qui suivent la ligne de Lumumba y résident et il les rencontre. Il en est de même lors de son passage à Brazzaville.

C'est par le Lac Tanganyika que le Che pénètre au Congo-Léopoldville à l'aube du 24 avril 1965 avec un groupe de 14 Cubains qui devait être porté à 120.

Peu après, une colonne de 230 instructeurs et combattants part pour le Congo-Brazzaville afin de couvrir plusieurs missions: servir d'appui à la colonne du Che en cas de nécessité, appuyer le gouvernement congolais et entraîner des combattants révolutionnaires.

Lors du trentième anniversaire de cette mission, fin 95, 50 des membres de ces colonnes se sont retrouvés à la Maison des Forces Armées Révolutionnaires pour se souvenir et réfléchir sur cette aide à l'Afrique Noire conçue par le Che et les dirigeants de la Révolution cubaine.

A ce moment-là Jorge Risquet, a rappelé qu'il avait été informé par Fidel Castro le 26 juillet 1965 du fait qu'il serait le chef politique de la mission au Congo tandis que le Commandant Kindelan en serait le chef militaire.

"Il m'a dit où était le Che et m'a annoncé quelle était la mission - a-t-il précisé - cela faisait trois mois que le Che était au Zaïre actuel.

Au cours de leur rencontre avec le Che, à Brazzaville, Agostino Neto et Lucio Lara, du Mouvement pour la Libération Nationale de l'Angola, avaient demandé qu'un groupe de Cubains viennent comme instructeurs-combattants dans l'enclave de Cabinda, frontalière avec le Congo et où une guérilla était installée.

La seconde idée était que nous armions et entraînés des combattants destinés au front qui avait été ouvert en territoire angolais, à un centaine de kilomètres au nord de Luanda par les survivants de l'attaque du 4 février 1961 contre les prisons, qui avait été un échec.

Les portugais concentraient des forces importantes contre cette zone, ayant même recours aux défoliants comme les Nord-américains au Vietnam, mais sans succès.

Il était prévu que l'entraînement ait lieu au Congo et que les combattants traverseraient ensuite le territoire de l'actuel Zaïre pour se rendre en Angola.

Par ailleurs, le gouvernement congolais issu des élections et dirigé par Massemba-Débat apportait son appui aux partisans de Lumumba qui avaient créé en 1963 le Conseil National de Libération dont le siège se trouvait à Brazzaville. Il est donc évident que le Congo courait le risque d'une intervention venue de l'actuel Zaïre.

C'est dans ce contexte que les Congolais nous ont demandé de leur fournir une force militaire qui serait à même de faire face à une agression aux côtés de l'armée congolaise. Les autorités congolaises ne disposaient que de quelque 2000 hommes, gendarmerie incluse. Les Cubains avaient un bon entraînement et des renforts pouvaient être envoyés rapidement comme cela s'est passé des années après en Angola. Par ailleurs, tous les officiers de l'armée congolaise n'étaient pas d'accord avec l'orientation progressiste du gouvernement; la création de milices populaires composées de militants du parti et de la jeunesse, devait permettre de contrebalancer ce fait. Nous avons formé 4 bataillons, un de 500 hommes de la capitale, deux de jeunes de provinces et un à Pointe-Noire.

Notre colonne est arrivée le 21 août 65 à Pointe-Noire sur un bateau soviétique et à Brazzaville par le train. Cette colonne a organisé deux escadrons du MPLA - dont un est arrivé intact au front et l'autre a été décimé par les troupes de FNLA d'Holden Roberto - entraîné un peloton de trente zairois et organisé les milices populaires congolaises.

Elle a fait face à la tentative de coup d'Etat militaire contre Massemba-Débat qui a été contrée sans qu'une goutte de sang ne soit versée. Trois médecins, dont le docteur Rodrigo Alvarez Cambras faisaient partie de cette colonne."

Le professeur Rodrigo Alvarez Cambras est aujourd'hui un chirurgien orthopédiste réputé. Directeur de la Cité Orthopédique Frank Pais, à La Havane, le plus grand hôpital consacré uniquement à l'orthopédie dans le monde, il a opéré des chefs d'Etat et des têtes couronnées mais son départ pour la mission dans la colonne deux est encore frais dans son esprit:

"Tout d'abord, lorsque l'attaque américaine sur Hanoi, les premiers bombardements, se sont produits, à la suite de l'Incident du Golfe du Tonkin, j'ai été saisi d'indignation, j'ai écrit une lettre au Parti et à Fidel. Je disais dans cette lettre que j'étais prêt à partir comme médecin - j'avais alors mon diplôme en poche - ou comme combattant au Vietnam parce qu'il me semblait que c'était une agression impensable contre un peuple d'une telle dignité.

J'étais à Santiago, on m'y avait envoyé pour faire ma spécialité. Le ministre de la Santé, Machado Ventura, m'a appelé et m'a dit qu'il fallait que je rentre de toute urgence à La Havane, que j'allais partir en voyage. Je suis arrivé à La Havane. Nous étions trois et nous avons vu Machado. Il nous a annoncé que nous partions pour le Vietnam et que nous devions nous entraîner.

Les deux autres ne s'étaient pas proposés mais on m'avait demandé si d'autres camarades étaient disposés à faire la même chose que moi. J'ai dit que j'avais deux amis, deux camarades de ma promotion, qu'ils étaient prêts à partir parce qu'ils étaient révolutionnaires. Effectivement, lorsque je les ai appelés, ils m'ont dit: "On y va!"

On nous a dit qu'on allait nous lâcher en parachute au dessus du delta du Mékong, ils nous ont présenté les choses sous un jour très dur pour voir si nous renoncions. On nous a dit que nous devrions y rester jusqu'à la fin de la guerre. Cela a été terrible. "Pas de problème... Allons-y..." En définitive, nous étions en pleine jeunesse et pleins d'allant. Mais, plus tard, on nous a envoyés rejoindre un groupe qui s'entraînait déjà... Quand nous sommes arrivés tous étaient noirs, noirs, noirs. J'ai dit aux camarades: " Nous nous sommes trompés, cela doit être pour un autre endroit, s'ils avaient les yeux bridés... Il y a erreur". Nous sommes repartis pour La Havane pour voir Machado et nous lui avons dit: "Peu nous importe où nous allons, mais le

problème c'est que nous sommes sûrs que ce n'était pas là, parce que les noirs ne sont pas prévus pour le Vietnam" .

Il nous a dit : "Ecoutez, en réalité, vous partez pour le Congo". C'est là qu'on m'a expliqué en quoi consistait la mission, la présence du Che, l'existence des deux colonnes: un et deux, l'importance de l'enjeu...

Nous n'avons pas vu le Che avant de partir bien qu'il ait été en train d'entraîner sa colonne à Pinar del Rio, à un endroit appelé El Pedrero. Nous n'y sommes pas allés parce que nous nous sommes entraînés ici, à La Havane."

Qu'a représenté cette mission pour vous?

" Quand je pensais que je partais pour le Vietnam, je me sentais heureux, j'étais en pleine fureur révolutionnaire et je le ferais encore aujourd'hui alors que j'ai 62 ans. Je pensais que c'était important, mais, quand on m'a dit ce qu'était la colonne 2, qu'elle allait appuyer le Che, que nous allions nous rejoindre, pour moi, cela a été la chose la plus importante du monde. La joie que j'ai ressentie à cette nouvelle a été indescriptible."

UN JOUR DE 1966, DANS LA FORET AFRICAINE

Le Commandant Ernesto Che Guevara répond à la demande d'aide adressée à Cuba en transmettant les leçons de son expérience de guérillero. Il prend la parole en territoire angolais devant un groupe de combattants en présence d'Agostino Neto, dirigeant historique du MPLA:

"J'éprouve un grand plaisir à être avec vous ici, à voir dans la pratique comment la lutte armée directe contre le colonialisme portugais se structure et se déroule.

Je ne peux que vous dire ce que nous avons dit à de nombreuses reprises: Cuba est de manière totale à vos côtés, de tout le peuple angolais, de même qu'avec le Mozambique, l'ancienne Guinée portugaise. Notre principe est d'appuyer tous les peuples qui luttent pour se libérer du colonialisme, et pas seulement de vous livrer deux ou trois choses de notre expérience qui n'a pas duré très longtemps mais a été assez riche.

Cuba est un pays qui a à peine 114 mille kilomètres carrés, une petite portion de l'Angola, un pays plat, les montagnes ont été privées de leurs forêts par la colonisation espagnole, de manière qu'il n'y avait pratiquement pas d'endroit où lutter si ce n'est la Sierra Maestra... La Sierra Maestra est une chaîne qui a quelque deux cent kilomètres de long mais elle ne fait que vingt kilomètres de large. Et c'est sur ce terrain que la lutte a eu lieu. A certains moments, ils ont fait intervenir contre nous dix mille hommes, nous avions à ce moment-là deux cent fusils. Nous comptons seulement les fusils, pas les hommes, car un homme sans fusil n'a pas de sens pour l'organisation de la défense. Néanmoins, nous en avons mis beaucoup hors de combat, nous avons une grande expérience, nous savions tirer profit du terrain, et surtout nos guérilleros avaient une supériorité morale sur l'armée de Batista, l'armée d'oppression. Et c'est la chose fondamentale qu'il faut obtenir.

Si vous me permettez de vous dire sans pédanterie aucune, simplement au nom de l'expérience que nous avons mise au service d'une cause aussi noble que la nôtre, le problème le plus difficile, c'est obtenir que l'homme qui se trouve dans la montagne devienne un guérillero, c'est le problème fondamental.

N'est pas guérillero l'homme qui est dans la montagne ou dans une autre zone d'opérations, guérillero est l'homme qui a su s'intégrer au milieu, mettre à profit tout ce que le milieu a de favorable, et qui a perdu la peur que lui inspirait l'armée ennemie.

C'est une chose à laquelle on ne parvient pas d'un jour à l'autre, personne ne naît héros et l'héroïsme ne tombe pas du ciel ou ne pousse pas comme une plante, l'héroïsme fait partie du travail idéologique, du travail de formation politique constante, de l'exemple que donnent les dirigeants. Et de cette manière se forme une armée capable de vaincre l'ennemi oppresseur.

Au début, nous courions: Les avions arrivaient, nous courions; les blindés, nous courions; les soldats, nous courions. Ce n'était pas une armée de héros, loin de là. A la fin, un groupe, relativement petit, a battu à plate couture l'armée de la dictature, l'a anéantie au cours de batailles rangées, lui a pris des villes, l'a contrainte à capituler.

Tout ce processus a représenté deux ans de lutte, d'échecs, de retour à la case départ, de privations. En ayant foi en la victoire et tout un système pour faire de l'homme qui est dans les montagnes, la colonne vertébrale de tout le mouvement. C'est lui qui décide de toute la lutte et c'est à lui qu'il faut tout donner. Tout en pensant, bien entendu, ensuite ou à ce moment même, à prévoir les situations qui se présenteront plus tard, dans le domaine de la santé publique, les cadres nécessaires; bref, toutes les choses qui peuvent se préparer. Mais à ce moment-là, la guérilla est la clef de la victoire. Si on ne s'occupe pas d'elle, si on ne lui

envoie pas les meilleurs cadres, si on n'a pas un concept adéquat de la stratégie, de la tactique de guérilla à suivre, en faisant du combat l'école fondamentale de la guérilla, la victoire se fera attendre.

C'est là, pour le moins, notre expérience. Je vous ai dit qu'elle n'avait pas été très longue, deux ans seulement, mais elle a été assez riche. Nous l'avons enrichie après au contact d'autres pays qui ont fait aussi leur révolution et nous sommes d'accord sur les choses fondamentales. Bon, si cela peut être utile..."

Remerciements et applaudissements.

Agostino Neto a pris brièvement la parole au terme de cette intervention du Che pour le remercier, il a alors signalé:

"Votre expérience, l'expérience cubaine, a justement été pour nous un exemple, une leçon de lutte que nous avons acquise sur la base des enseignements de la résistance cubaine contre l'impérialisme, contre les oppressions qui persistent sur notre continent".

UN COMBATTANT DU CHE EN AFRIQUE

Harry Villegas auquel le Che donne le nom de Pombo en Afrique est le seul de ses compagnons à l'avoir suivi dans toutes ses campagnes: la guérilla à Cuba, l'Afrique et la Bolivie. Il rejoint la colonne du Che dans la Sierra Maestra en 1957 - il a alors 17 ans à peine -et en devient agent de liaison, l'accompagne au cours de "l'invasion".

Après le triomphe de la Révolution, il est tout d'abord chef des gardes du corps du Che qu'il retrouvera ensuite au Ministère des Industries.

Il est à ses côtés ensuite en Afrique et le suit en Bolivie.

Survivant de la guérilla bolivienne, Harry Villegas effectue ensuite trois missions militaires en Angola et prend part en particulier à la bataille de Cuito-Cuanavale, face aux troupes sud-africaines. Il occupe entre autres postes celui de chef d'opérations de la mission cubaine et participe à la planification du retour des troupes cubaines à la suite de la signature de l'accord de New York en décembre 1988.

Harry Villegas est actuellement général de brigade, détenteur de quatre citations à l'ordre du mérite et s'est vu attribuer le titre de "Héros de la République de Cuba".

Il témoigne à propos de l'Afrique:

"Je suis revenu aux côtés du Che au moment où il partait pour l'Afrique. Je ne suis pas parti avec les premiers, il était déjà là-bas et j'ai fait toute la campagne avec lui. Nous avons pris part à divers combats, à des embuscades, à des attaques contre des colonnes de l'armée, des détachements de mercenaires belges.

Je crois que la campagne d'Afrique avait ses caractéristiques, qu'elle nous a donné à voir un Che qui s'inscrivait dans une perspective totalement opposée à ce que Debray veut démontrer. C'est un Che d'une extraordinaire sensibilité humaine. Un Che qui a été capable d'abandonner la position de numéro trois ou quatre du pays, son poste de dirigeant, pour aller combattre et se mettre sous les ordres de dirigeants qui n'étaient même pas présents à la tête des forces combattantes. Il est allé avec une grande humilité se subordonner à Soumaliot, Kabila, Mitudidi, Massembat, à tous ceux-là ; il a fait preuve d'une extraordinaire patience, attendant qu'ils viennent et qu'ils assument la direction du mouvement.

Le Che s'est donné beaucoup de mal avec nous, les Cubains, pour nous faire saisir le niveau de développement du pays où nous nous trouvions. Le Che avait une très haute idée des Cubains, une conception liée à son idée de la société du futur, qui transparaît dans le document-programme dans lequel il décrit comment construire le socialisme. C'est en lisant cela, qu'on se rend compte qu'il raconte ce qu'il a vécu en peu de temps à Cuba, ce que la Révolution cubaine a obtenu en quatre cinq ans. Il conçoit les Cubains comme des Hommes qui ont une échelle de valeurs différente, qui ne sont pas encore "l'Homme nouveau", mais un Homme "autre" qui s'est forgé pendant ce court laps de temps. Le Che voit en eux l'image future de l'Homme du 21ème siècle, de la société socialiste.

Il demande à cet Homme de faire preuve d'esprit de sacrifice, d'héroïsme, de compréhension. Mais ces hommes avaient des niveaux de culture différents, ils interprétaient de manière distincte les événements. Lorsque l'on analyse la campagne d'Afrique, on voit que le Che évalue de manière très dure les Cubains, parce qu'il sent que ces Cubains doivent payer plus de leur personne, sur le plan de l'exemple, de l'interprétation de la réalité, de la capacité à se sacrifier, but qui n'a pas toujours été atteint. En effet, parmi ces Cubains qui l'ont accompagné en Afrique, il y avait des universitaires mais aussi des gens qui avaient tout juste terminé le primaire. Certains pouvaient analyser la situation sociale et politique qui prévalait en Afrique mais d'autres n'avaient pas cette capacité et le Che insistait beaucoup sur ce genre de choses. Il demandait aux Cubains - tant en Afrique qu'en Bolivie - plus qu'aux autres. Lorsque l'on prend connaissance

des évaluations qu'il a faites des Cubains en Bolivie, en particulier le dernier document, on se rend compte qu'il est beaucoup plus exigeant avec les Cubains parce qu'il en attendait plus. Les Boliviens étaient, à ses yeux, dans une phase de formation, d'apprentissage, de progression qui leur permettrait d'arriver à une bonne capacité de direction. Il nous a dit, à nous les Cubains, que nous étions porteurs d'un exemple, que nous n'étions même pas le petit moteur qui allait faire démarrer la lutte, que ce rôle revenait aux Boliviens, mais il exigeait de nous une conduite à la hauteur de l'Homme qu'il concevait, un communiste, un révolutionnaire cubain.

Il se jugeait lui-même à l'aune de sa conception du révolutionnaire cubain. Lorsque tu ne répondais pas à cette idée qu'il se faisait du révolutionnaire cubain, tout simplement, il te critiquait.

Lorsque nous considérons ce Che en Afrique, faisant preuve de toute cette simplicité, de toute cette humilité, nous ne pouvons voir en lui un dictateur. On est obligé de reconnaître que c'était un homme juste, même si la justice comporte à ce moment-là une bonne dose d'exigence.

De plus, ce Che là est celui qui commande des troupes: 90% des choses sur lesquelles se basent les Debray ou Benigno pour parler de la dureté du Che, appartiennent au chef guérillero, qui mène des hommes au combat. Ils font référence à un Che qui estime que l'on ne peut aller à la guerre sans discipline - indépendamment du fait que la discipline est consentie - qu'une armée ne peut exister sans discipline et que l'élément de cohésion déterminant pour qu'une armée puisse être victorieuse est la discipline.

Je me souviens qu'une fois, un jeune m'a demandé quel défaut me semblait avoir le Che et il m'a pris de court. Je lui ai dit que je pensais que le défaut le plus grand du Che était son excessive exigence. Pourquoi est-ce que je lui ai dit cela? A cause du nombre de fois où le Che a pris des mesures contre moi. C'est ce qui me choquait le plus, c'était qu'il voulait que les choses se fassent selon les règles établies, que nous soyons disciplinés. Mais il m'a toujours sanctionné justement. Un fois, je devais porter un message, il m'a dit de ne pas monter à cheval. J'ai passé outre et le hasard a voulu que le cheval me désarçonne, un coup est parti de mon arme. J'ai fait mon rapport - c'était en pleine marche de "l'invasion" - les soldats auraient pu être à deux pas, ils auraient pu nous tendre une embuscade. Quelle conséquence aurait pu avoir l'indiscipline que j'avais commise? Il m'a alors envoyé au peloton des "sans chemises" pour que je réfléchisse. Là, j'ai réfléchi et je me suis rendu compte que j'aurais pu provoquer une grande catastrophe.

Il faut dire aussi que, pour le Che, la discipline commençait par lui même, qu'il était incapable d'exiger d'un autre, une chose que lui ne pouvait faire. De plus, il usait beaucoup de l'exemple comme d'un élément éducatif, il prêchait par l'exemple. Il n'est donc pas juste de penser qu'un homme de cette trempe, de cette envergure, ait voulu s'imposer alors qu'il s'est mis à la disposition de Soumaliot, de Kabila, de Massengo, de Mitudidi - qu'il ne connaissait même pas - et qu'il a attendu qu'ils viennent décider sous quelle forme ils voulaient son aide. S'il avait voulu, il aurait pris la tête des opérations et il a fait tout le contraire.

Nous sommes en Afrique face à un Che qui a repris la médecine qu'il avait étudiée pour être utile à l'humanité. Dès qu'il arrivait dans un petit village, il demandait à voir les enfants, en particulier les enfants malades. Ils soignait les enfants, les personnes âgées. C'était cette attitude humaine, charitable, un peu missionnaire - même si c'est un terme religieux, c'est humain, révolutionnaire - le Che était porteur de ces valeurs pas seulement parce qu'il était disposé à donner sa vie mais aussi dans des petites choses, ces détails.

Harry Villegas a assuré, dix ans après en Angola, ce qui est à ses yeux le suivi de cette aide du Che au continent africain.

"Je pense que vraiment l'internationalisme cubain en Afrique a été digne du Che. Les mots me manquent pour décrire l'héroïsme et grandeur d'âme des internationalistes cubains qui ont fait preuve d'un esprit de sacrifice et d'un désintéressement total, des milliers de Cubains.

Je le dis souvent: La guérilla de Bolivie est une guérilla hors du commun, différente des autres, de celles qui existaient au Venezuela, au Guatemala, au Nicaragua; elle sort de ce cadre parce que le Che y était. Elle a tout cet écho international parce que c'est lui qui l'a dirigée et qui en fait un événement d'une telle envergure.

Mais ce sont des milliers et des milliers de personnes qui ont suivi la voie de l'internationalisme qu'il a tracée. Plus de 300 mille Cubains sont internationalistes et plus de 150 mille sont deux fois internationalistes. Cet internationalisme en Afrique a pour nous une ampleur extraordinaire.

Il ne faut pas oublier notre aide à l'Algérie. Notre présence a permis la consolidation de l'indépendance de Angola et empêché l'éclatement du pays. Il faut aussi se souvenir du rôle joué en Guinée par les internationalistes cubains - fondamentalement en Guinée. C'est là que les militaires portugais sont arrivés à la conclusion que la guerre était intenable et ç'a été la "révolution des oeillets" qui a ouvert la voie à l'indépendance des colonies portugaises. C'est en effet en Guinée que les colonialistes ont reçu les coups les plus durs. Ensuite, la lutte solidaire avec les Angolais a commencé et il y a eu des actes de courage tels que celui d'un homme qui, lors de la bataille de Quifandongo, a fait tirer sur sa propre position une salve

d'artillerie pour arrêter la marche en avant des troupes zaïroises. Il s'est offert comme point de référence et le feu a obligé les Zaïrois à se retirer. On voit comment les Cubains étaient prêts à donner leur vie pour des gens qu'ils ne connaissaient même pas.

Ensuite, j'ai participé à la "lutte contre les bandits" et j'ai pu voir la fermeté de beaucoup d'hommes, des officiers, des intellectuels, des ouvriers... en pleine forêt, dans des endroits où tu entends mais ne vois pas un hélicoptère qui te survole car la végétation est trop dense, sans nourriture, la faim au ventre, mais disposés à lutter. C'était cela l'attitude des Cubains.

Ils ont été récompensés, j'en suis convaincu. Bien que les deux parties disent qu'elles ont remporté la victoire en Angola: Nous considérons que nous avons gagné car nous sommes parvenus à consolider l'indépendance de l'Angola, nous sommes arrivés à obtenir l'indépendance de la Namibie, nous avons contribué à l'effondrement de l'apartheid, le régime le plus dégradant que connaissait alors l'humanité; ils disent de leur côté qu'ils ont obtenu notre départ - c'était donc un objectif !- mais je crois que, vraiment, l'apport de l'internationalisme cubain à l'Afrique, est très grand. Il est possible que les événements soient encore trop récents pour que l'on puisse bien le mesurer mais le jour où cette histoire s'écrira, on pourra y lire de belles pages de courage, de désintéressement, de fraternité, d'entente entre les hommes.

J'ai vu, juste après le triomphe de la révolution en Angola, des professeurs d'université porter les sacs de café sur leur dos pour sauver la récolte, contribuer à la relance de l'économie... Lors de la défense de Sumbe, ce sont des coopérants civils qui ont repoussé des troupes d'élite de l'UNITA. Ils se sont rassemblés et ont protégé les autres étrangers. Cela a laissé à nos troupes le temps d'arriver. Il y a eu des prouesses comme celle d'un radio civil dirigeant l'aviation à trois mille kilomètres de distance; les Cubains ont fait preuve d'un désintéressement total et personne n'en parle; nous avons eu aussi des exemples magistraux du génie militaire de Fidel Castro. Le jour où l'on écrira l'histoire de cet internationalisme-là, elle sera immense: On le retrouve aussi au Mozambique sous toutes ses facettes; les Cubains ont donné leur apport - plus ou moins grand ou parfois massif comme en Angola - à presque tous les peuples du Tiers Monde. Il est symbolisé par la phrase qu'a dit le Ministre des Forces Armées Révolutionnaires: "Nous n'emporterons d'Angola que nos morts si nous ne les laissons pas pour qu'ils fructifient". Je pense que l'internationalisme a, pour nous, une immense valeur.

Les conditions ne sont pas réunies pour que nous soyons internationalistes les armes à la main en ce moment, compte tenu de la polarisation du monde, mais nous pouvons continuer à l'être

dans le domaine de la médecine, de la technique et l'ingénierie, et - ce qui est plus important - en restant fermes, en garantissant la continuité de la Révolution, qui représente un bastion pour des milliers et des milliers de dépossédés dans le monde. Ils fondent l'espoir que nous irons de l'avant, nous sommes en train de vaincre, nous vaincrons."

Pourquoi le Commandant Che Guevara quitte-t-il le Congo? Une réunion de l'Organisation de l'Unité Africaine, décide du retrait de toutes les forces étrangères.

Le gouvernement de la Tanzanie qui avait donné son approbation pour l'arrivée des colonnes du Che et les dirigeants du front est du Zaïre d'avant mai 1977, demande alors aux Cubains de se retirer.

Dix ans plus tard, l'armée zaïroise qui a pénétré en territoire angolais pour prendre en tenaille la jeune république est vaincue par des forces angolaises et cubaines à Quifandongo, Cabinda, Negage-Uige et expulsée d'Angola, où des dizaines de mercenaires blancs trouvent l'épilogue de leur peu glorieuse vie.

Au sud, l'armée sud-africaine est contenue puis repoussée. La bataille de Cuito Cuanavale, gagnée fin 87 par des forces angolaises et cubaines, marque le début de la chute de l'apartheid.

C'est à Cuba qui a envoyé en Angola 330 mille hommes entre 1975 et 1988 - 2077 y sont morts - que Nelson Mandela réserve sa première visite officielle d'homme libre à l'étranger. Prenant la parole aux côtés de Fidel Castro lors du meeting pour la commémoration de l'attaque de la caserne Moncada le 26 juillet 1991, le grand dirigeant sud-africain s'adresse au peuple cubain:

" Commandant en chef, Fidel Castro,
Internationalistes cubains qui ont tant fait pour la
libération de notre continent,
Peuple cubain, camarades et amis,

C'est un grand plaisir et un honneur pour moi de me trouver aujourd'hui ici, spécialement en un jour aussi important de l'histoire révolutionnaire du peuple cubain. Aujourd'hui, Cuba commémore le 38ème anniversaire de l'attaque de la Caserne Moncada. Sans la Moncada, l'expédition du Granma, la lutte dans la Sierra Maestra, la victoire extraordinaire du 1er janvier 1959 n'aurait jamais eu lieu.

Aujourd'hui, c'est la Cuba révolutionnaire, la Cuba internationaliste, le pays qui a tant fait pour les peuples d'Afrique.

Il y a très longtemps que je voulais visiter votre pays et vous dire les sentiments que m'inspire la Révolution Cubaine et le rôle joué par Cuba en Afrique, en Afrique Australe et dans le monde.

Le peuple cubain occupe une place spéciale dans le coeur des peuples d'Afrique. La contribution qu'ont apportée les internationalistes cubains à l'indépendance, la liberté et la justice en Afrique, n'a son pareil ni par son caractère de principes ni par son désintéressement.

Depuis le début, la Révolution Cubaine a été une source d'inspiration pour tous les peuples épris de liberté.

Nous admirons les sacrifices consentis par le peuple cubain pour maintenir son indépendance et sa souveraineté face à une campagne impérialiste perfide orchestrée pour détruire les acquis impressionnants obtenus par la Révolution Cubaine.

Nous aussi voulons être maîtres de notre propre destin. Nous sommes décidés à obtenir que le peuple sud-africain construise son avenir et qu'il continue à exercer pleinement ses droits démocratiques après s'être libéré de l'apartheid. Nous ne voulons pas que la participation populaire cesse une fois que l'apartheid aura disparu. Nous voulons que le moment même de la libération ouvre la voie à une démocratie toujours croissante.

Nous admirons les acquis de la Révolution Cubaine dans le domaine de la protection sociale. Nous voyons comment Cuba est passée d'un pays qui s'était vu imposer un grand retard à un pays d'une culture universelle. Nous saluons les progrès faits dans les domaines de la santé, l'éducation et la science.

Nous pouvons tirer de grandes leçons de votre expérience. Nous sommes particulièrement émus par l'affirmation de vos liens historiques avec le continent africain et ses peuples. Votre engagement constant envers la suppression systématique du racisme n'a pas son pareil. Mais la leçon la plus importante que vous pouvez nous offrir c'est que, quelles que soient les difficultés contre lesquelles il faille lutter, on ne peut jamais céder.

Il s'agit de la liberté ou la mort. Je sais que votre pays a actuellement de nombreuses difficultés, mais nous avons confiance dans le fait que le peuple indomptable de Cuba les vaincra de la même manière qu'il a aidé d'autres peuples à vaincre celles qui se présentaient à eux.

Nous savons que l'esprit révolutionnaire d'aujourd'hui a pris sa source il y a longtemps et qu'il s'est nourri de l'effort des premiers combattants pour la liberté de Cuba, et de fait, pour la liberté de ceux qui souffraient sous le joug impérialiste.

Nous aussi, nous nous inspirons de la vie et de l'exemple de José Martí qui n'est pas seulement un héros cubain et latino- américain mais encore une personnalité admirée à juste titre par tous ceux qui luttent pour la liberté.

Nous vénérons aussi le grand Che Guevara, dont les prouesses révolutionnaires réalisées y compris sur notre continent ont été si grandes que ni la prison ni la censure n'ont pu nous les cacher. La vie du Che est une source d'inspiration pour tous les êtres humains qui aiment la liberté. Nous honorerons toujours sa mémoire.

Nous sommes venus ici très humblement. Nous sommes venus ici avec une grande émotion, nous sommes venus ici en ayant le sentiment d'avoir une grande dette envers le peuple de Cuba. Quel autre pays peut faire état d'un plus grand désintéressement que celui dont Cuba a fait preuve dans ses relations avec l'Afrique?

Combien de pays du monde reçoivent-ils les bénéfices du travail des enseignants et du personnel de santé cubains? Combien d'entre eux se trouvent-ils en Afrique? Quel pays ayant demandé l'aide de Cuba se l'est-il vu refusée? Combien de pays menacés par l'impérialisme ou qui luttent pour leur libération nationale ont-ils pu bénéficier de l'appui de Cuba?

J'étais en prison lorsque, pour la première fois, j'ai entendu la nouvelle de l'aide massive que les forces internationalistes cubaines étaient en train d'apporter au peuple angolais. C'était d'une telle ampleur que nous avions peine à le croire, lorsque les Angolais se sont vu attaqués de manière combinée par les troupes sud-africaines, le FNLA financé par la CIA, les mercenaires et les forces de l'UNITA et du Zaïre en 1975.

Nous, en Afrique, nous sommes habitués à être victimes d'autres pays qui veulent piller notre territoire ou saper notre souveraineté. Dans l'histoire africaine, il n'y a pas d'autre cas d'un peuple qui se soit dressé pour défendre un des nôtres.

Nous savons aussi que cela a été une action de masse à Cuba. Nous sommes conscients du fait que ceux qui ont lutté et sont morts en Angola n'étaient qu'une petite partie de ceux qui se sont portés volontaires. Pour

le peuple cubain, l'internationalisme n'est pas simplement un mot mais quelque chose que nous avons vu à l'oeuvre pour le bien de larges couches de l'humanité.

Nous savons que les forces cubaines étaient prêtes à se retirer juste après avoir repoussé l'invasion de 1975 mais les agressions continues de Pretoria ont rendu cela impossible. Votre présence et les renforts envoyés pour la bataille de Cuito-Cuanavale ont une portée vraiment historique.

La défaite cuisante de l'armée raciste à Cuito-Cuanavale a été une victoire de toute l'Afrique.

Cette défaite impressionnante infligée à l'armée raciste à Cuito-Cuanavale a donné à l'Angola la possibilité de jouir de la paix et de consolider sa souveraineté.

La défaite de l'armée raciste a permis au peuple combattant de Namibie d'accéder enfin à l'indépendance.

La défaite décisive des forces d'agression de l'apartheid a détruit le mythe de l'invincibilité de l'opresseur blanc.

La défaite de l'armée de l'apartheid a été une source d'encouragement pour le peuple combattant d'Afrique du Sud.

Sans la défaite infligée à Cuito-Cuanavale, nos organisations n'auraient pas été légalisées.

La défaite de l'armée raciste à Cuito-Cuanavale a rendu possible ma présence aujourd'hui parmi vous, ici. Cuito-Cuanavale marque un jalon dans l'histoire de la lutte de libération de l'Afrique australe.

Cuito-Cuanavale a été le tournant de la lutte pour la libération de notre continent et de notre pays du fléau de l'apartheid."

MESSAGE A FIDEL...

L'absence du Che aux obsèques de César Escalante, dirigeant historique du PSP, le 19 avril 1965, a marqué le début d'une campagne orchestrée de toute évidence par la CIA et qui avait deux buts : faire pression sur le gouvernement cubain pour le contraindre à révéler où se trouvait le Che et, d'autre part, ternir l'image de la Révolution cubaine en faisant croire qu'à la suite de divergences avec Fidel Castro, le Che avait été assassiné ou fusillé. Retour au thème éculé de la Révolution qui dévore ses enfants...

Le 20 avril 1965 au cours d'une conférence de presse, le premier ministre cubain se trouve, bien sûr, face à une question sur le Che. Il y répond ainsi:

"La seule chose que je peux vous dire au sujet du Commandant Guevara est qu'il sera toujours là où il sera le plus utile à la Révolution et que les relations entre lui et moi sont excellentes, comme lorsque nous nous sommes connus, je peux dire encore bien meilleures. Je crois que son périple en Afrique a été très fructueux. Il est allé aussi en Chine avec une délégation cubaine. Il a de nombreuses cordes à son arc, il a une compréhension extraordinaire des choses. C'est un dirigeant des plus complets."

En mai-juin 1965, la campagne sur l'assassinat de Che Guevara commence aux Etats-Unis, les accusés directs sont Fidel Castro et son frère Raul. De très nombreuses stations de radio de Cubains contre-révolutionnaires reprennent "l'information". Des Cubains qui arrivent aux Etats-Unis continuent l'intox en affirmant que tout laisse à penser que Fidel Castro a fait fusiller le Che. Détail intéressant: les émissions de radio internationales destinées à la Chine signalent qu'il a été fusillé pour ses positions prochinoises et celles destinées aux pays d'Europe de l'Est que sa mort est due à son pro soviétisme.

Les journaux qui paraissent à Washington, New York, Miami et d'autres villes des Etats-Unis se livrent à une singulière compétition sur les "hypothèses". Ils assurent aussi bien que le Che a été assassiné, est prisonnier ou s'est réfugié dans une ambassade, combat au Vietnam, en République Dominicaine, au Guatemala, en Bolivie ou ailleurs.

"Newsweek", le "American Journal", l'"Evening Star", le "Miami Herald", le "New York Herald Tribune", le "Washington Post", le "Baltimore Sun", le "Christian Science Monitor" et le "New York Times" entrent en lice. Sous le titre "Où est le Che?", le "Washington Post" publie un article le 22 juin 1965. Le quotidien assure que le Commandant Ernesto Guevara "a été très occupé en République Dominicaine, au Venezuela et en Colombie."

A la même date, le quotidien espagnol "Arriba" qui se base sur une "agence de presse anti-castriste" qui a son siège à Miami émet deux hypothèses: Le Che est mort en République Dominicaine ou il est réfugié dans une ambassade.

Le Lendemain, le "New York Times" signale que l'on ignore où se trouve le Che et souligne en même temps qu'il a fait l'objet d'une attaque dans la revue yougoslave "Borba".

Le "American Journal" affirme sous la plume de Stanley Ross, connu comme ex-agent de Trujillo, le dictateur dominicain, que le Che entraîne des guérilleros au Guatemala. Le "New York Times" signale trois jours après que le Commandant Guevara avait été rétrogradé à Cuba.

"Newsweek" souligne le 9 juin 1965 dans un article lui aussi intitulé "Où est le Che?" qu'Ernesto Guevara dirige des guérilleros au Vietnam ou en République Dominicaine. L'hebdomadaire émet une autre hypothèse: le Che a quitté Cuba après avoir fourni des renseignements secrets sur Cuba aux Etats-Unis qui lui avaient grassement payé le service.

Le 5 septembre, le "New York Herald Tribune" annonce - avec un plaisir non dissimulé - la mort de Che Guevara en République Dominicaine. L'"Evening Post" assure à la même date dans une longue chronique qu'il est vivant et qu'il organise la guérilla en République Dominicaine, qu'il est en Chine etc.

Une affiche sur laquelle on voit le père du Che qui porte une pancarte sur laquelle il exige que Castro lui remette le cadavre de son fils, apparaît sur les murs de plusieurs pays d'Europe et d'Amérique Latine. Ernesto Guevara père dément immédiatement, mais les agences de presse ne tiennent aucun compte du démenti. Le doute s'introduit dans l'opinion publique internationale.

Le gouvernement cubain décide de faire connaître la lettre d'adieu que le Che a écrit à Fidel Castro le 1er avril 1965 avant de partir pour le Congo d'où il revient quelques mois avant de poursuivre son voyage prévu vers l'Amérique du Sud. Fidel Castro a expliqué dans la longue interview qu'il a accordée au journaliste italien Gianni Mina les 28 et 29 juin 1987 comment cette décision avait été prise:

" Pendant toute cette période, la situation avait été très gênante pour nous parce qu'il avait déjà fait ses adieux. Il avait rédigé la lettre pour le Parti et il a quitté Cuba, discrètement, bien sûr. On peut dire qu'il a quitté Cuba de manière clandestine. Nous avons mis la lettre de côté. Cela a permis que de nombreuses rumeurs courent à cette époque, ils y en a qui ont parlé d'une disparition du Che, de la mort du Che, des divergences et de toute cette histoire. Nous avons supporté cette avalanche de rumeurs et d'intrigues pour ne pas mettre en danger la mission qu'il voulait remplir et les personnes qui devaient partir avec lui pour sa destination finale, l'Amérique du Sud.

Mais comme la phase du Zaïre avait pris fin, et qu'il était en Tanzanie: Il était là pour gagner du temps, il a passé des mois en Tanzanie et , ensuite, il s'est rendu dans un pays socialiste d'Europe de l'Est. A dire vrai, je ne vais pas le dire car je n'ai pas demandé à ce pays si je dois le dire. Il était là-bas, il ne voulait pas revenir parce qu'il se sentait très gêné de revenir à Cuba une fois que la lettre avait été rendue publique. A un moment, il est devenu inévitable de la faire connaître car toutes les campagnes laissés sans réponse pour l'opinion publique internationale nous faisaient beaucoup de mal. Nous n'avons pas eu d'autre alternative que de rendre la lettre publique. Bien sûr, la lettre ne disait pas quelle était sa mission. Elle parlait seulement de lutter sur d'autres terres du monde. Mais une fois que la lettre avait été portée à la connaissance de l'opinion publique - on ne pouvait y échapper - il était difficile pour lui, compte tenu de son caractère particulier, de revenir à Cuba après avoir fait ses adieux.

Mais, à la fin, je suis arrivé à le convaincre de rentrer car c'était le mieux , en pratique, pour tout ce qu'il voulait faire et il revient clandestinement à Cuba. Il passe ici plusieurs mois dans une zone montagneuse, difficile; il s'entraîne pendant des mois avec ceux qui doivent l'accompagner.

C'est le 3 octobre 1967, lors de la présentation du Comité Central du parti qui a pris le nom de "communiste" ce jour-là que Fidel Castro a donné lecture de la lettre d'adieu du Che :

"Fidel,

Je me souviens en ce moment de beaucoup de choses, du moment où j'ai fait ta connaissance chez Maria Antonia, du moment où tu m'as proposé de venir, de toute la tension des préparatifs.

Un jour, on est venu nous demander qui l'on devrait prévenir en cas de mort et la possibilité réelle du fait nous a tous frappés. Ensuite, nous avons su que cela était vrai, que , dans une révolution, on triomphe ou l'on meurt, si elle est véritable. De nombreux camarades sont tombés sur le chemin de la victoire.

Aujourd'hui, tout a un ton moins dramatique car nous sommes plus mûrs, mais le fait se répète. Je sens que j'ai rempli la part de devoir qui me liait à la Révolution cubaine sur son territoire et je viens te dire adieu, à toi, aux camarades, à ton peuple qui est désormais le mien.

Je renonce formellement à mes charges à la direction du parti, à mon poste de ministre, à mon grade de commandant, à ma condition de Cubain. Rien de légal ne me lie à Cuba, seuls des liens d'une autre sorte qui ne peuvent être rompus à la manière des nominations.

Faisant un bilan de ma vie passée, je crois que j'ai travaillé avec suffisamment d'honnêteté et de dévouement en faveur de la consolidation du triomphe de la Révolution. Ma seule erreur d'une certaine gravité est de ne pas avoir eu plus confiance en toi depuis les premiers instants de la Sierra Maestra et de ne pas avoir compris assez rapidement tes qualités de dirigeant et de révolutionnaire.

J'ai vécu des jours formidables et j'ai senti à tes côtés la fierté d'appartenir à notre peuple lors des jours lumineux et tristes de la crise des Caraïbes. Rarement, un homme d'Etat a autant brillé que ces jours-là. Je

me sens fier aussi de t'avoir suivi sans hésitation, en accord avec ta manière de penser et de voir, et d'évaluer les dangers et les principes.

D'autres terres du monde demandent le concours de mes modestes efforts. Je peux faire ce que ta responsabilité à la tête de Cuba t'interdit et l'heure de nous séparer a sonné.

Sache que je le fais avec un mélange de joie et de douleur. Je laisse ici le plus pur de mes espoirs de bâtisseur et ceux que j'aime le plus parmi mes être chers et je laisse un peuple qui m'a adopté comme un fils. Cela lacère une partie de mon esprit.

Sur les nouveaux champs de bataille, j'emporterai la foi que tu m'as inculquée, l'esprit révolutionnaire de mon peuple, la sensation de remplir le plus sacré des devoirs: lutter contre l'impérialisme où qu'il soit. Cela me reconforte et soigne largement quelque déchirure que ce soit.

Je dis une fois de plus que je libère Cuba de toute responsabilité si ce n'est celle qui émane de son exemple, que si mon heure sonne sous d'autres cieux, ma dernière pensée sera pour ce peuple et, spécialement pour toi.

Je te remercie pour ton enseignement et ton exemple et j'essaierai d'y être fidèle jusqu'aux conséquences ultimes de mes actes.

J'ai toujours été pleinement d'accord avec la politique extérieure de notre Révolution et je continue à l'être. Où que je sois, j'éprouverai la responsabilité d'être un révolutionnaire cubain et j'agirai en tant que tel. Je ne laisse à mes enfants et à ma femme, rien de matériel et cela ne me gêne pas, je m'en réjouis. Je ne demande rien pour eux, l'Etat leur donnera suffisamment pour vivre et s'éduquer.

J'aurai beaucoup de choses à te dire, à toi et à notre peuple, mais je me rends compte que cela n'est pas nécessaire, les mots ne peuvent exprimer ce que je voudrais et barbouiller des feuilles ne vaut pas la peine.

Jusqu'à la victoire, toujours,

La patrie ou la mort

Je te donne l'accolade avec toute ma ferveur révolutionnaire,

Che."

IIIème PARTIE LE REVE AMERICAIN DE CHE GUEVARA

" Le plaisir, c'est d'aller dans la colonne en marche, comme vous et moi, confondus dans la peine, luttant et pardonnant, pleurant, rugissant, relevant celui qui est tombé, tombant, tout est joie lorsque l'on combat pour la lumière du monde."
José Martí.

LE CHE ET LA BOLIVIE PAR LES DATES

1963

- Juillet : José Maria Martinez Tamayo, Cubain, arrive en Bolivie dans le but d'aider la guérilla de Salta, Argentine. Il fait la connaissance des communistes boliviens qui joueront un rôle important dans la guérilla du Che dont il sera lui même membre.

1964

- 18 novembre : Tamara Bunke (Tania la Guérillera) arrive en Bolivie avec pour mission - confiée par le Che - de s'infiltrer dans les autres sphères du pouvoir.

1966

- Mars : José Maria Martinez Tamayo revient en Bolivie après avoir participé à la mission du Che au Congo.

- Mai : au cours du Congrès régional du PCB à la Paz le rapport - présenté par Guido Peredo, revu par le secrétariat national et adopté - signale que la seule voie possible est la lutte armée et qu'il faut immédiatement la préparer.

- 25 juillet : Harry Villegas Tamayo, capitaine cubain et Carlos Cuello, lieutenant cubain arrivent en Bolivie avec des instructions précises du Che.

- Juillet : Harry Villegas s'entretient à trois reprises avec Mario Monje. Le rapport numéro 15 envoyé à Cuba fait état d'hésitations de la part du secrétaire du PCB

- Septembre : Alberto Fernandez Montes de Oca, capitaine cubain arrive en Bolivie avec des instructions précises du Che sur le point d'établissement de la guérilla et les contacts politiques. Régis Debray, écrivain français, arrive également en Bolivie pour explorer les zones du Chapare et de l'Alto Beni.

- 28 septembre : Mario Monje remet en cause au cours d'une réunion avec Harry Villegas, le plan d'organisation de la lutte en territoire bolivien, en particulier sa direction.

- 24 octobre : Mario Monje annonce à José Maria Martinez Tamayo qu'il va se rendre à Cuba.

- 4 novembre : Che Guevara arrive à la Paz avec un passeport uruguayen au nom d'Adolfo Mena Gonzalez.

- 5 novembre : le Che et ses compagnons de la guérilla partent pour Cochabamba et Ñancahuazu.

- 27 novembre : le reste des hommes du 1er groupe arrivent au campement de la guérilla.

- décembre : Mario Monje - qui revient du 9ème Congrès du PC bulgare - passe par Cuba. Fidel Castro le reçoit et l'informe de la possibilité d'une rencontre avec le Che.

- 31 décembre 66- 1er janvier 67 : Monje met fin à la coopération entre le PC et la guérilla. Il appelle en vain les guérilleros boliviens à abandonner la lutte.

1967

- début février : Moises Guevara, ex-membre du PCB rejoint la guérilla avec 8 hommes.

- 14 février : Le Che note dans son Journal que des responsables du PCB vont venir le voir

- 26 février : Benjamin Coronado Cordova, guérillero bolivien meurt noyé dans le Rio Grande

- 10 mars : l'armée occupe une maison qui était la première base de la guérilla.

- 11 mars : deux hommes du groupe de Moises Guevara désertent. Un homme du même groupe, Salustio Choque est fait prisonnier et se transforme en délateur.
- 16 mars : Lorgio Vaca Marchetti, guérillero bolivien meurt noyé dans le Rio Grande
- 19 mars : Régis Debray, Ciro Bustos, Tamara Bunke arrivent au campement
- 23 mars : 1er combat contre une patrouille militaire. 7 morts et 14 prisonniers dans les rangs de l'armée.
- 24 mars : la jeep de Tania est découverte à Camiri, des documents qui y sont restés révèlent sa véritable identité, l'obligeant à rester dans la guérilla.
- mars : Kalle, second secrétaire du PCB et Simon Reyes, dirigeant des mineurs, rentrent de La Havane disposés à débattre avec le Che des conditions de la lutte en Bolivie. Rencontre qui n'aura jamais lieu car la guérilla est coupée de la ville à la suite du début des combats.
- 28 mars : Le commandant de l'armée, Jorge Belmonte affirme que le Che a organisé une armée de guérilleros dans le sud-est du pays.
- fin mars : 4 hommes de Moises Guevara sont considérés comme ne faisant plus partie des combattants mais obligés à rester avec les guérilleros par mesure de sécurité. Ils désertent plus tard à la faveur d'un combat.
- 4 avril : l'armée occupe le campement central
- 10 avril : la guérilla perd son premier homme au cours d'un combat (Jésus Suarez Gayol, Cubain).
- 12 avril : le Parti communiste et le Parti ouvrier révolutionnaire sont interdits.
- 17 avril : lors de l'évacuation de Régis Debray et Ciro Bustos, la guérilla se sépare en deux groupes, celui de Joaquin et celui du Che.
- 18 avril : Régis Debray et Ciro Bustos sont arrêtés en compagnie d'un journaliste anglais Roth
- 22 avril : Jorge Vazquez Viana, guérillero bolivien est fait prisonnier puis assassiné par l'armée.
- 25 avril : Eliseo Reyes, Cubain, selon le Che "le meilleur homme de la guérilla" meurt au cours d'un combat.
- 8 et 30 mai : embuscades au cours desquelles l'armée perd des hommes.
- 17 mai : le colonel bolivien Arana Serrudo déclare à Bogota que Che Guevara pourrait commander la guérilla en Bolivie sous le nom de Ramon.
- 2 juin : la guérilla perd au cours d'un combat Antonio Sanchez Diaz (Cubain) et Casildo Condori Vargas (Bolivien).
- 6 juin : les mineurs votent la remise d'un jour de salaire à la guérilla.
- 7 juin : le gouvernement bolivien décrète l'Etat de siège.
- 24 juin : Massacre de la Saint Jean, 26 mineurs et proches sont assassinés au cours d'une opération du type de celles réalisées par les SS.
- 26 juin : Carlos Coello (Cubain) est tué au cours d'un combat
- 30 juin : le commandant en chef des forces armées affirme que le Che dirige la guérilla en Bolivie.
- 6 juillet : la guérilla occupe la localité de Samaipata
- 9 juillet : Serapio Aquino Tudela (Bolivien) est tué au combat.
- 30 juillet : deux guérilleros, Raul Quispaya Choque (Bolivien) et José Maria Martinez Tamayo (Cubain) sont tués au combat
- 4 août : deux nouveaux déserteurs conduisent l'armée aux grottes aménagées pour conserver vivres et documents.
- 9 août : la guérilla perd Antonio Jimenez Tardio (Bolivien) au cours d'un combat
- 31 août : embuscade du Gué de Puerto Mauricio, tout le groupe de Joaquin (3 Cubains et 4 Boliviens) est anéanti. Tamara Bunke est tuée.
- septembre un montage photos présenté par le gouvernement bolivien montre la ressemblance entre le Che et le chef d'entreprise uruguayen qui lui servait de couverture, en se basant sur son passeport et d'autres documents trouvés dans les grottes.
- 3 septembre : Restituto José Cabrera Flores (Péruvien) est assassiné par l'armée
- 8 septembre : un communiqué officiel de l'armée annonce que le cadavre de Tania la guérillera a été découvert.
- septembre : Convaincu de l'anéantissement du groupe de Joaquin, le Che décide de se diriger vers le Nord
- 22 septembre : la guérilla tient un meeting avec la population du village d'Alto Seco.
- 23 septembre : le général Ovando annonce la capture imminente de Che Guevara
- 26 septembre : l'avant garde tombe dans une embuscade. Roberto Peredo Leigue (Bolivien), Manuel Hernandez Osorio (Cubain) et Mario Gutierrez Ardaya (Bolivien) sont tués.

- 27: la mort d'Ernesto Guevara est démentie mais celle de Roberto Peredo est confirmée.
- 8 octobre : Ernesto Che Guevara, blessé est fait prisonnier et assassiné le 9, sont tués au combat René Martínez Tamayo (Cubain), Orlando Pantoja Tamayo (Cubain), Aniceto Reynaga Gordillo (Bolivien)
- 9 octobre: sont assassinés par l'armée Siméon Cuba Sarabia (Bolivien), Juan Pablo Chang Navarro (Péruvien), Alberto Fernandez Montes de Oca (Cubain)
- 12 octobre : Jaime Arana Campero (Bolivien); Octavio de la Concepción de la Pedraja (Cubain); Lucio Edilberto Galvan Hidalgo (Péruvien); Francisco Huanca Flores (Bolivien); meurent au combat. Six guérilleros parviennent à briser l'encerclement.
- 15 octobre : Au cours d'une émission de télévision, Fidel Castro analyse comment Cuba a conclu à la mort du Che
- 18 octobre : un million de personnes se rassemblent sur la place de la Révolution à la Havane pour la veillée funèbre en hommage à Che Guevara. Fidel Castro prononce le discours.
- 15 novembre : Julio Luis Mendez Korne (Bolivien) grièvement blessé au cours du dernier combat de la guérilla, supplie ses camarades de l'achever.

1968

- 22 février : au terme d'une véritable odyssee, les 3 survivants cubains de la guérilla arrivent au Chili où ils sont reçus par Salvador Allende, alors sénateur.
- 6 mars : en passant par Tahiti, Paris et Moscou, les trois survivants cubains arrivent à Cuba.
- 1er juillet : le Journal du Che en Bolivie, parvenu à Cuba, est distribué gratuitement dans les librairies avec une "Introduction nécessaire" signée par Fidel Castro.

1969

- 9 septembre : Guido Alvarado Peredo Leigue (Inti, Bolivien) est abattu par la police alors qu'il tente de relancer la guérilla.
- 31 décembre : David Adriazola Veizaga (Dario, Bolivien) est assassiné à La Paz

UN CONTEXTE SI IMPORTANT...

Trente ans après, l'idée d'aller instaurer une guérilla au coeur de l'Amérique Latine peut sembler la plus folle des utopies et c'est pourquoi, il faut bien sacrifier à la formule du "contexte".

La misère du continent est connue: elle n'a pas changé et il ne faut pas oublier que l'Amérique est parcourue dans les années 60 par l'onde expansive de la Révolution Cubaine, victorieuse de surcroît, contre la force entraînée et soutenue par les Etats-Unis pour le débarquement de la baie des Cochons.

En Amérique Latine en général, l'heure est à la lutte armée. La Révolution cubaine n'a-t-elle pas prouvé que cette voie était du domaine du possible ?

Toute une série de mouvements naissent ainsi ou se renforcent. Ils se heurtent de plein fouet à la puissance des Etats-Unis qui sont fermement décidés à empêcher par tous les moyens le surgissement d'une nouvelle Cuba, tandis qu'à l'intérieur de leurs frontières, les administrations américaines sont confrontées au grand mouvement noir pour les droits civiques.

Au Brésil, un fort mouvement paysan s'organise en particulier avec le gouvernement de Joao Goulart. Celui-ci accentue l'indépendance vis à vis des Etats-Unis et une campagne l'accuse de vouloir le communisme. Lorsqu'il entame la Réforme Agraire, un coup d'Etat militaire que tout le monde sait commandité par Washington le renverse, en mars 1964, marquant le début d'une répression cruelle. Une tentative de guérilla voit le jour sans lendemain.

Au Honduras, un libéral, Villeda Morales, arrive au pouvoir par les urnes en 1958. Il pratique une politique axée sur la protection sociale et met en route une véritable réforme agraire. Accusé d'être communiste, il est renversé le 3 octobre 1963 par un coup d'Etat. Le chef en est le colonel Lopez Arellano entraîné par l'armée nord-américaine à l'Ecole des Amériques.

En Uruguay, le Mouvement de Libération Nationale Tupamaro, effectue sa première action en 1963, en attaquant un club de tir. Son chef, Raul Sendic, guérillero entré à la légende pour sa capacité à échapper à la police, crée en 64 le Front de Libération Nationale. Finalement, il est capturé en 1972 et emprisonné dans des conditions terribles ; il sera soigné à Cuba à sa libération.

Au Guatemala, la guérilla des FARL est dirigée par Luis Augusto Turcios Lima, jeune militaire qui est passé par la spécialisation en lutte anti-guérilla à l'Ecole de l'armée nord-américaine à Fort Benning, en Géorgie. Il participe le 13 novembre 1960, au soulèvement militaire contre le gouvernement d'Ydigoras qui avait offert le pays comme base de départ aux contre-révolutionnaires cubains qui préparaient l'invasion de la Baie des cochons. Le soulèvement échoue, Luis Augusto Turcios Lima s'exile avant de revenir organiser un mouvement de guérilla appuyé par le Parti Communiste (Parti Guatémaltèque du Travail). La guérilla se fait sentir dans les villes et organise des zones de résistance. Elle a pour objectif immédiat, la réforme agraire et, à long terme, un développement socialiste.

Luis Augusto Turcios Lima, préside la délégation guatémaltèque à la Conférence Tricontinentale de La Havane. Impressionnant l'auditoire par sa jeunesse, il signale au cours de son intervention: " Il ne peut y avoir de garantie de paix pour personne tant que nos peuples luttent sans trêve contre les oppresseurs, tant que le principal ennemi de l'humanité, l'impérialisme, n'a pas été vaincu totalement et pour toujours."

Il meurt le 12 octobre 1966 dans un accident de la route.

Au Venezuela, la guérilla est précédée en 1952 par un soulèvement organisé conjointement par le Parti Communiste Vénézuélien et le Parti d'Action Démocratique pour combattre la dictature de Perez Jimenez. En 1960, le 3ème Congrès du PCV décide d'emprunter la voie de la lutte armée pour arriver au pouvoir. Il assigne cette tâche à un membre de son Comité Central, Douglas Bravo, un homme d'expérience qui a déjà établi une guérilla dans l'Etat où il est né.

Fin 1965, le Bureau Politique du PCV ordonne "la suspension définitive de la lutte armée". Douglas Bravo s'y oppose et décide de poursuivre la lutte. Lors de la restructuration de la direction des FALN (Forces armées de libération nationale), il occupe le poste de Commandant en chef.

La 3ème réunion plénière de l'Union des Jeunes Communistes de Cuba réunie à l'Île des Pins, les 5, 6 et 7 janvier 67 lui adresse un message qui souligne que l'année sera dure pour les guérilleros vénézuéliens car ils devront faire face à l'impérialisme mais aussi: " Au travail de sape de ceux qui ont titubé face à l'ennemi, qui sont fatigués de lutter, de ceux qui ont trahi la cause sacrée de la libération des peuples d'Amérique."

Au Pérou, alors que Belaunde Terry arrive au pouvoir en 63, un fort mouvement paysan se déclenche en faveur de la Réforme Agraire dans le centre et le sud, il est violemment réprimé bien que cette réforme soit

inscrite au programme du gouvernement. Le premier foyer de guérilla apparaît en mai 62 dans la Sierra du sud sous la direction d'Hugo Blanco.

Au Nicaragua, les camps sont bien délimités. Anastasio Somoza - de la dynastie fondée par l'assassin d'Augusto César Sandino - est au pouvoir et jouit de l'appui total des Etats-Unis. Les Somoza leur rendent de grands services: Ils prêtent le territoire nicaraguayen pour l'entraînement des forces qui entendent renverser le président guatémaltèque Jacobo Arbenz, et pour le départ des bombardiers vers le Guatemala lors du coup d'Etat. C'est au Nicaragua que les contre-révolutionnaires cubains s'entraînent et c'est de Puerto Cabezas, sur la côte atlantique, que partent les envahisseurs de la Baie des Cochons. En 1958, un premier mouvement armé se crée sous la direction d'un ancien membre de l'Armée de Sandino. En 1961, Carlos Fonseca Amador qui est convaincu depuis 1959 de la nécessité de la lutte armée et qui, pour cette raison, a quitté le Parti socialiste nicaraguayen (communiste), crée le FSLN, Front Sandiniste de Libération Nationale qui maintient des foyers de guérilla jusqu'en 1967 avant de procéder à un retrait stratégique qui lui permet de préparer un retour en force.

En Colombie, le mouvement insurrectionnel remonte à loin. L'assassinat le 9 avril 1948 d'Eliecer Gaitan, leader de l'aile gauche du Parti Libéral déclenche le "Bogotazo" - soulèvement de Bogota - alors que la capitale colombienne s'apprête à recevoir la 9ème Conférence Panaméricaine à laquelle doit assister le Général Marshall. Un jeune leader étudiant cubain, Fidel Castro, se trouve alors en Colombie pour un congrès international, il rencontre une première fois Eliecer Gaitan dont le mot d'ordre, face au gouvernement conservateur est "Peuple, contre les oligarchies, à la charge". Une nouvelle rencontre avec Fidel Castro - en tête à tête cette fois-ci - est notée sur l'agenda de Gaitan, pour deux heures après son assassinat. De là à accuser le leader étudiant cubain d'avoir joué un rôle dans le Bogotazo, il y a un pas que certains ont allègrement franchi.

L'insurrection, devenue générale, ne s'achève qu'en 1950 lorsque le gouvernement accentue la répression avec l'aide d'experts nord-américains. Des maquis du Parti Communiste se maintiennent dans la Cordillère centrale et aident les paysans à créer des zones libérées contre lesquelles l'armée est impuissante jusqu'en 1964.

Ce sont des troupes dirigées par le Commandement Sud des Etats-Unis qui envahissent ces zones. Seize mille hommes et l'aviation sont engagées contre elles, en particulier contre la République Indépendante de Marqueta. Le Congrès du Parti Communiste décide alors de créer en 1966 les FARC, les forces armées révolutionnaires de Colombie. Elles s'implantent dans 8 provinces. Début 1965, c'est le tour de l'Armée de Libération Nationale dont l'action est connue parce qu'un prêtre, le père Camilo Torres, meurt dans ses rangs. En 67, l'Armée Populaire de Libération est fondée à son tour.

Ni ces mouvements ni ceux qui ont vu le jour par la suite n'ont pu être éliminés.

La situation est explosive à Panama, où la répression prestement déclenchée contre une révolte anti-nord-américaine fait 22 morts et 500 blessés en janvier 1964. Les Etats-Unis et Panama avaient signé le 7 janvier 63 un accord en vertu duquel les deux drapeaux devaient être déployés ensemble dans la zone du Canal. C'est pour le faire respecter que 200 élèves de l'Institut National manifestent un an après, ils sont roués de coups par les policiers de la Zone. Une autre manifestation suit, la police du Canal tire, faisant 6 morts et plus de 100 blessés le 9 janvier. Immédiatement, l'armée nord-américaine sort les blindés et les armes lourdes aussi bien près de la ville de Panama que sur la côte Pacifique, à Colon; les avions et les hélicoptères violent l'espace aérien panaméen. Le bilan: 22 morts et 400 blessés.

C'est dans une base de la zone du Canal, Fort Gulick, que fonctionne à cette époque, l' "US Army School of the Americas", l'Ecole des Amériques, immense centre de formation militaire réservé aux officiers latino-américains et caribéens. Elle dépend du Commandement Sud des Forces armées des Etats-Unis et a pour but alors de convaincre les militaires de s'intéresser de près à la vie politique de leur pays en vertu de la doctrine de Sécurité Nationale. Cet intérêt s'est traduit par les coups d'Etat, les "coups de gorilles". Les "gorilles" les plus connus issus de l'Ecole des Amériques s'appellent Somoza, Pinochet, Viola et Videla, Stroessner, Banzer etc.

L'Ecole des Amériques transférée en 1984 à Fort Benning, en Géorgie a commencé à révéler ses secrets.

A la suite de dénonciations et de la proposition réitérée de fermer l'Ecole avancée à la Chambre des représentants par Joseph Kennedy, élu démocrate du Massachusetts, une commission du département de la défense a dû reconnaître que de véritables "Guides de la torture" figuraient au nombre des livres de classe destinés aux militaires latino-américains. Les manuels dont des extraits ont été publiés par le "Washington Post" et le "New York Times" signalaient que pour recruter et contrôler des indicateurs, les agents du contre-espionnage "peuvent user de la peur, du paiement de récompense pour la mort d'ennemis, des coups, des simulacres d'arrestation, de l'incarcération de parents, des exécutions et de l'utilisation du sérum de vérité."

Ces manuels étaient basés sur le "Projet X", un cours d'entraînement du "Programme d'assistance de l'Armée américaine dans le domaine des services secrets à l'étranger" de 1960.

En République Dominicaine, Juan Bosch du Parti révolutionnaire dominicain, arrive au pouvoir au terme d'élections. Il est renversé sept mois après, le 25 septembre 63. Le 24 avril 1965, le colonel Caamaño dirige une rébellion de militaires favorables à la Constitution. En quelques heures, l'armée, appuyée par la population, prend le contrôle des points stratégiques. Le président Johnson annonce 400 marines pour "protéger les vies et les biens américains", ils seront trente mille en vertu du TIAR, Traité interaméricain d'assistance réciproque, pour lutter contre les "castro-communistes", avec l'appui de l'OEA, l'Organisation des Etats Américains. Le bilan varie, selon les sources, entre 500 et 3000 morts. Francisco Caamaño s'exile à Cuba où il prépare une guérilla, il est tué douze jours après avoir débarqué dans son pays, le 15 février 1973.

La guérilla la plus proche de la Bolivie, à cette époque, se situe en Argentine. Elle a été fondée fin 1962 par Ricardo Masetti, argentin qui a été le premier journaliste latino-américain à interviewer en mars 1958, des dirigeants de la Révolution cubaine, en l'occurrence Fidel Castro et Ernesto Guevara, en pleine Sierra Maestra. Il en a tiré un livre intitulé "Ceux qui luttent et ceux qui pleurent". Lors du triomphe de la Révolution cubaine, il interviewe le Che par téléphone et celui-ci l'invite à venir à Cuba avec sa famille. Il arrive à La Havane le 9 janvier 59.

Cette même année, il fonde l'agence Prensa Latina qui vise à rompre le monopole de l'information que détiennent en Amérique Latine les agences de presse nord-américaines. Cette agence compte des correspondants prestigieux comme le futur prix Nobel de littérature, le colombien Gabriel Garcia Marquez.

Ricardo Masetti est chargé par les autorités cubaines de prendre contact avec les combattants du FLN algérien. Il se rend à trois reprises en Algérie. En octobre 61, il parvient au Quartier général du FLN. Lors d'un autre voyage, en janvier 62, il revient à Cuba avec un groupe d'enfants et de mutilés de guerre qui ont besoin de soins. Il retourne en Algérie après l'indépendance.

Juste avant de partir pour l'Argentine, il écrit un article en forme de lettre à un jeune algérien auquel il dit: "Mustapha, quand je suis allé te rendre visite, je t'ai promis d'écrire un livre sur "ta" révolution. J'ai promis aussi aux Cubains d'écrire un livre sur "leur" révolution". Il explique qu'il ne le fera pas car "je pars pour écrire la part de "notre" révolution qui nous incombe à tous". Après avoir fait allusion à tous les continents et comparé la révolution au soc d'une charrue qui ouvre un sillon, Ricardo Masetti souligne: " Maintenant, le sillon passe par l'Amérique Latine. Ce continent si pauvre tout en étant si riche, avec ses indiens, ses paysans, ses ouvriers, ses analphabètes, ses morts de faim, de froid et d'épidémie. Ses enfants en haillons et ses vieillards jetés à la mort, ses généraux chamarrés qui reçoivent des cours en anglais et dont les missions militaires maltraitent l'espagnol. Là , la plus jeune, Cuba, a repris la charrue et elle a continué le sillon. La charrue s'approche de ma porte."

Ricardo Masetti rejoint l'Argentine en traversant la frontière bolivienne, il s'installe dans la zone de Salta, toute proche et la guérilla s'y maintient en 1963 et 1964. Il adopte le pseudonyme de "Commandant Segundo" (second) le "Premier" étant le Cheour suivi par la gendarmerie et malade, Ricardo Masetti a disparu dans la forêt sans que les circonstances de sa mort n'aient été éclaircies...

Bolivie si proche... José Maria Martinez Tamayo, Cubain et futur combattant de la guérilla du Che, est envoyé en 1963 dans ce pays pour aider à l'établissement de la guérilla de Salta dirigée par Masetti. C'est alors qu'il fait la connaissance de plusieurs Boliviens qui, eux aussi, appuient leurs camarades argentins. Ils ont des noms à retenir: Inti Peredo, Rodolfo Saldaña, Jorge Vasquez Viaña.

En juin 1966, un coup d'Etat militaire sanglant fait en Argentine trois mille morts et entame une répression systématique du mouvement populaire.

C'est au vu de ce panorama, qu'aux yeux des Latino-américains, la phrase prononcée de manière visionnaire par Simon Bolivar, lors du Congrès Panaméricain de Panama, le 5 août 1826, se confirme: "Les Etats-Unis semblent destinés par la providence à couvrir l'Amérique de misères au nom de la liberté".

POURQUOI LA BOLIVIE?

Quelques mots de Géographie

La Bolivie est, par sa situation géographique, un pays stratégique lorsque l'on pense en termes de continent.

Elle a des frontières avec le Brésil, le Pérou, le Chili, l'Argentine et le Paraguay, et se trouve donc au coeur de l'Amérique du Sud.

C'est le cinquième pays du continent en superficie et il a peu de voies de communication avec l'extérieur. En Bolivie même, seules deux routes importantes permettent les communications intérieures et une bonne partie du pays possède un relief accidenté, propice à la guerre irrégulière.

Luis Carlos Prestes, révolutionnaire brésilien, a signalé en son temps - au terme de son parcours victorieux avec sa fameuse colonne dans les années trente qui a terminé justement à la frontière bolivienne - que la Bolivie a cette importance stratégique.

Ce critère persistera et, un homme politique qui a un peu de vision d'avenir ne peut faire l'impasse sur ce fait primordial.

C'est précisément à cette conclusion-là qu'était arrivé Che Guevara qui n'a jamais eu l'intention de limiter la guérilla à la Bolivie mais bien de faire la jonction avec des mouvements existants (en Argentine avec Salta) ou sur le point d'être créés (au Pérou par exemple).

Un puissant mouvement populaire

En 1952, a lieu en Bolivie une véritable insurrection populaire qui pratiquement vainc l'armée. La lutte a lieu dans la rue et débouche sur un processus révolutionnaire au cours duquel un changement important a lieu dans la vie du pays.

Parmi les mesures qui symbolisent ce changement se trouvent la nationalisation des grandes mines à un moment où la Bolivie, pays minier par excellence, est un des premiers producteurs d'étain du monde.

Ces mines appartiennent alors à trois grands consortiums internationaux et elles sont nationalisées. Une réforme agraire - mesure fondamentale dans l'Amérique Latine de l'époque - a lieu sous le fameux mot d'ordre "la terre à ceux qui la travaillent", les grandes haciendas sont démembrées au profit des paysans.

Une autre mesure importante est prise, il s'agit du droit de vote au suffrage universel, le droit d'élire et d'être élu. Jusqu'à ce moment-là, seules les personnes sachant lire et écrire avaient le droit de vote et comme plus de 50% de la population ne savait pas lire...

La remise en cause de ces mesures commence très vite, en particulier sous la pression des Etats-Unis. La lutte porte donc sur la conservation de ces "acquis" de la Révolution de 1952; elle vise, en particulier, la privatisation des mines.

De plus, la situation du pays est difficile, marquée par de grandes inégalités. De larges couches de la population vivent dans la pauvreté et le mécontentement couve.

Des affrontements qui prennent parfois un tour très violent ont lieu.

Un parti communiste favorable à la lutte armée

La "Révolution" de 1952 a convaincu de nombreux communistes du fait que, sans armes, le mouvement populaire sera toujours limité à des conquêtes remises en cause le lendemain. Les événements qui ont suivi ont renforcé cette conviction.

Le rapport central du Bureau Politique lu par Mario Monje, secrétaire général du Parti Communiste Bolivien - PCB - au 2ème Congrès National qui se tient à La Paz en Avril 1964 souligne:

" La victoire de la Révolution cubaine et son entrée dans la famille socialiste, a produit un changement objectif dans la situation du continent. La Révolution cubaine, n'est pas seulement la révolution d'une île, mais encore la révolution d'un continent. Elle n'a pas seulement placé sur un nouveau plan les luttes anti-impérialistes et anti-féodales que se renforcent chaque jour, elle a aussi mis à l'ordre du jour le problème de la révolution.

La victoire de la Révolution cubaine démontre que les conditions, objectives et matérielles, sont mûres pour la révolution dans le continent et cela se manifeste dans la crise des structures économiques et sociales du continent. Il y a une unité essentielle dans la révolution latino-américaine, il n'est pas possible de parler d'une révolution isolée, elle doit être continentale. Simon Bolivar affirmait à juste titre: " Nous sommes une nation de Républiques".

La maturité de la révolution continentale mise en évidence par la Révolution cubaine, s'étend sur le continent, obtenant de nouvelles victoires, non parce que Cuba exporte la révolution car elle ne peut pas l'exporter, personne ne peut l'exporter, parce que la révolution dépend de la volonté de chaque peuple; Cuba exporte son exemple et cela, aucun blocus impérialiste ne peut l'empêcher".

Le mois suivant, en mai, le rapport que Mario Monje présente à la 7ème Conférence Nationale du Parti Communiste Bolivien souligne:

"Un coup de feu que tire un guérillero vénézuélien est le coup de feu d'un combattant bolivien pour sa libération nationale face à l'impérialisme yankee. Une victoire du peuple sud-vietnamien sur les mercenaires yankee, est une victoire du peuple bolivien sur l'impérialisme yankee. Les soldats qui foulent au pied la souveraineté de la République Dominicaine foulent au pied notre souveraineté. C'est le même ennemi auquel nous sommes tous confrontés, l'ennemi qui s'oppose à ce que nos peuples soient maîtres de leur destin.

L'Amérique est un volcan en éruption, une poussée de révolution secoue le continent. Cuba, fruit de la maturité des conditions révolutionnaires, avance de manière irrépessible sur la voie du socialisme. Le triomphe de la Révolution cubaine, qui marque un jalon dans l'avancée de la révolution continentale, éclaire la voie à suivre et a provoqué des changements profonds dans les perspectives révolutionnaires continentales. Il n'est pas possible maintenant de percevoir quelle sera le prochain maillon faible de la chaîne. Ce peut être la Bolivie, ou n'importe quel autre pays."

1964, un coup d'Etat de plus...

En 1964, la Bolivie connaît un de ses innombrables coups d'Etat: celui du général René Barrientos. C'est à partir de son arrivée au pouvoir que les mesures prises par la Révolution de 1952, sont ouvertement remises en cause.

Mais surtout Barrientos représente la nouvelle génération de militaires "s'intéressant" à la vie politique de leur pays et formés par les conseillers nord-américains. Il met la Bolivie dans l'orbite des Etats-Unis qui modernisent l'armée.

Ce coup d'Etat vient mettre fin à une grande effervescence populaire en particulier dans le secteur minier, des affrontements ont même lieu à La Paz, la capitale administrative, le jour même du coup d'Etat, le 4 novembre.

Quelques mois après, en mai 65, une arrestation massive de dirigeants syndicaux a lieu, ils sont expulsés vers différents pays: l'Argentine, le Paraguay, le Chili et donc contraints de rentrer clandestinement en Bolivie.

Le secrétariat national du Parti Communiste Bolivien rend public en août 1965 un texte sur la situation du pays à la suite de cette vague de répression. Il y précise:

" Nous les communistes, sommes convaincus du fait que la lutte qui approche n'est en rien semblable à celles qui ont eu lieu par le passé: Le peuple bolivien a fait sa propre expérience et a beaucoup appris, au cours de l'insurrection d'avril, au cours des deux années du gouvernement M.N.R et dans la lutte contre la dictature militaire mais aussi, de la même manière, les ennemis de nos peuples ont fait leur expérience, tiré leurs propres conclusions. C'est pour cela qu'aujourd'hui plus que jamais nous devons porter à un niveau plus élevé toutes les formes de lutte pour vaincre, une bonne fois pour toutes, tous les ennemis de la Bolivie."

En Octobre, les événements de mai se répètent, un nouvel affrontement armé a lieu dans une mine.

C'est donc un pays potentiellement révolutionnaire que le Che choisit pour établir non un "foyer" de guérilla mais une base destinée à essaimer.

DEUX ANS AVANT: LA PREPARATION DE LA GUERILLA

DE TAMARA A TANIA LA GUERILLERA

Tamara Bunke, la jeune femme qui, avec sa mère, a servi de traductrice à la délégation cubaine que le Commandant Ernesto Che Guevara a conduite en République Démocratique Allemande, a réalisé en 61, son rêve d'aller vivre à Cuba. Elle s'y est fait des amis. Parmi eux, Angela Soto:

"Tamara pour moi était devenue la meilleure amie de ces années où l'on a 20 ans, 22, 23. Tamara était douce et en même temps forte. C'était une personne très complexe mais surtout très complète.

Imaginez-vous que, pour nous, les jeunes de cette époque qui ouvrons les yeux sur la Révolution... En 1961, nous étions membres des Jeunes Rebelles, de la Fédération des Femmes cubaines, des Comités de défense de la Révolution et, Tamara arrive, et elle s'insère dans ce monde, elle devient membre des CDR, de la Fédération, elle devient combattante, elle devient membre des Jeunes rebelles, de la Jeunesse Communiste. Elle vient comme traductrice - elle est née en Argentine, le 19 novembre 1937, à Buenos Aires, et lorsqu'elle a 12 ans, les parents qui étaient communistes, antifascistes, rentrent en Allemagne- en

République Démocratique Allemande pour construire le socialisme. Tamara arrive à 12 ans et, simplement, elle s'insère dans ce monde-là.

Mais, Tamara n'a jamais oublié l'Amérique Latine, l'amour qu'elle ressentait pour l'Argentine, pour l'Amérique Latine, pour la musique. J'ai des photos de Tamara en train de jouer de l'accordéon, de la guitare; elle n'a jamais perdu ce lien avec l'Amérique Latine, cette identité.

Quand la Révolution en était à sa phase de libération, de la lutte clandestine, de la Sierra, elle s'en préoccupait... Elle essayait de rencontrer les Cubains qui passaient par la RDA, elle voulait connaître Cuba.

La Révolution triomphe en 59 et en 61... tout d'abord, il faut dire qu'elle accompagne le Che , un des premiers Cubains qui participent à des négociations commerciales. Elle sert de traductrice au Che, car elle parle parfaitement l'espagnol et l'allemand; elle accompagne aussi Nuñez Jimenez, la camarade Hortensia Gomez, qui était dirigeante de la Fédération Internationale des femmes. Tamara dit à Alicia Alonso, directrice nationale du Ballet de Cuba, qu'elle veut aller à Cuba, connaître la Cuba révolutionnaire, la révolution triomphante.

Elle arrive en mai 1961, elle se présente immédiatement pour travailler comme traductrice puisqu'elle parlait 4, 5 langues. Elle parlait français, anglais, allemand, espagnol, et un peu l'italien. Elle s'adresse au Ministère de l'Education, à l'Institut cubain d'amitié avec les peuples. Elle fait preuve d'une énergie extraordinaire et d'une grande volonté de travailler. Elle commence à construire une nouvelle vie parce qu'elle voit que Cuba lui donne ce dont elle rêvait: faire une Révolution.

C'est là que je l'ai connue, en avril-mai 61, un jour où elle faisait du travail volontaire dans une école créée par l'Union Internationale des Etudiants, l'UIE. Nous faisons du travail volontaire à l'école au coin des rues 11 et 4, dans le Vedado. Nous avons sympathisé, nous étions jeunes, nous aimions nous amuser, rire, plaisanter mais, en même temps, nous étions sérieuses. Tamara était très réfléchie bien qu'elle ait été si pleine de joie de vivre et, là, au cours du travail volontaire, nous nous sommes approchées du Che. Le Che faisait du travail volontaire ce jour-là - il y a une photo sur laquelle on nous voit à côté du Che, moi en train de danser la rumba, j'avais 20 ans- Tamara m'a dit : "Allons voir le Che, il est là-bas en train de poser des briques". Quand nous nous sommes approchées, le Che, de sa manière d'être sèche, ferme, disciplinée, a dit: "Si vous venez ici, ce n'est pas pour converser, mais pour travailler". Tamara et moi, nous nous sommes fait signe, il valait mieux s'en aller, le Che ne voulait pas bavarder... Tamara m'a pris le bras et m'a entraînée avec elle.

Ensuite, nous nous sommes vues à la Fédération des Femmes Cubaines, à la direction nationale; nous travaillions avec Vilma., Tamara était rédactrice d'un bulletin que nous réalisions, "Vida Nueva"; évidemment, elle écrivait la partie de l'information internationale, une jeune femme si cultivée qui venait d'Europe et qui nous parlait de marxisme! Nous nous sommes déclarés socialistes, au beau milieu de Girón, de l'attaque mercenaire... et, elle, simplement, elle a commencé à nous parler de Lénine, de Karl Marx, Rosa Luxembourg, Karl Liebknecht, Ernst Thälmann... Nous avons commencé à connaître des personnalités communistes, nous ne savions rien, nous étions révolutionnaires, mais nous ne savions rien du socialisme.

Elle nous parlait de la libération de la Femme. J'étais alors devenue son amie intime... Tamara disait que la libération de la Femme n'était pas coucher avec des hommes, ce concept superficiel, vide... que se libérer n'était pas coucher avec quelqu'un pour coucher avec quelqu'un. C'était être indépendante financièrement, subvenir à ses besoins, étudier, pour que la femme et l'homme parviennent à s'aimer en étant à égalité sur le plan financier. Il fallait que les femmes travaillent, étudient, qu'elles progressent de la même manière que les hommes. Pour nous, c'était découvrir un autre monde, une autre conception de la vie parce que nous étions toutes liées... notre manière de penser... les hommes... Se marier vierge, bref toute cette mentalité, si ce n'est arriérée, cette mentalité de jeunes filles ingénues, cette mentalité espagnole que nous avions.

Tamara m'invitait chez elle les fins de semaine, et nous restions là à cuisiner, plutôt mal... Nous allions à la plage, au Cercle des quincailleries. Elle vivait dans la rue 20, la maison qui est au coin de la 3ème rue. Nous parlions beaucoup. Elle me donnait des conseils comme si elle avait été plus vieille alors qu'elle n'avait que vingt et quelques années, comme nous. Elle avait une maturité suffisante pour me donner des conseils sur ma vie sentimentale, comme amie intime, elle me disait de ne pas perdre de temps, de savoir apprécier les gens à leur juste valeur.

Tamara s'est inscrite à l'Ecole de journalisme de La Havane avec moi. Quelque temps après, nous nous sommes rendus compte, les élèves cubains, que Tamara en savait plus que nous et plus que les professeurs. Quand nous étudions l'économie politique, marxiste et la philosophie marxiste, Tamara en savait plus long que le professeur. Elle venait d'Allemagne, de parents communistes, combattants pour la libération. Tamara a été une source de réflexion pour moi; la formation qu'elle m'a donnée a beaucoup compté tout au long de ma

vie. Dans les moments les plus difficiles, je pense toujours à Tamara, je me demande comment elle agirait, ce qu'elle me dirait. Je pense qu'une génération comme la mienne a été très marquée par Tamara.

Nous nous retrouvions - je vous ai parlé de la joie qu'irradiait Tamara lors du travail volontaire - nous allions ramasser des pommes de terre, des oignons, de l'ail à la campagne et Tamara venait avec son accordéon pour chanter des "milongas" car elle avait gardé son amour pour la musique argentine. Elle m'a acheté une guitare que j'ai toujours et la seule chose qu'elle m'a enseigné, ce sont les premiers arpèges d'un tango. C'est la seule chose que je sais jouer.

Elle m'invitait chez elle, j'avais remarqué qu'elle avait les mains et les bras tout griffés. Je lui demandais: " Tamara, d'où viens-tu; qu'est ce que tu as aux mains?", " Je fais du travail volontaire." En fait, elle était en train de s'entraîner dans des conditions difficiles. Je ne l'ai su que plus tard, lorsque j'ai découvert cette partie clandestine de sa vie.

Tamara était révolutionnaire et elle a vécu comme telle, elle est arrivée à s'introduire dans les plus hautes sphères du gouvernement bolivien, dans les milieux intellectuels, artistiques. Comme elle avait une très grande culture, elle a pu devenir spécialiste en folklore bolivien. Elle s'est présentée sous l'identité de Laura Gutierrez Bauer, Argentino-allemande, spécialiste en folklore qui venait faire des études. Les études que Tamara a faites sur la musique autochtone de diverses régions et qui sont conservées en Bolivie, sont d'une grande valeur. Je crois qu'elle a fait aussi une exposition de costumes boliviens. Elle est devenue l'amie des artistes boliviens les plus connus, pour avoir accès aux sources officielles et préparer ainsi la guérilla. Elle a été un de ceux qui ont préparé le réseau urbain de la guérilla. Elle est arrivée en 64 en Bolivie et, au cours de ces années 64-66, elle a préparé les conditions pour l'arrivée du Che et des autres camarades de manière vraiment exemplaire.

Son souhait était de combattre pour la Révolution. Je réfléchis, quand on m'a dit que Tamara était "Tania", que la Laura Gutierrez Bauer dont j'avais appris qu'elle était en Bolivie, aux côtés du Che, était Tamara, mon amie, j'ai répondu: "cela ne m'étonne pas".

C'est en mars 1964 à Cuba que le Commandant Ernesto Guevara lui même explique à Tamara Bunke quelle sera sa mission. Il l'attend dans son bureau du Ministère des Industries pour lui donner en détail le plan de travail qu'elle doit suivre. A partir de ce moment-là, Tania a dû à la fois maintenir la façade et assurer sa préparation pour la guérilla. Elle avait l'habitude de compartimenter ses amitiés et cela lui a rendu plus facile l'adaptation à sa nouvelle vie. Elle devait se préparer à la solitude, s'éloigner de ses amis, et désinformer tout le monde non seulement à Cuba mais aussi en Amérique Latine et en RDA, ses parents compris. Elle devenait "Tania", renonçait à se marier et à avoir l'enfant qu'elle désirait; elle et son fiancé, s'engageant à s'attendre.

L'objectif de son installation en Bolivie était de nouer des relations au sein des forces armées et de la bourgeoisie au pouvoir, de se déplacer en province, d'étudier la situation sociale et d'attendre que l'on entre en contact avec elle pour lui annoncer que l'heure de l'action définitive avait sonné.

Avant, elle a dû effectuer un séjour en RFA pour y apprendre les habitudes de la bourgeoisie. Elle s'est trouvée un jour à 200 mètres de l'endroit où habitaient ses parents mais n'a pu aller leur dire au revoir et ils ne l'ont su que bien après sa mort.

Elle est ensuite partie pour l'Amérique Latine: Le Pérou, l'Argentine, le Brésil et finalement la Bolivie, lieu de sa mission où elle est arrivée le 18 novembre 1964.

Lorsque les premiers guérilleros ont commencé à arriver, son travail est devenu plus complexe et plus dangereux mais elle n'a jamais été suspectée.

Le Che la mentionne à plusieurs reprises dans son Journal et toujours lors de prises de contact importantes. Il la réserve pour des activités de poids tant à La Paz qu'ailleurs.

L'absence de toute autre personne pouvant remplir cette mission l'amène à accompagner le Français Régis Debray et l'Argentin Ciro Bustos au campement de la guérilla fin mars 1967. Lorsque sa jeep qu'elle a stationnée dans un garage à Camiri est découverte et son identité révélée, elle doit rester dans la guérilla.

Le Che commente alors dans son journal que deux années de "bon et patient travail" sont ainsi perdues. Il lui remet un fusil M-1 et Tania devient un guérillero de plus.

Sa conduite de guérillera est aussi exemplaire que son travail clandestin. Elle résiste pendant toute l'odyssée que vit entre fin mars et le 31 août, le groupe de Joaquin dont elle fait partie. Paco, survivant du groupe, signale que son attitude est un encouragement pour tous. Elle marche malgré les terribles blessures qu'elle a aux pieds. Le chef du groupe qui ferme la marche derrière elle pour la protéger cherche un lieu sûr afin de lui permettre de se soigner en compagnie d'un autre combattant cubain très malade.

Le 31 août, le groupe de Joaquin tombe dans une embuscade au gué de Puerto Mauricio, sur le Rio Grande. Tania n'a même pas le temps de saisir son arme, elle est tuée et son corps entraîné par le courant. Il sera repêché 7 jours après.

Dans le prologue du livre "Tania, la guérilla inoubliable", Inti Peredo, Bolivien de la guérilla, souligne:

"Elle est morte héroïquement pour la liberté de l'Amérique Latine mais elle sera à jamais l'exemple de ce qu'est capable de faire une femme courageuse et vraiment révolutionnaire."

Faisant la critique de ce livre dans l'édition du 28 octobre 1970 du quotidien "Granma", Graziella Pogolotti, écrivain cubain souligne:

"La trempe de ceux qui marquent l'histoire de leur empreinte est celle de l'acier. Ils ont pu le faire, néanmoins, parce qu'ils avaient bien les pieds sur terre, parce qu'ils ont vécu intensément au quotidien, une existence d'Homme, parce qu'ils ont été liés aux autres par des liens multiples et divers, parce qu'enfin, ils n'ont pas senti la Révolution comme un ensemble de principes abstraits, mais comme une action concrète, héroïque oui, mais aussi construite avec le travail modeste de chaque jour, fait pour les Hommes et avec les Hommes, là où le fait d'être disposé au sacrifice total va de pair avec l'anonymat et la préoccupation pour l'efficacité..."

L'admiration grandit pour la stature morale de cette combattante, et, en même temps, les principes d'une éthique, d'une conduite se dégagent de cet exemple et se consolident de manière indirecte. Il ne s'agit pas d'un ensemble de normes abstraites imposées de l'extérieur, mais du plein accord entre la conscience individuelle et les besoins de l'action révolutionnaire. La solidarité naît lorsqu'on se sent partie prenante de la souffrance des autres, du combat et du sacrifice de tous. Elle surgit spontanément lorsque l'on prend les armes pour répondre à une menace directe, elle est indispensable et doit être plus profondément ancrée chez le combattant solitaire, installé dans un milieu hostile, obligé à porter à toute heure un masque, à surveiller en permanence les autres et lui-même. C'est ce dur apprentissage par lequel est passée Tania.

Il n'a pas seulement été celui des techniques des services secrets mais encore celui qui permet de savoir mettre au carcan sa propre personnalité, assumer un autre nom, qui signifie se conduire à toute heure d'une manière différente. Au milieu de cette terrible solitude, l'esprit se maintient lorsque l'on sait que cet isolement est circonstanciel, que d'autres, dans le lointain, poursuivent de diverses manières, le même combat.

L'internationalisme révolutionnaire n'est pas une étiquette qui sied à un aventurier assoiffé de nouvelles expériences. Il naît au plus profond de l'être comme celui de Tania, dans le souvenir de son Argentine natale, d'un véritable rejet de l'exploitation, comme celui de Tania, qui renonce à la voie sûre que lui offrait la RDA, au travail créateur dans la Cuba révolutionnaire récemment découverte, à l'amour et à l'amitié, remettant à plus tard ses projets personnels, pour aller là-bas où d'autres Hommes ont besoin de rédemption."

LE PREMIER DES CUBAINS

Le premier Cubain à arriver en Bolivie est José Maria Martinez Tamayo (Papi ou Ricardo pour la guérilla).

Né le 31 mars 1937. Il commence à travailler encore adolescent pour aider sa mère et ses frères et soeurs. A vingt ans, il part dans la guérilla cubaine et combat dans le "Second Front oriental Frank Pais" sous les ordres de Raul Castro jusqu'à la chute de la dictature de Batista. Il devient ensuite membre du département d'enquêtes de l'Armée Rebelle qui donnera naissance au Ministère de l'Intérieur.

En 1962, il est envoyé en mission au Guatemala et arrive à rompre le blocus naval établi autour de Cuba par le gouvernement nord-américain. En 1963, il pénètre en Bolivie pour les tâches d'appui au foyer de guérilla de Salta, en Argentine. Il demande l'autorisation de s'incorporer à la guérilla mais Cuba la lui refuse, car d'autres tâches l'attendent.

En mars 1966, il est le premier homme de la guérilla du Che à arriver en Bolivie. Il est porteur d'un passeport colombien au nom de Julio César Giraldo Castaño. Il s'incorpore à la guérilla le 7 novembre 1966 dès l'arrivée du Che. Il est tué au combat le 30 juillet.

Le Che note le 30 juillet dans son Journal:

"... Ricardo était dans un état très grave et le dernier plasma s'était perdu dans le sac à dos de Willi. A 22 heures, Ricardo est mort et nous l'avons enterré près du fleuve, dans un endroit bien caché pour que les soldats ne le trouve pas."

Le 31 juillet il ajoute:

"Ricardo était le plus indiscipliné du groupe cubain et celui qui faisait preuve de moins de détermination face au sacrifice quotidien mais c'était un combattant extraordinaire et un vieux compagnon d'aventures lors

du premier échec de Segundo, au Congo et maintenant ici. C'est une nouvelle perte sensible compte tenu de sa valeur."

José Maria Martínez Tamayo était accompagné de son frère, René, né lui, le 2 février 1941.

A 15 ans, René se joint à la lutte contre la dictature de Batista. Arrêté et torturé par la police, il ne doit la vie sauve qu'à l'intervention du père d'un camarade de lycée qui est gradé de l'armée. En novembre 1958, il rejoint dans la guérilla cubaine son frère qu'il a l'habitude d'appeler "papi" (papa). Il est lui aussi fondateur du Ministère de l'Intérieur. Le 11 novembre 1966, il entre dans la guérilla en Bolivie sous le pseudonyme d'Arturo. Il meurt le 8 octobre 1967 au cours du combat pendant lequel le Che est fait prisonnier.

René Martínez Tamayo a laissé à Cuba sa jeune femme Elsa Blaquier et son fils de trois ans. Elsa, devenue journaliste, n'a jamais cessé d'être à ses côtés. Elle se souvient et explique:

" J'ai été au courant des préparatifs: Je travaillais avec eux et je savais, non le pays - ils ne me l'ont jamais dit - mais, oui, qu'ils partaient avec le Che, je dirais à la poursuite d'un rêve de libération très beau, parce que leur plus grand souhait était que les enfants d'autres pays, que les pauvres d'autres pays latino-américains - ils avaient été enfants et pauvres à Cuba - aient un avenir semblable à celui dont ils allaient désormais disposer, eux et leurs enfants, à Cuba. Il voulaient que ces pauvres d'Amérique puissent connaître le bonheur, la liberté et avoir les chances qui étaient à Cuba, celles de tous les jeunes et tous les enfants.

Papi était revenu du Congo, il était déjà passé par la Bolivie pour nouer les premiers contacts avec Coco et Inti Peredo et le Parti Communiste Bolivien; lors d'une précédente occasion, il avait été en contact avec eux, car une partie des préparatifs du travail de formation du foyer de guérilla de Salta de Jorge Ricardo Masetti en Argentine, s'étaient faits en Bolivie. Il avait alors connu Coco et Inti. Quand il est revenu à Cuba, Papi était atteint de paludisme, il a eu de très fortes fièvres qui l'ont cloué au lit, mais quelques jours seulement, parce que sa volonté de lutter l'a ramené immédiatement en Bolivie, pour préparer l'arrivée des autres camarades.

J'ai également fait la connaissance de Coco Peredo qui s'entraînait ici et il m'a beaucoup impressionnée. C'était un jeune plein d'attentions, très posé et qui pensait très bien les choses.

Je n'ai pas oublié, cela a été une période très belle.

Papi aussi s'était occupé de l'entraînement de Tania - avant son départ pour le Congo - afin de mettre sur pied la première partie de l'organisation du grand rêve du Che qui était de retourner en Argentine, car réellement c'était le but que poursuivait le Che: Aller lutter en Argentine, rentrer dans son pays pour y changer le cours des choses.

Lorsque ton mari a décidé de partir, cela t'a-t-il paru normal, évident?

Lorsque j'ai connu René - je l'ai connu en mai 1961, quelques jours après Giron - j'étais membre des Milices Populaires, il était soldat de l'Armée Rebelle; je l'ai connu lorsque j'étais de garde dans une école. Il nous a fallu peu de temps pour nous fiancer. Le jour où notre relation a commencé, la première chose que René m'a dite - on pourrait penser que j'invente ou que je l'ai rêvé, mais non, cela s'est bien passé ainsi - a été qu'il partirait un jour lutter pour d'autres enfants - il était obsédé par les enfants - et que son idéal, son avenir était d'aller lutter dans d'autres pays pour que ces enfants aient une autre vie, vivent dans une autre société, aient droit à aller à l'école et n'aient pas l'enfance triste et pauvre qu'il avait eue, lui.

Lorsque les camarades qui allaient au Congo sont partis, il n'était pas à Cuba, il étudiait en Union Soviétique et n'a pas pu les suivre. D'URSS, il a tenté d'aller au Congo mais on ne l'a pas laissé, ce n'était pas si simple. Lorsqu'il est rentré, il a tout de suite commencé à batailler pour qu'on le laisse partir. Il s'est entraîné rapidement pour tenter de partir comme opérateur radio avec le groupe du Che et avec son frère. Cela m'a semblé tout à fait normal, parce que je le savais à l'avance mais, de plus, j'ai dû être d'accord parce que, sinon, il ne se serait pas marié avec moi, c'était une condition sine qua non pour être sa femme.

Il a laissé une lettre à son fils, l'émotion m'étreint chaque fois que je la lis: Il lui explique qu'il veut, qu'il espère que, dans l'avenir, celui-ci comprendra le pourquoi de ce sacrifice, qu'il souhaite que d'autres enfants aient la même chose que lui. Il lui dit qu'il a confiance dans le fait que je saurai le guider car je l'avais compris et je l'avais accepté.

Je l'ai accepté, moi, et sa mère aussi l'a accepté: C'est une femme d'une force de caractère incroyable, qui fait preuve d'un immense enthousiasme, qui défend la Révolution de manière incroyable; elle est toujours là, très vieille. C'était une femme malade à ce moment-là et elle a supporté la mort de ses deux fils. Elle a consacré le reste de sa vie, à faire connaître la vie de ses fils, pour que dans les écoles, les contingents qui portent leur nom, tous sachent bien qui ils étaient, pourquoi ils ont lutté. Elle va sans cesse d'un côté à l'autre, portant ce message, expliquant qui étaient ses fils de manière à ce qu'on se souvienne d'eux tels qu'ils étaient, avec leurs défauts et leurs qualités, comme tous les êtres humains, mais avant tout porteurs d'un grand rêve: changer la société, aider d'autres peuples à avoir une société plus juste.

Nous n'avons jamais rien su d'eux directement. J'ai appris en fait les choses lorsque dans le journal, j'ai vu la première information selon laquelle il était possible que le Che soit mort. Lorsque j'ai lu cela, je me suis rendue compte que leur mort était probable parce que si le Che était mort, j'étais sûre qu'ils n'étaient pas vivants. En effet, compte tenu des liens de camaraderie qu'ils avaient toujours eus avec le Che - surtout Papi - je ne pensais pas qu'ils avaient pu en sortir vivants; par contre, j'étais sûre qu'ils n'étaient pas prisonniers parce qu'ils disaient toujours qu'ils ne se laisseraient pas prendre par une armée de ce type et que, s'ils mourraient, se serait en combattant. C'était une chose dont nous avons toujours beaucoup parlé, ils disaient cela, René surtout me le disait: " Je ne vais pas me laisser prendre."

Toi aussi, comme leur mère, tu t'es employée à faire connaître leur vie, leur manière d'être, pourquoi?

Je crois que le meilleur hommage, le meilleur tribut que je peux rendre à l'attitude qu'ils ont assumée - attitude avec laquelle je suis d'accord, que j'admire et que j'ai toujours admirée - est faire connaître la vérité sur leur manière d'être: C'était des hommes sans aucune ambition personnelle, ils ne l'ont pas eue à Cuba lors du triomphe de la Révolution, ils ne voulaient rien pour eux-mêmes, ils n'ont rien laissé à leurs enfants, si ce n'est leur exemple. Ils étaient comme cela, les deux étaient comme cela. C'étaient des gens qui n'avaient pas la moindre ambition personnelle, c'étaient peut-être des gens qui rêvent mais ils rêvaient à quelque chose qu'ils avaient réalisé à Cuba; ils avaient constaté que le réaliser était possible. Quel meilleur hommage que de faire connaître la vérité sur eux?

Certains pensent qu'ils pouvaient avoir des ambitions personnelles, être un peu des aventuriers, je m'élève contre ce mot: Ce n'étaient pas des aventuriers, ils aimaient leurs enfants, leur famille, moi, la femme de mon beau-frère, c'est-à-dire qu'ils devaient se faire violence et abandonner cette partie de leur vie pour un idéal. Quel meilleur tribut peut-on leur rendre que de faire savoir qui ils étaient?

De plus, ce sont des vies très riches. Si tu commences à fouiller dans la vie de Papi, c'est incroyable. Toutes les choses qu'il a faites... Il a été un combattant d'un courage incroyable, quelqu'un qui ignorait la peur. Cela, je l'ai constaté à plusieurs reprises, il ne connaissait pas le mot "peur". Il aimait le sport, il a appris à piloter un avion, c'était un excellent coureur automobile. Il n'avait pas une grande instruction: lorsque la Révolution a triomphé, il avait un niveau de scolarité très bas; je me souviens que sa mère lui donnait des cours de grammaire et il continuait à étudier de manière autodidacte.

Il a rempli des missions très risquées, des missions dans lesquelles - je crois - il devait se faire passer pour un grand commerçant, un personnage important et la CIA ne l'a jamais découvert, jamais, à tel point que lorsqu'ils ont donné les premières informations sur les morts en Bolivie, ils mettaient: "Papi ou Ricardo, frère d'Arturo". Ils ne savaient même pas qui il était, la CIA n'a jamais pu détecter le travail secret qu'il a fait et qu'il a toujours très bien fait. Il l'a effectué pour défendre Cuba, l'humanité, en essayant d'être porteur de ce rêve américain que Marti nous a légué.

Nous ne l'avons pas inventé maintenant, ce rêve d'unité américaine, c'est Marti qui nous l'a légué, à nous les Cubains, cette Amérique nôtre que voulait Marti est celle-là même pour laquelle ils ont lutté en 67.

Pourquoi, à ton avis, le Che est-il si présent dans le monde d'aujourd'hui?

Je crois que c'est à cause de la pureté de son idéal, la pureté de sa manière d'être, son intégrité. Tous les Cubains, nous aimerions avoir le Che près de nous, aujourd'hui et tous les jours; il nous a légué tant de choses pendant qu'il a été parmi nous: cette manière d'être honnête, intègre, de tout donner en tant qu'être humain. C'était un homme très strict dans ses convictions, strict dans le sens où il donnait tout ce qui est humainement possible au travail, pour la formation de cet homme nouveau qu'il a appelé de ses vœux. Cet exemple si grand d'un homme digne, un homme pur, d'un extrême esprit de sacrifice: Le Che n'avait pas un seul samedi ou dimanche, les samedis et dimanches - tous les Cubains le savaient - il faisait du travail volontaire. La première chose qu'il disait, c'est qu'un dirigeant n'a pas droit au week-end, un dirigeant devait travailler samedi et dimanche.

Pour lui, il n'y avait ni moment de repos ni privilège dû au chef, au Commandant ou au ministre qu'il a été finalement. C'était quelqu'un qui pensait que tous les jours, justement parce qu'il était ministre, commandant et chef, il devait payer plus de sa personne, travailler plus. Et cet exemple qu'il nous a légué nous le fait beaucoup admirer et encore plus, après qu'il eût tout laissé, ce qu'il pouvait avoir ici à Cuba ou en Argentine parce qu'il faisait partie d'une famille qui ne vivait pas mal, d'une famille aisée. Son père était architecte, lui médecin, et il a tout laissé, il est parti pour continuer à travailler, à lutter, à combattre pour cette société dont il rêvait, pour cette pureté de l'Homme à laquelle il aspirait et qu'il est de bon ton d'appeler maintenant "utopie".

Je ne crois pas que cela soit une utopie, je crois que ce serait réalisable si le monde n'était pas aussi égoïste, si de nombreux êtres humains n'étaient pas aussi égoïstes, c'est peut-être pour cela que le Che est universel et tant admiré de tous. C'est un homme qui était dépourvu d'égoïsme, d'ambition mais qui avait ce

désir que tous, toute l'humanité puisse vivre de manière décente parce que réellement, c'est un homme qui, jusqu'à son dernier souffle a été courageux, qui a agi conformément à son idéal. Cette pureté dont l'humanité a tant besoin aujourd'hui, maintenant que tant de choses se sont brisées et que l'égoïsme et l'ambition grandissent comme la richesse de quelques-uns et la pauvreté du plus grand nombre, je crois que c'est avant tout ce qui force l'admiration et le respect."

UN SURNOM RAPPORTE D'AFRIQUE: POMBO

Harry Villegas "Pombo" arrive en Bolivie le 14 juillet 1966 en compagnie de Carlos Coello, autre cubain, pour prendre part à la préparation de la guérilla.

Survivant du combat du 8 octobre, il commande le groupe qui arrivera à échapper au cercle tendu par les hommes de la CIA et de l'armée bolivienne.

Revenu à Cuba après avoir, à la nouvelle de la mort du Che, fait, avec ses camarades, le serment de reprendre la lutte, il est désigné chef militaire de la mission qui est placée sous le commandement d'Inti Peredo, survivant bolivien de la guérilla. La mort d'Inti en décembre 1969 met fin au projet.

Le général Harry Villegas est le seul des survivants qui écrivait en Bolivie un Journal de campagne.

LE PARTI COMMUNISTE BOLIVIEN : ETRE OU NE PAS ETRE... DANS LA GUERILLA...

UN DEBAT QUI COMMENCE AVEC POMBO...

Harry Villegas arrive en Bolivie alors que la situation a été marquée par les élections auxquelles le PCB a accepté de se présenter sous couvert d'un "front", ce qui était conforme à la ligne internationale des partis communistes à l'époque. Lorsque la Commission politique du PCB débat du résultat des élections, elle émet un rapport qui signale:

" Les faits ont prouvé une fois de plus que de grandes conditions et les facteurs sociaux nécessaires pour que les Boliviens forment leur propre destin dans un délai historique court, existent dans notre pays "

Peu avant l'arrivée du Cubain, en mai, le congrès régional du PCB qui se tient à La Paz, adopte le rapport présenté par Guido Peredo qui signale que la seule voie qui conduit à la libération est la lutte armée et qui insiste sur le fait qu'il faut immédiatement la préparer.

C'est justement pour la préparer que deux groupes de Boliviens vont à Cuba recevoir un entraînement militaire à Cuba au cours de l'année 1966. Mario Monje fait partie du second groupe. Sans être officielle, la chose est connue des militants car il s'absente plusieurs mois de Bolivie. A Cuba, il débat avec ses camarades de l'ampleur continentale du projet.

Une circulaire interne du PCB résumant une réunion nationale qui se tient du 20 au 24 décembre 1966, signale dans le point cinq des conclusions générales:

" Insister sur les objectifs politiques concrets, le problème du pouvoir au présent non dans un avenir lointain."

Néanmoins, depuis septembre, une contradiction était apparue entre la ligne du PCB et la position de certains de ses dirigeants. Elle s'est fait jour dans les conversations directes avec Harry Villegas qui relate le problème de la manière suivante dans son Journal à la date du 28 septembre 1966:

" En compagnie de Ricardo, nous avons eu une rencontre avec Estanislao, nous avons été informés des questions qui seront adressées à Manila.

Estanislao a commencé à expliquer que son engagement envers Manila était d'aider à organiser la question du Sud, c'est-à-dire, disposer de vingt hommes et les mettre à la disposition de Mbili et, de plus, coordonner avec Brizola, la question du Brésil. Il a dit que le plan stratégique donnait une importance secondaire au cas de la Bolivie et que l'organisation et la direction du plan bolivien était de sa responsabilité et qu'au moment opportun, il demanderait de l'aide. Il a ajouté que c'était là l'engagement passé à Manila. Il a signalé qu'il avait expliqué la même chose aux Soviétiques, qui lui ont fait savoir qu'ils allaient donner de l'aide. Maintenant, il faut tenir compte de l'arrivée du Français qui, pour la seconde fois, s'est consacré à critiquer le Parti. Estanislao dit que le français est intimement lié au parti de Zamora et que, au nom de notre parti, il offre des voyages à Cuba. Estanislao dit qu'il a visité la zone de Caranabi; que de Cuba il a reçu l'ordre d'un transfert de la localisation de la ferme dans la région de l'Alto Beni, une région d'où une guérilla ne peut essaimer vers d'autres pays. Il dit qu'il pense que le point central du plan est la Bolivie et il a signalé qu'il est laissé en marge de tout.

Pour cette raison, Estanislao pense qu'il doit informer le parti de ce qui est en train de se passer. Estanislao a ajouté que, bien qu'il appuie la lutte armée, il n'a rien à voir avec toute cette affaire, même s'il tient à préciser qu'il a proposé au secrétariat d'abandonner la direction du Parti car cela aiderait l'organisation. Il croit que ce qui a été décidé d'un commun accord à Manila n'est pas respecté.

Nous lui avons dit que nous n'acceptons pas ses arguments parce qu'ils sont opposés à tout ce qui avait été décidé avec lui. Nous avons informé notre pays de tout le processus. En premier lieu, nous avons communiqué il y a deux mois au camarade Estanislao que les plans pour le sud sont aujourd'hui secondaires et que l'activité centrale était ici, en Bolivie, parce que nous pensions que ce pays était, pour le moment, un de ceux où les meilleures conditions étaient réunies. Il a été d'accord avec cela. Nous signalons ensuite que nous l'avons informé de la nécessité d'abandonner le sud parce que la ferme était pratiquement à l'intérieur d'une caserne, raison pour laquelle il valait mieux débattre de l'endroit où elle serait située. Nous avons débattu de 4 zones: Alto Beni, Las Yungas, Cochabamba et Santa Cruz. Nous sommes tombés d'accord sur le fait d'envoyer des hommes les explorer et nous avons proposé à Manila les 4 zones, dont une a été choisie il y a quelques jours. Nous lui avons alors dit: "Estanislao, nous ne pouvons pas comprendre pourquoi vous dites que vous ne savez rien de cette affaire et nous ne voyons pas où et à quel moment nous avons interféré. Parce que si vous n'étiez pas d'accord, vous auriez dû le dire il y a deux mois."

Il a continué à soutenir qu'il ne savait rien jusqu'à présent du changement de plan, que nous lui avons parlé des conditions et qu'il pensait que cela était en rapport avec le sud.

Il a admis que la question de la Bolivie était son idée et que la Bolivie était l'endroit idéal, mais il a dit qu'il ne tolérerait pas que les choses soient faites dans son dos, qu'il allait prendre part mais qu'il allait diriger les choses, politiquement, il ne pouvait accepter d'être notre marionnette; il a insisté: A son avis, les choses devaient être mieux organisées, il était partie prenante de la lutte mais elle devait se réaliser avec tout le Parti. Il devait participer plus à l'organisation et à la direction de l'affaire pour répartir les tâches et une meilleure organisation pourrait ainsi être assurée.

Il a signalé qu'il était prêt à s'unir à un commandement avec n'importe quelle organisation mais qu'il était sûr que Zamora ne rejoindrait pas la lutte. Il a expliqué qu'il s'était vu dans l'obligation de mettre le secrétariat sur une fausse piste parce que ses membres parlaient beaucoup, parce qu'en Uruguay, Arismendi, a parlé de notre présence ici et de la possibilité de la venue de Ramon pour l'affaire du sud. Arismendi a exigé que les secrétaires généraux de tous les partis soient informés et a dit que, dans le cas contraire, il s'en chargerait personnellement.

Il a été décidé que Coco aille immédiatement informer Manila de cette affaire. Il nous a été dit que, dans le cas où la direction du PCB déciderait de ne pas participer à la lutte, nous ne pourrions compter ni sur lui, ni sur les hommes promis ou l'appui des quatre, à moins que ceux-ci ne décident d'y aller à leurs risques et périls. Au moment où nous partions, les autres membres du secrétariat, Kolle et Reyes, arrivaient. Ils nous ont dit que Debray était revenu de Cochabamba et qu'il s'en allait mardi.

Lorsque nous avons débattu de la situation, nous sommes arrivés à la conclusion que la question de l'Uruguay devait se décider avant l'arrivée de Mongo et qu'il était nécessaire d'envoyer quelqu'un à Manila. Nous pensions à Sanchez mais Mbili a besoin d'y aller de toute urgence comme il me l'a dit il y a quelques jours, c'est pourquoi nous avons décidé de préparer un ordre du jour et que Mbili y aille.

Pendant ce temps, nous nous occuperons de la question de la ferme avec Rodolfo."

Le débat se poursuit le 10 octobre, quand Monje informe les Cubains du fait que le Comité Central du PCB a confirmé la position favorable à la lutte armée, "seule voie correcte pour prendre le pouvoir". Harry Villegas signale ce jour-là dans son journal à propos du problème de la présence de la direction du Parti Communiste dans la guérilla et de ce que Monje en avait dit:

"Ce qui a été débattu auparavant était un problème posé par Estanislao sur sa personne et non au nom de l'organisation qu'il représente."

Une fois la question de principe de la lutte armée arrêtée, la question de la présence des dirigeants du PCB dans la guérilla reste en effet posée et Monje annonce au Cubain que ce problème a été remis à un débat ultérieur.

" On a proposé - signale Pombo dans son journal - que Reyes aille à Manila pour débattre de ce problème mais, sur proposition de Ramirez, il a été décidé d'envoyer aussi Estanislao qui est plus familiarisé avec le problème. Ils vont eux aussi au Congrès en Bulgarie."

Pour se rendre à Cuba, les dirigeants du PCB profiteront en effet du séjour qu'ils doivent effectuer en Bulgarie lors du 9ème Congrès du Parti Communiste Bulgare qui s'est tenu du 14 au 19 novembre 1966 à Sofia. Harry Villegas signale à cette date:

" J'ai expliqué que j'étais d'accord avec son raisonnement, que nous pensions qu'une réunion comme il l'entendait était positive mais que je ne pensais pas qu'il était nécessaire qu'ils aillent à Manila pour remplir la mission qui, en vertu de décisions antérieures, avait été confiée à Coco. Il a expliqué que Coco n'avait aucune orientation de débattre quoi que ce soit mais d'informer car il ne connaissait pas alors la décision du Comité Central et donc il n'était pas en mesure de négocier...

J'ai eu l'impression que l'on faisait pression sur mes sentiments, j'ai ressenti de la colère, de la fureur face aux faiblesses et aux contradictions qui se faisaient jour dans la personnalité de cet homme; mais nous devons suivre des instructions et non entamer une discussion, c'est pourquoi nous avons laissé cela de côté et nous avons continué."

...ET LE DEBAT SE POURSUIT AVEC LE CHE

Le Commandant Ernesto Guevara arrive à La Paz le 4 novembre sous le fameux déguisement qui le rend méconnaissable même aux yeux de ses compagnons d'armes. Le 7 au soir, il se trouve avec eux dans la petite ferme qui est destinée à servir de base d'approvisionnement et de couverture à la guérilla.

La phase d'installation, de préparation des conditions et d'exploration de la région commence immédiatement en petits groupes.

Le Che signale dans l'analyse résumé du premier mois dans son journal:

" Les plans sont: attendre le reste des gens, porter le nombre des Boliviens pour le moins à vingt et commencer les opérations. Reste à voir la réaction de Monje et comment les gens de Guevara réagiront."

Parfaitement conscient des problèmes que la situation peut faire naître, le Che parle à ses compagnons et le signale à la date du 12 décembre 1966:

"J'ai parlé à tout le groupe en mettant les points sur les "i" à propos de la réalité de la guerre. J'ai insisté sur le commandement unique et sur la discipline et j'ai mis en garde les Boliviens sur la responsabilité qu'ils prenaient en violant la discipline de leur parti pour adopter une autre ligne."

Le 31 décembre 1966 sera le jour décisif pour les relations avec le PCB avec l'arrivée de Mario Monje annoncée par La Havane le 20 décembre. Le Che note longuement dans son journal le débat qui a eu lieu entre les deux hommes et ses conséquences

" 31 décembre.

A 7h30, le Médecin est arrivé avec la nouvelle que Monje était là. Je suis allé le voir avec Inti, Tuma, Urbano et Arturo. L'accueil a été cordial mais tendu; la question: "Que viens-tu faire là?" flottait dans l'air. Il était accompagné de "Pan divino", la nouvelle recrue, Tania qui venait prendre des instructions et Ricardo qui reste.

La conversation avec Monje a commencé par des généralités mais elle en est rapidement arrivée au sujet fondamental résumé en trois conditions essentielles:

1- Il renoncerait à la direction du parti mais obtiendrait pour le moins la neutralité de celui-ci et des cadres en seraient retirés pour la lutte.

2- La direction politique et militaire de la lutte lui reviendrait tant que la révolution se déroulerait dans le cadre de La Bolivie.

3- Il se chargerait des relations avec les autres partis sud-américains, tentant de les amener à une position d'appui aux mouvements de libération (il a donné l'exemple de Douglas Bravo).

Je lui ai répondu que le premier point dépendait de lui, en tant que secrétaire du parti, bien que je considère sa position comme une immense erreur. C'était une position marquée par l'indécision et complaisante et elle préservait pour l'histoire le nom de ceux qui devaient être condamnés parce qu'ils avaient failli à leur devoir. Le temps me donnerait raison.

Sur le troisième point, je ne voyais pas d'inconvénient à ce qu'il essaie de le faire mais cela était voué à l'échec. Demander à Codovila d'appuyer Douglas Bravo revenait à lui demander d'accepter un soulèvement au sein de son parti. Le temps aussi serait juge de cela.

Sur le second point, je ne pouvais l'accepter en aucune manière. Je serai le chef militaire et je n'acceptais aucune ambiguïté à ce sujet. La conversation s'est retrouvée à ce moment-là dans l'impasse et s'est enfermée dans un cercle vicieux.

Nous en sommes restés à ce qu'il y réfléchirait et parlerait avec les camarades boliviens. Nous nous sommes rendus au nouveau campement et là, il a parlé avec tous, leur a présenté l'alternative de rester ou d'appuyer le parti; tous sont restés et il semble que cela a été un coup pour lui.

A minuit, nous avons porté un toast et il a insisté sur l'importance historique de la date. J'ai profité de ce qu'il avait dit pour signaler que ce moment était la nouvelle "Proclamation de Murillo" de la révolution continentale et que nos vies ne représentaient rien face à l'existence de la révolution."

Dans l'analyse du mois de décembre, le Che signale:

" L'équipe des Cubains est au complet et c'est un plein succès, le moral est bon et il y a seulement des petits problèmes. Les Boliviens vont bien même s'ils sont peu nombreux. L'attitude de Monje peut retarder le développement d'une part mais de l'autre, elle peut contribuer en me libérant des engagements politiques. Les prochains pas sont, outre attendre plus de Boliviens, parler avec Guevara et avec les Argentins Mauricio et Jozami".

Le 1er janvier 1967, Che Guevara fait aussi une bonne place à cette question:

" Le matin, sans entrer en discussion avec moi, Monje m'a communiqué qu'il s'en allait et qu'il présenterait sa démission à la direction du parti, le 8-1. Selon lui, sa mission était terminée. Il est parti en faisant la tête de quelqu'un qui va à la potence. Mon impression est que, lorsqu'il a appris par Coco que j'étais décidé à ne pas céder sur les questions stratégiques, il s'est obstiné sur cette question pour provoquer la rupture, car ses arguments sont inconsistants.

L'après-midi, j'ai réuni tout le monde et j'ai expliqué l'attitude de Monje, j'ai annoncé que nous ferions l'unité avec tous ceux qui voulaient faire la révolution et j'ai prédit des moments difficiles et des jours d'angoisse morale pour les Boliviens; nous essayerions de résoudre leurs problèmes par la discussion collective ou avec les commissaires."

La situation continue à se tendre et le commandant Guevara note le 21 janvier:

" Mario Monje a parlé avec trois qui venaient de Cuba et les a dissuadés de rejoindre la guérilla. Non seulement il n'a pas renoncé à la direction du parti, mais il a adressé à Fidel le document joint..."

Le document auquel le Che fait allusion est une lettre à Fidel Castro écrite le jour suivant le rapport fait par Mario Monje au Comité Central du PCB sur sa conversation du 31 décembre avec le Che. Cette lettre a été remise en personne par Simon Reyes. Le texte signalait à la suite d'un résumé de la situation en Bolivie:

" La politique de front et la préparation de la lutte armée depuis l'autodéfense jusqu'à l'insurrection, de la guérilla à la guerre civile, en fonction des intérêts et de la participation des masses, constituent l'essence de la ligne tracée par notre second congrès. Cette ligne reste l'objectif qui oriente la manière d'agir du PCB..."

Dans le cadre de cette conception, notre commission politique a été informée par le premier secrétaire de notre parti, le camarade Mario Monje Molina, des conversations qu'il a eues à propos de la révolution bolivienne et du caractère de la lutte armée dans notre pays. Ces conversations ont reposé sur les prémisses suivantes:

a - Large front politique pour la lutte armée avec l'incorporation de cadres et organisateurs.

b - Solidarité internationale, nécessaire pour le succès de la lutte du peuple bolivien. A ce sujet, nous considérons comme hautement utile une réunion des partis communistes et ouvriers du continent.

c - La révolution bolivienne et la lutte armée devront être planifiées et dirigées par des Boliviens. Notre direction ne se dérobe pas et assume avec sérieux sa responsabilité dans ce domaine.

Ces exigences ne signifient pas une sous-estimation ou un rejet de l'aide volontaire qu'elle peut recevoir de cadres révolutionnaires et militaires expérimentés d'autres pays.

Au cours des conversations qui ont eu lieu, nous avons été informés du fait que le premier point était considéré comme acceptable bien qu'erroné. De même, pour que le second, signalé dans le point b). En ce qui concerne le point 3, la direction politique est offerte au camarade Monje, mais subordonnée au commandement militaire.

Après avoir examiné la question, la Commission Politique a mesuré dans toute leur ampleur les points d'accord obtenus bien qu'elle considère que le troisième point est fondamental, décisif pour le succès de la lutte armée dans notre pays, sur la base du critère selon lequel la révolution bolivienne doit être dirigée par des Boliviens et que notre parti revendique ce droit tout en soulignant qu'il dispose des cadres nécessaires pour faire face à la lutte, bien que son expérience en matière militaire soit petite.

Cette manière de voir de la Commission Politique a été unanimement appuyée par le Comité Central qui réaffirme que cela est vital pour le déroulement des actions révolutionnaires, la nécessité du soutien populaire, le caractère national du mouvement en ce qui concerne sa direction et sur le plan gouvernemental. Le Comité Central estime que cette décision qu'il prend est d'une extrême importance pour le pays, et importante pour le mouvement révolutionnaire du continent. Nous avons été et nous sommes disposés à contribuer à notre niveau à la lutte anti-impérialiste de nos peuples, nous faisons face à la tâche de la prise du pouvoir pour le peuple et la révolution en Bolivie. Cela représente la ligne et l'action de notre parti, ligne que nous espérons voir appliquer."

Le Che commente à propos de ce texte toujours le 21 janvier:

" Le soir j'ai réuni le groupe et je leur ai signalé les inexactitudes contenues dans les points a) et b) de l'exposé et je leur ai fait un petit speech additionnel. Il semble qu'ils ont réagi correctement."

Dans l'analyse du mois de janvier 1967, le Commandant Ernesto Che Guevara note, toujours dans son Journal:

" Comme je m'y attendais, l'attitude de Monje a été évasive au début, une trahison ensuite.

Le parti est d'ores et déjà en train de mener bataille contre nous et je ne sais pas jusqu'où cela va aller, mais cela ne nous freinera pas et peut-être que ce sera bénéfique à la longue (j'en suis presque sûr).

Les gens les plus honnêtes et les plus combattifs seront avec nous bien qu'ils passent par des crises de conscience plus ou moins graves. Guevara, jusqu'à présent a bien répondu. Nous allons voir comment lui et ses gens se comportent à l'avenir.

Tania est partie mais les Argentins n'ont pas donné signe de vie ni elle non plus. L'étape de guérilla à proprement parler commence maintenant et nous allons mettre la troupe à l'épreuve, le temps dira ce qu'elle donne et quelles sont les perspectives de la révolution bolivienne.

De tout ce qui était prévu, ce qui s'est fait le plus lentement, a été l'incorporation de combattants boliviens."

Deux semaines après, le 14 février, le Che rend compte des nouvelles parvenues de La Havane au sujet de la visite qu'y a effectuée Jorge Kolle, du Secrétariat national du PCB, et que Cuba lui avait annoncé le 25 janvier. Il signale:

"Nous déchiffrons un long message de La Havane dont le centre est la nouvelle de l'entrevue avec Kolle. Il a dit là-bas qu'il n'avait pas été informé de l'ampleur continentale de la tâche, que, dans ce cas, ils seraient disposés à collaborer à un plan dont ils ont demandé que les caractéristiques soient discutées avec moi. Kolle lui même, Simon Rodriguez et Ramirez viendraient. On m'annonce de plus que Simon a signalé qu'il était prêt à nous aider indépendamment de la résolution que prendrait le parti... "

Le Che ajoute quelques phrases plus bas:

"Nous allons voir comment nous faisons face à cette nouvelle offensive de conciliation."

Dans l'analyse du mois de février qu'il fait dans son journal le Che souligne sur cette même question:

" L'attitude du parti reste hésitante et double, c'est le moins que l'on puisse dire, bien qu'il nous reste une possibilité d'éclaircissement, qui peut être définitive, lorsque nous parlerons avec la nouvelle délégation."

Cette rencontre n'a jamais eu lieu, le premier combat étant intervenu le 23 mars, motivant une semaine après une réaction du parti sous la forme d'une déclaration du secrétariat national du PCB publiée intégralement dans le quotidien "La Jornada". Elle était signée par Mario Monje, Jorge Kolle et Humberto Ramirez et datée du 30 mars 1967.

" Des actions de guérilla ont commencé dans le pays. Le seul responsable de ce fait est le gouvernement-civil-militariste de Barrientos Ortuño qui est, de manière inconditionnelle, au service de l'impérialisme yankee. C'est le gouvernement de vendus qui a créé les conditions pour cette lutte, et sa politique permettra de consolider encore plus le mouvement de guérilla...

On accuse les guérilleros, comme l'ont fait en leur temps les colonisateurs espagnols et leurs agents, d'être des bandits et des pilleurs, des étrangers et des mercenaires, oubliant le Libérateur Simon Bolivar, Sucre et Arenales, les milliers de Vénézuéliens, Colombiens, Equatoriens, Péruviens, Argentins, qui, ont contribué par leur sang généreux à faire notre patrie. Non, messieurs les américanisés du nord, la guérilla est patriotique et anti-impérialiste, elle est mille fois plus bolivienne que la camarilla qui est actuellement au pouvoir, seule la réaction, l'impérialisme yankee et les pseudo révolutionnaires du PIR peuvent calomnier et déformer le contenu, le caractère et les perspectives de la lutte qui a commencé.

Le Parti Communiste, en conséquence, manifeste sa solidarité avec la lutte des patriotes guérilleros. Le plus positif de cette attitude résidera - sans doute aucun - dans le fait que cette lutte contribuera à montrer le meilleur chemin que les Boliviens doivent suivre pour obtenir la victoire révolutionnaire. L'incorporation dans les rangs de la guérilla échappe au concept d'organisation ou à la discipline d'un parti, puisque les Boliviens ont le droit et l'obligation de contribuer à la lutte du peuple sous la forme qu'ils estiment la plus adéquate.

Le Parti Communiste bolivien a sa propre ligne, adoptée au cours de son second congrès, et il continuera à la maintenir et à la développer. Il n'a jamais caché son intention de conquérir le pouvoir par la voie que la réalité historico-concrète et la nécessité imposeront, parvenant à un gouvernement populaire anti-impérialiste au service du peuple bolivien, soumis à la seule exigence de l'action et de la participation consciente des grandes masses populaires, dirigées par leur Parti dans la lutte permanente et, au moment où la conjoncture politique lui sera la plus favorable. Les faits présents ne modifieront pas fondamentalement la ligne et les buts des communistes boliviens; mais, oui, ils impliqueront de plus grands efforts, sacrifices et une plus grande discipline."

Le Che signalait dans l'analyse du mois de mai que "par l'intermédiaire de Kolle, le parti offre sa collaboration, semble-t-il sans réserve". En juin - dans le résumé du mois - il fait allusion à une tentative de contact avec le parti par l'intermédiaire de Paulino et dans l'analyse du mois de juillet, il précise qu'elle a échoué.

Le Commandant Ernesto Guevara est tenu au courant - en particulier grâce aux émissions de Radio Havane Cuba, la radio d'ondes courtes de Cuba - des positions anti-guérilla de plusieurs partis communistes - et de la réponse qu'y apportent les dirigeants cubains. Il note dans son Journal le 24 juillet 1967:

" Raul a parlé à la promotion d'officiers de l'Ecole Maximo Gomez et entre autres choses, il a réfuté les qualificatifs des tchèques sur l'article des Vietnams. Les amis m'appellent un nouveau Bakounine et ils déplorent le sang versé et qui sera versé s'il y a 3 ou 4 Vietnams."

Dans le discours qu'il a prononcé le 22 juillet à La Havane, Raul Castro s'est longuement arrêté sur la situation de misère terrible qui tue en Amérique Latine y a dénoncé les profits immenses des Etats-Unis. Il a précisé que c'est cette situation qui est responsable du surgissement de grands mouvements populaires et il a signalé:

"...Le principe sur lequel se basent les impérialistes: tout ce que je fais contre les peuples est bon, tout ce que les peuples font contre moi est mauvais. C'est une de raisons pour lesquelles le camarade Che Guevara parle de plusieurs Vietnams.

C'est pourquoi il n'est pas de trop, que, profitant de l'occasion, je réponde de manière très respectueuse aux journalistes tchécoslovaques de la revue bimensuelle "Reporter" qui est publiée par l'Union des journalistes tchécoslovaques, qui compare le camarade Guevara avec les anarchistes de Bakounine, déplorant les morts et les destructions que tant de Vietnam apporterait au monde.

Nous répondons à l'auteur de cet article que, pour ces raisons qui nous ont fait parler ici des quatre morts de misère à la minute et de celles qui augmenteront à l'avenir, il vaut mieux mourir en combattant que mourir de cette manière-là. Et, soit dit en passant, nous rejetons totalement le qualificatif d'anarchiste imputé au camarade Guevara."

Le 10 août, le Che note: " long discours de Fidel qui s'en prend aux partis traditionnels surtout au parti vénézuélien; il semble que la bagarre entre eux a été grande."

Le 8 septembre le Che souligne:

" Un journal de Budapest critique le Che Guevara, figure pathétique et, semble-t-il, irresponsable et salue l'attitude marxiste du Parti Chilien qui adopte une attitude pratique face à la pratique. Comme j'aimerais arriver au pouvoir, rien que pour démasquer les lâches et les laquais de tout poil et leur mettre le nez dans leurs saletés."

En août 1967, Jorge Kolle, le numéro 2 du Parti Communiste Bolivien fait des déclarations au journaliste Ruben Vasquez Diaz, il signale:

" La guérilla n'est pas une conséquence de la ligne de notre parti et nous ne la patronnons pas. Notre attitude est de solidarité et d'appui avec tout ce que le parti peut apporter en aide et appui, mais je veux souligner que le parti en tant que tel n'est pas partie prenante de la guérilla...

Nous n'avons pas créé la guérilla, la guérilla n'est pas notre travail, nous ne la patronnons pas. Nous avons notre conception de la révolution bolivienne, nous en pouvons nous louer à une autre ligne politique et personne ne peut nous l'imposer ni Moscou, ni Pékin, ni La Havane, ni les Vénézuéliens, ni personne...

On nous accuse de ne pas être sincères dans notre appui à la guérilla et il y a des gens qui pensent que nous sommes seulement opportunistes.

Comment pouvons-nous prouver le contraire? Seulement en tournant le regard vers la guérilla et en disant, demandez-leur."

Inti Peredo, guérillero bolivien, fait une réflexion à ce sujet dans son journal paru sous le titre "Ma campagne avec le Che":

"Longtemps avant d'arriver à la maison au toit de zinc, le 31 décembre 1966, Monje avait noué avec les futurs guérilleros un pacte de sang pour défendre la lutte armée jusqu'à la mort. Il avait reçu un entraînement militaire aux côtés d'autres camarades qui, plus tard, sont morts avec le Che.

Monje a été au courant de la préparation du foyer de guérilla neuf mois avant le premier combat; en juillet 1966, il était en contact direct à La Paz avec Ricardo et Pombo. A cette époque-là, il s'était engagé à désigner vingt hommes du PCB pour qu'ils s'incorporent à la lutte armée.

Le 28 septembre 1966, il a suggéré que des tâches soient attribuées à diverses cellules du parti."

REVES, ENGAGEMENT ET APPUI: JESUS LARA, UN COMMUNISTE AU PREMIER RANG

Jésus Lara (1898-1980) est à la fois un militant confirmé du Parti communiste bolivien et un intellectuel de grand prestige.

Il a participé à la Guerre du Chaco et a été poursuivi pendant des années par la police et l'armée à la suite de ses critiques du comportement des militaires pendant la guerre.

Poète, romancier, chercheur, traducteur et spécialiste de langue quechua, une langue indienne, Jésus Lara a laissé une oeuvre importante, traduite dans de nombreux pays. Il a été invité à Cuba à l'occasion du premier Congrès des écrivains qui s'est tenu en août 1961 à La Havane.

Membre du Comité Central et du secrétariat national du Parti communiste bolivien pendant de longues années, il soutenu les positions favorables à la guérilla bien avant d'apprendre que son gendre, Inti Peredo était responsable des Boliviens dans la guérilla du Che.

Il a écrit en 1971 un livre intitulé "Guérillero Inti Peredo" dans lequel il dénonce en particulier la volte-face du PCB au sujet de la lutte armée et raconte comment il a aidé à sauver les trois survivants cubains de la guérilla. Ce livre a été la cible de la police des dictatures successives qui ont régné en Bolivie: Il a été détruit à l'imprimerie en 1971 et brûlé en autodafé en 1972. "Guérillero Inti Peredo" a été édité au Mexique et réédité en 1994 en Bolivie à la demande des Universités et des chercheurs en Histoire.

Jésus Lara donne des éclaircissements sur ce qui se passe à l'intérieur du PCB dans les chapitres 9 et 10 de ce livre:

" A son retour de Ñancahuazu, Monje a recours à une manoeuvre très habile. Il a d'abord préparé ses collègues du secrétariat, responsables aussi, bien que dans une moindre mesure, de la création de la guérilla, car, loin de se prononcer contre ou de la freiner, ils l'avaient laissée prendre corps et ils l'avaient même encouragée. Les trois secrétaires et le suppléant étaient majoritaires au sein de la Commission Politique de sept membres et ils ont obtenu facilement l'unanimité au sein de cet organisme. Une fois cette troupe de choc préparée, Monje a attendu la réunion du Comité Central.

Le 3 janvier au matin, à Cochabamba, Coco Peredo qui se préparait à continuer son voyage vers La Paz nous a dit avec une grande satisfaction: "Monje va démissionner de son poste de premier secrétaire", "Enfin - ai-je répondu - il était temps". Et, satisfait, j'ai commencé à attendre, car cet homme avait déjà fait trop de mal au Parti. Lorsque plusieurs jours après, Coco est revenu à la maison, je lui ai tout de suite demandé des nouvelles de cette démission. Le camarade a secoué la tête et m'a dit, profondément déçu: "Il n'a pas démissionné, au contraire, il s'est fait confirmer (à la tête du Parti - nda). Je ne devais pas savoir avant longtemps de quoi il avait été question au cours de la réunion plénière, parce que les partisans de la direction avaient recommandé une réserve rigoureuse à ce sujet. Ils avaient gavé les membres du Comité Central d'un repas fait de mensonges et d'artifices. Mais donnons la parole ici à Inti Peredo qui nous dit au chapitre 4 de son livre: "Par ailleurs, lorsque Coco revient de la ville, après avoir quitté Monje, il nous informe des premières manoeuvres du Parti contre la guérilla. Le fameux Estanislao, homme qui lors de l'entraînement militaire avait scellé un pacte de son sang et juré de ne jamais abandonner la lutte armée, mettait le Comité Central en garde en lui disant qu'à Ñancahuazu, il y avait un groupe armé, composé de nombreux étrangers et d'un noyau de Boliviens, qui avait l'intention d'entamer la lutte de guérilla. Certains membres du Comité Central ont décidé d'appuyer de manière active notre lutte, mais Monje, faisant usage de ses meilleurs moyens de politicien corrompu, a touché la fibre sectaire des dirigeants du PCB et nous a accusés d'être des pro-chinois, fractionnistes et ennemis du Parti qui nous étions alliés avec la camarilla de Zamora." Finalement, la réunion plénière s'est transformée comme lors d'une occasion précédente en un club d'amis et Monje n'en a fait qu'à sa tête.

Le Comité Central avait également décidé d'envoyer une lettre à Fidel Castro dans un but qui n'apparaît pas clairement dans son contenu. Peut-être ont-ils pensé que cela allait suffire pour changer le cours des événements et obtenir la dissolution de la guérilla? Peut-être ont ils cru que la lettre allait avoir une influence magique sur Fidel, l'obligeant à décider que le Che et les autres renoncent à leur projet et abandonnent la forêt bolivienne? Mais la lettre était un document insipide, inconsistant, sans fermeté aucune, plein d'inconséquences. Elle analysait la situation politique bolivienne en six brefs paragraphes puis faisait allusion, en termes vagues, à la discussion qui avait eu lieu entre le Che et Estanislao, émettant le "critère que la Révolution bolivienne doit être dirigée par des Boliviens", elle réclamait ce droit en arguant du fait que le Parti bolivien disposait des "cadres nécessaires pour la lutte." De cette manière, la lettre n'était pas autre chose qu'un document anodin sans aucun objectif concret, car elle ne contenait ni la prise de position

négative à laquelle on pouvait s'attendre ni même une ébauche de protestation, tout en représentant sur le fond, une manière d'éluider le problème.

C'est le second secrétaire, Jorge Kolle, qui a été porteur de la lettre et il a adopté devant Fidel une attitude ambiguë et contradictoire. Le Journal du Che signale au 14 février "un long message de La Havane" dans lequel il apparaît que le dirigeant bolivien n'avait pas été informé de l'ampleur continentale de la tâche. Maintenant qu'il le savait, il était disposé à coopérer dans des conditions qui devaient être arrêtées entre le Che et lui. (Ces affirmations de Kolle nous ont été confirmées par les camarades cubains à La Havane en octobre 1978). Mais nous avons vu que Kolle savait parfaitement quel était le vaste horizon de cette lutte puisqu'il était allé donner des informations à ce sujet au dernier congrès du Parti uruguayen. A son retour de Cuba, ce membre du Secrétariat non seulement s'est abstenu d'aller parler avec le Che, mais il a fait obstruction à la guérilla, comme nous le verrons plus loin.

Malgré tout, sur la base de ce message et d'autres en provenance de Cuba qui disaient que Kolle avait demandé à Rodolfo de s'incorporer à la guérilla et d'aider le plus possible, le Che et ses camarades nourrissaient un certain espoir à propos de la coopération de ce dirigeant. Ils avaient confiance en lui et comptaient sur l'aide du Parti. Le 21 juin, le Che fait allusion à un message codé destiné à Kolle qu'un paysan du lieu qui figurait sous le nom de "Paulino", devait remettre à Cochabamba avec une lettre d'Inti pour sa femme. De fait, le paysan est parti mais il a été arrêté à Comarapa et les deux documents sont tombés aux mains de l'ennemi...

Mais revenons en arrière: au cours du mois de décembre 1966 et du mois de janvier suivant, des camarades, arborant un air réservé, apparaissaient chez nous et repartaient. Que ce soit Coco Peredo, Jorge Vasquez Viana, Rodolfo Saldaña ou Loyola Guzman. Coco et Loyola nous demandaient de les mettre en contact avec tel ou tel cadre régional et nous le faisons. Ils s'enfermaient dans une pièce et conversaient seuls pendant des heures. J'étais bien loin de m'imaginer à quoi se devaient ces va-et-vient, mais, comme je ne pouvais pas m'interdire de voir, le soupçon qui m'avait assailli lorsque j'avais vu Inti cacher le canon d'une mitraillette dans sa valise en novembre, s'est renforcé. Je pensais de bonne foi que la direction nationale préparait la lutte armée dans un coin de forêt de l'est du pays. Comme je voyais que ces allées et venues continuaient, qu'au sein des organismes du Parti le mutisme le plus total était de rigueur et qu'il n'était pas de mise d'interroger ces visiteurs étranges, j'ai décidé de m'adresser à la direction nationale.

J'ai profité du fait que la Commission Politique se réunissait à Cochabamba pour demander à parler avec un membre du Secrétariat. Humberto Ramirez est venu et il m'a révélé qu'une poignée de Cubains et des camarades boliviens s'obstinaient, sur initiative propre, sans intervention de notre Parti, à déclencher la lutte armée dans notre pays et qu'ils se trouvaient déjà dans les montagnes. La nouvelle m'a paru une énorme plaisanterie. Je ne pouvais pas concevoir qu'un seul camarade puisse procéder de cette manière ou de n'importe quelle autre à l'insu du Parti. J'ai signalé que si des Cubains et des Boliviens se préparaient à la lutte armée dans nos montagnes, ce ne pouvait être que sur décision ou pour le moins avec l'approbation de la direction au plus haut niveau. Le membre du secrétariat s'est obstiné dans ses affirmations et a ajouté que Mario Monje était décidé à dénoncer le fait dans la presse.

Ce dessein m'a paru la pire des bassesses dont un homme puisse se rendre coupable et je l'ai dit à mon interlocuteur. Ensuite, j'ai convoqué le Comité Régional et je lui ai transmis ce que m'avait dit le membre du Secrétariat. Le Comité a décidé à l'unanimité de demander à Monje de ne pas commettre cette aberration...

Une fois que les actions ont commencé à Ñancahuazu par un gros revers pour l'armée, le Comité Régional de Cochabamba, convaincu du fait que le Parti ne pourrait se maintenir en marge de la guérilla, a envoyé un émissaire à La Paz pour demander des instructions. Nous avons besoin de savoir quelle participation nous revenait dans la lutte. Le Premier Secrétaire nous a fait dire que nous n'avions rien à voir avec cette affaire et que le Parti devait se maintenir strictement en marge parce que les guérilleros lui avaient refusé, à lui, Monje, le commandement militaire. Quelques jours après, le Secrétariat a publié une déclaration ampoulée de solidarité avec la guérilla. De nouveau, le Comité Régional de Cochabamba a envoyé un émissaire à La Paz dans le but de demander de quelle manière notre appui à cette cause devait se traduire. La réponse a été déconcertante. Selon la direction nationale, la solidarité du Parti était seulement "morale" et ne nous créait aucune obligation.

Du début des hostilités jusqu'à l'assassinat du Che, les membres du Secrétariat du Parti ont eu une attitude double: une interne, dans les instances du parti et une externe, bien différente, en public. Il est certain, sans que cela puisse faire l'ombre d'un doute, que Mario Monje "s'est consacré à saboter le mouvement en interceptant à La Paz des militants communistes bien entraînés qui allaient rejoindre la guérilla" comme l'affirme, avec raison, Fidel Castro dans le prologue du Journal de Che Guevara. Inti condamne aussi, sur le même ton, cette manière d'agir du Premier Secrétaire du PCB. Tant l'un que l'autre se basent sur des faits

totallement établis et clairs. Deux des camarades auxquels Monje a fermé le chemin vers Ñancahuazu vivent à Cochabamba et peuvent, si besoin est, confirmer cette vérité.

Un jour, de mai ou juin 1967, Loyola Guzman s'est présentée devant le Comité Régional de Cochabamba avec une note de Jorge Kolle. Elle avait pour mission de mettre sur pied l'envoi de renforts à Ñancahuazu. Le Comité Régional réuni en séance plénière le soir même a accueilli avec fermeté cette demande et y a accédé. On a dit que vingt jeunes étaient prêts à partir. Loyola Guzman est rentrée à La Paz, satisfaite du succès de sa mission.

Un instructeur et guide devaient partir immédiatement de là-bas pour conduire les renforts vers les montagnes. Mais, le jour suivant, un responsable est arrivé de La Paz avec un contre-ordre express de Kolle. Le Comité Régional de Cochabamba ne devait pas envoyer un seul homme à Ñancahuazu. Les camarades qui voulaient rejoindre la guérilla, devaient le faire en leur nom propre, sans engager le moins du monde le Parti. C'est de cette manière que la décision du Comité Régional n'a pas pu être appliquée.

Au cours de cette même période, Estanislao a obtenu que le Comité National de la Jeunesse Communiste se réunisse en séance plénière à La Paz. Ses partisans, dûment préparés par ses soins et encouragés par sa présence, ont proposé la suspension de trois des membres du Comité qui, à ce moment-là, se trouvaient à Ñancahuazu. Il faut souligner que ces trois jeunes: Walter Arencibia, Antonio Jimenez et Aniceto Reinaga, avaient été choisis par Monje lui-même et envoyés dans des camps d'entraînement de guérilleros à Cuba. Maintenant, lui en personne, poussait à ce qu'ils soient démis de leurs fonctions.

Comme il s'est retrouvé face à un courant d'opposition, il a eu recours à la pression et aux insinuations pour ne pas être battu. Les trois jeunes qui étaient absents et qui, à ce moment-là, versaient leur sang pour la libération de leur peuple, ont fini par être suspendus du Comité sur intervention d'Estanislao.

Pourtant, il avait déclaré à Ñancahuazu, la nuit du 31 décembre que le Parti ne prendrait aucune mesure contre les guérilleros. C'était là le sens moral du Secrétaire du PCB.

C'est au moment de la guérilla que la morale des hauts dirigeants du Parti est apparue de manière plus nette et réelle. La revue chilienne "Flash" a publié dans son édition du 11 mai 1967, au moment où les succès de la guérilla étaient les plus grands et où le commandement des gorilles se débattait entre le désespoir et l'impuissance, une interview de Jorge Kolle réalisée la semaine précédente. Le membre du Secrétariat se conduit comme s'il était le stratège de la guérilla. Il commence en énonçant avec arrogance: "Il y a dans la guérilla, des membres du Comité Central du Parti qui mettent en application des résolutions adoptées par le Congrès en 1960." Dans un laps de temps très court - 4 mois à peine - le membre du Secrétariat avait oublié la signature qu'il avait apposé sous la lettre adressée à Fidel Castro et dont lui-même avait été le porteur. Cette lettre timide, mais qui, sur le fond, était une échappatoire.

Par ailleurs, nous avons vu la manière dont son alter ego, Estanislao, a consommé l'abandon de la guérilla le 31 décembre. Un mois avant, la direction nationale avait signalé que la solidarité du Parti avec la guérilla était seulement morale. Dans ce reportage, Kolle affirmait avec une grande conviction: "Les partis populaires de gauche étudient la manière de mener le peuple vers des expressions actives de solidarité et collaboration avec la guérilla." Ensuite, lorsqu'il était question de la survie de la guérilla, il signalait: "C'est un problème de stratégie militaire qui a été bien étudié". Avec la gravité de celui qui a le commandement de la lutte entre ses mains, il disait: "Nous n'avons jamais envisagé l'éventualité que la guérilla soit écrasée par l'armée".

Dans une autre interview accordée au journaliste mexicain Ruben Vazquez Diaz, en août 1967, abordant la question de la guérilla et affirmant que ses chefs étaient les frères Peredo, il s'exclame avec une grande suffisance: "Inti est membre de notre Comité Central et faites bien attention à cela: il n'a pas été exclu lorsqu'il a créé la guérilla et il ne le sera pas. Nous ne sommes pas Vénézuéliens, notre attitude vis à vis de la guérilla est de solidarité et d'appui dans toute la mesure des possibilités du Parti"...

Lors de la réunion plénière du Comité Central, le 19 janvier 1968, les membres du Secrétariat ont fait adopter un document qui rendait "un hommage plein de ferveur aux guérilleros héroïques qui, de leur sang généreux, avaient commencé à ouvrir la voie vers la véritable libération de notre patrie." A la ligne suivante, il assurait que le Parti n'avait pas eu connaissance de la présence de Che Guevara dans notre pays, qu'il ne l'avait pas invité et n'avait passé aucun contrat avec lui.

Mais nous connaissons le processus de préparation de la guérilla, au cours duquel les trois secrétaires et leur suppléant ont été les acteurs principaux."

Dans le chapitre 10 de son livre "Guérillero Inti" qu'il intitule "Les responsables démasqués" Jésus Lara signale:

... Le comportement contradictoire des dirigeants du Parti a fini par créer un climat de confusion et de manque de confiance au sein de la base. Il était difficile de déceler une harmonie entre leur position extérieure et leur position intérieure. Personne ne pouvait s'expliquer pourquoi, dans le Parti, ils agissaient

d'une manière et qu'ils procédaient d'une autre, bien différente, au dehors. L'air a commencé à se charger de soupçon et le degré de responsabilité à apparaître. La trahison a commencé à apparaître sur la base des indices qu'eux mêmes avaient donnés... Alors, avant qu'il ne soit trop tard, Mario Monje a présenté sa démission du poste de Premier secrétaire et elle a été acceptée. Une fois son absence consommée, la lutte interne a commencé au sein du Parti, elle est allée en s'accroissant et elle se poursuit aujourd'hui. Ici, à Cochabamba, la lutte interne a été ouverte par Kolle lui-même, qui a remplacé son alter ego au poste de Premier Secrétaire. Le Comité Régional s'est réuni toute la journée le 17 septembre 1967. Kolle y a fait une longue conférence au sujet de la guérilla, il reproduisait certainement l'histoire qui avait été mise sur pied pour la réunion plénière du Comité Central en janvier. Nous avons eu l'impression qu'il s'agissait d'un conte de fantômes, d'êtres fabuleux qui, du jour au lendemain, étaient apparus dans nos forêts du sud-est. Les dirigeants nationaux semblaient des enfants nouveau-nés, pleins de candeur et de naïveté, la nouvelle de la guérilla les avait pris de court tout comme l'homme de la rue. Mais, comme il s'agissait d'un fait accompli concret, ils n'avaient pas pu faire autrement que de publier une déclaration de solidarité.

Comme il fallait s'y attendre, une pluie de questions s'est abattue, les plus importantes se rapportaient à l'entraînement en guerre de guérilla que de nombreux camarades étaient allés suivre à Cuba, à la réponse que le Comité Régional avait reçu lorsqu'il avait demandé quelle participation lui revenait dans la lutte et à la présence de militants prestigieux, y compris de dirigeants nationaux, à Ñancahuazu. Le Secrétaire n'a pas pu, dans ce cas-là, avancer sur un terrain ferme et ses réponses, loin de satisfaire l'auditoire, ont fait naître de nouvelles interrogations et ont même conduit à la découverte de faits qui avaient été tenus secrets.

Nous avons ainsi appris que Monje était allé débattre dans la forêt le problème du commandement de la guérilla. Pourquoi le premier secrétaire s'était-il rendu à Ñancahuazu pour traiter de la question du commandement? Avait-il reçu une invitation ou avait-il été tenu d'y aller et comment? Pourquoi la Direction Nationale l'avait-elle laissé y aller ou avait-elle ignoré ce voyage? Alors, qu'en était-il du principe de la direction collective?

Estanislao a disparu de la scène et n'est réapparu que bien longtemps après mais son remplaçant au poste de premier secrétaire s'est consacré avec ferveur à sa défense.

Le 1er juillet 1968, Fidel Castro remet au monde le Journal de Che Guevara ...Il lance des attaques très fermes et fondées contre Mario Monje. Il l'accuse ouvertement d'avoir trahi et saboté la guérilla. Le 3, divers journaux nationaux font état et commentent les accusations. Trois jours plus tard, la direction nationale du Parti lance un véritable cri d'hystérie, comme si on avait retourné le couteau au plus profond de la plaie: "Le Parti Communiste bolivien n'accepte la tutelle de personne pour révolutionnaire, génial ou expérimenté qu'il soit". L'attaque de Castro avait un caractère nettement limité à une personne, elle visait Mario Monje et non le Parti, auquel il n'était pas fait la moindre allusion, néanmoins, perdant de manière lamentable la raison, les hauts dirigeants ont fait de la cause d'un militant la cause du Parti. Celui qui était appelé à répondre était non pas le Parti mais la personne accusée. Le Parti aurait dû entamer un processus d'enquête et prendre des sanctions si elles s'imposaient. Loin de cela, l'insolence des dirigeants est arrivée à qualifier les mots de Fidel de parole lancées ex-abrupto et d'accusations irresponsables...

Le Comité Régional de Cochabamba réuni en séance plénière a critiqué tant l'attitude des dirigeants que le contenu de leurs déclarations. Le vote a été communiqué à la Commission Politique et, plus tard, lorsque je lui ai fait le reproche mérité, Jorge Kolle a attribué la responsabilité à Ramiro Otero, "cela a été une légèreté de Ramiro" m'a-t-il dit.

Jusque-là les dirigeants nationaux avaient critiqué la théorie du "foco" seulement à l'intérieur et en termes très modérés. Ils avaient rendu de nombreux hommages à ceux qui étaient tombés à Ñancahuazu et ils avaient appelé Che Guevara "patriote latino-américain". Ils avaient pensé que leur manière d'agir vis à vis de la guérilla allait rester ignorée tant du Parti que du monde. Ils ne pensaient pas qu'un jour, ils seraient montrés d'un doigt accusateur par Che Guevara et ensuite stigmatisés par les mots irrécusables de Fidel Castro. Ils n'avaient plus de façade à préserver ni de secrets à garder, ils étaient démasqués, ils apparaissaient dans toute leur nudité et comme ils n'avaient plus rien à perdre, même pas la pudeur, ils se sont lancés dans une offensive furieuse: Ñancahuazu n'était plus, dans leur bouche, l'épopée annonciatrice de la révolution socialiste en Bolivie, mais une aventure malheureuse. Che Guevara n'était plus un "patriote latino-américain", il devenait un "aventurier"; "les guérilleros héroïques qui avaient versé leur sang généreux dans la forêt" se retrouvaient être du jour au lendemain des "petits bourgeois furieux"...

La direction nationale a intensifié sa campagne contre Cuba dans le but d'expliquer son opposition obsessionnelle à la théorie du "foco". Sa phobie anti-cubaine devait arriver à son sommet lors du discours dans lequel elle saluait le 19ème anniversaire du Parti. Elle proclamait, dans une emphase digne d'une meilleure cause: "La théorie du foco, le guérillérisme a connu son Waterloo en Bolivie et elle a seulement contribué à

renforcer les positions chancelantes du gorillisme et de la réaction internationale". Cette manière de penser et de voir pourrait être admise de gens qui portent des oeillères et dont l'étroitesse d'esprit atteint un extrême. Mais nous n'y voyons rien d'autre qu'une volonté de tromper et de détourner du but. Les dirigeants nationaux tentent d'attribuer à la guérilla le mal qu'ils ont fait à la cause de la libération de notre peuple avec leur défection et leur sabotage. Leur attitude a favorisé le gorillisme et la réaction internationale parce qu'elle a rendu plus facile et plus rapide la défaite des guérilleros. Les dirigeants du Parti ne sont pas si obtus qu'ils ne se rendent compte que l'épopée de Nanchahuazu a écrit une page importante de l'histoire de l'humanité. Il n'est pas possible qu'ils ignorent que cette lutte a ébranlé la conscience universelle et mobilisé la jeunesse dans le monde entier. Dans notre pays, la conscience révolutionnaire populaire s'est renforcée et la résistance contre l'impérialisme est devenue plus ferme, plus combative. La nouvelle situation s'est traduite de manière héroïque aux quatre coins de la République, dans l'insurrection ouverte des étudiants contre la dictature de Barrientos et plus encore contre celle d'Ovando Candia. Les dirigeants du parti savent parfaitement que le sang des combattants n'est pas versé en vain, il est la plus féconde des semences et pour un qui tombe, cent se dressent.

DES BOLIVIENS FIDELES A LEURS ENGAGEMENTS

"Il faut signaler qu'Inti et Coco se révèlent chaque jour plus fermement comme cadres révolutionnaires et militaires".

Che Guevara. Journal Analyse du mois d'août 1967

ROBERTO PEREDO LEIGUE, "COCO"

Il naît à Cochabamba, le 23 mai 1938. Dans sa famille, on l'appelle "Coco". A treize ans, il devient communiste et participe à la création du PCB dans sa région natale. En 1953, sa famille déménage à La Paz où il participe à la création de la Jeunesse Communiste.

A seize ans à peine, en 1954 Roberto Peredo est emprisonné pour la première fois en compagnie de son frère aîné Guido (Inti) et de Rodolfo Saldaña. Il est accusé de distribution de propagande clandestine. Un ordre de libération qu'il doit à son jeune âge arrive mais il le refuse et reste en prison jusqu'à la libération de ses camarades.

A la suite de cette arrestation, les deux frères partent pour la zone aurifère de Tipuani où ils restent deux ans.

En 1956, à Cochabamba, Roberto Peredo est arrêté de nouveau en possession d'une mitraillette qu'il avait cachée dans une valise. Il est soumis à la torture - des séances qui vont des coups à la gégène - sans proférer un parole. A sa libération, il revient dans le Béni où il se consacre pendant deux ans et demi au transport du bétail par la voie fluviale et à la chasse au caïman dans le Mamoré avant de rentrer à La Paz. Il travaille dans une librairie puis comme chauffeur de taxi, sa voiture lui sert pour son activité au sein du PCB. Il se marie et trois enfants naîtront de cette union. Il est élu à deux reprises membre du Comité Régional du PCB à La Paz.

En 1963, Roberto Peredo collabore avec l'Armée de Libération Nationale du Pérou et, un an plus tard, avec son frère Inti, Rodolfo Saldaña et Jorge Vazquez Viana - entre autres - il coopère à la formation de l'Armée de Guérilla du Peuple de Jorge Ricardo Masetti. Au cours de cette étape, il fait la connaissance du Cubain José Maria Martinez Tamayo.

Convaincu de la nécessité de la lutte armée, Coco est de ceux qui demandent au PCB de les envoyer s'entraîner à Cuba, il y va début 1966 dans le premier groupe - auquel participe également Mario Monje - et débat avec ses camarades du projet continental dont la Bolivie sera la base.

Coco Peredo - plus personne ne le connaît sous le nom de Roberto - est le chef en second lors de la prise de Samaipata par les guérilleros du Che, il est tué au combat en Bolivie le 26 septembre 1967, lors de l'embuscade de la Vallée du Batan.

GUIDO ALVARO PEREDO LEIGUE, "INTI"

Né en 1937 dans le département de Cochabamba, il adhère très jeune au PCB il est emprisonné à de nombreuses reprises. Il est élu membre du Comité Central du Parti Communiste Bolivien en janvier 1962.

Inti aide la guérilla de Salta de 1963 à 1964.

Il fait partie du second groupe de Boliviens qui partent s'entraîner à Cuba en 1966. Il rejoint la guérilla du Che le 27 novembre et il est désigné commissaire politique en compagnie d'Eliseo Reyes, Cubain connu sous le nom de San Luis. Considéré par les Cubains comme le chef des Boliviens, il est un des survivants de la

guérilla et joue un rôle de premier plan dans l'opération de sauvetage de ses trois camarades cubains survivants. Son journal paru sous le nom de "Ma campagne avec le Che" donne des éclaircissements sur le déroulement de la guérilla.

Après avoir fait le serment de reprendre la lutte en particulier dans le manifeste intitulé "Volveremos a la montaña", "Nous retournerons dans les montagnes", il essaie de réorganiser l'ELN, l'Armée de Libération Nationale.

A la suite d'une délation, Inti Peredo est pris dans une souricière et il est blessé en se défendant puis achevé par la police le 9 septembre 1969.

INTI, MON MARI

Matilde Lara est née en 1937, à Cochabamba, elle est la fille de Jésus Lara. Elle a vécu aux côtés d'Inti toute la période de préparation de la guérilla et celle qui a suivi la mort du Che.

" Des responsables du Parti venaient toujours chez nous de La Paz et c'est de cette manière que j'ai connu mon mari. Il est venu justement pour dire à mon père de préparer son passeport pour aller à Cuba. C'était à l'occasion du Congrès des écrivains qui s'est tenu, je crois, en 61. Ensuite, au début 1962, Inti a séjourné à Cochabamba pour organiser une école de cadres du Parti, il venait toujours chez mon père, il déjeunait parfois à la maison, et c'est là que Cupidon est apparu. En août 62, Inti est allé en Union Soviétique pour suivre un cours, il est revenu en mai 63, nous nous sommes mariés en septembre et nous sommes partis pour La Paz. C'est là que j'ai commencé à avoir des liens avec les gens du Parti. Un jour, Kolle est venu chez nous - il était second secrétaire du Parti - et lui a dit: "Demain tu dois aller accompagner le "camba" qui s'en va. Vous vous retrouverez près du parc triangulaire qui se trouve près de la maison et, de là, vous allez à l'aéroport".

Nous avons retrouvé un homme jeune, fort, grand qui n'avait pas du tout l'air Bolivien, nous avons pris un taxi et nous sommes allés à l'aéroport. J'ai appris plus tard qu'il s'agissait de Ricardo Martinez Tamayo, je l'ai connu sous le nom de Ricardo, c'était l'aîné des Martinez Tamayo, José Maria, qui allait et venait. Je l'ai revu en 65, il venait à la maison.

En 1966, Inti m'a dit qu'ils étaient en train de se préparer pour la guérilla, qu'il devait aller à Cuba, pour s'entraîner et que je devais repartir chez mon père - j'avais alors mes deux enfants qui étaient tout petits - je savais que cela arriverait mais je ne pensais pas que ce serait si rapide. En fait, nous n'avons même pas vécu trois ans ensemble. Nous nous sommes mariés le 21 septembre 1963 et le 24 juillet 1966, il est venu ici et il est rentré en novembre. J'ai ramassé mes affaires seule, j'ai rendu la chambre dans laquelle nous vivions et je suis partie pour Cochabamba.

Inti est rentré en novembre, nous ne nous sommes vus que deux ou trois jours. Il est allé à La Paz puis il est passé par Cochabamba et il m'a dit: "Nous ne nous verrons plus jusqu'à la victoire".

Après le premier combat la situation devient difficile pour la femme et le beau-père d'Inti Peredo.

" C'est à ce moment-là que des gens ont prévenu mon père que des mandats d'arrêt avaient été lancés contre lui et contre moi. Mon père voulait me mettre à l'abri avec les enfants et rester à la maison, mais j'ai exigé qu'il se cache aussi. Ils ont préparé les conditions pour que je puisse m'en aller et lui aussi. Des nouvelles annonçant la mort d'Inti ont commencé à courir; ils disaient que sa femme devait se présenter à La Paz, au commissariat, pour qu'on lui remette sa montre et son alliance. Lorsque j'ai entendu la nouvelle, je me suis sentie très mal et mon père m'a secouée en me disant: "Ne sois pas bête, tu as la montre et l'alliance. C'est un piège, il n'est pas mort" et c'est ce qui m'a donné du courage.

Quand Inti a réussi à sortir des montagnes, il restait Pombo, Benigno, Urbano, Dario et lui. A Vallegrande, après avoir brisé l'encercllement, ils ont convenu du fait qu'Urbano et lui viendraient à Cochabamba. Alors, ils sont sortis sur la route, ils ont pris une voiture, ils sont arrivés à un barrage dressé par l'armée, ils ont fait un détour pour l'éviter et, à pied, ils sont arrivés à Santa Cruz. Ils sont allés sur un marché, je ne sais comment ils ont pu se procurer des ciseaux et ils se sont coupé les cheveux comme ils ont pu entre eux deux, ils ont réussi à se procurer de quoi se raser un peu et ils ont acheté des vêtements. Inti a pris des billets d'avion. Dans l'avion, se trouvaient deux officiers de la force anti-guérilla. Ils racontaient comment ils avaient pourchassé et tué les guérilleros et Inti m'a dit: " Nous avons tellement envie de leur dire que tout cela n'était que des mensonges que nous avons dû nous mordre la langue pour ne pas parler." Et c'est ainsi qu'ils sont arrivés à Cochabamba.

C'est avec mon père qu'ils ont planifié la manière de sauver les autres. Il a pensé à un de ses amis qui avait une scierie et qui faisait des voyages à Santa Cruz pour acheter du bois. Celui-ci a accepté de participer à l'opération. Il a donc fait le voyage, ils lui ont bien expliqué dans quelle zone se trouvaient les guérilleros.

Lorsqu'ils étaient à Vallegrande, ils avaient tracé une stratégie: la date limite pour le contact est la suivante, si à cette date, vous n'avez pas de nouvelles, c'est qu'on nous a arrêtés. Mon père et Inti avaient peu de temps pour tout planifier. Tout s'est bien passé: l'ami de mon père et son aide sont allés à Santa Cruz acheter du bois. Arrivés au point de rencontre prévu, ils ont enlevé une partie du chargement, ils ont installé les guérilleros au fond, leur ont donné une planche à chacun pour se protéger et ils ont entassé tout le bois par dessus. Lorsqu'ils sont arrivés au point de contrôle, le chauffeur et son aide sont descendus, les soldats ont commencé à décharger le bois. Immédiatement, les deux autres leur ont offert des cigarettes, à boire. Un soldat a commencé à passer sa baïonnette entre les planches. Elle touchait chaque fois du bois, du bois. Les guérilleros cachés bougeaient la planche qu'on leur avait donnée... et c'est ainsi qu'ils sont arrivés à Cochabamba. Mon père a aussi préparé des endroits où les cacher et, ensuite, il y a eu le transfert de Cochabamba à la Paz, de la Paz à la frontière et, de là, au Chili.

Inti Peredo a, bien entendu, fait à sa femme des commentaires sur ses camarades cubains:

"Il m'a parlé d'eux, de tous, de l'impression qu'il avait ressentie lorsqu'il a vu le Che pour la première fois. Il ne savait pas que le Che était là, il savait que des Cubains coopéraient mais pas qui et lorsqu'on lui a dit: "C'est le Che", il était assis sur un rocher et, pour un peu, il tombe à la renverse. Il m'a raconté que le Che était un parmi les autres, très simple et qu'il donnait l'exemple pour tout. Quand il fallait porter quoi que ce soit, les provisions, les choses qui arrivaient au campement, c'était lui le premier à le faire. Eux ne voulaient pas, mais il disait: "Pourquoi pas?", qu'il devait être à leurs côtés pour tout et tous les travaux se faisaient avec lui. Ils se traitaient les uns les autres comme s'ils avaient toujours vécu ensemble. Ils avaient des rapports très fraternels, entre Boliviens et Cubains.

Après qu'Inti Peredo eut échappé à la police, Matilde Lara traverse la frontière avec ses deux enfants pour le rejoindre au Chili où il vit dans la clandestinité. Il avait en effet planifié la venue de sa femme et de ses enfants au Chili. Elle vit une véritable odyssée pour passer par la zone la plus haute de la cordillère. Il neige et la jeep doit s'arrêter. Elle arrive à la frontière avec six heures de retard, des passeurs qui travaillent régulièrement entre le Chili et la Bolivie l'attendent.

Matilde Lara est partie de Cochabamba le 30 novembre et arrivée à Santiago du Chili le 4 décembre. La seule chose qu'elle a pu passer sont les deux alliances cousues dans son soutien-gorge.

Elle vit clandestinement avec ses deux fils dans une maison proche de la mer et Inti lui rend régulièrement visite les fins de semaine. C'est là qu'il lui annonce qu'il doit rentrer recruter des gens à la Paz pour relancer la guérilla. Elle reste au Chili lorsque Inti rentre en Bolivie.

Le 29 avril, on l'emmène à Santiago pour qu'elle le voie quelques jours avant son départ pour la Bolivie, elle passe le 30 avril, anniversaire d'Inti, avec lui et, dans la nuit, on la reconduit à la maison de la plage. Elle ne devait plus revoir son mari qui a quitté le Chili le 1er mai.

Le temps passe, la situation est en train de changer au Chili tandis qu'au contraire, les perspectives de changement en Bolivie sont réduites. Pour la veuve d'Inti Peredo, une décision s'impose...

"Que vais-je faire? Que vais-je devenir? Mes enfants sont en train de grandir, le plus grand a 4 ans et il a besoin d'aller à l'école... J'ai parlé avec les camarades et ils m'ont dit que Cuba s'était offerte. Inti m'avait mentionné cela au Chili, il m'avait dit: "Cuba a proposé que tu y ailles avec les enfants mais, cela ne saurait être tant que je serais en vie, car je vais m'arranger pour que toi et les enfants, puissiez rentrer en Bolivie afin que nous poursuivions la lutte ensemble". Je lui ai dit que j'étais pleinement d'accord pour aller avec lui où que ce soit. En fait, j'attendais qu'on vienne me chercher au Chili pour rentrer en Bolivie. Et c'est à ce moment qu'il a été tué. Les camarades chiliens me disaient de ne pas m'impatienter, d'attendre car il était difficile que je rentre en Bolivie. Le moment est arrivé où j'ai senti que je devais prendre une décision. Je ne pouvais rentrer en Bolivie, parce que cela impliquait un risque constant pour ma famille, en particulier pour mon père qui était très vieux et pour mes enfants. "Si Cuba a fait cette proposition - ai-je dit - tâchez de voir ce qui est possible". Ils sont entrés en contact avec Cuba et on leur a répondu: "Nous allons organiser immédiatement la manière de l'amener ici".

Matilde Lara est arrivée à Cuba le 28 septembre 1970, elle y vit encore.

18 AUTRES BOLIVIENS

Outre les frères Peredo, ce sont dix-huit autres boliviens qui ont pris part à la guérilla du Che. L'immense majorité était militants du Parti communiste bolivien et de la Jeunesse communiste ou l'avaient été.

Le plus jeune à s'engager directement dans la guérilla - même s'il ne sera pas le plus jeune mort- Francisco Huanca Flores ("Pablo" ou "Pablito" né à Challapa, département d'Oruro) était Bolivien, il a fêté ses 22 ans le 17 septembre et le Che note que ses camarades ont cuisiné du riz pour l'occasion. Il prend part le 23 mars 1967 au premier combat de la guérilla et se distingue par sa discipline et son courage. Sur ordre

du Che, il est chargé de protéger les malades lors du combat de la Vallée du Yuro. Il est tué au cours du combat de Cajones, le 12 Octobre 1967.

Plusieurs jeunes Boliviens ont eu l'occasion d'aller faire des études à Cuba et de les coupler alors avec une instruction militaire. En 1965, les douze militants de la Jeunesse Communiste Bolivienne qui faisaient leurs études à l'Université de La Havane, avaient en effet demandé de recevoir un entraînement militaire. Jorge Kolle, second secrétaire du PCB leur a alors donné l'autorisation.

Ils sont au nombre de sept dans la guérilla du Che.

Les deux premiers morts de la guérilla font partie de ce groupe, ils se noient dans le Rio Grande. Benjamin Coronado Cordova ("Benjamin" né en 1941 à Potosi) ne peut être sauvé malgré les efforts de ses camarades cubains. Le Che signale dans son Journal: "C'était un jeune de constitution faible, sans habileté aucune mais avec une grande volonté de vaincre". Membre de la Jeunesse Communiste, il fait des études à Cuba et y suit un entraînement militaire. Enseignant très apprécié à son travail, il rejoint la guérilla le 21 janvier 1967 et meurt le 26 février.

Quant à Lorgio Vaca Marchetti ("Carlos", né en 1934 à Santa Cruz de la Sierra), il meurt dans les mêmes conditions le 16 mars. Membre de la Jeunesse et du Parti Communiste Bolivien, il est dirigeant du syndicat de la Sécurité sociale. Il entame des études de Sciences Politiques à Cuba avec une bourse du gouvernement cubain en 1963. En 1965, sa jeune femme, Marlene Urio, le rejoint avec sa fillette de trois ans. Lorsqu'il rentre en Bolivie pour rejoindre la guérilla le 11 décembre 1966, elle est enceinte de quatre mois, son fils se prénommera Lorgio. Au 17 mars, Che Guevara note: "Jusqu'à présent, il était considéré comme le meilleur des Boliviens de l'arrière-garde compte tenu de son sérieux, sa discipline, son enthousiasme."

Jaime Arana Campero ("Chapaco", né en 1938 à Tarija, dans le sud de la Bolivie) a, lui aussi, fait des études universitaires à Cuba. Il s'était auparavant fait remarquer dans le mouvement étudiant bolivien. Arrivé à Cuba en 1963, il obtient son diplôme d'ingénieur hydraulique à l'Université de La Havane. Il rejoint la guérilla du Che en mars 1967 et est incorporé au groupe du "centre" directement commandé par le Che. Il est tué après celui-ci lors du combat de Cajones, le 12 octobre 1967.

Mario Gutierrez Ardaya ("Julio", né en 1939, à Trinidad, chef-lieu du département du Beni). Malgré sa naissance au sein d'une famille pauvre, il parvient à terminer ses études secondaires et à entrer à l'Université en 1957. Dès ce moment-là, il occupe des postes de responsabilité au sein de la Confédération des Etudiants dans sa région puis dans la capitale, à la fameuse Université Majeure de "San Andrés". En 1958, il est élu membre du Secrétariat général de l'organisation au cours du Second congrès national des dirigeants universitaires.

Mario Gutierrez Aradaya est membre de la Jeunesse Communiste bolivienne. Ayant dû abandonner ses études en 1960 à la suite des difficultés financières de sa famille, il travaille dans sa ville natale et est immédiatement élu dirigeant syndical. Il décide de faire ses études de médecine à Cuba. Il rejoint la guérilla en mars 67. Il est tué lors de l'embuscade de la Vallée du Batan alors qu'il tente de sauver Manuel Hernandez Osorio, Cubain qui était le chef de l'avant garde. C'est ce jour là aussi que meurt Guido Peredo.

Commentant le fait, Che Guevara signale dans son journal:

"La perte la plus sensible est celle de Coco, mais Miguel et Julio étaient des battants magnifiques et la valeur humaine des trois est incommensurable."

Freddy Maymura Hurtado ("Médico" ou "Ernesto", né en 1941 dans le département du Beni) Militant de la Jeunesse Communiste Bolivienne, il entame ses études de médecine à Cuba en 1962 et rejoint la guérilla le 27 novembre 1966. Le 25 mars, au terme de quarante jours de marche exténuante et après le premier combat, le Che écrit: "J'ai parlé avec Pedro et le Médico à qui j'ai annoncé qu'ils étaient presque totalement devenu des guérilleros..." Il fait parti de l'arrière-garde. Il est blessé au cours de l'embuscade du Gué de Puerto Mauricio et fait prisonnier. Malgré les coups, il refuse d'identifier les corps de ses camarades et les soldats le croient cubain. Ils exigent qu'il crie "Vive la Bolivie!", il s'exécute; mais, lorsqu'ils veulent l'obliger à crier "Vive l'armée", il répond par une injure. Il a été martyrisé à tel point que son corps était à peine reconnaissable sur les photos.

Aniceto Reinaga Gordillo ("Aniceto" né en 1940 dans le district de Siglo XX) fils de travailleurs de la mine d'étain de Siglo Veinte, il arrive toutefois à étudier à l'Ecole Normale de formation des maîtres à La Paz. Membre de la direction nationale de la Jeunesse Communiste Bolivienne, il étudie à Cuba. Il rejoint la guérilla en janvier 1967. Il se voit attribuer, aux côtés d'Antonio Jimenez Tardio la responsabilité de donner des cours de quechua aux guérilleros. Il prend part à la prise de Samaipata le 6 juillet en compagnie de cinq autres combattants de l'ELN. Le 8 octobre 1967, le Che l'envoie avec Julio Luis Mendez, relever Leonardo Tamayo et Harry Villegas qui avaient pris position sur les hauteurs de la Vallée du Yuro. C'est sur le chemin de la position qu'il est découvert par l'armée et abattu.

Antonio Jimenez Tardío ("Pedro" ou "Pan Divino" né en 1941 à Tarata, dans le département de Cochabamba). Dirigeant de la Jeunesse Communiste Bolivienne, il suit ses études universitaires à Cuba lorsqu'il décide de rejoindre la guérilla le 31 décembre 1966. Il fait partie des jeunes qui sont écartés de la direction nationale de la Jeunesse Communiste en février 1967, pour leur refus de quitter la guérilla. Membre de l'arrière-garde, il meurt dans une embuscade le 9 août dans les monts d'Iñaio.

Parmi les autres, le groupe se décompose ainsi:

Liorgio Vazquez Viana ("Bigotes", né en 1939 à La Paz). Militant du PCB, il est élu membre suppléant du Comité Central. Il participe à l'appui logistique à la guérilla argentine. Il suit à la demande du PCB, un entraînement militaire à Cuba aux côtés du secrétaire général Mario Monje. Il est désigné pour organiser les préparatifs de la guérilla du Che et il arrive à Ñancaguanu le même jour que lui. Agent de liaison, explorateur et combattant, il est fait prisonnier. Voyant qu'il refuse de parler malgré les tortures, des spécialistes de la CIA montent une opération au cours de laquelle un agent se fait passer pour un envoyé de Cuba voulant avoir des nouvelles du Che. Lorsque Liorgio Vazquez Viana découvre la supercherie, il se rue sur ses tortionnaires. Il est finalement assassiné et son corps jeté d'un hélicoptère de l'armée au dessus de la forêt bolivienne.

Casildo Condori Vargas ("Victor", né en 1941, à Coro-Coro, dans le département de La Paz). Il voit le jour sur un site minier de la province de Pacajes. Il a très tôt des activités politiques au sein du Parti Communiste qu'il quitte lors de la scission prochinoise. Dans la guérilla, il fait partie du groupe de l'arrière-garde sous les ordres du Commandant Vitalio Acuña. Il est tué dans l'embuscade de Peñon Colorado le 2 juin 1967.

Serapio Aquino Tudela ("Serapio", né en 1951 à Viacha, dans le département de La Paz) n'avait que 15 ans lorsqu'il est parti pour Ñancaguanu. Issu d'une famille très pauvre, Serapio travaille à l'organisation au sein du Parti Communiste. Il rejoint les guérilleros le 19 décembre 1966 tout d'abord pour travailler dans la propriété de Ñancaguanu. Les circonstances font qu'il devient combattant au sein de l'arrière-garde. Il est tué dans le Ravin de l'Iquirá, le 9 juillet 1967, lorsque, signant son arrêt de mort, il prévient ses camarades de l'approche de soldats.

Raul Quispaya Choque ("Raul", né en 1939 dans la ville d'Oruro). Membre de la Jeunesse Communiste Bolivienne, il rejoint la guérilla au sein du groupe de Moises Guevara en février 1967 et il fait partie de l'avant-garde. Il meurt le 30 juillet au cours du combat qui se déroule sur les rives du Rosita.

Quatre Boliviens meurent au cours de l'embuscade du Gué de Puerto Mauricio lorsque tout le groupe de l'arrière-garde est anéanti à la suite d'une trahison le 31 août 1967: Outre Freddy Maymura, ce sont Apolinar Aquino, Walter Arencibia et Moises Guevara.

Apolinar Aquino Quispe ("Polo", né en 1935 à Viacha, dans le département de La Paz). Ouvrier d'usine, dirigeant syndical et militant du Parti Communiste, il travaille tout d'abord à partir de décembre à des tâches d'organisation dans la propriété qui devait servir de base à la guérilla avant de devenir membre de l'arrière-garde.

Walter Arencibia Ayala ("Walter" né en 1941, à Macha, dans le département de Potosi) Il se voit obligé au retour du service militaire à abandonner ses études pour aider sa famille. Il commence à travailler à la mine Siglo XX où il crée un mouvement de solidarité avec la Révolution cubaine. Il adhère à la Jeunesse Communiste bolivienne et il est licencié de son travail au cours de la répression déclenchée contre les mineurs en 1965. Il se rend en URSS pour un cours à l'école de cadres de la jeunesse et il revient en Bolivie en 1966. Membre de la direction de la Jeunesse Communiste, il rejoint la guérilla le 21 janvier 67 et prend part au premier combat.

Moises Guevara Rodriguez ("Guevara" ou "Moises" né en 1939, à Huanuni, dans le département d'Oruro). Dirigeant syndical des mineurs à Huanuni, il fonde le Parti Communiste à Cataricahua et il est arrêté en 1963. Il quitte le Parti Communiste pour la scission prochinoise dont il se sépare pour former son propre groupe. C'est de ce groupe que sont issus les compagnons qui le suivent dans la guérilla. Il fait tout d'abord partie du centre - commandé par le Che - et est versé ensuite dans l'arrière-garde pour des raisons de santé.

Siméon Cuba Sarabia ("Willy", né en 1932 dans le département de Cochabamba) fait un peu figure de symbole de la fraternité entre Cubains et Boliviens. Dirigeant des mineurs à Huanuni, la mine d'étain, il occupe les postes de secrétaire des milices et secrétaire à l'organisation du syndicat de toute la mine. Il s'occupe également de nombreuses activités sociales en faveur des familles des mineurs. Militant du Parti Communiste Bolivien, Siméon Cuba le quitte pour le Parti Communiste Marxiste-Léniniste, prochinois, qui prêchait la lutte armée. Lorsqu'il exige que cette ligne soit mise en pratique, il est exclu en compagnie de son ami Moises Guevara. Après le coup d'Etat de Barrientos, les propriétaires de la mine de Huanuni lui donnent

24 heures pour partir. C'est Moises Guevara qui le conduit à la guérilla en mars 1967. Lorsque le Che est blessé à la Vallée du Yuro, il fait tout pour le sauver puis décide de rester avec lui, quand l'armée avance et ils sont découverts ensemble. Fait prisonnier le 8 octobre, Siméon Cuba est assassiné le 9 octobre aux côtés de son Commandant. Son fils vit à Cuba.

Julio Luis Mendez Korne ("Ñato", né en 1937, dans le département du Béni) est le dernier des Boliviens à trouver la mort dans la guérilla du Che. Membre du Parti Communiste, il se lie à la guérilla latino-américaine en aidant des membres survivants de l'ELNP - Armée de libération nationale du Pérou - à fuir en passant par la Bolivie. C'est pourquoi il est chargé par le Parti Communiste de prendre part à l'organisation de la guérilla et est envoyé à Cuba en janvier 1966 pour y suivre un entraînement militaire. Il entre dans la guérilla dès son début, le 11 novembre 1966 et il est chargé de l'approvisionnement en vivres et armes. Ñato appartient au groupe du Che - le centre - et sa connaissance de la forêt bolivienne est très utile aux guérilleros. Il fait partie du groupe des survivants et est blessé le 15 novembre 1967, au cours de leur dernier combat d'une balle à la colonne vertébrale qui l'immobilise. Il supplie ses compagnons de ne pas le laisser tomber aux mains de l'armée dont il connaît bien les méthodes. Racontant cette scène douloureuse, Harry Villegas souligne: "Était en jeu la vie de notre camarade, avec lequel nous avons partagé dangers et vicissitudes et auquel une grande amitié et un grand respect nous liaient. Fidèle à la cause depuis longtemps... il avait atteint, dans toute la définition qu'en avait donné le Che, le stade le plus élevé de l'espèce humaine: le révolutionnaire".

David Adiazola Veizaga ("Dario", né en 1939 dans le département d'Oruro) est, avec Inti Peredo, le second des survivants boliviens de la guérilla. Né dans une famille paysanne, il est membre du Parti Communiste. Après 1967, il vit clandestinement à La Paz dans le but de reprendre la lutte. Il est assassiné le 31 décembre 1969 dans la capitale bolivienne à la suite d'une délation.

VERS L'INTERNATIONALISATION DE LA GUERILLA : LES GUERILLEROS PERUVIENS

Juan Pablo Chang Navarro-Levano ("El Chino", né en 1930). Il commence son activité politique comme dirigeant étudiant à l'Université de San Marcos et appartient à la Jeunesse "apriste". Sa combativité face à la dictature d'Odria le mène en prison.

Il est déporté vers l'Argentine en 1948 puis expulsé de ce pays pour sa participation à des manifestations étudiantes. Il rentre clandestinement au Pérou et abandonnant les idées de l'APRA, il se tourne vers le marxisme. Il est de nouveau arrêté et emprisonné à Lima jusqu'à la mi-1953 et s'exile alors au Mexique où il étudie l'anthropologie à l'Université.

"El Chino" doit quitter le Mexique et se réfugie en France en 1955 où il suit des cours de psychologie en Sorbonne tout en faisant de multiples travaux pour survivre. Il rentre au Pérou en 1956, à la faveur d'une amnistie générale et reprend ses études, cette fois-ci en Economie. Il prend part à la création du Front des étudiants et entre au Comité Central du Parti Communiste péruvien. Lorsque le vice-président américain se rend au Pérou et prétend entrer sur le campus, les manifestations étudiantes le lui interdisent et Juan Pablo Chang est arrêté en représailles.

A sa sortie de prison, il travaille comme journaliste et participe à la lutte syndicale. Arrêté de nouveau, il obtient sa libération en réalisant une grève de la faim. "El Chino" essaie alors d'obtenir une entente de toutes les forces révolutionnaires en faveur de l'organisation d'une guérilla. Il fait partie en 1963 de l'ELNP - Armée de Libération Nationale du Pérou qui s'est repliée sur la forêt bolivienne. Il vit clandestinement pendant deux ans à La Paz. Début 1966, il prend part à la Conférence Tricontinentale à La Havane. Coïncidant avec l'idée du Che de faire essaimer la guérilla à partir de la Bolivie, il propose d'envoyer des hommes s'entraîner en territoire bolivien. Dans le résumé du mois d'avril 1967, le Che note: " Le statut d'El Chino a changé, il sera combattant jusqu'à la formation d'un second front".

Juan Pablo Chang participe à la prise de Samaipata. Fait prisonnier lors du combat de la Vallée du Yuro, il est assassiné le même jour - 9 octobre 1967 - et au même endroit que le Che: à l'école de La Higuera.

Lucio Edilberto Galvan Hidalgo ("Eustaquio", né en 1937 à Huancayo) issu d'une famille de paysans pauvres, il parvient à faire des études de technicien de radio. Membre de l'ELNP jusqu'à son démantèlement, il rejoint le groupe de Juan Pablo Chang. Il arrive dans la guérilla du Che avec lui en mars 1967 et il est versé dans le groupe du Centre. Outre combattant, il a été opérateur radio de la guérilla. Il meurt le 12 octobre lors du combat de Cajones.

Restituto José Cabrera Flores ("Médico" ou "Negro", né en 1931) Il fait ses études de médecine. Membre du groupe de Juan Pablo Chang, il rejoint la guérilla bolivienne dans le but d'y acquérir la formation nécessaire pour la reprise de la lutte armée au Pérou. Il travaille au début comme médecin. Le 17 avril il reste

avec les malades à l'arrière-garde et arrive à se sauver lors de l'embuscade du Gué de Puerto Mauricio. Fait prisonnier, il est assassiné trois jours après.

DES REVELATIONS QUI METTENT LA GUERILLA EN DANGER

Les deux premiers affrontements entre la guérilla et l'armée - 23 mars et 10 avril - avaient de quoi inquiéter les autorités boliviennes et la CIA. Elles étaient donc à la recherche d'informations sur le mouvement auquel elles devaient faire face.

Les premières leur seront fournies par deux hommes du groupe de Moises Guevara.

Dans l'analyse qu'il fait du mois de mars dans son journal le Che signale:

" Ce mois est chargé en événements mais le panorama général a les caractéristiques suivantes: Etape de consolidation et d'épuration pour la guérilla, réalisée comme il se doit; étape lente de développement avec l'arrivée de quelques éléments venus de Cuba qui ne semblent pas mauvais, et ceux de Guevara qui se sont révélés d'un niveau général très pauvre (2 déserteurs, un prisonnier "bavard", 3 repentis et deux faibles)...

De toute évidence, nous devons bouger avant la date à laquelle je pensais, en laissant un groupe en attente et lesté de 4 délateurs possibles. La situation n'est pas bonne, mais maintenant une autre étape d'épreuves commence pour la guérilla, une étape très bénéfique, quand elle l'aura surmontée."

Il est clair que la sélection effectuée par Moises Guevara pour emmener des hommes dans la guérilla, afin de tenir la promesse qu'il avait faite d'apporter le concours de vingt hommes, a été hâtive et peu soignée. Il en est allé tout autrement de lui-même qui a fait preuve de courage et de conviction jusqu'à sa mort au combat.

Les deux déserteurs, Vicente Rocabado Terrazas et Pastor Barrera Quintana ont, de toute évidence, apporté des informations sur les combattants et le campement principal. Rocabado selon une source des services secrets boliviens, avait été membre de la Direction Nationale d'Enquêtes criminelles - DIC - et avait travaillé pour la police de la dictature avant d'en être expulsé pour corruption. Il s'est alors infiltré dans le groupe de Moises Guevara qui ne lui a demandé aucune preuve de la véracité de son engagement de futur combattant.

Il est resté au campement principal du 14 février au 11 mars 1967. Après sa désertion, il a donné de nombreuses informations, confirmé la présence de guérilleros cubains et boliviens, le fait qu'ils venaient d'organisations politiques diverses ainsi que les effectifs présents au campement central et en opérations d'exploration.

Rocabado et Barrera ont expliqué tout leur processus d'incorporation. S'il est fort possible qu'ils aient entendu parler de la présence du Che et même de son surnom - Ramon - ils ne l'ont à aucun moment vu, car il était à ce moment-là en mission hors du campement. Il n'a appris leur désertion que sur le chemin du retour (19 mars dans son Journal).

A cela vient s'ajouter l'arrestation par l'armée le 20 mars de Salustio Choque, Bolivien du groupe de Moises Guevara qui allait se constituer prisonnier et qui sera plus tard, en paiement de ses bons et loyaux services acquitté lors du procès de Camiri en 1967.

Par ailleurs, le Che avait envoyé Tania prendre contact avec Ciro Bustos, un Argentin qui était un ami d'enfance et qu'il avait revu à La Havane en juillet 1962. Bustos avait été lié à la guérilla de Masetti.

En mars 1967, Tania accompagne au campement des guérilleros Ciro Bustos et le Français Régis Debray, jeune écrivain et philosophe qui avait fait plusieurs séjours à Cuba et avait enquêté pour le Che en Bolivie au cours de la préparation de la guérilla. Ce type de liaison ne faisait pas partie du travail de Tania mais - note Harry Villegas dans son Journal - "compte tenu de la décision de Monje qui a laissé tout ce qui était organisé en suspens, elle s'est vue obligée de venir dans la montagne."

Le Che fait allusion à plusieurs reprises à ce séjour de Ciro Bustos et Régis Debray:

- 21 mars: "Le Français apportait des nouvelles déjà connues sur Monje, Kolle et Simon Reyes. Il vient pour rester mais je lui ai demandé de rentrer organiser un réseau d'aide en France et d'en profiter pour aller à Cuba, chose qui coïncide avec son désir de se marier et d'avoir un enfant avec sa compagne. Je dois écrire une lettre à Sartre et à B. Russel pour qu'ils organisent une collecte internationale pour l'aide au mouvement bolivien de libération. Il doit, de plus, parler avec un ami qui mettra en place les voies pour faire parvenir de l'aide, principalement de l'argent, des médicaments et de l'électronique sous la forme d'un ingénieur de cette spécialité et d'équipements."

Le "pelao" de son côté est disposé à se mettre sous mes ordres et je lui ai proposé d'être une espèce de coordinateur, ne concernant que les groupes de Jozami, Gelman et Stamponi et de m'envoyer 5 hommes pour qu'ils commencent l'entraînement".

- 27 mars: "...Tout semble indiquer que l'identité de Tania a été découverte. Nous perdons ainsi deux ans d'un travail bon et patient. Le départ des gens est très difficile maintenant; j'ai eu l'impression que cela n'a en rien été du goût de Danton lorsque je lui ai dit. Nous verrons à l'avenir..."

- 28 mars: "... Le Français a défendu avec trop de véhémence le fait qu'il serait utile dehors."

- 3 Avril: "... J'ai parlé avec Danton et Carlos et je leur ai présenté trois possibilités: rester avec nous, partir seuls ou prendre Gutierrez et de là, voir comment ils s'en sortent en faisant pour le mieux. Ils ont choisi la troisième, demain nous tenterons la chance..."

- 14 avril: "... Si cela était possible, Danton et Carlos pourraient être mis sur le chemin de Sucre-Cochabamba, en fonction des circonstances..."

Déplacer tous les hommes pour conduire Régis Debray et Ciro Bustos hors de la zone de guérilla se révèle à la fois inutile et impossible - il y a plusieurs malades - et le Che décide donc de laisser une partie de la troupe en arrière sous le commandement de Vitalio Acuña. Le 17 avril il fait état des instructions qu'il a données à Joaquin et ajoute:

"... nous décidons de partir malgré tout pour essayer de faire sortir le Français et Carlos une bonne fois pour toute"

- 19 avril: " Nous sommes restés toute la journée à cet endroit, nous arrêtons les paysans qui venaient des deux côtés du croisement, ainsi nous sommes arrivés à avoir une large gamme de prisonniers. A 13h, la garde nous a apporté un cadeau grec: un journaliste anglais qui s'appelle Roth, il avait été amené par des enfants de Lagunilla, et suivait nos traces. Ses papiers étaient en règle mais il y avait des choses suspectes. Le passeport était rayé, la profession: étudiant, avait été remplacée par journaliste (en réalité, il dit être photographe); il a un visa de Porto Rico et ensuite il a confessé avoir été professeur d'espagnol de ce corps, à la suite des questions que nous lui avons posées sur une carte d'organisateur à Bs. As. Il a raconté qu'il était allé au campement et qu'on lui avait montré un Journal de Braulio où il racontait son expérience et ses voyages.

C'est la même histoire que toujours. L'indiscipline et l'irresponsabilité dirigent tout. Sur la base des informations données par les enfants qui guidaient le journaliste, nous avons appris que la nuit même de notre arrivée là-bas, cela s'est su à Lagunillas grâce à un rapport fait par quelqu'un. Nous avons fait pression sur le fils de Rodas et il avoué que son frère et un employé de Vides y étaient allés pour gagner la récompense qui oscille entre 500 et mille. En représailles, nous leur avons confisqué le cheval et nous l'avons fait savoir aux paysans que nous détenions.

Le Français a proposé de poser le problème à l'Anglais et qu'il aide à les faire sortir d'ici pour donner une preuve de sa bonne foi; Carlos a accepté à contre coeur et je m'en suis lavé les mains. Nous sommes arrivés à 20h à (.....) et nous avons poursuivi notre voyage jusqu'à Muyupampa, où, selon les informations données par les paysans, tout était tranquille. L'anglais a accepté les conditions qu'Inti lui a posées, y compris un petit récit que j'ai rédigé et à 23h45, après une poignée de main donnée à ceux qui partaient, ils se sont mis en marche pour aller prendre le village. Je suis resté avec Pombo, Tuma et Urbano. Le froid était très intense et nous avons fait un petit feu de camp. A 1h, le Ñato est venu nous annoncer que le village était en état d'alerte avec des troupes de l'armée divisées en 20 patrouilles d'autodéfense; une de celles-ci avec deux M-3 et deux revolvers a surpris notre avant-garde mais s'est rendue sans combattre. Ils m'ont demandé des instructions et je leur ai dit de se retirer vu l'heure avancée, en laissant le journaliste anglais et que le Français et Carlos prennent la décision qui leur semblerait la plus adéquate. A 4 h nous avons commencé à rentrer sans avoir atteint notre objectif, mais Carlos a décidé de rester et le Français l'a suivi cette fois-ci à contrecoeur."

Le 20 avril, le Che consigne la nouvelle de l'arrestation de Carlos et Danton et précise le 23 que la censure a empêché les guérilleros d'en savoir plus. Dans son analyse du mois d'avril il résume:

"... Danton et Carlos ont été victimes de leur hâte à partir, presque de leur anxiété et de mon manque d'énergie à les en empêcher, de telle manière qu'est aussi coupée la communication avec Cuba (Danton) et le schéma d'action en Argentine (Carlos)..."

Les notes consignées par le Che ensuite montrent qu'il suit à la radio les informations sur Régis Debray et le procès contre lui annoncé par les autorités boliviennes. Il précise dans l'analyse résumé du mois de mai:

"Le bruit fait autour de l'affaire Debray a fait plus de publicité sur la force militaire de notre mouvement que 10 combats victorieux".

Le 30 juin le Che note:

"... Sur le plan politique, le plus important est la déclaration officielle d'Ovando selon laquelle je suis ici. De plus, il a dit que l'armée fait face à des guérilleros parfaitement entraînés qui, même, comptaient des commandants vietcongs qui avaient mis en déroute les meilleurs régiments nord-américains. Il se base sur les

déclarations de Debray qui, semble-t-il, a parlé plus que nécessaire bien que nous ne puissions savoir quelle implication cela a, ni quelles ont été les circonstances dans lesquelles il a dit ce qu'il a dit..."

Toujours dans son Journal, Che Guevara note à la date du 10 juillet:

" Par ailleurs, les déclarations de Debray et du "pelado" ne sont pas bonnes; surtout parce qu'ils ont fait des confessions à propos du but continental de la guérilla, chose qu'ils ne devaient pas faire."

Il signale le 22 juillet à propos du compagnon de captivité de Debray: "... La radio donne la nouvelle que la femme de Bustos (el pelao) confirme qu'il m'a vu ici mais elle dit qu'il est venu avec d'autres intentions..."

Vingt ans après, un général bolivien, Arnaldo Saucedo Parada, chef des services secrets de la 8ème division qui opérait contre la guérilla du Che donne son analyse et publie des documents concernant les informations obtenues par l'armée sur la guérilla. Il précise:

" L'existence de la guérilla a été portée à la connaissance de l'armée le 11 mars, lorsque les guérilleros déserteurs Vicente Rocabado Terras et Pastor Barrera Quintana se sont retrouvés au pouvoir de la Direction provinciale d'enquêtes - DIP - et ont été ensuite remis aux autorités militaires de Camiri. Ces déserteurs ont clairement informé du fait que la guérilla se préparait sur les rives du Ñancahuazu avec des éléments cubains, péruviens, argentins et boliviens et que le chef était Che Guevara, sous la protection de Fidel Castro depuis Cuba; ensuite, cette information a été complétée par un autre guérillero arrêté le 18 mars, Salustio Choque Choque et confirmée par Régis Debray et Ciro Roberto Bustos, le 8 mai 1967, au cours de l'interrogatoire auquel a procédé le J-2 du Commandement des forces armées, Federico Arana Cerudo, qui relate cela, le lieutenant colonel des carabiniers Roberto Quintanilla et Mario Gonzalez, de la CIA.

Quand on lira les mémoires de Bustos dans ce livre, on verra que l'empressement avec lequel les théoriciens Debray et Bustos voulaient quitter la zone de danger a été la cause principale de l'échec rapide de la guérilla, parce que cela a obligé toute la troupe à aller à Muyupampa et, par le Yuque; à cause d'un malade, Che a laissé l'arrière garde avec Joaquin et, au retour, ils ne se sont pas retrouvés et la recherche des uns et des autres a accaparé toute l'attention de Guevara et Joaquin, leur a lié les mains, les empêchant d'effectuer d'autres actions militaires, qui auraient peut-être donné de plus grands avantages, avec des résultats imprévisibles dans ce genre de lutte, parce que tant que l'ennemi n'est pas écrasé et ne s'est pas rendu sans condition, la guerre ne s'arrête pas ("Même trois personnes peuvent continuer à lutter dans la guérilla." Révolution dans la révolution", Régis Debray) et les résultats peuvent varier en fonction des analyses de la situation qui se font au sein des Etats majors, ce qui est certain, c'est que cette division de la guérilla a été un accident qui lui a enlevé de la force et le début de la fin. Cela a été le prélude du Gué del Yeso et du Churo.

Le général Saucedo Parada signale plus loin:

" ...c) Prisonniers guérilleros.

Avec la chute de Debray et Bustos à Muyupampa, le 20 avril, nous avons eu un panorama large et clair des guérillas, ordre de bataille, organisation et autres questions inconnues jusqu'alors, confirmation de la présence de CHE GUEVARA ET DU GROUPE DE CUBAINS, tant grâce aux déclarations de Debray et Bustos que par le BULETIN DE MEMOIRES écrit par ce dernier et qui, immédiatement, a été porté à la connaissance du Commandement Supérieur, de même que les originaux des portraits de 20 guérilleros effectués au crayon et de mémoire qu'il a fait ensuite et plus encore, une description détaillée par écrit des caractéristiques physiques de chaque guérillero et ensuite les croquis détaillés des campements et caches qui ont permis de découvrir les "grottes" où ils cachaient leurs armes et leurs équipements etc.

La Section 2 de la 8ème division a également obtenu de REGIS DEBRAY une lettre écrite de sa main le 14 mai et dans laquelle il confirme la présence de Che Guevara en Bolivie et signale que c'est FIDEL CASTRO lui-même qui l'a envoyé le rencontrer. Cette lettre - l'original - a été envoyée au Commandant en chef.

Lorsque PACO est fait prisonnier au Gué del Yeso le 31 août 1967, nous avons eu un autre panorama qui confirmait les données fournies par Bustos et Debray et nous avons su que le groupe de Joaquin et celui de Ramon s'étaient séparés et s'étaient perdus depuis le 16 avril, l'anxiété de la recherche et tout ce qui s'était passé dans l'arrière garde depuis ce moment-là jusqu'à ce que le groupe de Joaquin soit anéanti au Gué del Yeso, le 31 août.

De plus, la manière dont ils s'orientaient pour se chercher, en écoutant seulement la radio et les nouvelles que donnaient les commandements militaires. Il a confirmé la mort de MARCOS et VICTOR dans une embuscade, du sous lieutenant Ruiz, la mort de Serapio, Pepe et Pedro et les désertions - et leurs causes - de Chingolo et Eusebio. De même, il a écrit à la 8ème division un bulletin et une lettre qui ont été remises au commandement de l'armée."

UN TEMOIGNAGE BOLIVIEN: RODOLFO SALDAÑA

"Rodolfo est venu avec eux, il m'a fait une très bonne impression" Che Guevara, Journal, 20 novembre 1966

Chargé dès 1965 de l'organisation des liens entre la guérilla et la ville, Rodolfo Saldaña, né le 29 mars 1932, connaît par coeur toute les péripéties de la période. Membre du Parti communiste, il vit le déchirement que représente la volte-face du Parti à propos de la lutte armée. Mais ce n'est pas un nouveau venu en politique, il se présente ainsi:

" Je suis Rodolfo Saldaña, j'ai pris part aux évènements de 1967 dans mon pays, j'ai participé à la préparation de ce qui a été "la guérilla du Che". J'étais depuis mes plus jeunes années, militant du Parti Communiste et, comme homme vivant en politique, j'ai suivi les évènements qui ont eu lieu tant dans mon pays que dans les autres pays d'Amérique Latine, peut être quelquefois plus dans les pays voisins qu'en Bolivie.

J'ai travaillé à la mine de "Siglo 20", une des plus grandes mines nationalisées de l'époque. A ce moment-là, le secteur minier était le plus combatif et avait un grand poids dans la vie politique du pays. Cela explique l'importance des évènements qui y avaient lieu ainsi que les raisons de la répression féroce déclenchée contre les mineurs.

Sur la base de l'exemple de la Révolution cubaine, divers mouvements de gauche ou des groupes issus des anciens partis communistes commencent à se poser la question de la Révolution. De très nombreuses tentatives de lutte armée surgissent et échouent pour diverses raisons. Jusque-là nous nous étions un peu limités à débattre de la nouvelle société sans penser concrètement à la prise du pouvoir.

Le problème est posé de manière disons, spontanée dans les divers pays latino-américains et nous, les militants du Parti Communiste, nous commençons à conclure qu'il faut la préparer. C'est ainsi que nous est ouverte la possibilité de faire partie d'un groupe qui, au delà des limites nationales, pense à un ensemble de pays voisins de la Bolivie.

C'est au cours du processus de préparation du premier groupe de Boliviens militants du PC que ceux-ci, d'une part, décident et, de l'autre, sont autorisés par le Parti, à suivre un entraînement militaire et à former une organisation militaire. En effet l'expérience tirée de toute une série d'affrontements démontre que, certes, les communistes prennent part au mouvement mais sans disposer d'une structure, d'une organisation. Ils ne sont que des individualités au sein d'une masse inorganisée. Les évènements de 64 et 65 nous démontrent qu'il est nécessaire de chercher une manière, disons plus scientifique, de mener les affrontements."

Préparer les conditions pour la guérilla

" En 1966, pratiquement, nous commençons à travailler à l'acquisition de l'hacienda. Nous achetons non seulement celle de Ñancahuazu mais encore une dans la région de l'Alto Beni, relativement près de la ville de La Paz et c'est à Ñancahuazu que nous organisons le campement par lequel les gens rejoignent le mouvement.

Effectivement, ce n'est pas une zone adéquate pour ce genre d'activité du point de vue de la population. La population est très clairsemée. La Bolivie qui compte plus d'un million de kilomètres carrés, avait alors quelque 5 millions d'habitants et la zone de la plus grande densité de population est située entre l'Altiplano et les vallées et, dans la zone est, la zone boisée, la densité est très faible, il y a des zones où elle doit être inférieure à un habitant au kilomètre carré. C'est une zone isolée, les hameaux paysans sont disséminés. Ce sont des paysans qui n'ont pas l'expérience de la lutte politique, de la lutte syndicale. Bref, il y a des zones qui, indubitablement, en Bolivie - les zones de colonisation du Chapare, de l'Alto Beni, dans le Nord de Santa Cruz - où vivent de nombreux ex-ouvriers ou d'ex-mineurs qui ont déjà une expérience de la lutte politique, une expérience de la lutte syndicale, sont plus appropriées.

Alors pourquoi choisir celle-ci? On peut déduire de la lecture même du "Journal" du Che que Ñancahuazu est conçue comme une base d'appui lointaine. Le Che souligne qu'il faut obtenir la présence d'un agronome pour qu'il prenne en charge la gestion de l'hacienda, qu'il la fasse produire.

La guérilla était censée réaliser ses opérations loin de là. C'est à dire au nord de Ñancahuazu et Ñancahuazu devait être un lieu lointain, une base d'appui, par laquelle nous pourrions faire passer ce dont la guérilla aurait besoin, des vivres, des médicaments et un endroit où les combattants, les malades pourraient se remettre, justement parce que c'est une zone reculée à la population clairsemée."

Une séparation qui allait être définitive et une arrestation fatale

Pourquoi la guérilla une fois que le premier accrochage a eu lieu - le 23 mars 1967 - reste-t-elle dans la zone?

Le fait que le premier affrontement ait lieu si tôt n'était pas prévu, mais, il est vrai que cela pouvait arriver à n'importe quel moment, les hommes étaient dans la montagne, un groupe d'hommes armés et, bien sûr, cela peut attirer l'attention, le mouvement peut être découvert et un accrochage peut avoir lieu, comme cela a été le cas. Cela d'une part.

D'autre part, la présence de Tania qui a amené Debray et Bustos... Pendant qu'ils attendent quelques jours que le Che revienne d'une mission de reconnaissance dans la zone, a lieu le premier accrochage.

Deux désertions s'étaient produites dans le groupe de Moisés Guevara et, de plus, un individu qui avait été fait prisonnier a commencé à servir de guide à l'armée jusqu'à un affrontement au cours duquel il est blessé. La préoccupation du Che était, à ce moment-là, de faire sortir Debray et Bustos de la guérilla. C'est pour cette raison que les guérilleros se divisent en deux groupes.

Et cette séparation censée être limitée dans le temps, devient la cause fondamentale du fait que les guérilleros continuent à se mouvoir dans cette zone. Joaquin et son groupe, d'une part, se déplacent dans un périmètre relativement petit et, de l'autre, le Che, plus ou moins dans la même zone, essaye de faire la jonction avec Joaquin. Jusqu'au moment où le groupe de Joaquin est anéanti dans une embuscade, le 31 août. Au début, le Che n'ajoute pas foi à la nouvelle, mais ensuite, dans les informations que la radio donne, il y a des preuves - les cadavres, les descriptions - qui confirment le fait.

Finalement, le Che admet l'anéantissement du groupe de Joaquin et prend la décision d'abandonner la zone. C'est en avançant vers le nord, le nord-ouest qu'il en sort jusqu'à arriver à La Higuera.

Lorsqu'il sort de la Higuera, le 26 septembre, trois camarades de l'avant-garde sont tués au cours d'un affrontement. Les guérilleros se maintiennent plus ou moins dans cette zone relativement réduite, ils sont encerclés par l'armée et tentent de rompre le cercle jusqu'au moment où a lieu l'accrochage du 8 octobre au cours duquel le Che est fait prisonnier aux côtés d'autres camarades qui sont assassinés le 9. Un autre groupe de camarades arrive à en réchapper, parmi lesquels le médecin, De la Concepción de la Pedraja, un groupe de 4 qui, le 12 octobre, sont découverts par l'armée et, de fait, assassinés. Et l'autre groupe, composé de 6 personnes qui arrivent à rompre l'encerclement et partir. C'est le groupe des survivants, finalement le groupe s'est retrouvé à 5 car un de ses membres, Ñato Mendez, est tué près de la route Cochabamba-Santa Cruz.

Ce qui a scellé le destin de la guérilla a été la séparation du groupe de Joaquin, une séparation qui devait durer quelques jours et qui est devenue définitive.

Indubitablement, c'est de l'arrestation de Debray et Bustos que l'armée bolivienne tire la preuve du fait que le Che est là. Les deux confirment aux services secrets que le Che est là. Bustos, de plus, est peintre et alors qu'il est prisonnier, il dessine les portraits des camarades de la guérilla, fondamentalement des Cubains et même du Che, avec cette transformation qu'il avait subi: On lui avait créé une calvitie et les cheveux avaient commencé à pousser et tout cela apparaît sur le portrait qu'il fait du Che... et Pombo, réellement la mémoire visuelle de cet homme est exceptionnelle."

L'appui au Che

" Une des idées qui reviennent souvent , tant en Bolivie qu'ailleurs, est que le Che ne reçoit aucun appui de la population bolivienne. C'est une demie-vérité. Une vérité, dans la zone où ont lieu les événements... une zone politiquement retardée, peu peuplée. Mais nous avons des preuves qu'il y avait des gens prêts à rejoindre la guérilla, nous avons même eu des groupes de gens qui ont marché en pensant qu'ainsi, un jour ou l'autre, ils pourraient retrouver les guérilleros.

Nous pouvons faire état de plusieurs autres actions qui ont été entreprises dans le but d'entrer en contact. Un ingénieur de l'entreprise d'Etat du pétrole - cette zone est pétrolifère et elle est proche de Camiri qui était le centre de l'exploitation du pétrole - se déplace avec un groupe. Il y reste longtemps sans arriver à nouer le contact et finalement, les travailleurs de l'entreprise qui l'accompagnent, tombent malades un à un, ils s'en vont et il reste pratiquement jusqu'à la fin, lui et une autre personne. Finalement, l'entreprise les sauve. Bien sûr, il savait que la tâche était de renouer avec le Che. Il travaillait pour son entreprise mais, en même temps, son but était de retrouver la guérilla.

Nous avons aussi le cas d'une autre personne qui fait la navette entre Monteagudo et Camiri avec une camionnette, transportant des gens, de la marchandise etc. passant sur la route dans l'espoir d'un contact. Tout cela était un hasard, nous ne nous étions pas mis d'accord, le Che n'avait pas non plus été prévenu du fait que ces possibilités existaient. De même, nous avons une camarade, soeur d'un des jeunes guérilleros,

Aniceto Reynaga, qui faisait continuellement des allers-retours sur la route Cochabamba-Santa Cruz dans le même but. Lors de la prise de Samaipata elle se trouvait tout près, à quelques kilomètres, c'est la personne qui est arrivée le plus près d'eux.

Nous pouvons aussi signaler que dans une des localités - il me semble qu'il s'agit de Morocco - il y a un paysan qui pratiquement devient membre de la guérilla, on lui donne la mission de renouer le contact à Cochabamba et, à Cochabamba, il est arrêté.

Dans le reste du pays, il y a des gens prêts à rejoindre la guérilla, dans la ville de Cochabamba, à la Paz, il y a même des groupes organisés. Il y a eu aussi des mouvements spontanés, ou marqués par l'influence de notre organisation. Ces mouvements d'appui à la guérilla ont peut-être pris un caractère un peu ingénu: les mineurs de Siglo Veinte et de Huanuni, au cours d'Assemblées générales, votent à l'unanimité la remise d'une journée de salaire à la guérilla. Ils demandent que cette somme soit décomptée de leur paye directement par l'entreprise. Bien sûr, l'entreprise n'aurait jamais fait parvenir cette journée de salaire à la guérilla et il n'y avait pas non plus de manière de le faire. Mais nous pouvons voir la volonté qu'il y a dans ce milieu. Ce mouvement est à l'origine du massacre de la nuit de la Saint Jean, la nuit du 23 juin, l'armée pénètre dans les maisons en tirant des grenades, en mitraillant les logements des mineurs à l'aube du 24 juin.

Et, en général, il y a eu des manifestations de ce genre, par exemple, des manifestations publiques d'appui chez les étudiants, les jeunes, les paysans de l'Altiplano et de la Vallée qui ont exprimé leur désir de rejoindre la guérilla. Pas seulement les mineurs, il y avait beaucoup de gens prêts à prendre les armes aux côtés du Che. Il y a une autre manifestation de cette solidarité : le paysan qui accueille chez lui le groupe des cinq survivants de la guérilla, qui reste avec eux jusqu'à ce que le contact puisse s'établir pour les sortir de là et les emmener vers la ville. Ce paysan a été touché par ce qu'a dit l'institutrice de ses enfants qui a parlé à ses élèves de la nécessité d'apporter une aide aux guérilleros. Le moment venu, il répond présent. Bien sûr, il risque sa vie et celle de sa famille etc. Finalement, il y a le groupe de gens qui les récupèrent sur la route au jour dit et les emmènent vers la ville et, de cette ville à une autre ville et, de cette autre ville, finalement à la frontière avec le Chili et les fait passer. Cela fait beaucoup de monde.

Qu'est-ce que cela nous démontre? Qu'il n'y avait pas d'appui, qu'ils se sont retrouvés seuls? Ce n'est pas la réalité.

Il y a de nombreuses personnes de diverses organisations politiques qui viennent rejoindre le mouvement - bien sûr avec les limites normales du travail clandestin - dans les villes, une fois que la lutte a commencé, de plus dans des conditions très précaires et avec beaucoup de difficultés, mais l'organisation d'appui se structure.

Les unes, devaient être utilisées à la ville au sein d'un grand appareil d'appui et d'autres comme combattants, prêts à entrer dans la guérilla dès que le contact aurait été rétabli. Les événements ont fait que je suis resté à la ville parce qu'une des tâches que m'avait confiée le Che était de trouver un agronome comme le Journal le dit et de plus, parce que je cherchais au sein des membres du PC, ceux que nous pourrions incorporer à la lutte en passant par dessus la discipline de Parti."

Les problèmes au sein du Parti Communiste

" Notre action se heurtait à la rupture que Monje avait produite entre le Parti et la guérilla en cours de préparation. Elle arrive à son paroxysme le 1er janvier avec la visite que Monje fait au campement. C'est au mois d'Octobre que Monje commence à reculer et ce recul arrive à son summum le 1er janvier 67.

Dans mon cas, je devais rejoindre la guérilla, le Che parle même d'une date, mais c'est le voyage de Tania avec Debray et Bustos qui me retient de fait à La Paz et, de plus, la recherche de l'agronome. Les événements se précipitent et je ne peux rejoindre la guérilla. Mais mon incorporation est en suspens et je commence à tenter d'organiser l'appareil urbain d'appui à la guérilla dans les milieux du parti.

Travailler avec des membres du Parti devenait chaque jour plus difficile. Le parti avait déjà commencé à mettre en garde ses militants contre la possibilité de voir surgir un nouveau groupe "fractionniste". Bien sûr, ils ne disaient pas de quoi il était question ni qui était impliqué dans cette affaire et nous, non plus, nous ne pouvions pas dire de quoi il retournait car c'aurait été le révéler. Simplement, notre décision a été de quitter le parti et de rester aux côtés de la guérilla.

Donc, les choses deviennent difficiles pour nous parce que le PC se mobilise pour veiller sur ses membres. Il s'arrange même pour que nous ne puissions pas entrer en contact avec ceux qui ont suivi un entraînement militaire à Cuba. Il y a plusieurs cas de camarades qui étaient à l'étranger et qui sont en chemin vers la Bolivie: Ils les font repartir vers des pays d'Europe. Dans d'autres cas, ils leur font quitter rapidement La Paz pour que nous ne puissions pas entrer en contact avec eux.

Nous pouvons dire qu'il y a pratiquement trois étapes, trois manières d'agir différentes dans le parti. La première au cours de laquelle la participation du parti, l'incorporation de ses militants est acceptée. Ensuite, Monje revient sur cette position, puis c'est la volonté de participer, d'aider qui ne peut plus se traduire dans les faits comme nous l'avions prévu au début, mais, enfin, ils font preuve de bonne volonté. Et puis finalement, l'attitude qu'ils adoptent après la mort du Che avec la critique de ce qu'ils appellent le "foquismo", la théorie du "foco", c'est-à-dire du foyer de guérilla."

La présence du Che

" Pour moi, cela a été une satisfaction. Bien sûr, contrairement à nous, les Cubains savaient que le Che était là, nous ne le savions pas, la direction du PC, concrètement, Mario Monje le savait. Pas nous. Nous nous étions rendu compte qu'il y avait des Cubains qui allaient prendre part au Mouvement, nous les accueillions et nous les emmenions vers la guérilla. De plus, avec la présence à La Paz de Ricardo, Pombo et Tuma qui sont arrivés avant, nous savions qu'ils étaient là. Pour nous, les Boliviens, cela représentait des camarades qui avaient une expérience et nous considérions cela comme utile.

Réellement la présence du Che comptait beaucoup. Le rencontrer était une chose d'une grande signification compte tenu de l'échange d'idées auquel nous avons procédé. Je me rendais compte déjà que le parti n'allait pas participer à la guérilla mais j'étais disposé à continuer.

Nous avons parlé des perspectives du mouvement, j'étais sûr que de nombreux militants du PC adopteraient la même attitude que la nôtre, qu'ils rejoindraient la guérilla même si la direction du Parti était contre et que des adhérents d'autres forces politiques seraient prêts à franchir le pas."

Le débat avec Mario Monje

" Lorsque j'ai rencontré Monje et qu'il m'a raconté son entrevue avec le Che, il m'a dit, entre autres que la direction du mouvement devait être entre les mains du Parti. Bien sûr, par "le Parti", il entendait lui même, qui était alors secrétaire général. Je lui ai dit qu'il n'avait aucune expérience. " En Bolivie, c'est un Bolivien qui doit commander. Même si Lénine venait ici, il devrait se soumettre à notre direction." C'était absurde. Je lui ai dit que l'indépendance de notre pays n'avait pas été l'oeuvre des Boliviens même s'ils avaient lutté, je lui ai cité quelques noms: Juana Azurduy, Padilla, son époux etc. et des personnalités qui se sont distinguées dans la lutte de guérilla pour l'indépendance de 1809 à 1825. Ce sont les forces de Bolivar qui sont finalement arrivées au Haut Pérou et qui ont fait la décision. Je lui ai rappelé que la Bolivie portait ce nom en hommage à Bolivar, le vénézuélien; que sa capitale s'appelait Sucre pour évoquer José Antonio de Sucre. Je lui ai demandé: "Alors nous allons renier ces noms, le nom de notre pays, de sa capitale, des hommes qui ont forgé l'indépendance de l'Amérique?" Cela a été une conversation très tendue.

J'étais décidé d'ores et déjà à rester sur ma position avant de savoir que le Che venait en Bolivie et, une fois qu'il a été là, raison de plus, ma décision devient irrévocable.

..." du moment qu'une autre main se tendra pour empoigner nos armes"

" A la mort du Che, nous avons d'ores et déjà réorganisé des groupes de personnes qui étaient prêtes à rejoindre la guérilla et restructuré l'organisation dans les villes à la suite de son démantèlement dû à l'arrestation de Loyola Guzman, membre de la direction de la Jeunesse Communiste - pratiquement toute la direction de la jeunesse a quitté le PC - notre volonté était de poursuivre le mouvement avec les camarades qui avaient survécu aux événements du 8 octobre. Mais, quand ils sont sortis, nous avons décidé que nous avions besoin de plus de temps pour nous réorganiser, que l'on ne pouvait continuer sans incorporer de nouvelles personnes et c'est ainsi que nous nous fixons pour but de leur faire quitter la Bolivie.

Notre but était de reprendre la lutte, l'organisation grandissait, des gens d'autres pays nous rejoignaient, des Argentins, un Péruvien, il y a aussi un Colombien, un Centraméricain et même un Espagnol et très nombreux Boliviens, de très nombreux militants de la Jeunesse Communiste et du Parti Communiste."

Une règle d'or de la guérilla: la discipline.

" La guérilla est une organisation militaire; une organisation militaire a besoin de discipline et la discipline est dure pour celui qui, par exemple, veut se reposer aujourd'hui ou celui qui, fatigué, veut s'asseoir pendant une marche... Impossible, la décision est de marcher, il faut marcher. Cela fait partie de la

discipline et le chef doit être exigeant sur cette question qui est, peut être, la plus fondamentale pour la survie du groupe... Il ne peut en être autrement.

Inti et le Che

" Indubitablement, Inti a eu plus de possibilités de connaître le Che que moi, il est resté dans la guérilla du début à la fin, jusqu'à la mort du Che. Il en a retiré un sentiment d'accord général, d'appui à ce qui s'est passé dans la guérilla. A aucun moment, il n'a émis de critique sur le commandement du Che.

Et, quand nous avons décidé de continuer, notre avis était le même. Je pense qu'il n'y a pas non plus de remise en cause parmi les Cubains. Parce que, quand on prend une telle décision, on est conscient qu'il ne s'agit pas d'une promenade, qu'il ne s'agit pas de marcher dans une vallée de roses. C'est un chemin dur, un chemin difficile, plein de privations, avec la possibilité de la mort du camarade le plus cher. C'est le cas de la participation de deux frères, le cas d'Inti et de Coco: Inti voit son frère mourir, indubitablement ce sont des choses qui bouleversent mais, la volonté d'aller de l'avant, il n'y a rien d'autre. La possibilité que l'un ou l'autre, que nombre des camarades avec lesquels on se trouve, meurent au combat, est réelle. Et c'est ce que le Che dit, l'éventualité lorsque l'on lutte, que l'on combat, l'éventualité de la mort est réelle. Le Che le suggère dans sa lettre d'adieu et dans le message à Tricontinental."

La guérilla dans le collimateur de la propagande

" La campagne a commencé dès le début de la guérilla, il s'agissait d'amener le peuple bolivien à voir dans la guérilla une invasion, une invasion cubaine en terre bolivienne mais la plus grande part de la population, la population la plus proche de la guérilla, n'y a pas prêté attention. C'était essentiellement destiné à la consommation de la frange réactionnaire. Ils répétaient cela jusqu'à satiété. Ils ont commencé à parler de toute une série de choses et c'est là qu'apparaît un trio amoureux dont une des pièces serait le Che lui-même et une autre Tania. Indubitablement, au sein de la guérilla, existe la discipline et le respect que ce soit chez les hommes ou chez les femmes. Un couple peut se constituer, c'est possible, mais des manifestations de libertinage, cela n'est pas possible. La discipline du militant révolutionnaire est une discipline consentie, elle est à la fois consentie et, si l'on veut, imposée.

Les principes révolutionnaires veulent qu'il y a des choses qu'on ne peut faire: par exemple arracher ses biens à un paysan, lui prendre de force, cela n'est pas possible. Y compris dans le cas de la prise de Samaipata, la presse signale un fait: Lorsque les guérilleros bloquent la circulation, ils tirent dans les pneus d'un camion qui tente de passer et ils payent les pneus au camionneur. Ils vont à la Pharmacie, ils choisissent des médicaments et payent la facture. Ce sont des choses qui font partie des normes de conduite des guérilleros. Que voulons-nous? Gagner la population à notre cause, et la population doit pouvoir faire la différence entre les uns et les autres, entre les combattants d'un camp et ceux de l'autre.

Les combattants révolutionnaires sont des combattants conscients, personne ne nous a obligés à entrer dans la lutte, nous l'avons fait volontairement parce que nous voulons transformer la société et nous ne pouvons rien faire qui entache l'honneur, la pureté de l'organisation dans laquelle nous militons, au contraire, nous sommes tous attentifs à leur préservation.

Il va de soi que l'ennemi cherche des moyens, des manières de projeter une ombre même sur la vie des personnes en question, mais, ce sont les faits qui parlent pour les gens. Toute la propagande qui est faite dans ce but, à la longue, s'éteint d'elle-même. Parce que la vie des camarades en général, a été une vie propre, à l'idéal clair, patriotique, altruiste, marqué par la volonté de changer la société et ce, tout au long de leur vie.

Dans le cas des militants du PC, c'étaient les meilleurs, les militants les plus actifs qui avaient rejoint la guérilla. L'autorité morale de chacun de ces militants, de ces révolutionnaires, cela ne peut être effacé.

De nombreuses pages seront encore écrites par les uns et les autres, anciens traîtres ou nouveaux traîtres, qui continuent d'essayer de salir la mémoire des camarades qui sont tombés à ce moment ou qui vivent encore. Ils font de même contre la Révolution en essayant d'introduire des zones d'ombres dans la relation entre le Che et Cuba, choses qui ne correspondent pas à la réalité. Il y a des documents qui parlent d'eux mêmes tant en ce qui concerne l'appui de Cuba à la guérilla bolivienne que l'attitude de la guérilla bolivienne vis-à-vis de Cuba. C'est clair: Il n'y a pas eu de rupture entre le Che et Fidel, il n'y a pas eu de duperie à propos de la présence du Che en Bolivie, le problème du suicide politique dont parlent certains, le suicide du Che, ce n'est pas vrai. Le Che était un révolutionnaire conscient, un révolutionnaire qui voyait loin, intelligent. Seul un ingénu peut penser qu'on pouvait tromper le Che.

Cuba reste l'idéal, malgré la chute du camp socialiste qui représentait une espérance pour les peuples opprimés, cette énorme masse de ceux qui n'ont rien dans le monde, sans accès à la culture, à l'alphabétisation. Cet espoir d'une nouvelle société a disparu, reste Cuba et Cuba continue à être une espérance pour cette énorme masse de gens.

La visite de Fidel en Bolivie, l'accueil que lui a fait le peuple bolivien, est une chose incroyable. En Bolivie... un des pays où la propagande a été la plus forte contre Cuba, à partir de la guérilla, cette propagande n'a pas porté ses fruits."

Un monde toujours aussi injuste

" Actuellement, le monde dans lequel nous vivons reste un monde injuste, un monde dans lequel une bonne part de l'humanité continue à aspirer à une société, à une vie meilleure. On a essayé ces dernières années, surtout depuis la chute du camp socialiste, d'enlever à cette énorme masse l'espoir qu'une société meilleure puisse exister, qu'une société plus juste pour l'Homme, pour l'être humain, puisse s'instaurer. Mais cet espoir persiste. C'était cela les idées du Che, celles de tous ses camarades qui sont morts dans la lutte et de ceux qui sont morts pour la même cause sous d'autres latitudes et elles sont toujours d'actualité.

L'aspiration à un être humain différent, à un Homme nouveau restent valables, c'est à dire un Homme capable de donner le meilleur de lui-même pour construire une nouvelle société digne de l'être humain. Tout cela reste à faire, ce sont des tâches, des principes qui sont pleinement à l'ordre du jour en ce moment, comme ils l'étaient il y a 30 ans. Si nous remontons plus loin encore, c'était aussi l'aspiration d'autres générations, y compris au siècle dernier et cela continuera à l'être tant que les grands problèmes de l'Humanité ne seront pas résolus.

Et la vie du Che continuera à être un exemple, la présence du Che dans l'action de la majorité, de l'humanité toute entière, c'est à dire du monde contemporain, sera toujours d'actualité."

L'INTERVENTION AMERICAINE

Le Che avait écrit en 1961 sur la lutte en Amérique Latine:

" L'impérialisme a appris à fond la leçon de Cuba et il ne sera pas de nouveau pris par surprise dans aucune de nos vingt Républiques, aucune des colonies qui existent encore, nulle part dans notre Amérique. Cela veut dire que de grandes luttes populaires contre de puissantes armées d'invasion attendent ceux qui prétendent violer la paix des cimetières, la paix romaine. C'est important, car si la guerre de libération cubaine a été dure avec ses deux ans de combats continus, d'angoisse et d'instabilité, les nouvelles batailles qui attendent le peuple dans d'autres lieux de l'Amérique Latine seront infiniment plus dures."

Les Services secrets nord-américains ont, dès qu'ils ont eu confirmation de la présence du Che, envoyé des groupes importants d'officiers et d'agents en Bolivie. Parmi eux, se trouvaient des spécialistes en désinformation et guerre psychologique. Ils ont effectué parallèlement des manoeuvres destinées à isoler la guérilla des villes. Ils ont servi de conseillers à la police bolivienne pour qu'elle procède à des arrestations massives, des contrôles sur les étrangers et les mouvements migratoires. Ils ont participé à l'élaboration d'un plan de démantèlement du réseau urbain et à l'installation de camps de prisonniers.

Le contrôle exercé par les services nord-américains s'est considérablement renforcé, les conseillers ont d'une part, donné une formation accélérée aux officiers boliviens et, de l'autre, dirigé des opérations.

Des agents ont été envoyés en grand nombre en Bolivie, en particulier du personnel d'origine cubaine qui a travaillé dans les bureaux d'entreprises américaines, au Ministère des renseignements militaires et au Ministère de l'Intérieur.

Les antennes CIA ont été renforcées tant à La Paz qu'au consulat des Etats-Unis dans la ville de Cochabamba.

Les agents de la CIA d'origine cubaine, Félix Ramos et Eduardo Gonzalez ont été envoyés dans la zone d'opérations militaires. Un autre Cubain, Aurelio Hernandez, a été désigné comme responsable des interrogatoires et des archives. Julio Gabriel Garcia, Cubain aussi, a occupé le poste de chef du département chargé de la technique. Par ailleurs, Miguel Napoles travaillait sur l'analyse de la presse et à des tâches de contre-espionnage.

La CIA a établi un contrôle très strict sur les listes de passagers des diverses compagnies aériennes et des étrangers qui séjournaient dans les hôtels ou chez des logeurs particuliers. Tout suspect était arrêté et interrogé.

Des officiers de la CIA ont interrogé à Camiri les militaires qui, à un moment où un autre, avaient été prisonniers de la guérilla. En particulier, ils leur montraient un volumineux album de photos représentant les personnes qui, selon la CIA, pouvaient être membres de la guérilla.

Un agent de la CIA nommé Klaus Barbie

Un conseiller du président Barrientos, un certain Klaus Altmann, a pris part à ces interrogatoires.

Il s'agissait du fameux Klaus Barbie, chef de la Gestapo dans la ville de Lyon, capitale de la Résistance française pendant la seconde guerre mondiale. Le "boucher de Lyon", qui avait torturé parmi tant d'autres Jean Moulin, président du Conseil National de la Résistance, vivait en effet en Bolivie.

Klaus Barbie a quitté l'Europe par la route des rats sous la protection des services nord-américains qui ont eu recours aux hommes de la SS pour organiser des réseaux d'espionnage anti-soviétiques.

Il est arrivé à La Paz le 23 avril 1951 et n'a pas laissé derrière lui son passé de SS, il s'est contenté de le transférer et seules ses victimes ont changé: d'Européennes, elles sont devenues Latino-américaines. Il a organisé en Bolivie des groupes paramilitaires au service des dictatures. Ils ont pris divers noms, le dernier ayant été " les fiancés de la mort". Barbie-Altmann a été assesseur de plusieurs présidents dictateurs et a introduit l'idéologie nazie dans les casernes. Il a été de toutes les répressions et a organisé des camps de concentration comme ceux de Chonchacoro et de Blacha.

Barbie a créé une école de terrorisme sélectif et pris part directement au coup d'Etat du 17 juillet 1980.

Une chose est sûre: Barbie était présent à Camiri pendant la guérilla du Che. Lors d'une interview, Gustavo Sanchez, le vice-ministre bolivien de l'intérieur auquel les Français doivent d'avoir pu juger Barbie à la suite de son expulsion de Bolivie le 5 février 1983, est amené à répondre à la question suivante: Quel rapport Barbie a-t-il pu avoir avec l'organisation des opérations anti-guérilla en Bolivie? Gustavo Sanchez a alors signalé:

" Le nazi Barbie, en tant que Klaus Altmann a été conseiller de Barrientos dans le domaine du renseignement et du contre-espionnage et il s'est trouvé présent à Camiri, dans la zone d'opérations pendant la période de la guérilla du Che. Selon les informations qui sont en notre possession, des changements ont été réalisés à la demande de Barbie au sein du commandement militaire chargé de faire face à la guérilla.

De plus, Barbie a donné un cours de formation rapide à un groupe de militaires triés sur le volet à propos des méthodes d'interrogatoire. Plusieurs personnes qui ont été arrêtées - Boliviens ou autres - ont été tuées selon le style classique de Barbie, une balle dans la nuque, et leur corps a été lancé depuis un hélicoptère au dessus de la forêt bolivienne afin qu'on ne retrouve jamais leur trace.

L'occupation des localités minières au cours de la nuit de la Saint Jean, le 24 juin 1967, a été une opération classique à la mode nazie: Les soldats ont pris d'assaut les villages miniers à la mitrailleuse et au mortier avant de pénétrer dans les maisons et de tirer sur tout ce qui bougeait, enfants compris. L'armée bolivienne n'avait jamais employé ce type d'intervention ou des méthodes telles que les enlèvements d'opposants suivis de disparitions."

Gustavo Sanchez a énuméré dans cette interview quelques-uns des crimes auxquels Klaus Barbie a participé directement: L'assassinat de Marcelo Quiroga Santa Cruz puis de la direction complète du MIR (Mouvement de la Gauche Révolutionnaire), fait qui a eu lieu en janvier 81 et qui est passé à l'Histoire sous le nom de "crime de la rue Harrington".

Il soulignait alors:

"C'est pour cela et pour bien d'autres choses encore que le plus important, ce n'est pas d'aller à Lyon et de dire: "Je viens revendiquer mes morts". L'important c'est que le tribunal français écoute l'opinion que nous avons, les Latino-américains des crimes commis par les nazis agents de la CIA en Amérique Latine."

C'est cette opinion que Gustavo Sanchez a fait connaître à la barre des témoins lors du procès de Klaus Barbie au Palais de Justice de Lyon, le 14 mai 1987. Il a souligné, faisant référence à la demande d'extradition présentée par la France en 1972 et non honorée par la Bolivie:

" Cette demande a été rejetée, le pouvoir judiciaire étant alors soumis inconditionnellement au pouvoir militaire. C'est devant un tel défi à la liberté, devant cette honte que nous avons décidé de faire en sorte que ce criminel soit jugé. C'était un acte de rébellion de la Bolivie et des Boliviens."

Le livre "Barbie en Bolivie, criminel jusqu'au bout" que Gustavo Sanchez a écrit en compagnie de la journaliste chilienne Elizabeth Reyman porte la dédicace suivante: " A la mémoire de toutes les victimes du fascisme, partout et à toute époque. A la mémoire du Che."

Roth

Le "journaliste" que le Che avait trouvé suspect et qui a quitté la guérilla le même jour que Régis Debray et Ciro Roberto Bustos, s'est révélé être un agent de la CIA.

George Andrew Roth, se rend en Bolivie en provenance de Santiago du Chili. Le 30 mars 1967, il entre en contact à Buenos Aires avec Moises Garcia, correspondant de Time et Life pour l'Amérique du Sud. Il se réunit avec deux fonctionnaires de l'ambassade nord-américaine, puis il rencontre l'attaché de presse de l'ambassade de Grande-Bretagne.

Le 5 avril, Roth arrive à Santa Cruz de la Sierra et s'entretient avec un membre des Corps de Paix. Le jour suivant, il va à Camiri et prend une chambre à l'Hôtel Londres. Il obtient un sauf-conduit et une autorisation spéciale du chef des services de renseignements boliviens qui lui permet d'entrer dans la zone d'opérations de la guérilla et il accompagne l'armée dans les alentours. Il se rend à Lagunilla en compagnie de deux cameramen de la CBS. Le jour suivant, il part pour la zone de la guérilla, où il arrive le 19. Une partie de sa mission consiste en l'épandage d'une substance chimique permettant à des bergers allemands - qui avaient été amenés en grand secret à Camiri - de suivre les guérilleros à la trace. C'était la première fois que ce type de méthode s'appliquait contre un mouvement révolutionnaire.

Six jours après la visite de Roth aux guérilleros, le 25 avril, le Che note dans son Journal:

" Jour noir. Vers 10h du matin, Pombo est arrivé, il nous a annoncé que 30 hommes avançaient vers la petite maison. Antonio est resté au point d'observation. Pendant que nous nous préparions, il est arrivé avec la nouvelle du fait que c'était 60 hommes et qu'ils s'approprièrent à continuer. L'observatoire s'avérait ainsi un lieu inefficace pour ce qui était de nous prévenir à l'avance.

Nous avons décidé de tendre une embuscade improvisée sur le chemin d'accès au campement; à toute vitesse, nous avons choisi une petite ligne droite qui bordait la rivière et qui offrait une visibilité de 50 mètres. Je me suis posté avec Urbano et Miguel, avec le fusil automatique. Le Médecin, Arturo et Raul occupent la position de la droite pour contrer toute tentative de fuite ou toute avancée par ce côté-là; Rolando, Pombo, Antonio, Ricardo, Julio, Pablito, Dario, Willy, Luis, Leon occupent la position latérale de l'autre côté du ruisseau pour les prendre par le flanc; Inti restait posté dans le lit, pour attaquer ceux qui repartaient chercher refuge dans le lit; Ñato et Eustaquio étaient postés en observation avec l'instruction de se retirer vers l'arrière lorsque le feu commencerait; le Chino restait à l'arrière-garde, gardant le campement. Mes effectifs limités comptaient 3 hommes de moins, Pacho perdu, Tuma et Luis à sa recherche.

Peu après, l'avant-garde est apparue et, à notre surprise, elle était composée de trois bergers allemands avec leur guide, les animaux s'agitaient mais il ne m'a pas semblé qu'ils aient trahi notre présence; néanmoins, ils ont continué à avancer et j'ai tiré sur le premier chien, sans l'atteindre. Lorsque j'allais viser le guide, le M-2 s'est enrayé. Miguel a tué un autre chien, d'après ce que j'ai pu voir, sans le confirmer et personne n'est tombé dans l'embuscade. Un feu intermittent a commencé sur le flanc de l'armée."

Le Che ajoute dans le résumé de la journée:

" Le bilan de l'opération est hautement négatif: Rolando est mort mais ce n'est pas tout; les pertes que nous avons faites à l'armée ne doivent pas dépasser deux et le chien, en comptant large. La position n'était ni étudiée ni préparée et les tireurs ne voyaient pas l'ennemi. Finalement, le point d'observation était très mauvais, ce qui nous a empêché de nous préparer avec du temps.

Un hélicoptère est descendu deux fois au dessus de la petite maison du curé, on ne sait pas s'il venait chercher un blessé et l'aviation a bombardé notre ancienne position, ce qui indique qu'ils n'ont avancé en rien."

Les services secrets boliviens - qui bien entendu disposaient de conseillers de la CIA - ont élaboré un communiqué dans lequel ils annonçaient la mort de sept guérilleros parmi lesquels figuraient Debray, Bustos et Roth. Ce communiqué faisait partie d'un plan qui donnait pour morts Debray et Bustos afin de disposer de tout le temps nécessaire pour les torturer et les faire parler avant de les assassiner. Ce plan a échoué parce la revue bolivienne "Presencia" a publié plusieurs photos des prisonniers prises par son correspondant dans la région, au moment de leur arrestation à Muyupampa.

Les colonels Eladio Sanchez Suarez et Alberto Libera Cortes ont pris part aux premiers interrogatoires. Le 24 avril, deux experts américains, Théodore Kirsch et George Joseph Keller, sont arrivés accompagnés du Cubain Eduardo Gonzalez. Ceux-ci ont poursuivi les interrogatoires en compagnie du colonel Federico Arana Cerrudo, chef des services de renseignements de l'armée et du Lieutenant-colonel Roberto Quintanilla, chef des renseignements au Ministère de l'Intérieur. En mai, Théodore Kisch est revenu mais cette fois-ci en compagnie du lieutenant-colonel Joseph Price et de James Evelt.

Roth est resté en prison aux côtés de Debray et Bustos, sur ordre de la CIA. Un infirmier allait le voir tous les jours, sous prétexte de soins, ce qui permettait de recueillir les informations qu'il soutirait aux prisonniers.

Le colonel Federico Arana lui a aussi rendu visite de même que le père Andrew Kennedy, nord-américain qui faisait office d'aumônier de l'Armée bolivienne et qui est connu comme agent de la CIA.

Roth a été incarcéré du 20 avril au 8 juillet. Des membres des services secrets boliviens ont signalé qu'ils avaient soupçonné le nom de Roth d'être faux car aucun membre de sa famille ne s'est présenté comme cela a été le cas pour Bustos et Debray.

Nord-américains sur le terrain: de Shelton au chef du Commandement Sud

Le major Ralph Shelton, connu comme "papi" Shelton est rentré en Bolivie le 23 avril 1967 pour diriger l'école des "Bérets verts" qui était installée dans une raffinerie de sucre du nom de "La Esperanza" près de la ville de Santa Cruz. Il s'agissait pour lui de transmettre aux soldats boliviens le "savoir faire" des Bérets Verts tel qu'il avait fait ses preuves au Vietnam. Shelton avait auparavant dirigé des écoles de ce type en République Dominicaine et au Laos. Il était accompagné de son aide Michel Leroy, fraîchement rentré de Saïgon et d'autres conseillers américains. Les domaines d'enseignement étaient: armement, communications, médecine, explosifs, renseignement et lutte politique. Cette école a formé en lutte anti-guérilla 650 soldats boliviens.

Des armes lourdes étaient installées sur les hélicoptères nord-américains de quatre à douze places dans la ville de Santa Cruz.

Le 26 août, le général Charles Porter, chef du Commandement Sud des Forces Armées des Etats-Unis est arrivé en Bolivie, en compagnie de deux généraux et de deux colonels, dans le but de faire une évaluation de la situation de la guérilla.

Tous les quinze jours, des hauts gradés de la mission militaire américaine à La Paz, se réunissaient avec les chefs de l'armée bolivienne pour faire le point.

Profil d'un agent cubain: Eduardo Gonzalez

Eduardo Gonzalez auquel on donnait en Bolivie le titre ronflant de "docteur" cachait en réalité Gustavo Villoldo Sampera, né le 21 janvier 1936 à La Havane.

Son père était avocat, PDG de la Général Autos Company, propriétaire de Villoldo Motors, concessionnaire de ventes des Pontiac et Cadillac à Cuba. Comme cela était normal au sein des familles riches cubaines de l'époque, il est allé faire ses études aux Etats-Unis. De manière normale aussi, son mariage a été annoncé en grand dans la chronique sociale du "Diario de la Marina", quotidien pilier de la dictature de Batista.

En 1957, son père se suicide à la suite d'un scandale de mœurs. Gustavo Villoldo est, à l'époque l'ami de tortionnaires connus et dispose d'une plaque de capitaine honoraire de la police. Fin 1959, il est accusé d'avoir dénoncé des jeunes révolutionnaires à la police de Batista et, en 1960, il quitte Cuba pour les Etats-Unis. Il est alors recruté par la CIA.

Deux ans plus tard, il est agent principal des groupes d'infiltration et de sabotage et il réalise plusieurs attentats terroristes en territoire cubain. Il suit à Fort Benning un cours d'entraînement militaire au cours duquel il fait la connaissance d'autres agents tels que: Luis Posada Carriles, Félix Rodriguez et Jorge Mas Canosa, fondateur et président jusqu'à sa mort le 23 novembre 1997 de la Fondation cubano-américaine.

En 1967, il est envoyé en Bolivie avec la mission de travailler contre la guérilla du Che dans la zone qui dépend de la 4ème Division de l'Armée bolivienne dont le siège se trouve à Camiri. Il prend part aux séances de tortures infligées aux prisonniers et il s'est vanté d'avoir piétiné et giflé le cadavre du Che ainsi que d'avoir pris la décision de lui couper les mains parce qu'il voulait les emporter comme trophée de guerre à Miami.

Après la guérilla, il est envoyé par la CIA au Brésil puis au Mexique en avril 1971 pour organiser des attentats contre des diplomates cubains.

Ensuite, c'est le Vietnam où il est chargé d'opérations de renseignements jusqu'à la défaite nord-américaine.

Il sert de prête-nom en 1976 pour l'acquisition par la CIA de la National Bank of South Florida à Hialeah, en Floride. Son employeur fait alors blinder sa voiture et demande au FBI de le protéger car, selon lui, il est la cible d'un plan d'assassinat.

Le 14 septembre 1978, au cours d'une réunion effectuée avec un représentant du FBI, Joseph Dawson, la CIA est mise au courant du fait que Gustavo Villoldo Sampera est impliqué dans le trafic de drogue; une avionnette qui lui appartient a en effet disparu avec à son bord deux Cubains trafiquants de drogue. La CIA décide alors de le couvrir et de ne tenir aucun compte des preuves apportées par le FBI. Le 2 juillet 1981, il

se rend en République Dominicaine avec un groupe d'agents de la CIA et rentre aux Etats-Unis en 1983 où il installe une entreprise de vente de poissons et fruits de mer sur les rives du Miami. Plusieurs personnes ont signalé qu'il s'agit en réalité d'une couverture pour le trafic de drogue et les affaires avec la mafia.

En 1984, Gustavo Villoldo se trouve au Honduras pour appuyer la contre-révolution nicaraguayenne.

L'HISTOIRE D'UN ASSASSIN SANS ANIMOSITE : FELIX RODRIGUEZ

Combattant de l'anti-communisme ou terroriste?

Félix Medina ou Félix Ramos Medina, né le 31 mai 1941 à La Havane, est élevé par son oncle José Antonio Mendigutia Silvera, alias Toto qui est ministre des Travaux Publics et très proche collaborateur du dictateur Batista.

Après la Révolution, il part pour les Etats-Unis où il est recruté par la CIA. En 1960, il est envoyé dans les bases du Canal de Panama pour apprendre les méthodes terroristes et à la fin de cette année-là, il propose à la CIA un plan d'assassinat de Fidel Castro. Une fois son instruction terminée, il travaille avec les groupes d'infiltrations et de sabotages à Cuba et il réalise sa première action le 14 février 1961: Un commando de la CIA débarque dans la zone de Canasi, qui se trouve à la limite entre la province de La Havane et celle de Matanzas, à une centaine de kilomètres de la capitale, pour décharger deux tonnes d'équipement et d'explosifs pour divers sabotages. Le tout est enterré près de la côte. Quelques jours après, le chargement tombe aux mains de la Sécurité de l'Etat cubaine car une des personnes qui avaient aidé au débarquement était en réalité membre de ce service. Félix Rodriguez est également porteur à cette occasion-là d'instructions destinées à la contre-révolution cubaine afin que des sabotages et attentats se produisent parallèlement au débarquement de la Baie des cochons, en avril 1961. Il est prévu entre autres qu'un commando fasse sauter le pont de Bacunayagua qui est la voie principale d'accès à La Havane par la côte nord.

Lors de l'échec du débarquement, Félix Rodriguez se cache au domicile de Patricio Nodal, jusqu'à ce qu'un fonctionnaire de l'Ambassade d'Espagne à Cuba, Alejandro Vergara Mauri, le récupère dans sa voiture diplomatique et l'emmène chez lui. On devait confirmer plus tard que ce diplomate était un agent de la CIA.

Ce diplomate espagnol le présente à l'Ambassadeur du Venezuela, José Nuseti Sardi, et c'est ainsi qu'il obtient l'asile politique le 3 mai 1961 et il part pour Caracas le 13 septembre.

Aux Etats-Unis, il poursuit son "travail" et suit à Fort Benning un cours pendant lequel il fait la connaissance de Posada Carriles, Villoldo et Más Canosa, entre autres. Le 25 août 1962, il épouse Rosa Nodal, d'origine cubaine et elle-même agent de la CIA.

En 1963, il est envoyé dans une base d'opération de la CIA au Nicaragua. Il attaque avec un commando un cargo espagnol, le "Sierra de Aranzazo" car l'Espagne maintient son commerce avec Cuba. Le scandale est tel que la CIA doit le rapatrier aux Etats-Unis d'où il poursuit l'organisation de ses plans de sabotages et d'attentats.

Lorsque la CIA arrive à la conclusion que le Che est en Bolivie, il est envoyé, avec d'autres agents cubains à Santa Cruz de la Sierra et ensuite à Vallegrande.

Une fois le Che fait prisonnier, il se rend en hélicoptère à La Higuera pour tenter de l'interroger violemment. C'est lui qui transmet l'ordre d'assassiner le Che et donne les instructions précises à un soldat bolivien pour que les blessures semblent faites au cours d'un combat.

En 1968, la CIA l'envoie au Pérou où il est chargé de donner des cours sur le renseignement et les opérations de quadrillage à la 1ère unité de Parachutistes connue sous le nom de "Los Sinchis", unité spécialisé en répression.

Le 24 février 1969, il obtient la nationalité nord-américaine et est immédiatement envoyé au Vietnam du Sud - il part pour Saigon le 13 mars au sein du groupe de cinq cents agents de la CIA en poste dans cette région. Il y torture des prisonniers auxquels il vole des objets personnels pour son musée de trophées de guerre. Il est décoré par le gouvernement. A Saigon, il sert de traducteur au général argentin Armando Sanchez de Bustamante sur lequel il fait un rapport détaillé à la CIA.

Le 20 avril 1966, la CIA le passe à la retraite non sans l'avoir décoré de l'Etoile du Mérite et de fait, il continue à travailler pour Langley.

Peu après que le général Zenteno Anaya eut été abattu à Paris, Félix Rodriguez se plaint d'avoir reçu un appel téléphonique destiné à Félix Ramos (pseudonyme qu'il utilisait en Bolivie), son correspondant lui aurait dit: "Le suivant, c'est toi." Il demande la protection de la CIA car il est convaincu qu'un groupe de révolutionnaires l'a découvert. La CIA installe alors un système électronique de protection à sa résidence.

En 1979, il se lie au trafic d'armes vers l'Amérique du Sud en compagnie de Ted Shackley, ex-chef de l'antenne CIA à Saïgon Il met au point un plan d'assassinat de l'ex-président du Honduras, Roberto Suazo, aux côtés d'un autre trafiquant d'armes: Gérard Latchinian, qui est arrêté, jugé et condamné. Félix Rodriguez en réchappe car les preuves existant contre lui disparaissent comme par enchantement. Au cours des années 80-81, il remplit des missions pour la CIA en Uruguay, au Brésil, au Costa Rica, au Honduras, au Guatemala et au Salvador. Il sert, de plus, de conseiller en tactique anti-guérilla à l'armée chilienne. Il prend part à partir de fin 81 à des opérations contre des bateaux cubains qui transportent des marchandises vers le Nicaragua.

En 1982, il est conseiller de l'armée argentine où il est connu comme le gaucho.

En 1984, il est envoyé par la CIA au Salvador pour travailler avec les contras nicaraguayens. Il s'appelle alors Max Gomez.

Des amis haut placés

Avant de partir pour le Salvador, Félix Rodriguez a un entretien avec le vice-président des Etats-Unis, Georges Bush qui arrive effectivement à la conclusion qu'il est bien l'homme indiqué pour cette mission.

Il s'installe à la base nord-américaine d'Ilopango et se rend fréquemment au Honduras et au Guatemala pour coordonner les actions qu'il organise.

C'est à ce moment-là que la CIA le charge de récupérer au Salvador Luis Posada Carriles, auteur de l'attentat contre un avion de la compagnie aérienne cubaine, Cubana de Aviación qui a coûté la vie à 73 personnes le 6 octobre 1976. Posada Carriles vient de s'évader "miraculeusement" aussi d'une prison de haute sécurité au Venezuela.

Dans son livre "Les chemins du guerrier" paru en août 94, Posada Carriles raconte: " Félix Rodriguez, alias Max Gomez qui s'est entraîné avec moi dans la brigade de la Baie des Cochons, m'attend sans que je le sache sur une piste militaire en territoire salvadorien. Félix pilote des hélicoptères de combat pour la Force aérienne salvadorienne et c'est la personne sur laquelle mes amis de Miami se sont appuyés pour m'accueillir."

Les "amis de Miami" étant la fameuse Fondation cubano-américaine de Jorge Más Canosa qui, à partir de ce moment-là, verse une pension mensuelle à l'auteur de l'attentat contre l'avion de Cubana de Aviación.

On propose alors à Posada Carriles "un projet pour fournir des armes aux rebelles anti-sandinistes... d'aider à mener à bien l'opération sous la direction et avec l'appui financier du lieutenant colonel Oliver North, conseiller du président Reagan, du général à la retraite Secord et d'un ex-colonel, appelé Dick Gart."

Félix Rodriguez a été ainsi lié au scandale Iran-Contras. Les preuves qui l'accusaient ont de nouveau disparu des dossiers et une sous commission du Sénat l'a blanchi.

Le 11 septembre 1988, au cours d'une interview qu'il donne à Washington, Félix Rodriguez aborde avec un luxe de détails les relations qu'il entretenait avec Posada Carriles en particulier celles qui s'étaient établies lorsque celui-ci avait travaillé sous ses ordres à partir de 1985.

Cela mettait en position difficile Georges Bush et ses assistants ont dû admettre que celui-ci était un ami de Félix Rodriguez, qu'il l'avait reçu à trois reprises mais Donald Gregg, alors conseiller pour les affaires de sécurité nationale signale: "Je ne crois pas que le vice-président ait su que Posada travaillait pour Félix, pourquoi demander une enquête?"

L'United Press International soulignait dans une dépêche du 4 septembre 1988 que les liens troubles qui existaient entre Bush et le duo Rodriguez-Posada Carriles, pourraient porter atteinte à la crédibilité de celui-ci dans la mesure où il avait été l'auteur en 1986, d'un rapport de la Maison Blanche dans lequel il assurait: "Nous sommes opposés au terrorisme sous toutes ses formes et où qu'il s'exerce".

La confirmation des liens de Rodriguez avec Posada Carriles n'a pas empêché le vice-président des Etats-Unis d'adresser en décembre 1988, une carte de voeux manuscrite à son ami Félix. Il y signale que Félix a forcé le respect au cours du procès. Il souhaite que 89 soit plus calme que 88 et que cette année lui apporte le plus grand bonheur avant de signer: "Avec admiration et respect, Georges Bush".

Félix Rodriguez a été invité à la cérémonie d'investiture du président Georges Bush en compagnie de son ami, le général Rafael Bustillos, Chef de la Force Aérienne du Salvador.

Pour sa part, Posada Carriles qui vit en toute liberté aux Etats-Unis, a signalé le 19 et 20 novembre 1996 au cours d'une interview à la 23ème chaîne de télévision de Miami que le gouvernement cubain portait la responsabilité politique de l'attentat contre l'avion de Cubana et qu'il était prêt à organiser de nouveau ce type d'action.

Et le loup devint ... agneau

Le 9 Octobre 1967, le Commandant Che Guevara fait face à ses assassins, les versions coïncident.

Un ex soldat qui a requis l'anonymat relate:

"L'agent de la CIA qui disait s'appeler Félix Ramos est entré pour converser avec le Che, ils ont parlé, ce devait être 8h ou 8h et demie. Selon mes camarades, la discussion a été rude, ils racontaient que l'agent disait au Che qu'il avait envie de se venger parce qu'il l'avait expulsé de Cuba.

J'ai vu que le Che Guevara avait deux pipes, l'une d'elles il l'a remise à un soldat du nom de Zambrana, qui est de Porco. Il lui a offerte en souvenir parce que ce soldat était très gentil. Je veux souligner que j'ai vu de mes yeux qui l'a tué parce que le Che n'est pas mort au combat."

Un autre récit anonyme souligne:

"Je me souviens que le Journal, ils l'ont photographié page par page et j'ai vu que c'était un américain qui faisait le travail, c'était certainement un agent des services de renseignement. Ils se disputaient la montre et la pipe et je me souviens que le capitaine Gary Prado a gardé la montre et le capitaine Celso Torrelio a gardé la pipe.

Nous, les soldats, nous n'avons pas tué le Che Guevara, nous sommes allés combattre, le Che n'est pas mort au combat mais lorsqu'il était prisonnier à la petite école, sûrement sur un ordre venu d'en haut"

Le général Gary Prado - capitaine et commandant de la Compagnie B Rangers 2 au moment de la guérilla donne sa version des faits à la revue bolivienne "Presencia" le 18 octobre 1989 pour répondre à des déclarations de Rodriguez:

"Qu'il ne vienne pas - et cela j'en suis témoin - parler du Che alors que la seule chose qu'il faisait, c'était le maudire.

Il y a plus, lorsque Ramos est arrivé à La Higuera, pour identifier le Che, la seule chose qu'ils ont échangé a été des insultes. Le Che lui a dit que c'était un mercenaire... Ramos a eu accès au Che à peu près vingt minutes pour l'identification, pendant lesquelles il y a eu un échange d'insultes avec l'agent de la CIA et ensuite, Ramos est parti avec le colonel Zenteno à Vallegrande."

Pour sa part, le correspondant de la revue "Presencia" sur les lieux de la guérilla, José Luis Alcazar a reconstitué les faits comme suit:

"Félix Ramos est habillé de l'uniforme des troupes spéciales des Etats-Unis.

Il s'adresse au Che: " Ça y est, nous nous retrouvons, l'heure de ma vengeance a sonné, mais je ne suis pas rancunier, tu te souviens que tu m'as mis à la porte de Cuba?"

"Venge-toi" répond Guevara en tentant de se mettre debout, il ne peut pas, il est ankylosé, sa blessure lui fait mal.

Le Cubain se penche et lui tire sur la barbe. Il lui donne ensuite une violente gifle.

Le Cubain sort de la petite école, il se consacre à photographier les documents du Commandant guérillero chez le télégraphiste Hidalgo."

En ce qui concerne l'ordre de tuer le Che et sa provenance, un fait et un témoignage sont importants. Le fait est le rapport A - C.O.D.- 25, élaboré par Félix Rodriguez pour la CIA, rendu public par José Luis Morales, journaliste de la revue espagnole "Interviu" le 30 septembre 87. Ce rapport signale:

"La décision d'exécuter le dirigeant subversif a été transmise sans arrêt A LA PRESIDENCE PAR L'INTERMEDIAIRE DE NOTRE AMBASSADE A LA PAZ.

Ce rapport - signale le journaliste - donne une piètre idée des militaires boliviens, les traite de lâches et incapables."

Le témoignage est celui de Walter Guevara Arce, qui était ministre bolivien des Affaires étrangères et qui se trouvait à ce moment-là à Washington pour assister à une réunion de l'OEA. Il l'a donné à Adis Cupull et Froilan Gonzalez. Au moment de l'interview il était ambassadeur de Bolivie au Venezuela. Les deux historiens cubains se sont rendus à Caracas pour le voir. Il a demandé à revoir le texte avant publication, ce que les auteurs de "La CIA contre le Che" ont accepté. Le témoignage publié signale:

"Lorsque la nouvelle selon laquelle le Che avait été fait prisonnier a commencé à courir, j'ai appelé Barrientos par téléphone et je lui ai dit: "Il me semble vital que la vie du Che Guevara soit préservée, il est nécessaire qu'aucune erreur ne soit commise à ce propos parce que si cela arrivait, nous allons donner de nous une mauvaise image que personne ne pourra détruire, nulle part dans le monde. En revanche, si vous le maintenez en prison à La Paz, pendant un certain temps, le temps nécessaire, ce serait mieux parce que les gens se perdent quand ils sont en prison, le temps passe et on les oublie. La réponse a été immédiate, il m'a dit: "Je le regrette beaucoup, Docteur, votre appel arrive trop tard, le Che est mort au combat". Cela a été la réponse.

J'ai été profondément choqué non seulement pour l'homme, ses caractéristiques, la similitude des noms de famille, mais aussi parce que cela me semblait une erreur politique très sérieuse et je continue à penser que c'est une erreur politique très sérieuse et que de très nombreuses influences extérieures ont pesé pour qu'elle soit commise. Je suis resté un peu plus d'une semaine à Washington et j'ai commencé à percevoir une grande quantité de faits qui étaient des conséquences de la mort du Che. Le Che a été blessé, il a été fait prisonnier, il a vécu toute la nuit du 8 octobre, la nouvelle est arrivée à La Paz et au delà aussi. L'officier a tiré, chose tragique et absurde. Dans toute cette absurdité, des forces extérieures très graves ont joué. Pourquoi encore tergiverser sur cette question?"

A partir de 1989, Félix Rodriguez - la CIA lui en a-t-elle donné l'ordre? - entre en métamorphose. Dans une interview à "Presencia" le 15 octobre 1989, il explique:

"Les ordres étaient venus selon un code préalablement décidé par les Boliviens, j'ai entendu "500" et "600", "500" représentait le Che et "600" l'ordre de l'exécuter. Si les Boliviens avaient voulu le maintenir en vie, j'aurais dû entendre le numéro "700". J'ai demandé que l'ordre soit répété et il l'a été. Alors, j'en ai informé le haut gradé bolivien présent sur place, le Colonel Joaquin Zenteno Ayala. Je lui ai annoncé que le haut commandement voulait que l'on exécute le Che. Je lui ai dit que mes instructions, qui venaient du gouvernement des Etats-Unis étaient de maintenir le Che en vie coûte que coûte.

Zenteno lui a signalé à ce moment qu'il ne pouvait désobéir aux ordres du président et Félix Ramos poursuit:

"Quelques minutes plus tard, je me trouvais dans la pièce obscure où le Che Guevara était sur le sol poussiéreux. Je l'ai regardé et je lui ai dit: "Che Guevara, je veux parler avec toi." Ses yeux ont lancé un éclair et il m'a dit: "Moi, personne ne m'interroge." "Commandant- lui ai-je dit - je ne suis pas venu vous interroger, nos idéaux sont différents mais je vous admire. Vous étiez ministre d'Etat à Cuba, maintenant, regardez-vous, vous êtes là parce que vous croyez à votre idéal. Je suis venu parler avec vous". Il m'a regardé quelques secondes, se demandant sûrement si j'étais sincère.

Il a dû être doué pour juger les hommes parce qu'il s'est rendu compte que je parlais du fond du coeur. Finalement il a dit: "Je peux m'asseoir? Vous pouvez ôter mes liens?" "Bien sûr," lui ai-je dit et j'ai ordonné à un soldat d'entrer. "Enlevez ses liens au Commandant Guevara", ai-je ordonné. Le soldat m'a regardé, incrédule: Comment pouvait-on traiter un ennemi avec une telle dignité? J'ai donné l'ordre pour la seconde fois et les bras du Che ont été déliés. Le guérillero a soulagé ses membres. Ses poignets étaient sans doute ankylosés parce qu'il avait été attaché pendant toute une journée. Et nous avons dû, le soldat et moi, faire un effort pour l'asseoir sur un banc de bois à moitié cassé. Il m'a demandé du tabac pour sa pipe mais nous n'en avions pas, j'ai demandé une cigarette à un soldat et je la lui ai donnée. Il l'a déroulée avec soin et a mis le tabac dans la pipe, il l'a allumée et il a aspiré une profonde bouffée.

Nous avons longuement parlé, non seulement de questions stratégiques, mais aussi de Cuba, du Communisme et de notre philosophie de la vie...

Peut-être à cause du ton de mes questions, s'est-il rendu compte que je n'étais pas Bolivien. Il m'a regardé et a dit: "Vous pouvez être Portoricain ou Cubain, mais qui que vous soyez, vu le genre de question que vous m'avez posées, je crois que vous travaillez pour un service de renseignements des Etats-Unis." "Juste - lui ai-je dit - je suis Cubain, j'ai été membre de la brigade 2506; de fait, j'ai été membre des équipes d'infiltration qui ont opéré à Cuba avant l'invasion de la Baie des Cochons."

Deux ans après, le 10 novembre 1991, au cours d'une longue interview accordée à un journaliste du quotidien mexicain La Jornada et publiée par la revue Facetas, l'agent de la CIA Félix Rodriguez poursuit sa métamorphose.

"...Je suis arrivé dans la pièce où il se trouvait et je l'ai regardé, je lui ai dit: "Mon Commandant, je suis désolé, ce sont des ordres venus d'en haut... J'ai essayé". Son visage est devenu pâle comme du papier, je n'ai jamais vu pâlir quelqu'un comme cela, néanmoins, pas un de ses muscles n'a bougé et il a dit: "C'est mieux ainsi, je n'aurai jamais dû être pris vivant." A ce moment-là, il a sorti sa pipe et il m'a dit: " Je veux remettre ma pipe à un petit soldat qui s'est très bien conduit envers moi." Le sergent Teran qui nous entendait depuis la porte est entré, il avait déjà exécuté les deux autres prisonniers et il m'a dit: "Mon capitaine, je la veux, je veux cette pipe." Le Che a dit: "Non. à toi, je ne te la donne pas." et je lui ai dit: "Commandant, vous me la donnez à moi?" "Oui, à toi, oui, je te la donne" a-t-il répondu.

Il m'a donné la pipe, je l'ai rangée et je lui ai dit: "Si c'est possible et si je peux le faire, avez-vous un souhait pour votre famille?" Et alors il m'a dit avec une certaine amertume: "Dis à Fidel qu'il verra bientôt une révolution triomphante en Amérique Latine", ce que j'ai interprété comme un signe du fait qu'il avait été abandonné et néanmoins, il a voulu dire à Fidel que son idéal allait triompher. Ensuite, il m'a dit sur un autre ton: "Et si tu peux, dis à ma femme qu'elle se marie et qu'elle essaie d'être heureuse."

Par la suite, nous ne nous sommes plus rien dit. Il était debout, il s'est approché de moi, il m'a tendu la main, je la lui ai serrée et il m'a donné l'accolade, je la lui ai rendue. Ensuite, il s'est retiré, il est resté à me regarder, il s'est mis au garde à vous, pensant que c'était moi qui allait l'exécuter. Cela a été un moment très émouvant, une chose difficile à expliquer, véritable. Dans cette situation, simplement, je lui ai de nouveau tendu la main, je lui ai donné l'accolade et je suis sorti de la pièce. Je suis allé voir le sergent Teran et je lui ai dit: "Tirez de là (signalant le cou) vers le bas, cet homme est censé être mort de blessures reçues au cours d'un combat" et il m'a répondu: "Oui, mon capitaine, oui, mon capitaine."

Je n'ai même pas voulu être présent à ce moment-là, je n'avais aucune raison d'être là. Je me suis retiré à l'endroit où je prenais des notes, où j'avais photographié le Journal. Il était une heure de l'après-midi lorsque je suis sorti de là et, à 1h10, heure de Bolivie, la rafale qui a mis fin à la vie du Commandant Ernesto Che Guevara a retenti."

Félix Rodriguez reprend cette " version de l'amitié" dans diverses interviews dont celle qu'il accorde au quotidien français " Le Monde" et qui paraît en novembre 1996.

LES COMBATTANTS CUBAINS: DES GUERILLEROS EXPERIMENTES...

"Il a demandé la collaboration d'un groupe de camarades - a signalé Fidel Castro dans l'interview qu'il a accordée au journaliste italien Gianni Mina - de vieux guérilleros et de quelques nouveaux, qui étaient allés au Zaïre. Il a demandé notre appui sur ce point. Il a choisi le groupe, il a parlé avec chacun d'entre eux, et nous avons donné notre autorisation pour que ce soit un groupe de camarades ayant une bonne expérience car la tâche qu'ils devaient remplir requérait vraiment ce groupe de volontaires expérimentés. Il s'est entraîné avec eux pendant des mois tandis que le travail préalable pour son transfert et celui du groupe en Bolivie se réalisait. Il avait choisi le territoire et avait établi son plan de bataille.

Nous lui avons apporté notre coopération et notre appui afin qu'il puisse réaliser cette idée, bien que, naturellement, nous ayons été préoccupés par les risques. Nous aurions préféré que le mouvement soit plus développé et que Che s'incorpore à ce mouvement mais il voulait être sur place presque depuis le début et nous sommes arrivés à le retenir jusqu'à ce que, pour le moins, les premières tâches eussent été remplies et que son voyage s'effectue avec un petit peu plus de sécurité parce que le moment le plus dur, ce sont les premiers temps.

En réalité, tout a été organisé de manière minutieuse, parfaite et le voyage du Che et de celui de tous les camarades s'est fait, jusqu'au campement, là-bas. C'est comme cela que cela s'est passé, il y a eu des barrières difficiles à franchir et des endroits compliqués à traverser. La tâche n'a pas été facile mais elle a été remplie grâce aux méthodes que nous avons utilisées, et il est arrivé à rejoindre tout le groupe des camarades, là-bas, sur le terrain qu'il avait choisi, à Ñancahuazu."

Aux côtés du Che, se trouvait un autre guérillero qui avait reçu son grade de Commandant directement sur ordre de Fidel Castro: Vitalio Acuña Nuñez - Joaquin dans la guérilla - né en pleine Sierra Maestra en 1925.

En avril 1957, il décide de rejoindre l'Armée Rebelle et entre en contact avec le groupe de Fidel Castro en cinq jours. Lors du combat de l'Uvero, il se propose pour porter avec le Che les camarades blessés. Vitalio Acuña se distingue lors de la résistance à l'offensive de la dictature. Il est tout d'abord officier dans la colonne du Che puis occupe le poste de Chef de l'arrière-garde du "Troisième front". Il dirige la prise de Palma Soriano, le 22 décembre 1958 et le 8 janvier 1959, il entre dans La Havane avec le Commandant en chef de l'Armée Rebelle.

Il est, à partir de mars 59, chef d'une compagnie de tanks avant de suivre l'Ecole d'officiers de Matanzas puis l'Ecole supérieure de guerre.

Lorsqu'il est sélectionné pour partir en Bolivie, il pèse plus de cent kilos et se soumet à un rigoureux régime amaigrissant. Il connaît aussi le handicap de son âge puisqu'il est le plus vieux du groupe et il étudie la nuit pendant l'entraînement.

"Vilo" comme l'appellent familièrement ses camarades est de ces hommes heureux dont la bonne humeur est communicative, les situations les plus déprimantes ne lui résistent pas, il chante des chansons paysannes et c'est lui, qui le matin, levé le premier, va de hamac en hamac pour réveiller ses compagnons. Il n'est pas une photo où il ne soit souriant.

Le Che refuse pendant plusieurs jours de croire à l'anéantissement de son groupe et à sa mort. "Vilo" Acuña est tué dans l'embuscade du Gué de Puerto Mauricio le 31 août 1967 alors qu'il ferme la marche pour aider Tania la guérillera.

Un autre Commandant, Antonio Sanchez Diaz, "Marcos", est présent en Bolivie aux côtés du Che.

Né en 1927, il vend en 1957 tous ses outils de menuisier pour se lancer de Pinar del Rio, sa province natale dans l'extrême ouest du pays vers la Sierra Maestra, à la recherche de Fidel et de sa guérilla. Après la première surprise que cause son arrivée inopinée, il se voit confier une mitrailleuse qui l'accompagnera pendant un an.

Il se distingue au combat et est désigné chef de l'arrière garde de la colonne du Commandant Camilo Cienfuegos lors de "l'invasion". Antonio Sanchez Diaz prend part à Yaguajay, à une des batailles les plus importantes de la fin de guerre.

Il est promu au grade de Commandant - grade qui vient s'ajouter à son surnom, en faisant le Commandant Pinares - le 4 janvier 1959 et occupe divers postes militaires avant de passer l'Ecole d'officiers de Matanzas et d'être chargé de la direction de la Base militaire de San Julian, dans sa province natale. En 1962, il est chef de la Division de Camagüey puis, en 1963, chef de la Région militaire de l'Ile des Pins.

En octobre 1965, le Commandant Pinares figure sur la liste du Comité Central du Parti Communiste qui vient d'être créé.

Membre du groupe de Joaquin, il est tué le 2 juin 1967, aux côtés d'un camarade bolivien au cours d'un accrochage.

Deux autres Cubains tombent aux côtés du Commandant "Vilo" Acuña dans l'embuscade du Gué de Puerto Mauricio, le 31 août 1967:

Gustavo Machin Hoed de Beche, "Alejandro", avait juste 30 ans.

Il naît à La Havane où il devient membre actif du mouvement étudiant contre Batista. Dirigeant du Directoire Révolutionnaire, il participe à l'installation du front de guérilla qui dépend de cette organisation dans le massif de l'Escambray.

C'est ainsi qu'il prend part avec les troupes du Commandant Ernesto Che Guevara à la prise de la ville de Santa Clara. Après le triomphe de la Révolution, il est vice-ministre des Industries. Il rejoint la guérilla en Bolivie le 11 décembre 1966. Le Che lui confie le poste de chef des opérations.

Le second est Israël Reyes Zayas, "Braulio", né en 1933, lui aussi dans la Sierra Maestra.

Il rejoint la guérilla cubaine en 1957 au sein de la Colonne commandée par Raul Castro et participe à la fondation du "Second Front Oriental Frank Pais". Après le 1er Janvier, il reste au sein des Forces Armées: Il est garde du corps du Commandant Raul Castro et agent de liaison de l'Etat Major de l'Armée Occidentale..

En Avril 1965, il part avec le Che pour le Congo. Le 27 novembre 1966, il devient membre de la guérilla en Bolivie et il est nommé chef en second de l'arrière-garde.

Le premier des Cubains à perdre la vie au cours d'un combat - le 10 avril 1967 - est Jésus Suarez Gayol, "Félix" ou "El Rubio".

Il s'engage dans la vie militante en prenant part à la campagne pour la libération des jeunes qui ont attaqué la caserne Moncada. A leur libération, il rencontre Fidel Castro et lui offre l'appui des lycéens de Camagüey

Il devient chef de la jeunesse du Mouvement 26-Juillet dans sa ville, puis dans tout Cuba, raison pour laquelle il ne prend pas part au débarquement du Granma. Il est arrêté et détenu pendant un mois au lendemain de l'attaque du Palais Présidentiel et il doit passer à la clandestinité. Il reçoit alors l'ordre de partir au Mexique pour se joindre à une nouvelle expédition et le 9 avril 1958, revient en territoire cubain où il devient chef d'actions et de sabotages du 26-Juillet dans la province de Pinar del Rio. Grièvement brûlé, il doit se cacher pendant deux mois pour se remettre et se rend dans la province de Las Villas où il demande au Che de l'incorporer à sa colonne.

Vu les blessures dont il souffre, le Che refuse de l'enrôler comme combattant mais l'envoie -avec le grade de lieutenant - comme instructeur au campement d'El Pedrero. Cela n'empêche pas Jésus Suarez Gayol de prendre part à de nombreux combats dans le centre du pays. Son courage lui vaut d'être promu par le Che au grade de capitaine.

Après le 1er janvier 59, il est vice-ministre de l'industrie sucrière et c'est ce poste qu'il occupe lorsque le Che lui demande de l'accompagner en Bolivie, ce qu'il fait sans hésitation. Il a alors 31 ans.

Dans son journal, à la date du 12 avril le Che note:

"A 6h30, j'ai réuni tous les combattants, moins les quatre du groupe des inutiles, pour évoquer le souvenir du Rubio et souligner que le premier sang versé a été cubain."

Le second mort cubain a été Eliseo Reyes Rodriguez, le Capitaine San Luis, "Rolando".

Né en avril 1940, dans la zone rurale de San Luis, en pleine Sierra Maestra, il organise en 1953 l'impression clandestine de tracts en hommage aux assaillants la caserne Moncada. En 1957, il entre en contact avec le Che au campement d'El Hombrito et celui-ci lui explique que la lutte va être dure. Sa

jeunesse et son apparente fragilité lui valent l'amitié de tous ses camarades qui commencent à l'appeler familièrement "San Luis".

Quelques jours après son arrivée dans la guérilla, il se porte volontaire pour une mission de sabotage de la récolte de la canne dans la plaine. Elle dure deux mois. Il est chargé ensuite de délicates missions d'agent de liaison et prend part à de nombreux combats. Il accompagne la colonne "d'invasion" du Che et c'est dans l'Escambray qu'il obtient ses galons de capitaine.

Après janvier 1959, il occupe diverses fonctions militaires et participe à la fondation du Ministère de l'Intérieur. En 1965, il est sur la liste des membres du Comité Central du PCC. Il est alors Chef de direction provinciale du Ministère de l'Intérieur dans la province de Pinar del Rio.

Le jour même de sa mort au combat, le Che note dans son Journal: "Nous avons perdu le meilleur homme de la guérilla et, bien sûr, un de ses piliers, mon compagnon depuis que, alors qu'il n'était pratiquement qu'un enfant, il a été agent de liaison de la colonne 4 jusqu'à l'invasion, et maintenant cette nouvelle aventure révolutionnaire: Il convient seulement de dire à propos de sa mort obscure pour un futur hypothétique qui pourrait prendre forme: "ton petit cadavre de capitaine courageux a étendu sur l'immensité sa forme métallique".

Carlos Coello, "Tuma" est lui aussi un "vieux" compagnon du Che.

Il naît en 1940 près de Manzanillo et c'est dès 1956 qu'il se lie au Mouvement du 26-Juillet dans cette région où les révolutionnaires sont actifs. Il arrive dans la guérilla en novembre 1957 et prend part à de très nombreux combats de l'Armée Rebelle, la plupart sous les ordres du Che.

Carlos Coello est garde du corps du Commandant Guevara après le 1er janvier 59 et, en tant que tel, il l'accompagne dans pratiquement tous ses voyages d'officier cubain. Il part avec lui au Congo d'où il rapporte son surnom de Tuma.

Il se rend en Bolivie au même moment qu'Harry Villegas - Pombo - pour préparer la guérilla.

Le jour de sa mort a probablement été un des plus durs pour le Che en Bolivie. Ce qu'il écrit dans son journal le prouve:

"Jour noir pour moi, avec lui, c'est un camarade inséparable de ces dernières années qui s'en va, d'une fidélité à toute épreuve et dont je ressens, dès maintenant l'absence presque comme celle d'un fils. Lorsqu'il a été touché, il a demandé que l'on me remette sa montre et comme ils ne l'ont pas fait pour prendre soin de lui, il l'a enlevée et il l'a donnée à Arturo. Ce geste révèle sa volonté de la voir remise au fils qu'il n'a pas connu, comme je l'ai fait avec les montres des camarades qui sont morts avant. Je la porterai pendant toute la guerre."

Le 8 octobre, lorsque le Commandant Che Guevara a été fait prisonnier dans la Vallée du Yuro, il portait deux montres, l'une était celle de Tuma.

Quelques jours avant le combat fatidique du 8 octobre, a lieu le 26 septembre, celui de la Vallée du Batan au cours duquel Manuel Hernandez Osorio, "Miguel" ou "Manuel", trouve la mort.

Il naît le 17 mars 1931 à Jiguani, une petite localité de l'est de Cuba.

Manuel Hernandez fonde le Mouvement du 26-Juillet dans la mine où il travaille avant de rejoindre en mai 1957, la guérilla. Il prend part à de nombreux combats décisifs et c'est ainsi qu'il se trouve sous le commandement du Che. Le Che le choisit pour la colonne de "l'invasion", le promeut au grade de capitaine et le met à la tête de l'avant-garde. Manuel Hernandez prend part aux combats de Guinia de Miranda et de Banao, à l'attaque contre Fomento et Manacas. La chute de la dictature le surprend dans un hôpital - il a été blessé à Fomento.

Après l'arrivée des révolutionnaires au pouvoir, Manuel Osorio occupe divers postes militaires et il prend part entre autres à la construction de la Cité scolaire Camilo Cienfuegos. Il passe l'école des officiers de Matanzas. En février 1966, il est promu au grade de premier capitaine.

En Bolivie, le 27 mars 1967, le Che le désigne chef de l'avant-garde de la guérilla. Il est tué le 26 septembre aux côtés de Coco Peredo et d'un autre Bolivien. Le 27, le Commandant Ernesto Che Guevara signale:

" La perte la plus sensible est celle de Coco mais Miguel et Julio étaient de magnifiques combattants et la qualité humaine des trois est sans égal".

D'autres combattants chevronnés se trouvaient aux côtés du Commandant Guevara, en particulier lors de son dernier combat:

Le capitaine Orlando Pantoja Tamayo, "Antonio" est né en 1933, à Maffo, dans l'extrême est du pays.

Moins de quatre mois après le coup d'Etat de Batista, Orlando Pantoja adhère à l'"Action libératrice". Il a eu une enfance difficile: troisième enfant d'une famille de sept, orphelin de père, il commence à travailler très tôt pour aider sa mère, ne faisant que quatre ans d'école primaire. Il trouve un emploi comme aide dans une

pharmacie de la localité de Contramaestre puis comme vendeur dans un magasin de vêtements. Orlando Pantoja travaille de jour et paye un cours privé le soir. Il est connu pour son caractère agréable. Membre du Parti Orthodoxe, il se sent d'autant plus profondément concerné par l'attaque de la Caserne Moncada qu'un des jeunes assaillants, Gregorio Careaga, est assassiné dans son village. Olo - comme l'appelle sa famille - fait le serment avec d'autres camarades de maintenir toujours fleurie la tombe de ce jeune et il tient sa promesse jusqu'à son départ pour la guérilla.

Il a en effet pris contact avec le Mouvement 26-Juillet où il occupe diverses responsabilités dont celle de chef d'action et de sabotage dans sa région. Il est emprisonné à plusieurs reprises et le Mouvement décide qu'il vaut mieux qu'il parte pour la Sierra Maestra. Il devient membre de l'Armée Rebelle le 21 octobre 1957, sous les ordres d'Ernesto Guevara et le suit dans de nombreux combats.

Il fait partie du petit détachement qui se trouve à la tête des forces de "l'invasion" et fait preuve d'un grand courage et d'une grande discipline. En Octobre 1958, le Che lui attribue le grade de capitaine. Orlando Pantoja prend part en particulier à la prise de Fomento et il est blessé.

Il devient après le triomphe de la Révolution chef du Régiment 3 de Las Villas et en juin 59, il est appelé à faire partie des forces qui formeront le futur Ministère de l'Intérieur. Il a été tué au combat le 8 octobre 1967.

Pour sa part, Alberto Fernandez Montes de Oca, "Pachungo" ou "Pacho", est né en 1935 et a été assassiné le 9 octobre aux côtés du Commandant Guevara.

Lui aussi combattant précoce, il a à peine 17 ans lorsqu'il entre dans la lutte contre Batista à Santiago de Cuba où son père tient un café restaurant. Il y travaille tout en allant à l'école primaire. Il entre à l'Ecole Normale et y connaît Frank Pais et Pepito Tey. Lorsqu'il obtient son diplôme, Alberto Fernandez Montes de Oca se retrouve, comme cela était courant à l'époque, sans poste dans une école publique et commence à étudier le journalisme, qu'il doit rapidement abandonner à cause de ses activités contre la dictature. Il est contraint à l'exil début 1956.

Après avoir vécu aux Etats-Unis pendant un an, il se rend au Mexique où il prend contact avec le Mouvement du 26-juillet et participe à une expédition ratée qui se termine par une arrestation par la police mexicaine. Fin 57, le 26-Juillet lui confie une mission à Cuba et à son arrivée, il apprend que son frère, Orlando, a été assassiné par les hommes de la dictature à Santiago de Cuba. Il réalise alors la mission qui lui a été confiée dans la ville de Santa Clara et c'est fin novembre 1957 qu'il rejoint les forces du Che dans l'Escambray.

Dès son premier combat, il fait preuve d'un grand courage: s'exposant au feu des balles, il convainc en leur parlant, les soldats d'une caserne de se rendre. A la tête d'un peloton de jeunes recrues, il prend part avec le Che à la prise de Santa Clara. Il se retrouve sous ses ordres à la forteresse de la Cabaña. C'est à ce moment-là qu'a lieu la confection des carnets militaires et lorsqu'on lui demande son grade, Alberto Fernandez Montes de Oca répond: "soldat" et le Che intervient en précisant: "Mettez capitaine".

Toujours en 1959, il est nommé administrateur d'une raffinerie de sucre puis directeur de toute l'industrie sucrière dans la province de Las Villas. En mars 1961, il est directeur d'usine dans la province de Pinar del Rio et en 1963, il devient chef de l'Entreprise des Mines jusqu'à son départ pour la Bolivie où il arrive avec le Che. Il occupe son poste au sein de l'avant-garde.

Octavio de la Concepción de la Pedraja, "Moro" ou "Moro Goro", né en 1935 près de La Havane, arrive dans la guérilla à Cuba au moment où il est en troisième année de ses études de médecine et son arrivée début septembre 58 au "Second Front Oriental Frank Pais" est une excellente nouvelle tant pour les combattants que pour les familles paysannes de la zone.

Jusqu'à-là, il est de toutes les manifestations étudiantes tant que l'Université reste ouverte. Après sa fermeture, il rentre dans sa localité natale, Tacajo et rejoint le Mouvement du 26-Juillet.

A la mi-1958, il entre en contact avec le Dr Machado Ventura qui avait été son professeur et qui, à ce moment-là, était chef des services sanitaires du "Second front oriental Frank Pais".

Octavio de la Concepción de la Pedraja met en pratique les principes du médecin guérillero dans les rangs de l'Armée Rebelle: il est aide chirurgien pour les opérations importantes, chirurgien pour la chirurgie mineure, humain à tel point - dit un de ses collègues- qu'on a l'impression qu'il soigne des proches. C'est aussi un combattant courageux et il le démontre entre autres lors de la prise de Sagua de Tanamo.

Au triomphe de la Révolution - il a terminé la guerre lieutenant - il est nommé chef des services sanitaires dans la région de Guantanamo, une des plus pauvres et arriérées du pays, puis il occupe divers postes similaires au niveau national en particulier dans le domaine de la protection infantile. Le Commandant Machado Ventura, devenu ministre de la Santé, lui offre la possibilité de reprendre ses études. Il est envoyé comme médecin à Baracoa, ville de la pointe est de Cuba.

Entre août et décembre 65, il remplit une première mission à l'étranger et en revient premier lieutenant . Au cours de la campagne du Che en Bolivie, où il est arrivé en décembre 66, il assure à la fois son poste de combattant et de médecin. Il est gravement malade au cours des deux derniers mois de la guérilla et le Che lui confie la garde des guérilleros affaiblis comme lui par diverses maladies. Il meurt en combattant aux côtés de ses hommes lorsque L'armée découvre le groupe le 12 octobre 1967.

DES ENCOURAGEMENTS VENUS DE LA HAVANE

Le Che note dans son Journal le 2 Janvier 1967:

"Lorsque le discours de Fidel se terminait, il a fait référence à nous dans des termes qui rendent encore plus ferme notre engagement, si tant est que cela soit possible."

En effet, lorsqu'il prend la parole sur la place de la Révolution, à La Havane à l'occasion du 8ème Anniversaire de la Révolution cubaine, Fidel Castro souligne après avoir salué les divers mouvements de guérilla en Amérique Latine:

"Et notre message, spécial et chaleureux, parce qu'il nous vient du plus profond du coeur, de cette affection née à la chaleur de la lutte, notre message vers n'importe quel endroit où il puisse se trouver, au commandant Ernesto Guevara et à ses camarades.

(applaudissements prolongés)

Les impérialistes ont annoncé à de nombreuses reprises que le Che était mort en de nombreux endroits mais ce que nous espérons, ce que nous espérons, c'est qu'un jour ou l'autre, là où l'impérialisme se l'imagine le moins, comme le Phénix renaît de ses cendres, resurgira aguerri et guérillero, et en bonne santé, le Commandant Ernesto Guevara.

(Applaudissements prolongés)

Et qu'un jour ou l'autre, nous aurons de nouveau des nouvelles très concrètes du Che."

Le 1er mai 1967, le Commandant Guevara signale toujours dans son journal :

"A La Havane, Almeida a pris la parole, il nous a passé la brosse à reluire, à moi et aux fameuses guérillas boliviennes. Le discours a été un peu long mais bon."

C'est en captant la station d'ondes courtes de Cuba, Radio Havane Cuba, que le Che et ses compagnons prennent connaissance de ces discours.

Si le Che fait mention des éloges, il garde le silence sur la réaction qu'ont eue les centaines de milliers de personnes rassemblées ce jour-là dès qu'elles ont compris qu'il était question de lui:

"De plus, les peuples d'Amérique Latine disposent de l'expérience, de la capacité et du talent d'un homme qui est devenu un des plus grands cauchemars de l'impérialisme, un homme qui a une immense expérience, une autorité extraordinaire (*Début des applaudissements*) un dirigeant poli à l'épreuve des faits qui sert la Révolution et fait un apport décisif à la cause révolutionnaire: le Commandant Ernesto Che Guevara.

(3 minutes 40 d'applaudissements ininterrompus)

Qu'il reçoive le salut de ce peuple, qu'il reçoive, lui et ses héroïques camarades, l'accolade débordante d'affection de ses frères, l'accolade débordante d'affection (*Applaudissements*) que lui donnent les soldats de nos forces armées (*Cri de: "Che appelle-nous quand tu en auras besoin!*), les ouvriers de nos usines, (*Applaudissements*), les paysans de notre patrie (*Applaudissements*), les élèves de nos établissements scolaires (*Applaudissements*) qu'il reçoive, lui et ceux qui l'accompagnent, le salut et l'accolade de nos travailleurs (*Applaudissements*), de notre peuple.

Au commandant Guevara, à notre cher camarade, nous disons que ce peuple appuie inconditionnellement et totalement le message historique qu'il a adressé aux peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine. (*Applaudissements, 1 minute 45*)

Au commandant Guevara, nous disons depuis cette tribune, nous faisant l'interprète des sentiments de ce peuple immense qui est ici rassemblé, que nous sommes à ses côtés, que la Révolution cubaine continue sa marche en avant, et que le peuple pour lequel il a lutté et combattu, ne s'arrêtera pas en chemin. (*Cris d'appui et applaudissements*).

Lors de l'anniversaire de l'attaque de la Caserne Haïti, le 26 juillet 1967, Fidel Castro, réitère le salut à ceux qui luttent en Bolivie.

URBANO ET POMBO: RECITS OBLIGES POUR L'HISTOIRE

URBANO

Leonardo Tamayo Nuñez (Urbano en Bolivie) est né en 1941 à Bayamo, dans l'est de Cuba.

Il n'a que 15 ans lorsqu'il rejoint la guérilla cubaine avec "tant de chance" qu'il se retrouve dans la troupe du Che dont il devient agent de liaison avant de prendre part à des combats au cours de "l'invasion". La fin de la guerre le trouve chef du peloton-suicide. Lors du triomphe de la Révolution, il est garde du corps du Che, et en 1961, il devient chef des gardes du corps quand Harry Villegas passe sur un poste d'administrateur. En Bolivie, il est aide du Che. Aujourd'hui colonel du Ministère de l'Intérieur, il a rempli des missions au Nicaragua et en Angola.

"J'ai été convoqué le 18 juillet 1966 par le ministre des Forces Armées, Raul Castro et je peux vous dire que nous l'avons été un par un, séparément, dans le but de respecter le cloisonnement afin que si un camarade refusait, il ne sache pas qui partait."

C'était volontaire? Cela dépendait de chacun d'entre vous?

"Précisément, c'était une décision volontaire. Si cela avait été un ordre du ministre, on vous aurait dit: "Vous êtes désigné...". On nous dit que le Parti et la Révolution nous avaient choisis pour une mission internationaliste de combat et qu'ils voulaient savoir dans quelle disposition d'esprit nous nous trouvions. J'ai répondu au Ministre: " Où est l'avion et à quel heure décolle-t-il? " Il m'a dit; "Halte là! Tu dois d'abord faire un bilan de santé, t'entraîner".

J'ai commencé à connaître le groupe petit à petit - " Sois demain à tel heure et à tel endroit ...". C'est comme cela que nous nous sommes connus - d'autres sont allés directement au campement de Cayajabo où nous nous sommes rassemblés sous les ordres du Commandant Pinares, tandis que le Che effectuait tout le travail de transformation. C'est pour cela que nous étions avec Pinares et non avec le Che. Il voulait voir si nous le reconnaîtrions le jour où il nous serait présenté."

Lorsque vous avez été convoqué, vous a-t-on dit où et avec qui vous partiez?

"Mission internationaliste de combat", nous ne savions ni le pays, ni le nom du chef; on nous a dit que Pinares - Marcos - serait à la tête du groupe.

A la fin septembre, les dix derniers jours de septembre, on nous a transférés vers San Andrés où se trouvait le Che. On nous présente Ramon, on nous dit que c'est un "galicien", un espagnol qui est un expert en tactique de guerre de guérilla. Le Commandant Raul Menendez Tomasevitch nous présente le Che sous le nom de Ramon mais pas tel que nous le connaissions depuis la guérilla. Tomasevitch et le Che disent textuellement:

- " Voilà, docteur, c'est ce groupe que vous allez entraîner."

- Le Che, parlant comme un espagnol : " Bien commandant, je dois leur dire quelque chose?"

Tomas signale: "Si vous voulez, Docteur..." Et le Che nous regarde, rit et... mot pour mot, parlant avec son accent argentin:

- "Que voulez-vous que je leur dise? Qu'ils sont des cons?" Et, immédiatement, Jésus Suarez Gayol dit: "Nom de Dieu, c'est le Che!" Et c'est ainsi que le Che s'est présenté à nous. Cet espagnol chauve - il portait un appareil de prothèse dentaire - en costume bleu, col blanc et cravate, lunettes, un chapeau de feutre sous le bras et des bottines, c'est ainsi qu'on nous a présenté le Che...

Que s'est-il passé ensuite?

"Nous sommes partis le 29 octobre de Cuba, dans mon cas, j'ai dit à ma famille que j'allais en Union Soviétique pour étudier la tactique militaire pendant deux ans, puis que je passerai en Tchécoslovaquie pour étudier le maniement des chars et que je ne viendrai pas à Cuba pendant cinq ans, qu'ils ne m'attendent pas avant cinq ans. Je ne sais pas ce que les autres camarades ont dit. J'étais marié et j'avais deux enfants à ce moment là. J'avais 24 ans..."

Nous avons pris l'avion à Boyeros, destination Moscou, de là, nous sommes allés en Tchécoslovaquie. Nous avons attendu quelques jours, le Che est parti avant nous, lui et Pacho. Il nous dit de ne pas poursuivre notre voyage avant qu'il n'arrive en Bolivie, avant que nous ayons reçu un télégramme dans lequel il nous confirmerait qu'il était arrivé sans encombre. Il nous a expliqué que c'était pour le cas où Pacho ou lui aurait été reconnu, découvert. "Si on nous reconnaît dans un pays quelconque, vous ne courrez pas le même sort" disait le Che. C'est pour quoi ils sont partis les premiers.

Nous avons fait le voyage à partir de la Tchécoslovaquie par groupe de deux, sans savoir comment les autres le faisaient, je connaissais l'itinéraire que nous devions suivre, Braulio et moi. Le Che avait dit: "Personne ne doit savoir comment nous faisons le voyage. Tu es le chef du groupe, tu dois être le seul à le savoir. Nous sommes partis, Braulio et moi, par train de Tchécoslovaquie pour Francfort, en Allemagne, onze heures de voyage... On m'avait dit de prendre le vol 556 à destination de Dacca, Bangladesh. Mais je demande quel est le prochain vol. "Mercredi, 9 heures du matin". Je ne demande pas le numéro du vol et je prends le vol 596 à destination de ... New York, Etats-Unis. C'est à dire qu'au lieu de passer par Dacca, j'ai atterri aux Etats-Unis, à New York...

Le Che avait l'habitude de demander - nous avons été le second groupe à arriver - comment le voyage s'était passé.

- "Bien, sauf que j'ai commis une "petite" erreur..."

- "Quelle erreur?"

- " Je me suis trompé de vol, j'ai pris le vol 596 et je suis arrivé à New York, aux Etats-Unis..."

Il se met à rire et me dit:

- "Tu as fait une grande découverte!"

- "Quelle découverte, mon pote?"

- "Que si nous habillons un éléphant, il arrive aussi jusqu'en Bolivie..."

Il commence alors à nous raconter que Pachó et lui ont aussi eu des problèmes à Dakar, qu'il semblait même qu'on l'avait reconnu car, à intervalles réguliers, un employé de l'aéroport venait leur demander où ils allaient, d'où ils venaient et leur disait que, tant qu'ils n'auraient pas parlé avec l'ambassadeur ou le consul de leur pays, ils ne pourraient pas poursuivre leur voyage. Le Che a finalement expliqué qu'à 4 heures de l'après-midi, on les a laissés sortir après qu'ils eurent donné leur parole de revenir le jour suivant avec leurs papiers en règle. Leur carnet de vaccination présentait un problème. Mais ils ne pouvaient de toute façon pas se faire vacciner parce qu'ils portaient un pistolet sous l'aisselle. Le Che et le Pachó avaient eu un grave problème.

Au vu de cela, moi, mon éléphant sur le dos, je lui dis:

- "Vous aussi, vous avez fait une grande découverte. C'est un apport fondamental aux éléphants!"

- "Quel apport?"

- "Non seulement nous avons habillé les éléphants mais nous les avons fait voyager sans papiers"

Je vous raconte cela, parce que l'on croit parfois que le Che avait un caractère difficile, plein d'aigreur, qu'il ne plaisantait pas avec ses camarades, qu'il ne savait pas plaisanter, blaguer. Le Che avait peut-être plus de sens de l'humour... Il écrivait aussi des poèmes, il se joignait à nous et nous disait: "Bon, j'ai écrit un poème". Il nous le lisait avec une émotion du tonnerre. Souvent, on entend parler du caractère du Che, on dit qu'il était comme ceci ou comme cela, le Che avait le même caractère que nous, les Cubains, il était devenu Cubain de ce point de vue."

Qu'a représenté pour vous l'arrivée en Bolivie?

" C'était le début d'une nouvelle étape comme l'a écrit le Che dans son Journal. Je me souviens que je portais un pardessus que le père du Che m'avait offert en Uruguay, à Punta del Este, en 1961. Je l'avais conservé. Je l'emporte, il avait une petite barrette dorée sur l'épaule et lorsque le Che est venu nous accueillir, la lune brillait, on se serait cru en plein jour. Il a vu la barrette briller et il m'a dit: " Alors, mon pote, tu arrives avec tes galons?" Je lui ai répondu: "Je n'ai pas encore gagné le droit d'être soldat, alors... officier!"

Et, là-bas, dès que tout le groupe a été réuni, le Che a désigné les responsables, les chefs militaires bien sûr, les chefs de l'avant-garde, l'arrière-garde et lui comme chef du "centre". Vilo était le chef en second et chef de l'arrière-garde. Braulio aidait Vilo; San Luis était le "politique" de la partie cubaine et Inti de la partie bolivienne. Papi -Ricardo- était le chef des communications. Le Médecin, services sanitaires; Alejandro, les opérations; Olo, les informations; Villegas, les services et Tuma et moi, ses aides. C'était la structure de la guérilla et c'est là qu'a commencé la nouvelle odyssée.

Quelle opinion avec vous de la direction du Parti Communiste Bolivien, de Monje? Que s'est-il passé?

" Je me souviens que Monje est arrivé et je dois te dire qu'à la réunion avec le Che ont assisté Inti, Tuma, Aniceto et moi. Le 31 décembre, à 9 heures du matin, Monje a retrouvé le Che. On est entré dans le vif du sujet vers 11 heures du matin... Au cours de ces deux heures, la conversation a roulé sur divers sujets: nationaux, internationaux, mais pas sur la guérilla. A 11 heures du matin, le Che a dit:

- "Bien, Monje, l'heure que nous avons tant attendue a sonné. Et un grand rôle te revient dans cette histoire, tu seras le chef en second de la guérilla et le chef politique, bien que, pour les gens, ce sera toi le

chef de la guérilla, tu signeras tous les communiqués mais toujours en suivant les instructions que je te donnerai."

- Monje: "Che, je ne permets pas à un étranger de diriger la lutte armée dans mon pays, j'exige le commandement militaire et politique total et absolu".

- Le Che: " Monje, c'est une conception étroite de l'internationalisme. La lutte dont nous parlons ici dépasse les frontières. C'est la même chose que si je me trouvais en Argentine, dans les conditions dans lesquelles tu te trouves actuellement ici et que Fidel arrivait...Immédiatement, je me mettrais sous ses ordres parce que je sais qu'il est plus expert que moi, et toi, tu te trouves dans cette même situation ici. Tu sais que la Révolution cubaine m'a donné des connaissances militaires que tu n'as pas. Crois-tu que lorsque l'on apprendra que Che Guevara et Mario Monje sont dans la guérilla, les gens vont croire que c'est Mario Monje qui la dirige?"

- Monje insiste: "Même si Lénine venait ici, je ne lui remettrai pas le commandement!"

- Le Che: "Et si c'était Malinovski?"

- Monje: "Tu sais que la CIA est puissante, elle peut infiltrer un homme ici, immédiatement il se rendra compte que je ne suis pas le chef, que je suis une marionnette."

- Le Che: "Monje, si c'est cela qui te préoccupe, je m'engage envers toi à me lever bien tôt le matin, à aller me mettre au garde à vous devant toi et à te demander les instructions, avec ça, nous contentons l'agent de la CIA."

Ce dialogue s'est terminé à 4 heures de l'après-midi, depuis 11 heures du matin, ça s'est passé comme cela: Le Che parlait, Monje parlait... A 4 heures de l'après-midi, Monje, sans autre argument pour répondre au Che, rien d'autre que le cercle vicieux du commandement unique, dit: "Che, donne moi jusqu'au 10 janvier, je reviendrai alors une fois ma décision prise ". Le Che accepte cette demande et lui dit: "Monje, nous t'invitons à un repas typique cubain."

Monje accepte l'invitation du Che et nous nous rendons du vieux campement, près de la maison au toit de zinc, au campement central. Le Che ne l'avait pas reçu au campement central, mais au vieux campement. Monje, après le repas, a demandé au Che de pouvoir se réunir avec le groupe bolivien, le Che accède à la demande. Il faisait nuit et j'ai préparé une lanterne Coleman, je l'ai installée pour qu'ils se voient bien le visage, les uns les autres, et Monje a dit au groupe bolivien: " Il est encore temps de rentrer chez vous, d'abandonner la guérilla, celui qui ne le fera pas sera exclu du Parti et sa famille mourra de faim car elle ne pourra pas bénéficier de l'aide du Parti."

Carlos qui, jusqu'à ce moment-là était le meilleur homme de l'arrière-garde, est allé voir le Che pour lui répéter ces mots tels que je vous les rapporte à vous. Il a fait la proposition suivante au Che: "Ramon, il faut arrêter cet homme et le fusiller pour trahison." Inti, Coco, tous les camarades boliviens se sont opposés à Monje et, en fin de compte, aucun d'eux ne lui a obéi. Ils sont restés dans la guérilla.

Le jour suivant, Monje est parti pratiquement sans nous saluer, aucun d'entre nous. Il est parti et ce fameux 10 janvier n'est jamais arrivé pour Mario Monje, il a envoyé avec Tania une lettre informant le Che de tout le désaccord avec la lutte armée et le refus de tout type d'aide à la guérilla. Je crois qu'avec cela, vous pouvez vous former un jugement sur l'attitude adoptée par Mario Monje.

Pour moi, il a été le premier traître qu'ait eu la guérilla parce qu'avant de partir d'ici, Monje s'était mis d'accord avec nous sur le fait que Cuba apportait le financement et lui les hommes. C'est ce type de gens qui veulent faire la guerre, lutter en restant derrière leur bureau; lorsqu'il a vu que les choses étaient sérieuses, il a fait marche arrière. C'est l'attitude qu'a eue Mario Monje."

Mais, néanmoins, cela n'a eu aucune influence sur l'attitude des Boliviens...

"Bien au contraire. On a dit par ailleurs que le Che avait choisi une zone inhospitalière qui n'avait pas... C'est logique, s'il se met d'accord avec Mario Monje - avec le secrétaire général du Parti - sur le fait que celui-ci va fournir les hommes et qu'il enverra des hommes à la guérilla, il fallait donner un entraînement à ses hommes, un entraînement de toute sorte, pratiques de tir... Le Che ne pouvait donc pas choisir une zone peuplée, il devait choisir une zone, la plus inhospitalière et reculée possible. Il fallait le faire en tenant compte de l'accord passé avec le secrétaire général du Parti. Si l'accord n'avait pas existé, il aurait peut-être choisi un autre endroit, la zone des mines, qui a un autre niveau politique et idéologique, un autre niveau culturel et il aurait reçu une aide plus grande.

Croyez-vous que le fait que les Boliviens qui s'étaient entraînés à Cuba ne vous aient pas rejoints, a eu des conséquences pour vous?

Bien sûr que oui, comment pourrait-il en être autrement? Monje a empêché 54 hommes qui étaient prêts à entrer dans la guérilla, de nous rejoindre. Il a désintégré le groupe, il l'a dispersé.

Une autre chose qui a eu une grande influence a été la séparation d'avec le groupe de Vilo, de l'arrière-garde. Cela a été une séparation involontaire, mais qui a été due précisément à l'insistance avec laquelle Debray a demandé à partir. Face à cette situation - jour et nuit, il parlait avec le Che - il soulignait qu'il serait plus utile à la ville, nouant les contacts, que physiquement, il n'était pas guérillero, qu'il voulait partir, qu'il pouvait être très utile dehors...

Quelle opinion avez-vous sur Debray, l'auteur de "Révolution dans la révolution", qui avait théorisé sur la lutte de guérilla ? Comment s'est-il comporté ?

"Dans la guérilla, il n'a rien eu d'extraordinaire. Debray a passé son temps à parler de quitter la guérilla. Pour moi, compte tenu de tout ce qu'il a écrit, il a essayé de gagner la confiance de la Révolution cubaine et du Che. Je ne sais pas quel était son objectif. Avec ce qu'il a fait, la position qu'il a prise ces derniers temps, je n'exclue pas qu'il ait pu jouer sur les deux tableaux.

Le Che a agi de manière conséquente envers lui, il a même été compréhensif lorsque Debray lui a parlé de son désir d'avoir un enfant ...

Je vous disais précisément que la séparation en deux groupes...C'est quelque chose que personne n'a dit et je dirais à Debray qu'il soit plus honnête, qu'il dise que la guérilla a eu plus de problèmes par sa faute, qu'il dise au moins une fois qu'il a été responsable de la séparation de la guérilla."

Et Bustos, ils étaient les deux...

"Les deux insistaient, insistaient, insistaient... Bustos a même parlé avec moi à de nombreuses reprises, il m'a dit: "Urbano, j'ai douze hommes, des Montoneros qui sont là-bas, je vais les envoyer, douze hommes, aide-les". Je crois qu'à ce moment précis, jusque-là, Ciro Bustos disait la vérité. Lorsque les hommes, n'ont pas l'envergure voulue, ils peuvent changer d'avis et Ciro Bustos a changé d'avis. Il s'est vu prisonnier, il semble qu'ils l'ont menacé et il a "déteint", il a perdu sa couleur. C'est ce que je crois à propos de Ciro Bustos, et de Debray -je le répète - je pense qu'il jouait sur les deux tableaux."

Comment avez-vous fait face dans la guérilla à la suite des problèmes?

"Nous aurions pu briser l'encerclement dans lequel nous tenait l'armée, notre groupe, celui du Che, nous aurions pu quitter ce département sans problème, mais le Che disait que le groupe de Vilo - Joaquin - était venu avec lui en lui faisant confiance et que les abandonner était les trahir. La trahison - disait le Che - est la plus grande bassesse de l'Homme. "Je ne peux pas abandonner Vilo et son groupe." C'est pourquoi on peut voir que nous nous cantonnons dans un périmètre de 300 Km à la ronde, tournant en rond et essayant de retrouver Joaquin. Lorsque nous entendons à la radio que, la trahison d'Honorato Rojas a conduit le groupe de Vilo à l'anéantissement, le Che décide de partir pour Santa Cruz, de frapper par surprise dans une caserne là-bas, de remonter ainsi le moral de ses hommes, de faire le plein de médicaments et de nourriture et de partir pour une autre zone pour voir si des paysans nous rejoignent.

Qu'a représenté pour vous le moment où vous êtes rendus compte que les nouvelles étaient réelles et que le groupe de Joaquin avait été anéanti ?

"Vous pouvez vous imaginer! Pour nous tous, cela a été dur, la nouvelle a été très dure pour tout le groupe. Comme c'est logique, chaque fois que l'on perd un camarade -plus qu'un camarade, un frère- c'est difficile, c'est dur... Le Che a été très touché par la mort de Vilo et du groupe. De plus, nous savions que Tania était avec eux. Vous savez que ce sont les chiens qui ont achevé Tania dans la rivière. Ernesto a été assassiné, un sergent l'a assassiné, il lui a piétiné le visage; un tir lui avait détruit le bras et le poignet et le sergent lui a brisé l'autre poignet d'un coup de genou. Ensuite, il lui a tiré dans les jambes jusqu'à ce que mort s'en suive. C'est comme cela qu'Ernesto et Tania sont morts - je le répète - selon les informations que nous avons, ce sont les chiens qui l'ont achevée. Vilo faisait passer les autres et était resté le dernier et lorsqu'il est entré dans l'eau, il a été blessé et il a été tué pendant qu'il tentait de gagner un banc de sable. Braulio a été tué au moment où il gagnait la rive... Il est blessé, mais il arrive à tuer le soldat qui lui a tiré dessus, ensuite il est achevé. Ce sont les informations que nous avons sur la mort du groupe à la suite de la trahison d'Honorato Rojas qui permet que les soldats prennent position sur les deux rives du fleuve et ne laissent qu'un passage de 50 mètres pour que Vilo avance et il le conduit à la mort.

C'est un des points sur lesquels se manifestent le contraste entre la manière d'agir de la guérilla et celle de l'armée: la manière de traiter les prisonniers, la guérilla les remet en liberté et l'armée...

C'est normal, c'est une caractéristique de toutes ces armées impérialistes, capitalistes, elles ne respectent pas les prisonniers.

Je me souviens - pour revenir ici à Cuba - que le Che, lors de la prise de la caserne de Güinia de Miranda, cette caserne qui, pour le Che était fondamentale et qui, à mon avis, est le combat le important livré par le Che, a été capable de donner un coup à un camarade qu'il aimait - il a écrit qu'il l'aimait comme un fils - Joël Iglesias. Lorsque les soldats se rendent et sortent en criant qu'ils se rendent, les mains en l'air, Joël n'entend

pas et continue à tirer. Le Che court jusqu'à lui et lui donne un coup de culasse en criant: "Ça suffit, arrête de tirer, ils se sont rendus". Il a été capable d'agresser ce même dont il avait sauvé la vie au cours du combat de l'Uvero! A Cuba, on voit comment il se comportait face à l'homme qui se rendait, qui n'offrait pas de résistance. Si on analyse la différence entre cet homme, ce révolutionnaire et la manière dont il est traité lorsqu'il est fait prisonnier, blessé aux jambes, elle est grande; la différence est grande entre un chef révolutionnaire et un chef de ces armées fantoches.

Lorsque nous faisons prisonnier le premier major au cours du premier combat, le 23 mars, nous manquons de vêtements, nous n'avons pas de chaussures et le Che ordonne que l'on retire leurs habits aux soldats, les laissant en sous-vêtements, de prendre tout ce dont nous avons besoin mais de ne pas toucher aux officiers. Nous leur laissons leurs vêtements et leur pistolet. Lors du second combat, le 10 avril, nous avons fait la même chose avec les officiers que nous avons fait prisonniers et les blessés du premier combat, les cinq blessés de l'armée, ont tous été soignés. L'après-midi, ils ont été relâchés. Nous leur avons donné 48 heures pour venir récupérer leurs morts. La différence entre la manière d'agir du Che et les méthodes appliquées par l'armée bolivienne envers les prisonniers de la guérilla est immense."

Il y a un fait qui est relaté dans le livre de Pombo, la nuit du 8 octobre vous vous êtes trouvés près de l'endroit où le Che était prisonnier...

"Nous avons marché toute la nuit. Lorsque nous sommes arrivés à la tombée de la nuit là où nous avons laissé le Che le matin, Villegas - Pombo - Nato et moi, nous avons essayé de monter par la gauche de la vallée, nous avons retrouvé par hasard Benigno, Inti et Dario. Ils nous ont fait signe de ne pas monter, c'était entre chien et loup, nous sommes redescendus vers l'endroit où se trouvait le Che le matin et quand les autres sont descendus - il faisait alors nuit noire - nous leur avons demandé à quelle heure Fernando s'était retiré. Ils se sont étonnés de ne pas le voir avec nous. Immédiatement, nous avons commencé à nous inquiéter..."

Le Che avait l'habitude de nous donner un point de repère, de nous dire quelle était la direction que nous allions prendre afin que si quelqu'un se perdait... Lors du combat du Yuro, il nous avait signalé une orangerie par laquelle nous étions passés quelques jours avant. Nous y sommes allés. J'ai dit à Benigno que nous devions laisser Pombo à la tête du groupe, il a accepté et Pombo devenait donc le chef jusqu'à ce que nous retrouvions Fernando mais Pombo était blessé, Alarcon était blessé et Inti se sentait mal. Le seul qui allait bien, qui n'était pas blessé, c'était moi. Je marchais devant et donnais les instructions. Bien sûr, lorsqu'il y avait des ravins profonds de plusieurs mètres, nous attachions les unes aux autres toutes les cordes des hamacs - les douze - Villegas descendait le premier, ensuite Benigno qui était blessé, puis le reste des camarades. Ensuite, je défaisais les cordes et je descendais. Nous avons marché ainsi toute la nuit. Nous nous sommes arrêtés à 6 heures du matin, nous ne pouvions continuer car c'était une zone aride, sans végétation, à quelque 700-800 mètres d'où se trouvait le Che. Nous entendions les soldats chanter, jouer de la guitare, aller chercher de la nourriture etc. Nous avons passé toute la journée là.

Le matin, nous avons entendu les nouvelles sur Radio Altiplano, la radio d'Etat - par chance, le Che avait donné à Benigno une petite radio de poche en lui disant qu'il écoute de la musique et qu'il oublie ainsi qu'il était blessé- cette radio nous a permis de suivre les nouvelles. J'ai dit à Benigno de me donner la radio pour écouter les informations pendant que les autres se couchaient pour dormir, se reposer. Je monte la première garde et à 8h du matin, j'entends qu'Ernesto Che Guevara a été fait prisonnier au cours d'un combat et qu'il est légèrement blessé aux jambes. Ils décrivent tous les objets personnels, disent qu'il a des protecteurs aux pieds, des morceaux de couverture autour des pieds, une paire de chaussettes de laine tricotées, ensuite tout ce qu'il avait dans son sac à dos... Lorsque j'entends cela, je ne doute pas de l'exactitude de la nouvelle. Je lance un caillou à Pombo, je le réveille et je lui donne l'information. A ce moment-là, nous avons tourné la tête tous les deux pour ne pas voir les larmes de l'autre. Nous avons réveillé les autres camarades, nous leur avons donné la nouvelle et nous avons attendu 1h de l'après-midi.

A 1 heure, cette même radio annonce: "Ernesto Che Guevara, fait prisonnier au cours d'un combat, grièvement blessé" et décrit de nouveau tout ce qu'il avait sur lui, ses vêtements et tout ce qu'il portait, sauf les deux montres Rolex, 20 mille dollars, le Journal et le pistolet, c'est à dire que les choses qui pouvaient être volées, ne figuraient pas dans les nouvelles. Vous voyez comment, à ce moment-là, à 1 heure, ils sont en train de préparer l'opinion nationale et internationale à l'assassinat et à 8 heures du soir, ils disent: "Ernesto Che Guevara mort au combat" et ils décrivent les mêmes objets personnels.

C'est comme cela qu'ils ont assassiné le Che, pour l'assassiner - selon les informations que nous avons - ils disent cela... Gary Prado qui est le chef de la Section qui fait prisonnier le Che reçoit, aux côtés de l'agent de la CIA, Rodriguez, l'ordre d'assassiner le Che, de le tuer.

Lorsque je quitte le maquis pour Cochabamba afin de prendre les contacts pour faire sortir Villegas et les autres camarades qui se trouvent dans la montagne, je prends un avion avec Inti. Nous étions dans l'avion, à

notre gauche s'assied un lieutenant. Il converse avec un prêtre - pour le moins il portait un crucifix - et il se vante de la mort du Che. Parlant de Gary Prado, il disait que celui ci avait tiré sur le Che pour l'achever, que les deux balles que le Che avait dans la poitrine avaient été tirées par Gary Prado avec un revolver 38."

La mort de Ñato

"Il y a eu deux autres combats. Lorsque Ñato a été blessé, nous avons dû l'achever car nous avons décidé que si l'un d'entre nous était blessé, et qu'il ne pouvait continuer à avancer, il faudrait l'achever, ne pas le laisser tomber vivant dans les mains de l'ennemi. Malheureusement, c'est à Ñato que c'est arrivé. Il était près de moi. Je m'arrête - nous montions pour gagner un versant - et alors que nous arrivons au sommet, Ñato marche à une vingtaine de mètres, je me retourne et je vois qu'il tombe. Je lui demande s'il a été blessé, il me le confirme et me fait signe. Il me dit de venir car il est "foutu". J'y vais et je remonte sa chemise, je fais pression sur le bas de la colonne et je vois qu'elle cède, je touche en haut et elle cède. Je lui prends les mains et je lui dis de pousser sur ses pieds, il me dit qu'il ne peut pas bouger. Alors, je pense, la moelle... Je vais voir Pombo et je l'informe du fait que Ñato est grièvement blessé, qu'il a la colonne vertébrale sectionnée en deux points. Villegas réagit rapidement, il me dit de ne pas agir à la légère, de ne pas oublier que Ñato est Bolivien et que nous devons consulter Inti. Nous parlons avec celui-ci et il nous dit qu'il nous faut respecter l'engagement... Je vais voir Ñato, il s'enlève la cartouchière, me donne le Garand en me disant qu'il est pour Benigno parce que sa mitraillette s'enraille. Il est couché sur le ventre, la poitrine soulevée et les bras comme ça, nous nous réunissons avec lui: " Frère, malheureusement, tu ne peux plus marcher, nous devons remplir notre engagement". Il a seulement baissé la tête, l'a posée sur ses bras et a attendu la balle dans la nuque. C'est ainsi que nous avons perdu ce camarade d'une grande valeur, Ñato. Je crois que, pour nous, cela a été un des moments les plus durs, ce sont les moments durs que les hommes vivent au cours de la guerre, que la guerre impose aux hommes. Ces moments ... Je vous le dis en toute sincérité: quelquefois je suis en train de parler, au bureau, quelque part, au volant de ma voiture, et ce moment me revient en mémoire..."

C'est aussi une preuve des liens que vous étiez arrivés à nouer avec les Boliviens...

Ñato a été un frère pour nous. Il se comportait comme les Cubains, il n'est pas un seul camarade qui aurait pu se plaindre de lui. Il avait toutes sortes d'aiguilles, du fil, des bouts de tissu, des bouts de feuille plastique, de cuir, tout ce qu'il trouvait, il le mettait dans son sac à dos. Lorsqu'une de tes sandales rustiques craquait, pendant que tu reposais, Ñato te cousait la sandale, mettait une pointe à une botte, te cousait le sac à dos, le hamac. Ñato était comme ça.

Je pourrais dire que Ñato, sur le plan de la coopération a été le meilleur homme qu'ait eu le Che là-bas. Il collaborait avec tout le monde. Quelquefois, nous demandions où il était et on nous répondait qu'il était à l'arrière garde, le sac à dos d'untel avait craqué et il était en train de lui coudre. Ñato était très gentil et lorsque nous venions seuls, que nous n'avions pas de couverture, que nous n'avions plus rien, la seule chose que nous avions étaient nos vêtements et le fusil; il faisait jusqu'à zéro degré et nous étions six, nous nous couchions dos à dos, Ñato et moi, pour nous réchauffer. C'est ainsi que nous dormions, Benigno et Inti, Pombo et Dario.

Nous avons établi avec Ñato et les Boliviens une entente profonde, immense... Il y a des choses... Inti par exemple avait une immense confiance en moi."

Qui vous a aidés quand vous êtes arrivés à Cochabamba?

"Le beau-père d'Inti, dès que nous sommes arrivés, vers 10-11 heures du soir. Nous sommes arrivés chez lui et le lendemain matin, Inti m'a laissé là, à Cochabamba et il est parti pour la capitale. Je me suis alors chargé de préparer l'opération de sauvetage de Villegas et des autres avec le beau-père d'Inti. Ensuite, d'autres membres du Parti nous ont aidés."

Comment s'est passée la seconde tentative de guérilla?

Il y a eu en effet une tentative. Pour des raisons étrangères à notre volonté nous n'avons pas pu remplir notre engagement.

Mais vous l'avez rempli ensuite, au cours d'autres missions...

" Je suis allé en Angola en 1975-76 et en 1986-87-88 au Nicaragua."

Avec l'expérience que vous avez, la vie que vous avez vécue que pourriez-vous dire à un jeune d'aujourd'hui?

" Les conditions d'aujourd'hui ne sont pas les mêmes, indubitablement, nous devons nous souvenir du fait que les luttes de l'Amérique Latine et l'appui que Cuba a donné aux luttes de l'Amérique Latine ont été une réponse à l'impérialisme. Vous savez que, depuis le triomphe de la Révolution, depuis janvier 1959, l'impérialisme américain s'est acharné sur la Révolution cubaine. Ce n'est pas que Cuba aime la guerre, que les dirigeants cubains aiment la guerre, ou que Fidel aime la guerre, tuer des hommes... Mais si l'impérialisme américain, depuis 1959, a agi contre Cuba, et que tous les gouvernements - à l'exception du

Mexique - ont appuyé l'impérialisme contre Cuba, le plus logique était que Cuba, apporte son appui chaque fois qu'un mouvement révolutionnaire se formait.

Aujourd'hui, où les conditions diffèrent, qu'il y a des gouvernements, des Etats dirigés par des hommes qui se respectent, qui défendent leur pays et qui ne sont pas vendus à l'impérialisme et respectent la Révolution cubaine, nous ne pouvons pas dire aux jeunes qu'il faut prendre les armes, nous ne pouvons pas leur inculquer ce que nous faisons lors des premières années de la Révolution.

Aujourd'hui, chacun est libre, le Che a dit qu'il délivrait Cuba de toute responsabilité si ce n'est celle qui émanait de son exemple, celui qui veut suivre l'exemple de Cuba, peut le faire mais nous ne donnons de recette à personne, nous ne disons à personne ce qu'il doit faire. Que chaque pays, chaque peuple fasse comme il l'entend."

POMBO

Harry Villegas reprend son récit qui nous a laissé en Afrique:

"Quand nous sommes partis d'Afrique, le Che m'a demandé si j'étais prêt à poursuivre la lutte à ses côtés. Il ne m'a pas dit où, ce pouvait être n'importe quelle partie du monde. Je lui ai répondu par l'affirmative et cela a été...la Bolivie.

J'avais pour première mission d'effectuer un changement dans ce que nous avons analysé avec le Parti: il était alors question qu'ils nous aident pour que nous allions au Pérou. La situation au Pérou était devenue difficile, nous avons la certitude que le Mouvement péruvien était très noyauté par les services spéciaux.

Lorsque j'ai rejoint Papi, le Che avait déjà l'intention de converser avec le Parti pour lui expliquer que l'endroit qui présentait les meilleures conditions était la Bolivie. C'est justement ce dont nous avons débattu avec Monje, ce que nous lui avons proposé et Monje a été pleinement d'accord, en introduisant quelques modifications. Il n'était pas très favorable à la guérilla pure, il a accepté une combinaison de la guérilla et du soulèvement général pour la prise du pouvoir qui semblait plus acceptable à presque tous les Partis sur la base du modèle soviétique. Monje avait, dans une certaine mesure, une expérience proche : le soulèvement des mineurs, la fameuse "Révolution de 52". Nous voulions combiner cette expérience avec des foyers de guérilla situés en trois points distincts. C'est ce point que Debray nous a aidés à vérifier: La Yunga, au nord de La Paz; le Chaparé, près du département de Cochabamba et un peu plus en bas, celle dont l'utilisation était la plus improbable mais où il était le plus facile de pénétrer et de cacher les gens.

Les méthodes de contrôle du gouvernement bolivien, les facilités qu'offraient les conventions sur les migrations en vigueur entre la Bolivie et le Brésil, permettaient de passer la frontière avec la carte d'identité bolivienne, sans passeport. Tout cela permettait que les hommes entrent facilement, se cachent puis remontent vers la zone proprement dite d'opérations de la guérilla. C'est ainsi qu'a commencé mon activité en Bolivie et je suis resté aux côtés du Che jusqu'à la séparation du combat de la vallée du Yuro."

Les problèmes de conception ont surgi avec le Parti Communiste Bolivien au cours de cette phase de préparation, pourriez-vous nous l'expliquer?

"Il y a eu des incompréhensions et quelque chose qui est normal: Là où une analyse est en cours, il n'y a pas de raison pour adopter telle quelle une idée concernant une opération de guérilla ou n'importe quelle opération militaire. Il faut toujours envisager plusieurs variantes.

Au cours des débats avec Monje et avec les camarades du Parti, il y avait des moments où nous n'étions pas d'accord. Néanmoins, le désaccord ne touchait pas la stratégie adoptée pour la lutte mais la manière de réaliser les choses; certains problèmes ont surgi dans nos relations, par exemple ils ont été incommodés par la présence du Français parce qu'ils avaient eu vent du fait que Debray était entré en contact avec les gens de Zamora et ils voyaient en lui un ennemi des partis communistes. Il était enclin à l'autre ligne, celle des dissidents du Parti. Le fait que Debray était allé analyser une des zones qu'ils nous avaient proposées, que nous avions explorée ensemble, a attiré leur attention. Ils ont demandé ce qu'il faisait là. Nous avons eu des divergences aussi à propos de la manière d'équiper la guérilla et d'employer l'argent.

Mais ce qui nous a le plus amenés à avoir des divergences avec eux, était les hésitations au sujet du nombre d'hommes qui étaient censés rejoindre la lutte: Il était d'abord question de commencer avec quarante, parfois ils nous le confirmaient, en d'autres occasions, ils nous parlaient de nous les enlever. Je pensais: "Mais enfin, si nous sommes venus t'aider, ce n'est pas à nous de tout faire".

A propos de la décision que nous avons prise en commun sur le Pérou, sur le changement de conception, ils nous disaient quelquefois que non, ils étaient d'avis très changeant. Ils faisaient pression sur nous à propos de la manière de faire les choses. Mais, en définitive, nous étions un groupe de gens qui lui étions subordonnés. en vertu des décisions, nous allions collaborer avec eux. Nous étions, dans une certaine mesure

des subordonnés difficiles car nous ne lui étions pas totalement subordonnés... et cela donc nous amenait à ne pas accepter certaines de ses décisions, de ses positions et à faire une analyse plus profonde.

C'est pourquoi nous avons considéré à un moment donné qu'il fallait qu'il vienne débattre de tout cela à Cuba, avec les camarades du Département "Amérique" pour avoir une idée plus définie du rôle qu'il allait jouer, de celui des Cubains dans ce contexte et de toute l'aide générale qui lui serait fournie."

Si cette compréhension avait été totale, croyez-vous que la situation aurait été autre?

"Le Che était parvenu à la conclusion que la surprise stratégique était parfaitement possible, et la surprise est un élément fondamental si l'on veut qu'une action militaire, quelle qu'elle soit, soit victorieuse. Pourquoi était-il arrivé à cette conclusion?

Parce que tout simplement l'armée n'était pas prête pour cette guerre: Les Américains croyaient - et c'est ce que signale Gary Prado dans son livre "La guérilla immolée" - qu'une révolution ayant déjà eu lieu en Bolivie, la "Révolution de 52", il n'y en aurait pas d'autre. C'est pourquoi ils ne se sont pas souciés de prendre toutes les mesures qu'ils avaient appliquées dans le reste de l'Amérique Latine et ils ont laissé la Bolivie à part. Ils ne lui ont pas donné, sur le plan économique non plus, l'appui prévu par l'Alliance pour le Progrès. Pour toutes ces raisons, la Bolivie est restée au second plan, alors qu'en réalité la pseudo révolution de 52 avait perdu ses qualités. Ils considéraient alors que l'Alliance pour le Progrès leur permettrait de freiner l'influx révolutionnaire qu'avait produit la Révolution cubaine; qu'ils pourraient amortir le coup sur le plan économique, social et politique et qu'en entraînant les forces armées, ils pourraient riposter à toute l'effervescence des mouvements guérilleros qui était très grande au Venezuela, au Guatemala, au Nicaragua, en ayant recours aux bérets verts... Mais ils ont laissé la Bolivie en dehors de toutes ces choses-là.

Lorsque le Che a découvert cette brèche, il est arrivé à la conclusion que l'endroit le plus adéquat était la Bolivie. De plus, la Bolivie étant entourée d'autres territoires, les Boliviens étaient tenus, s'ils voulaient faire la révolution, d'aider les pays limitrophes à la faire aussi, car, sinon, la révolution bolivienne pourrait être facilement asphyxiée par une simple mesure de blocus.

Outre toutes ces caractéristiques, le pays est à une telle altitude que même le ravitaillement par avion est très difficile.

La Bolivie avait un Parti Communiste très jeune, le plus jeune d'Amérique Latine, ce qui lui permettait d'entrer dans cette lutte. Des membres du Parti avaient pris part à toute une série de mouvements qui s'étaient produits dans la région comme la tentative de Masetti ou celui de Puerto Maldonado: Inti, Coco etc. Lorsque Colomé y était, Inti et Papi étaient là aussi. Il y avait donc des preuves d'une action conséquente, dans la ligne de la prise du pouvoir par la lutte armée. Cela nous rendaient confiants. Nous connaissions personnellement beaucoup de ces camarades, ils s'étaient entraînés à Cuba: Coco, Inti, un groupe important de dirigeants du Parti, du Comité Central, du Service de protection. Même Monje s'était entraîné à Cuba, il avait eu des contacts avec nous, nous le connaissions, nous avions confiance en lui, en sa manière d'agir, de penser.

Là où il me semble personnellement que Monje trahit ses principes, c'est quand il agit par vanité, qu'il veut être le dirigeant de cette lutte, ce qui l'amène à ne pas voir que cette bataille était plus large, qu'elle dépassait les frontières de la Bolivie, qu'elle embrassait tout le cône sud et qu'en conséquence, elle impliquait qu'à une étape ultérieure, une direction, une organisation soient créées pour coordonner toutes les actions des mouvements de guérilla dans les divers endroits et que la Bolivie réunissait les conditions pour être l'épicentre, le territoire libre. Les Boliviens, à un moment donné seraient appelés à défendre leur pays. En le défendant, ils défendraient réellement tout le cône sud.

De plus, le peuple bolivien avait une grande tradition de lutte, c'était un peuple aguerri depuis l'époque coloniale, le mouvement des "republiquetas" qui a résisté malgré sa jeunesse et sa faiblesse. Les Boliviens se sont battus à coups de pierre et de bâtons, ils ont résisté et vaincu les royalistes à de nombreuses occasions.

Et en ce qui concerne les conditions plus directement militaires?

"Parmi les caractéristiques de l'armée figurent l'importance prise par les loges révolutionnaires, comme la "Radepa". Les armées latino-américaines ont traditionnellement en leur sein des loges révolutionnaires. En ce moment, c'est la "Simón Bolívar" qui existe pratiquement dans toutes les armées du continent. Il était donc possible de trouver, au sein de l'armée, des éléments progressistes qui désiraient que leur pays vive mieux, aille de l'avant, qu'il soit plus libre, plus complet.

Du point de vue militaire, il y avait d'autres éléments qui jouaient comme le caractère isolé du pays. Il était difficile d'arriver en Bolivie à cause de sa position, de l'éloignement des côtes. Si l'armée américaine voulait intervenir, elle devait se ravitailler en débarquant sur des plages - l'armée américaine a un système logistique très lourd - car elle ne pouvait le faire par la voie aérienne. Dans ce cas, elle devenait très vulnérable car elle devait transiter par des centaines de kilomètres de route, son arrière garde se retrouvait

très loin, il lui était très difficile de protéger son bras. Une petite guérilla frappant sur les routes, pouvait vaincre les Américains. Nous avons eu ensuite une expérience de l'importance de l'éloignement de l'arrière garde que le Che avait vue: En Angola, nous avons vu combien il est difficile et coûteux de maintenir en permanence une route sous surveillance pour empêcher les embuscades et, en fait, on ne peut jamais les empêcher et si tu utilises les mines qui sont l'arme des faibles, il est bien plus difficile encore d'arriver à l'empêcher.

Le Che a pris en compte toutes ces choses-là.

Il y a un moment où le Che dans la guérilla souligne que, dans la conjoncture où nous nous trouvons, nous n'avons pas recours à toute une série de possibilités qui sont propres à la guerre irrégulière telles que les mines, les pièges, toutes choses qui nous auraient été favorables, qui forment l'armement des faibles et dont les Américains ont une peur panique.

Je pense vraiment que si le Parti nous avait appuyés, nous aurions gagné en moins d'un an. La guerre aurait été très courte. Il y a un moment où le Che estime - il a alors 47 hommes - que s'il en avait cent de plus, il prendrait le pouvoir parce qu'une "situation révolutionnaire" telle que la définit la théorie s'était créée, Barrientos se sentait incapable de gouverner et les gens ne voulaient plus être gouvernés par lui. Cette "situation révolutionnaire" s'est traduite par la grève des mineurs, celle des étudiants et des lycéens qui avaient tous pour objectif d'appuyer la guérilla. Les mineurs votent la grève et la remise d'un jour de salaire pour l'aide à la guérilla et ce sont des mouvements qui se produisent spontanément.

Certains prétendent que la population ne nous a pas appuyés mais en fait elle nous a appuyés, ensuite avec nous, il y a eu aussi un appui de la population.

Et du côté des paysans?

"Je ne sais pas d'où Benigno peut tirer la question des paysans mais quelqu'un qui a une connaissance théorique minimum de la manière dont surgit une guérilla, sait que les paysans ne la rejoignent jamais au cours de sa période "nomade". Le Che l'avait parfaitement défini et il l'a appliqué, cela fait partie de la conception du fonctionnement de la guérilla: ne pas prendre contact avec les paysans pour éviter une délation, ne pas emprunter les chemins pour éviter une embuscade. Il y a toute une série d'éléments qui jouent dans la conception de la guerre au cours de cette étape nomade pendant laquelle la guérilla a du mal à faire de la propagande. Le but est de tenter de survivre. C'est à cette étape que se trouvait la guérilla de Bolivie, il n'y avait pas de raisons de chercher une incorporation massive. C'était bien clair, ni le Che ni aucun d'entre nous n'a été surpris, car cela nous paraissait logique au cours de cette étape.

Il en serait allé autrement avec l'incorporation des combattants qui avaient été recrutés dans les universités. Il y a eu une réponse ferme des étudiants boliviens et argentins qui faisaient leurs études à l'étranger, en Allemagne, en Union Soviétique, en peu de temps ils ont été 60-70 et ils s'étaient entraînés.

Tout ce qui a été fait sur le plan de l'organisation a été fait avec le Parti, l'acquisition des armes, la confection des uniformes, l'acquisition de la propriété s'est faite avec le parti, avec son appui, l'aide de sa connaissance des choses, son analyse des caractéristique de chacune des zones, chaque propriété, chaque endroit, chaque aspect a fait l'objet d'un débat avec eux et avait leur approbation parce que nous avions pour mission de collaborer avec eux. Nous n'allions pas diriger, mais collaborer. En conséquence, tout se faisait en étroite coordination avec eux."

On a aussi fait allusion à des "armes obsolètes"...

" A propos des armes, il n'est pas juste de débattre du fait qu'elles étaient plus ou moins modernes, l'armement était celui qu'acquiert un mouvement insurrectionnel qui l'achète à l'armée elle-même, ce n'étaient pas des armes envoyées par Cuba, la France , la Grande Bretagne ou l'Union Soviétique, c'étaient des armes achetées sur place. Achetées à qui? A l'armée elle-même! Quel armement lui avons-nous acheté? Celui qu'elle avait! C'est tout simplement cela... et les armes que nous devions prendre à l'armée - nous lui en avons pris une bonne quantité. Et avec quelles armes sommes-nous allés combattre? Avec cet armement-là, c'est à dire que lorsque l'on parle d'un armement plus vieux ou... C'est injuste.

Et l'appui de Cuba?

"Je pense de plus qu'en ce qui concerne l'appui de Cuba, il y a aussi des théories injustes: Je crois que la première chose qu'il faut voir, ce sont les conditions dans lesquelles le Che rejoint notre lutte et la reconnaissance que nous vouons, comme Cubains, à cet homme qui, sans nous connaître, sans dominer nos caractéristiques, vient offrir sa vie dans le but de lutter pour notre indépendance. Contre qui ? Contre la dictature! Il s'est mis pleinement au diapason du Commandant en Chef, au bout de quatre heures, il était membre de l'expédition du Granma, nous ne pouvons pas ne pas apprécier le geste à sa juste valeur. A ce moment-là, cette décision et cet enrôlement du Che vont de pair avec un engagement dont Fidel parle clairement dans son discours: Le Che a posé comme condition qu'au moment où il considérerait qu'il avait

rempli sa mission à Cuba et qu'il devait s'en aller, il faudrait le laisser partir quelle que soit la situation politique, économique, familiale.

Je crois que Fidel a agi de manière extrêmement conséquente de ce point de vue et que, de plus, il s'est montré reconnaissant: Il ne faut en effet pas seulement penser à notre participation à la guérilla de Bolivie, non, parce que le Che n'est pas parti d'ici pour la Bolivie, il est parti d'ici pour l'Afrique. Combien de Cubains ont accompagné le Che pour assurer sa sécurité, pour ne pas le laisser seul et plus encore?... Plus de cent Cubains, près de deux cents Cubains, il n'était pas seul là-bas! Il y avait Victor Dreke, Papi, deux cent Cubains, une foule de gens!

Combien sommes-nous à avoir accompagnés le Che en Bolivie ? Il n'est pas parti seul, dix sept cubains - un groupe si trié sur le volet qu'il aurait été difficile, au dire du Che lui-même, d'en constituer un autre similaire - ont accompagné le Che. Mais envoyer deux cent Cubains en Afrique, dans les conditions de l'Afrique, ce n'est pas la même chose qu'en Bolivie : on pouvait entrer plus facilement, notre présence avait une répercussion beaucoup moins grande qu'en Amérique, où les contrôles, la surveillance était plus grande, est tout à fait différente parce que le niveau de développement d'un continent et de l'autre est complètement différent."

Il y a eu des erreurs?

"Je crois qu'il y a des choses que nous aurions pu mieux faire du point de vue technique. Si nous disions que tout a été parfait, nous nous bercerions d'illusions. On peut toujours faire mieux. Nous aurions pu, par exemple, améliorer les communications. Mais comment et d'où aurions-nous apporté un équipement de radio Siemens. Les services d'espionnage du monde, les douanes ne sont pas stupides et ne te laissent pas promener comme cela un équipement de radio militaire. Qu'avons-nous acheté? Ce qui se vendait en Bolivie, les équipements que possédait l'armée, les équipements civils qui, bien que difficiles à transporter, nous permettaient d'établir des communications. Nous savions que, du point de vue militaire, ce n'était pas ce qu'il y avait de mieux, le mieux aurait été un équipement moderne qui communique en quelques fractions de minutes, sans problème, qui fonctionne avec une magnéto et non avec un petit générateur, mais nous ne l'avions pas, l'emporter n'était pas simple. On ne pouvait prendre le risque de faire rater une opération aussi délicate à cause d'un équipement de radio."

Vous avez dû faire face à des forces ennemies très grandes. Dans quelle mesure pensez-vous que la confirmation de la présence du Che a été déterminante dans l'entrée en jeu de ces forces?

"Je pense que la présence du Che a déclenché fondamentalement la préoccupation et l'action des Nord-américains: Cela s'est traduit par le renforcement des équipes qui avaient pour rôle d'entraîner les troupes en lutte anti-guérilla, par l'équipement et l'assistance donnés au groupe d'agents de la CIA qu'ils ont envoyés, par l'organisation du système d'exploration. La présence du Che a décuplé l'intérêt que les Nord-américains ont prêté à ce genre de choses. Il ne s'agissait pas de lutter contre une guérilla quelconque, il s'agissait de lutter contre une guérilla dans laquelle se trouvait l'homme qu'ils considéraient comme le guérillero le plus dangereux, le plus difficile à vaincre. Ils ont donc prêté une grande attention au problème.

Je crois que, de plus, on ne peut se limiter à prendre en compte seulement les forces employées par l'armée bolivienne: deux divisions, les troupes spéciales, quelque dix mille hommes. C'était un rapport de deux cent à un ou un peu plus.

De plus, il y a eu l'aide du Brésil qui a fourni l'appui logistique et a pris en charge toute la nourriture et l'équipement de l'armée bolivienne qui n'avait pas les moyens de le faire. Les Argentins ont même pénétré en Bolivie avec une division: Ils l'ont amenée jusqu'à la frontière et ils ont pénétré en territoire bolivien dans le but de nous empêcher d'avancer jusqu'à l'Argentine parce qu'ils considéraient que si nous étions dans cette zone de l'est bolivien, nous pouvions arriver jusqu'à Salta par la cordillère orientale et que l'objectif du Che - puisqu'il était Argentin - était de partir pour l'Argentine. Réellement, les troupes qui ont été employées de manière générale contre nous, ont été importantes.

Lorsque l'on analyse les combats, on se rend compte que l'armée n'était pas préparée. Il n'y a pas eu de combats égaux que nous aurions pu perdre, en fait, nous n'avons perdu aucun combat. Ce qui est arrivé, c'est que nous étions quarante et qu'ils étaient des milliers. Une fois que nous avons été isolés, nous avons été condamnés à l'extinction graduelle, lorsque nous perdions un homme, nous perdions 20% de nos forces; ils en perdaient cent et cela ne représentait rien. Ils les remplaçaient et nous n'avions aucun moyen d'en faire autant. C'est pourquoi le moment est arrivé où le Che a voulu changer de zone et récupérer les gens dont nous savions qu'ils étaient entraînés et qu'ils attendaient dans les villes.

Nous avons pu voir quel était le niveau d'entraînement de l'armée au cours du premier combat, la question de savoir s'il fallait relever ou non le défi a été l'objet du débat qui a eu lieu entre le Che et Marcos. Le but était justement de savoir quel était le niveau d'entraînement de cette armée; en définitive, notre présence avait

été révélée et le plus important était de relever le défi, faire acquiescer aux Boliviens la confiance dans les possibilités que la guérilla avait de vaincre l'armée. Et nous avons atteint notre but lors de ce premier combat. Quatre d'entre nous ont pris part au combat du 23: San Luis (Rolando), Benigno, Pablito et Coco, un très petit groupe et néanmoins, ils ont mis une compagnie en déroute, le chef de la compagnie et le chef en second ont été faits prisonniers. Nous n'étions pas des super hommes mais notre ennemi n'était pas, sur le plan de la préparation militaire, à la hauteur de ce type d'affrontement."

Pour quelle raison le groupe du Che et le groupe du Commandant Vilo Acuña se séparent-ils?

"Nous avons pour objectif général de faire essaimer la guerre dans tout le cône sud et donc de faire sortir de la guérilla, les éléments qui devaient garantir que les Péruviens puissent nous rejoindre: le groupe péruvien était fort. Le Chino devait partir pour que les Péruviens nous rejoignent. Il était nécessaire que Bustos sorte afin que le groupe des Argentins puisse nous rejoindre et c'est pourquoi, à ce moment-là, nous avons pour but de faire sortir de la guérilla ce groupe que nous avons appelé "des visiteurs" et auquel nous n'avons jamais donné le nom de guérilleros. Je ne sais pas pourquoi Debray dit que le Che l'a contraint à partir. Il a toujours été question de personnes en visite: Debray, le Chino, Bustos et Tania. Debray avait pour tâche d'établir tout un mouvement d'appui avec les intellectuels européens. Il était question d'envoyer quelqu'un en Chine et de prendre contact avec les Soviétiques. Nous n'avions jamais pensé faire une guérilla d'une ligne unique, nous voulions un mouvement sans exclusive, hétérogène, de tous les Hommes honnêtes, de bonne volonté.

De plus, il y a un problème humain. L'exploration antérieure qui était prévue pour vingt jours en avait duré plus de quarante... Ce qui veut dire que nous avons été longtemps sans manger. Lorsqu'on n'ingère pas de protéines, l'organisme a recours à tout un mécanisme: il mange ses réserves, cela entraîne une surhydratation et c'est ce qui est arrivé à Joaquin et aux autres qui ont commencé à enfler. Ce trouble ne guérit qu'avec du repos et de la nourriture. Nous devons les laisser se reposer quelques jours, manger un peu de viande, boire un peu de lait, afin qu'ils puissent ensuite nous rejoindre. On sait combien cela a été difficile, nous sommes sans cesse revenus aux points auxquels nous étions convenus de retrouver Joaquin, mais la zone était déjà totalement contrôlée par l'armée. Le groupe de Joaquin a vécu une véritable odyssée, des combats, l'armée à sa poursuite. Il est resté là, faisant pratiquement du sur-place. Nous avons bougé beaucoup plus."

Que pensez-vous des commentaires selon lesquels il y avait des divergences entre le Che et Fidel?

" C'est un vieil argument de l'impérialisme qui y a eu recours dès que la Révolution cubaine est née. C'est le vieux principe de "diviser pour régner". Il y a eu une entente absolue entre Fidel et le Che lorsqu'ils ont eu leur première conversation. Lorsque l'on voit que deux hommes de l'envergure du Che et de Fidel, peuvent être à ce point d'accord sur les objectifs, la ligne et l'avenir d'une lutte armée, on se rend compte de ce que cela a d'exceptionnel. Il ont pu, comme dans le cas de personnes ordinaires, faire des analyses sur lesquelles ils n'étaient pas d'accord.

Le plus important, c'est l'opinion que le Che avait de Fidel et dont il a fait état publiquement, on ne peut l'oublier. Je crois qu'une des occasions les plus éloquentes est sa lettre d'adieu. Faites bien attention à ce qu'il dit: "Si la mort le surprend sur d'autres terres du monde, sa dernière pensée sera pour Cuba car il se sent un révolutionnaire cubain - il a une très haute idée du révolutionnaire cubain - et pour Fidel.

Peut-on croire vraiment qu'un homme de l'honnêteté du Che, de l'envergure du Che, pourrait avoir eu quelque chose contre Fidel alors que justement il se livre à une autocritique dans cette lettre en se reprochant de ne pas avoir eu à un moment donné, pleinement confiance en Fidel?

On mesure la manipulation, on se rend compte qu'elle ne repose sur rien de solide. Peut-on croire que si Fidel n'avait pas eu pleinement confiance dans les qualités du Che, il aurait donné le commandement de la première colonne qui s'est créée dans la Sierra Maestra à un étranger? Le lui aurait-il donné? Il l'a donné à l'étranger dans lequel il avait une immense confiance.

Peut-on croire que sans cela, Fidel aurait donné le premier grade de Commandant au Che alors qu'il y avait tant d'hommes courageux qui dirigeaient des pelotons, ce que le Che qui était le médecin de la troupe, ne faisait pas? Cela traduit la haute idée que Fidel s'était fait des qualités, des mérites, de la valeur humaine du Che.

Lorsqu'on analyse tout cela, on se rend compte que les gens parlent de divergences parce qu'ils n'ont pas analysé comment tous ces événements se sont produits."

UNE TRES VIEILLE CAMPAGNE

Les idées "acquises" sur Che Guevara ne sont pas toutes nées au fil de la recherche historique.

Un bon nombre d'entre elles ont vu le jour dès le moment même où le Che a quitté Cuba pour l'Afrique, d'autres sont nées de questions légitimes ou suggérées.

On peut classer ces éléments par thèmes: La personnalité même du Che et sa manière d'agir, les raisons de son départ de Cuba - les divergences possibles et l'appui ultérieur -, l'épisode bolivien qui a de multiples facettes, et ses compagnons d'armes.

Ce n'est d'ailleurs pas toujours sur une vision négative du Che que s'appuient ces idées.

Démonter le mécanisme

Les auteurs de "La CIA contre le Che", donnent les éléments suivants sur la manière dont se monte "une campagne d'information".

En mai 1968, le "Welt Am Sonntag", un journal de RFA publie un article qui prétend que Tania la guérillera était en réalité un agent du KGB, envoyé auprès du Che pour le "contrôler". Tombée amoureuse de lui, elle a abandonné son "travail".

Quelques jours après, au mois de juin, un officier de la CIA arrive en Bolivie pour porter cet article à la connaissance d'un groupe de journaliste boliviens et avoir avec eux un échange de vues sur la personnalité de Tania.

C'est ainsi que le journal bolivien "El Diario" reproduit l'article du journal allemand. L'officier de la CIA se réunit de nouveau avec les journalistes.

Un des journalistes présents raconte ensuite à un ami que cette personne lui a demandé ce qu'il pensait de l'article et qu'il a répondu franchement: "Personne en Bolivie ne va croire ces histoires à dormir debout". Il a fait référence à plusieurs personnes qui avaient connu Tania et qui avaient d'elle une très bonne opinion et signalé que personne en Bolivie, même pas Barrientos, ne pouvait ajouter foi à ces histoires. L'officier de la CIA lui a alors répondu: " Peu importe les Boliviens, ce sont des analphabètes, ceux qui comptent ce sont les Européens et les Nord-américains. Parmi eux, un pourcentage va y croire, un autre pourcentage y croira parce que cela lui convient, nous le ferons croire à un autre pourcentage et le reste doutera. Notre réussite sera réelle lorsque nous aurons fait des guérilleros des aventuriers et de Tania une femme de peu".

Avec la même insistance - raconte toujours ce journaliste - l'officier de la CIA a souligné l'importance des media dans ce domaine et il a offert de bien rémunérer les articles. Il a précisé que la cible n'était pas Tania mais le Che, que l'option de la lutte armée pour faire la Révolution devait cesser d'apparaître comme telle, qu'il fallait que la défiance s'installe sur la possibilité d'un tel combat; et que les évènements de Bolivie devaient être mis à profit pour exacerber les contradictions au sein de la gauche.

Toute une série d'idées devaient converger vers ce but: Le Che "s'était trompé" en choisissant la Bolivie car les conditions de la lutte n'étaient pas réunies dans ce pays; il avait agi "poussé par les contradictions" qui avaient surgi avec les dirigeants cubains; les mineurs, les paysans et les étudiants boliviens avaient été indifférents à la guérilla; tous les membres du Parti Communiste Bolivien avaient trahi et ils étaient les responsables directs de l'échec; Cuba avait abandonné les guérilleros et ne leur avait donné aucune aide à la suite des engagements qu'elle avait pris envers l'Union Soviétique.

L'officier en question a même fourni les phrases qu'il fallait attribuer au Che:

- Tous les communistes boliviens sont des porcs et des bourgeois, la Révolution en finira avec eux.
- Les paysans nous ont trahis, ils sont insensibles et ils agissent comme des pierres.
- J'ai échoué, tout est fini, la Révolution est terminée
- Ne tirez pas, je suis le Che. Je vaudrais plus pour vous vivant que mort.
- Je n'ai pas pris la décision d'aller en Bolivie, d'autres l'ont prise à ma place.

"Réécrire" et fabriquer des "preuves"

C'est probablement pour y introduire toutes ces idées que la CIA a entamé tout un travail sur le Journal du Che: il s'agissait d'omissions de phrases ou de mots, de rajouts ou de changements qui auraient été introduits dans le texte original.

Une équipe d'experts en calligraphie a travaillé dans les bureaux de l'Ambassade des Etats-Unis à La Paz, "travail" qui n'a pas pu être terminé car le Journal ayant été fourni à Cuba, elle l'a immédiatement rendu public. A ceux qui essayaient de prétendre qu'il était faux, Fidel Castro a répondu qu'il faudrait avoir perdu la raison pour "revoir et corriger" un document dont l'original était aux mains de l'ennemi.

Un projet existait aussi pour attaquer certains membres du PCB, d'autres partis et des personnalités qui avaient sympathisé avec la guérilla.

Des "déclarations" et des "engagements" de certaines des personnes arrêtées avaient été préparés dans le but d'exercer un chantage pour les contrôler ou les recruter. Des informations obtenues par d'autres voies ont été attribuées aux intéressés pour ternir leur image. Parallèlement, les services nord-américains conservaient par devers eux des informations qui pouvaient leur être utiles à un moment ou un autre.

Des données fausses étaient fournies à des journalistes afin qu'ils les reprennent et que la campagne fasse boule de neige.

Cette campagne n'a pas cessé depuis et elle a recours aux mêmes thèmes fondamentaux, même si elle présente cycliquement des "révélations", des "faits nouveaux", qui ne le sont que pour ceux qui les ignoraient, les ont oublié ou veulent les oublier ou des "documents" tirés "d'archives secrètes" ouvertes fort à propos pour faire sensation.

C'est pourquoi que, bien qu'il remonte à 25 ans, le discours prononcé par le Commandant Ramiro Valdés, compagnon de la première heure, à l'occasion du 5ème anniversaire de la mort du Che, répond déjà aux questions, inquiétudes ou "doutes" qu'elle entend soulever. Ce discours a été prononcé le 8 octobre 1972.

Camarades,

Ce meeting est le résumé symbolique des hommages organisés par notre peuple et, avec lui, par de nombreux autres peuples du monde, en cette journée du "guérillero héroïque" à la mémoire du Commandant Ernesto Guevara.

Le travail dans certains cas et les actions révolutionnaires dans d'autres sont le tribut le plus conforme à l'exemple qu'il nous offre.

Le Che, comme il l'a dit lui-même une fois, était particulièrement allergique à un certain type de commémorations formelles ou mues par la discipline, effectuées à la mémoire des héros morts au combat. Lui qui, comme tout révolutionnaire véritable, n'a combattu ni pour la gloire, ni pour les honneurs, ni pour une place dans l'Histoire, a peut-être ainsi, sans se le proposer, conçu la seule manière valable de rendre hommage à des hommes comme lui. Et ce genre d'hommage est celui que lui rend aujourd'hui tout notre peuple, un hommage d'efforts, de travail, de développement massif des idées révolutionnaires, un hommage sincère et permanent d'affection et d'admiration sans limites. C'est ainsi qu'un meeting comme celui-ci, qui est partie intégrante de la reconnaissance et du fait que tout un peuple s'inspire de ses qualités, de ses luttes, de l'exemple de sa vie, prend toute sa dimension et que nous pouvons, nous, ses compagnons de Révolution, dédier ces mots au souvenir du Che avec la conviction intime d'être fidèles aux idées qu'il a défendues avec force pendant sa vie.

Nous avons connu le Che dès les premiers moments difficiles de l'exil, du "Granma" et de la Sierra Maestra. Nous avons été témoins du processus qu'il s'est chargé ensuite de nous décrire avec son don singulier de chroniqueur révolutionnaire; le processus au bout duquel un jeune Latino-américain, médecin, l'esprit plein de rêves de justice qui aspirait au début seulement à devenir un chercheur célèbre - et, ainsi, à servir l'Humanité - qui s'est heurté à l'amère réalité des pays d'Amérique Latine, est entré en contact avec la misère, avec l'oppression, avec l'abrutissement et l'ignorance, a touché du doigt les grands maux qui frappent les peuples frères du Continent, s'est forgé la conviction qu'il y avait des tâches plus urgentes, celles qui ne pouvaient pas s'ajourner et qui étaient les plus vitales. Il s'est rendu compte que pour être médecin révolutionnaire, il fallait d'abord avoir et faire une révolution et c'est ainsi que, après l'échec du Guatemala, en 1954, le Che a trouvé aux côtés de Fidel et des futurs combattants du Granma, cette révolution qu'il cherchait et dans laquelle devait s'exprimer sa vocation définitive.

Le Che avait alors une formation politique beaucoup plus avancée que la majorité d'entre nous. Bien qu'il n'ait milité dans les rangs d'aucun parti, on pouvait le considérer comme un marxiste si l'on tient compte de son idéologie. Il avait lu les ouvrages fondamentaux de Marx, d'Engels et Lénine et il avait par dessus tout une claire conscience anti-impérialiste renforcée par l'expérience personnelle qu'il avait acquise lors de l'invasion brutale que la CIA et la United Fruit avaient lancée contre le Guatemala pour détruire le gouvernement de Jacobo Arbenz. Mais, de plus, bien qu'à ce moment-là, les magnifiques qualités qui se sont distinguées en lui, ne se furent pas encore révélées, le Che représentait en lui-même, un principe révolutionnaire d'un genre supérieur, le Che représentait le latino américanisme, le Che représentait l'internationalisme. Comme l'a signalé notre Commandant en chef, il était Argentin de naissance mais Latino-américain en l'âme, de coeur. Il lui a suffi de savoir ce qui se passait à Cuba, d'être mis au courant des buts de la Révolution, d'avoir l'assurance du fait que Fidel était décidé de manière irrévocable à tenir sa parole selon laquelle "en 56, nous serions libres ou martyrs", pour faire sienne dès ce moment là, la cause de notre peuple et être disposé à partir sur le champ pour lui offrir sa vie sans rien demander en échange, sans caresser aucune ambition que ce soit.

Quand on écrira l'Histoire de notre Révolution, il faudra sans aucun doute, prendre la mesure, de ce qu'a représenté pour la formation politique des combattants de l'Armée Rebelle, la présence et la direction de cet homme qui n'était pas né à Cuba et qui, néanmoins, a su faire face à tous les risques, tous les dangers et toutes les privations de la vie dans la guérilla aux côtés des Cubains.

De la même manière, il faudra prendre la mesure de ce qu'a signifié ensuite l'exemple du Che, ses idées, sa manière de s'identifier avec la cause des peuples d'Amérique Latine, d'Asie et d'Afrique; sa solidarité avec le Vietnam, et sa dernière épopée dans les montagnes de Bolivie, pour la formation de notre peuple dans les principes de l'internationalisme et de la solidarité militante.

Lorsqu'il est parti vers "d'autres terres du monde", déjà devenu un dirigeant d'envergure continentale, qui exprimait une nécessité historique du moment au sein du mouvement révolutionnaire latino-américain, le Che a légué à notre peuple, un modèle de révolutionnaire, de communiste et d'homme. Suivre ce modèle, le faire couler dans les veines du peuple et en faire la conscience quotidienne, a été, depuis ce moment-là, un des objectifs fondamentaux du travail idéologique. Cela a été et est, de plus, un but extrêmement ambitieux car le modèle que le Che a forgé de sa propre vie, est un exemple pratiquement insurpassable de qualités révolutionnaires, de conscience communiste et internationaliste, de combativité face à l'ennemi, de capacité de direction et de profonde sensibilité humaine.

Ce n'est pas une tâche qui peut être remplie en cinq, en dix ou en 20 ans. L'éducation politique et idéologique de tout le peuple dans l'exemple du Che constitue une tâche permanente de la Révolution, un élément essentiel du travail de formation communiste que notre parti dirige et que tant l'Union des Jeunes Communistes que les organisations de masse et le système d'Education nationale mènent à bien.

Il constitue, de plus, un engagement intime et individuel que chaque femme et chaque homme de notre peuple doit intégrer à sa conscience pour avoir un guide, un directeur et un censeur vigilant de chacun de ses actes; un engagement d'auto confirmation qui nous oblige à nous demander, à tout moment de notre vie quotidienne: que ferait le Che ? Qu'en penserait le Che ? Que déciderait le Che ?

Nous pourrions dire que la vie politique du Che a suivi une ligne ascendante qui, en à peine douze ans, le porte de la modeste position de combattant et médecin de la troupe des hommes du Granma au noyau dirigeant de notre Parti et du gouvernement révolutionnaire de Cuba et finalement, au poste de Commandant de l'Armée de Libération Nationale de Bolivie.

. Le Che a été un produit de la lutte révolutionnaire qui sélectionne et met les hommes les plus capables aux postes dirigeants. Il aurait pu mourir dans n'importe lequel de ces combats, et, alors, son souvenir serait seulement celui d'un camarade parmi tant d'autres qui ont donné leur vie sans pouvoir pousser à son terme ce cycle qu'il a pu conclure brillamment. Il aurait pu mourir au combat car il n'a pas hésité à risquer sa vie dès le premier combat, animé qu'il était d'un mépris absolu du danger, de la volonté de donner chaque fois le meilleur de lui-même dans l'accomplissement du devoir. La mort a respecté le Che des dizaines et des centaines de fois, et c'est ainsi que nous avons vu, dans la nouvelle étape qui a commencé le 1er janvier 1959, tout l'immense potentiel de capacités et l'intelligence qui étaient celles du héros guérillero.

Le Che s'est distingué par sa compréhension aiguë des problèmes de l'édification du socialisme et du communisme. Le Che a mis en relief la nécessité de développer le plus possible les facteurs de conscience, les valeurs morales, l'idéal communiste qui constituent un des moyens les plus précieux dont dispose un peuple pour faire face à la tâche colossale de la transformation révolutionnaire de la société et, parallèlement, le Che insistait aussi sur la nécessité incontournable d'avoir les pieds solidement ancrés dans la réalité du pays, d'éviter les dangers du subjectivisme et de mener à bien l'édification économique en ayant une idée claire de la discipline, du contrôle, de l'exigence et de la lutte permanente pour l'augmentation de la productivité du travail, pierre angulaire dont dépend en définitive la réussite de la construction du socialisme.

...

Le Che a dédié certains de ces écrits les plus profonds à l'analyse de l'importance latino-américaine et mondiale de la Révolution cubaine. Il y soulignait que notre Révolution, de la même manière qu'elle est composée de faits et de caractéristiques qui ne peuvent se répéter, est porteuse de la solution d'une nécessité historique pour laquelle l'Amérique Latine est mûre. Le Che soulignait que la Révolution cubaine est un fait qui avait une répercussion latino-américaine et universelle, qu'elle ne pouvait en rester au stade d'un événement purement national parce qu'elle apportait une réponse aux problèmes les plus vitaux qui se posent aujourd'hui avec une grande force aux peuples de tout le continent et, plus encore, à tous les peuples sous-développés et opprimés par l'impérialisme, le colonialisme et le néo-colonialisme dans le monde.

...

En conséquence, l'appréciation portée par le Che sur la tactique et la stratégie de la révolution latino-américaine, sa conviction de la nécessité de l'union et de la solidarité entre les peuples, sa volonté de mettre

au service de cette cause toute la force de son expérience et sa nature de chef révolutionnaire capable n'étaient pas seulement fondées sur la noblesse et la profondeur de son esprit internationaliste dont il avait balayé tous les chauvinismes, tous les préjugés et toutes les frontières artificielles, mais encore sur une rigoureuse analyse historique faite sur la base de critères marxiste-léninistes, des problèmes et des perspectives de la Révolution en Amérique Latine.

Le Che était arrivé, au terme d'une analyse exhaustive à la conclusion que les conditions objectives étaient réunies pour mener à bien la Révolution, mais il avait, de plus, une notion claire des limites du mouvement révolutionnaire et de ses possibilités de mener à bien une lutte qui déborderait les cadres nationaux étroits et qui appellerait, en tant que principe inviolable, l'union et la coopération internationaliste de tous les révolutionnaires. L'immense autorité de Che, sa stature de révolutionnaire lui ont permis de devenir l'instrument conscient et adéquat pour conduire l'action révolutionnaire qui devait déclencher le surgissement des facteurs subjectifs encore peu développés au sein des peuples latino-américains. C'est pour cela que le Che a signalé plus d'une fois, que l'internationalisme était non seulement un devoir mais une nécessité.

C'est au nom de l'accomplissement de ce devoir et de cette nécessité que le Che et ses camarades sont partis pour d'autres pays du monde et ont écrit là-bas une page ineffaçable d'héroïsme, de volonté et de grandeur humaines.

Si - avait signalé le Che dans son message aux peuples du monde - nous, qui remplissons le devoir que nous préconisons et mettons à la disposition de la lutte le peu que nous puissions lui donner: nos vies, notre sacrifice, il nous arrive un de ces jours de rendre le dernier soupir sur une terre quelconque, devenue nôtre car arrosée de notre sang, sachez que nous avons mesuré la portée de nos actes, et que nous ne sommes que des éléments de la grande armée du prolétariat, mais que nous nous sentons fiers d'avoir appris de la Révolution cubaine et de son dirigeant principal, la grande leçon qui émane de son attitude dans cette partie du monde, qu'importe les dangers, les sacrifices d'un homme ou d'un peuple, quand l'avenir de l'humanité est en jeu ?

Le Che avait mesuré de manière sereine la portée de la lutte qu'il avait entamée au coeur d'un des pays les plus brutalement pillés et opprimés de toute l'Amérique Latine. Il savait que la lutte contre les oligarchies et l'impérialisme serait longue et il était prêt à lutter 5, 10, 20 ans, toute la vie si cela était nécessaire. Il savait, de plus, que c'était seulement de la lutte acharnée que naîtrait le type de révolutionnaire et d'hommes capables de faire face à tous les obstacles, décidés à mourir pour cette cause, mus par une confiance inébranlable en la justesse de leurs idées sans lesquels la libération des peuples d'Amérique latine était impossible.

L'envergure de la mission que le Che s'est proposée peut être mesurée, entre autres choses, à l'aune de l'activité frénétique déployée par les impérialistes américains pour tenter de faire le silence sur elle, d'en donner une fausse image ou de cacher sa signification réelle aux yeux de l'opinion publique mondiale et en particulier des peuples latino-américains.

Cette campagne a commencé dès le moment même où le Che a disparu de la vie publique. Elle s'est accentuée encore plus lorsqu'ils sont arrivés à savoir où il se trouvait et elle a atteint son apogée à la suite de sa mort au combat, dans le but de donner une fausse image de son rôle véritable.

Nombre de ces affirmations tendancieuses ont pour objectif de creuser un fossé entre l'image du Che et la cause à laquelle il a consacré toute son énergie, en vantant ses qualités personnelles et en passant sous silence ou donnant une interprétation fausse des principes et de la base historique du Mouvement, dans le but de le faire apparaître comme un accident de l'Histoire, une action volontariste, ou comme une simple aventure.

La propagande impérialiste cherche, avant tout, à nier la nécessité historique de la Révolution latino-américaine. Les impérialistes tentent en vain de faire le silence sur les racines politiques et historiques de la solidarité latino-américaine, forgée hier par les armées internationalistes de Bolivar et San Martin dans la lutte contre la colonisation espagnole et qui, aujourd'hui, acquièrent une nouvelle et plus profonde raison d'être dans la lutte contre un autre ennemi commun, infiniment plus puissant, prédateur et criminel que l'autre: l'impérialisme yankee et ses associés des oligarchies. En voulant omettre ou cacher intentionnellement ces antécédents et faits fondamentaux, les impérialistes veulent inutilement occulter la nécessité objective de la solidarité de nos peuples dans la lutte contre l'impérialisme et ses appareils nationaux d'oppression, d'exploitation et de terreur.

De même, lorsqu'ils tentent de glorifier le Che en la séparant de la cause de la Révolution latino-américaine, ils n'ont pas d'autre objectif que de priver la solidarité de sa signification historique, en en faisant un simple attribut individuel.

Un autre tentative de dissociation de l'impérialisme consiste à présenter le cours de la guérilla en Bolivie sur un plan strictement militaire, faisant omission de ses objectifs politiques et de sa ligne idéologique. De cette manière, ils tentent de présenter l'échec militaire de la guérilla comme inévitable afin de décourager tous ceux qui pourraient avoir l'idée de s'orienter vers ce type de lutte.

Les impérialistes en arrivent même, de manière hypocrite, à louer les mérites et la capacité du Che en tant que guérillero pour en arriver à imposer la conclusion suivante: si même le Che a été vaincu, à quoi peuvent prétendre les autres?

Les impérialistes ont eu recours à tout leur arsenal idéologique contre l'image du Che. Ils ont tenté en vain de faire le silence sur lui; ils ont tenté de propager des mensonges grossiers sur sa vie et de donner une fausse interprétation de ses idées en recourant au cinéma, aux media et aux campagnes, et ils ont aussi échoué.

Maintenant, ils font appel à des moyens plus subtils encore: ils tentent de créer une image du Che propre à une consommation de masse, une image sympathique mais vide, une image dépouillée de ses attributs les plus essentiels, en le présentant comme un idéaliste solitaire; ils introduisent leurs mensonges partout et ils prétendent le dépouiller de son idéologie communiste et des liens indestructibles qui l'unissaient à Fidel et à la ligne de principes de la Révolution cubaine.

Dans le monde d'aujourd'hui les intellectuels et les théoriciens, qui, à des milliers de kilomètres de nos côtes, dans les métropoles bourgeoises, prétendent faire école sur le Che et la Révolution cubaine et qui veulent transformer sa pensée et sa personnalité en une caricature grossière, ne manquent pas. Tous ces messieurs, serviteurs conscients ou inconscients des tentatives de dissociation idéologique de l'impérialisme, sont condamnés à l'échec le plus cuisant. Rien ne pourra, aux yeux des peuples, déformer l'image du Che. Rien ne pourra empêcher que cette image ne devienne chaque jour un peu plus un symbole et un exemple rassembleur de tous ceux qui combattent l'impérialisme et l'oppression.

Aucune de ses déformations n'est due au hasard. Toutes font partie d'une véritable offensive de dissociation déclenchée par l'impérialisme à la suite de la mort du Che et destinée à décourager les forces révolutionnaires et à affaiblir les idées révolutionnaires sur notre continent.

Il n'est pas et ne sera jamais au pouvoir d'une campagne impérialiste de faire reculer la marche des peuples latino- américains vers leur libération pleine et entière. La mort au combat du Che, au contraire, est devenue un catalyseur des forces révolutionnaires, un facteur rassembleur, un puissant encouragement en faveur de la poursuite de la lutte et la force de son exemple non seulement a grandi en Amérique Latine mais il a embrassé un cadre d'action véritablement universel.

Fidel a justement souligné à ce douloureux moment, que cette mort ne signifierait en rien, bien au contraire, la mort de sa cause ou celle de ses idées.

Face à l'Histoire, notre commandant en chef a dit: "Les hommes qui agissent comme lui, les hommes qui font et donnent tout pour la cause des humbles, acquièrent chaque jour un peu plus une taille de géant; ils s'ancrent plus profondément dans le coeur des peuples et les impérialistes commencent à se rendre compte de cela et ils ne tarderont pas à constater que sa mort sera à la longue une semence d'où surgiront de nombreux hommes déterminés à agir comme lui, de nombreux hommes déterminés à suivre son exemple."

Cinq ans seulement se sont écoulés, un laps de temps extrêmement court, néanmoins, dans ce laps de temps, l'Amérique Latine a vu avancer la conscience politique et révolutionnaire des masses. L'exemple du Che s'est ancré pour toujours dans le coeur des peuples du continent, est devenu l'étendard de tous les peuples qui luttent contre l'impérialisme et l'exploitation.

Plusieurs peuples frères ont pris le chemin de la pleine indépendance, de la récupération des richesses qui étaient aux mains des monopoles yankees, des changements radicaux dans les structures économiques et de l'exercice d'une politique extérieure souveraine qui balaie la politique impérialiste d'isolement diplomatique et de blocus économique de la première révolution socialiste du continent.

Cuba n'avance désormais plus seule sur le chemin de la Révolution.

...

Le Che est devenu, à une vitesse extraordinaire, un symbole pour tous ceux qui luttent contre l'oppression, la barbarie et l'injustice. Tant chez les peuples d'Afrique, des problèmes et des souffrances desquels il a été très proche, que chez les peuples d'Asie, tout spécialement au Vietnam héroïque avec lequel il a prôné bien haut la solidarité, d'abord ici à Cuba et ensuite dans les montagnes de Bolivie, que dans les sociétés capitalistes développées d'Europe où des millions d'hommes et de femmes cherchent dans la voie de la Révolution, une porte de sortie pour échapper au vide moral et humain du système qui les asphyxie, qu'au coeur même du pays impérialiste, les Etats-Unis, où l'autre Amérique dont nous avons récemment parlé Angela Davis, l'Amérique des opprimés et des humiliés, l'Amérique des noirs, des portoricains, des chicanos, des étudiants et intellectuels progressistes, l'Amérique des ouvriers sans emploi, des ennemis de la guerre trouve

aussi, dans le Che, un exemple à suivre, un étendard de rédemption de l'Homme, une expression pure et désintéressée des sentiments solidaires et internationalistes qui caractérisent l'Homme de la société supérieure, l'Homme véritable.

Une vérité s'impose par dessus tout en ce 5ème anniversaire: C'est que l'image légendaire du Che, son image de guérillero, son image de communiste, son image de marxiste-léniniste, loin de s'estomper avec le temps, devient chaque jour plus immense dans le coeur et la conscience des peuples partout dans le monde. Aujourd'hui, avec plus de force que jamais, le message plein d'optimisme révolutionnaire que nous ont légué le Che et les combattants de sa petite armée internationaliste, résonne dans notre patrie. Aujourd'hui, plus que jamais, l'exemple insurpassable du Che et de ses camarades se fait chair et conscience au sein de notre peuple, de nos jeunes, de nos enfants, et se traduit par le travail créateur, l'étude et l'internationalisme prolétarien.

Aujourd'hui, plus que jamais, nous pouvons répéter, face au souvenir du Che et des héros qui ont combattu et sont tombés à ses côtés le mot d'ordre invincible: Jusqu'à la victoire toujours, la patrie ou la mort, nous vaincrons!

(Applaudissements)

IV - CUBA, UN HOMMAGE PERMANENT

"Lorsque l'on a vu mourir, chaque souvenir est une larme et toutes les heures sont des heures d'amour pour ceux qui sont morts, des heures de foi et d'espoir pour ceux qui luttent encore dans la vie."

José Martí.

18 OCTOBRE 1967, PLACE DE LA REVOLUTION, LA HAVANE

Tous ceux qui ont vécu les heures lentes et tristes de la veillée solennelle d'hommage à Che Guevara ont, gravés dans la mémoire, les images et l'ambiance que décrit cet article paru dans le quotidien cubain "Granma" le lendemain:

"Il y avait un silence que la Place de la Révolution n'avait jamais connu un jour de rassemblement. Un silence qui se nichait dans des centaines de milliers de poitrines suspendues aux mots, aux images actuels du Che qui défilaient sur un écran ou faisaient vibrer l'air de la Place, des mots et des images qui ne feront jamais partie du passé, tant que l'impérialisme planera sur l'Amérique Latine et l'opprimera, jusqu'à ce jour quelconque où l'effort quotidien et dévoué de millions d'Hommes fera naître la société de l'Homme nouveau.

Les mains habituées à éclater en applaudissements avant que le Commandant Fidel n'ait terminé le paragraphe qui concluait une idée - en symbiose avec ses discours - restaient immobiles. C'était cette solennité profonde, que seuls peuvent inspirer, lorsqu'ils meurent, les hommes qui restent debout dans la pensée et l'action quotidienne des peuples.

Les lumières se brisaient sur les visages sérieux, sur les visages attentifs des enfants, dans les larmes lentes des vieux. Au fond, le visage qui, depuis de longues années, était familier à tous, la phrase qui était devenue la décision quotidienne de tous, et, dans la voix du Commandant Fidel Castro, se définissait l'image d'un homme qui avait su rassembler les qualités de chef guérillero, forger d'idées et porteur de la sensibilité humaine la plus profonde; qui avait sculpté patiemment, pendant toute sa vie, par son action sans faille, la stature de l'Homme nouveau. L'exemple devenait l'aspiration de toute la foule, assurant ses racines comme les plantes dans la terre, en silence, dans la sérénité des nuits humides."

La veillée solennelle commence par les notes de l'hymne national cubain interprété par la fanfare de l'Etat Major des Forces Armées Révolutionnaires, puis Nicolas Guillén lit à la tribune le fameux poème à Che Guevara qu'il a écrit trois jours avant lorsque la nouvelle de la mort du Che a été confirmée par Fidel Castro.

Che Commandant,
Ce n'est pas parce que tu es tombé
que ta lumière est moins haute.
Un cheval de feu
soutient ta statue de guérillero
dans le vent et les nuages de la Sierra.
Ce n'est pas parce que tu ne parles plus que tu es silence.
Et ce n'est pas parce qu'ils te brûleront,
qu'ils te cacheront sous terre,
qu'ils te déroberont à nos yeux
dans des cimetières, des bois, des déserts,
qu'ils vont nous empêcher de te trouver,
Che Commandant,
Ami.

De toutes ses dents
L'Amérique du Nord ri. Mais, soudain,
elle se retourne sur son lit
de dollars. Le rire se fige
en un masque

et ton grand corps de métal
monte, se dissémine,
comme des taons dans les guérillas
et ton large nom blessé par des soldats
illumine la nuit américaine
d'une étoile subite, tombée,
au milieu d'une orgie.
Tu le savais, Guevara,
mais tu ne l'as pas dit par modestie,
pour ne pas parler de toi-même,
Che Commandant,
Ami.

Tu es partout. Dans l'indien
fait de rêves et de cuivre. Et dans le Noir
mêlé à une multitude écumante
et dans l'être du pétrole et du salpêtre,
et dans le terrible abandon
de la banane, et dans la grande pampa des peaux,
et dans le sucre, et dans le sel et dans les caféières,
toi, statue mobile de ton sang, tel qu'ils t'ont abattu,
Vivant, comme ils ne te voulaient pas.
Che Commandant,
Ami.

Cuba te sait par coeur. Visage,
de barbes clairsemée. Et ivoire
et olive sur la peau de saint jeune.
Ferme, la voix qui ordonne sans commander,
qui commande, compagne, ordonne amie,
douce et dure de chef camarade.
Nous te voyons chaque jour ministre,
chaque jour soldat, chaque jour
personne simple et difficile
chaque jour.
Et pur comme un enfant
ou comme un homme pur.
Che Commandant,
Ami.

Tu passes dans ta tenue de campagne décolorée, déchirée, toute trouée.
Celui de la forêt, comme avant
celui de la Sierra. A moitié nu
la poitrine puissante de fusil et parole,
d'ouragan ardent et de lente rose.
Il n'est pas de repos.
Salut, Guevara!
Ou mieux encore, depuis le fond de l'Amérique:
Attends-nous. Nous partirons avec toi. Nous voulons
mourir pour vivre comme tu es mort,
Pour vivre comme tu vis,
Che Commandant,
Ami.

Sur un immense écran pendu à la façade du Ministère des Communications, dans une des grandes avenues qui donne accès à la Place de la Révolution, les images d'un documentaire défilent. Il est composé

de moments de la vie du Che, d'images d'archives où on le voit même aux côtés du Commandant Camilo Cienfuegos dans la Sierra Maestra. Des vues de la Bolivie et en particulier de la zone de Camiri apparaissent.

Puis la voix du Che s'élève: ce sont des fragments de discours et d'interventions.

Vingt et une salves d'artillerie partent des batteries postées sur un côté de la Place de la Révolution.

La sonnerie aux morts rend encore plus profond le silence et accentue la solennité du moment.

Fidel Castro prend la parole et après le rappel de la rencontre et des années de présence du Che à Cuba, il souligne:

"Il n'est pas facile de conjuguer en un seul être toutes les qualités qui se conjuguèrent en lui. Il n'est pas facile que, chez une personne, se développe spontanément une personnalité comme la sienne. Je dirais qu'il était de ces hommes qu'il est difficile d'égaliser et pratiquement impossible de surpasser. Mais je dirais aussi que des hommes comme lui, sont capables, par leur exemple, de faire surgir d'autres hommes comme lui.

C'est qu'en Che, nous n'admirons pas seulement l'homme de guerre, l'homme capable de grandes prouesses. Et ce qu'il a fait, ce qu'il était en train de faire, qui consistait à affronter seul avec une poignée d'hommes toute l'armée d'une oligarchie, entraînée par des conseillers américains mis à sa disposition par l'impérialisme yankee, appuyée par les oligarchies de tous les pays voisins, ce fait en lui-même constitue une prouesse extraordinaire.

... Che avait en tant que révolutionnaire des qualités qui peuvent être définies comme la plus haute expression des qualités d'un révolutionnaire: un homme intègre à tous les points de vue, un homme d'une honnêteté suprême, d'une sincérité absolue, un homme stoïque et spartiate, un homme dans la conduite duquel il est pratiquement impossible de trouver une seule tache. Il a été, par ses qualités, ce que l'on peut appeler un véritable modèle de révolutionnaire.

Il est de mise, lorsque les hommes meurent, de faire des discours, il est de mise d'exalter leurs qualités, mais, rarement comme aujourd'hui, on a pu dire d'une manière plus juste, d'une manière plus exacte d'un homme ce que nous disons du Che: Il a été un véritable exemple de qualités révolutionnaires. Mais, de plus, il avait une autre qualité qui n'est pas une qualité de l'esprit, qui n'est pas une qualité de la volonté, qui n'est pas une qualité qui s'acquiert avec l'expérience, la lutte, mais une qualité du coeur: Il était extraordinairement humain, extraordinairement sensible. C'est pourquoi nous disons, lorsque nous pensons à sa vie, lorsque nous pensons à sa conduite, qu'il a constitué le cas singulier d'un homme comme on en fait très peu, car il conjugait non seulement les caractéristiques d'un homme d'action mais encore celles d'un homme de pensée, aux qualités révolutionnaires d'une pureté sans tache, unie à un caractère d'acier, à une volonté de fer, à une ténacité indomptable.

C'est pourquoi il a légué aux générations futures non seulement son expérience, ses connaissances de soldat extraordinaire mais aussi les oeuvres de son intelligence...

Il écrivait avec la virtuosité d'un classique. Ses récits de la guerre sont insurpassables. La profondeur de sa pensée est impressionnante. Il n'a jamais écrit sur quoi que ce soit sans le faire avec un sérieux extraordinaire, avec une profondeur extraordinaire et certains de ses écrits passeront, sans aucun doute à la postérité comme classiques de la pensée révolutionnaire. Et c'est ainsi qu'il nous a laissé pour fruit de cette intelligence vigoureuse et profonde, une infinité de souvenirs, une infinité de récits qui, sans son travail, sans son effort, auraient pu être oubliés à jamais.

Travailleur infatigable au cours des années pendant lesquelles il a été au service de notre pays, il n'a pas connu un seul jour de repos. De nombreuses responsabilités lui ont été confiées, en tant que Président de la Banque Nationale, directeur du Conseil de planification, Ministre des Industries, commandant de régions militaires ou chef de délégations politiques, économiques ou fraternelles.

Son intelligence aux multiples facettes pouvait s'atteler en toute tranquillité, à n'importe quelle tâche, dans n'importe quel domaine et n'importe quelle direction. C'est ainsi qu'il a représenté notre pays de manière brillante à de très nombreuses conférences internationales, de même qu'il a mené brillamment des soldats au combat, de même qu'il a été un travailleur modèle à la tête de n'importe laquelle des institutions qui ont été mises sous sa direction. Il n'y a pas eu pour lui de jour de repos, pas eu d'heure de repos! Et, si nous regardions les fenêtres de son bureau, la lumière était allumée jusque tard dans la nuit, il étudiait ou mieux encore, il travaillait ou étudiait; parce qu'il étudiait tous les problèmes, c'était un lecteur infatigable. Sa soif d'embrasser les connaissances humaines était pratiquement insatiable et les heures qu'il volait au sommeil, il les consacrait à l'étude; les jours de repos établis, il les consacrait au travail volontaire. C'est lui qui a été l'inspirateur et le principal promoteur de ce travail qui est aujourd'hui le fait de centaines de milliers de personnes dans l'ensemble du pays, le promoteur de cette activité qui prend chaque jour une force plus grande dans notre pays.

Et comme révolutionnaire, comme révolutionnaire communiste, véritablement communiste, il avait une confiance infinie dans les valeurs morales, il avait confiance dans la conscience des hommes et nous devons dire qu'il a perçu avec une clarté absolue dans les ressorts moraux, le levier fondamental de l'édification du communisme dans la société humaine.

Il a beaucoup pensé, développé beaucoup d'idées et beaucoup écrit. Il y a quelque chose qu'il faut dire un jour comme aujourd'hui: Les écrits du Che, la pensée politique et révolutionnaire du Che auront une valeur permanente dans le processus révolutionnaire cubain et dans le processus révolutionnaire en Amérique Latine. Il ne fait pas de doute que ses idées, tant comme homme d'action que comme homme de pensée, comme homme aux immenses qualités morales, comme homme d'une insurpassable sensibilité humaine, comme homme d'une conduite irréprochable, ont et auront une valeur universelle.

Les impérialistes chantent victoire à la suite de la mort du guérillero au combat; les impérialistes chantent victoire à la suite du coup de chance qui leur a permis d'éliminer un homme d'action aussi extraordinaire; mais les impérialistes ignorent peut-être ou veulent ignorer que l'homme d'action n'était qu'une des multiples facettes de la personnalité de ce combattant. Et puisqu'il est question de douleur, nous, nous ne souffrons pas seulement de voir perdu un homme d'action, nous souffrons de voir perdu un homme plein de qualités, un homme d'une extraordinaire sensibilité humaine, et nous souffrons de voir perdue une telle intelligence. Nous souffrons à la pensée qu'il n'avait que 39 ans au moment de sa mort, nous souffrons à la pensée de tous les fruits de cette intelligence et de cette expérience qui grandissait chaque jour et que nous avons perdu la possibilité de connaître.

Nous mesurons l'ampleur de cette perte pour le mouvement révolutionnaire; néanmoins, c'est là que se trouve la faiblesse de l'ennemi impérialiste: croire qu'en éliminant l'homme physiquement, il a éliminé ses idées; croire qu'en éliminant l'homme physiquement, il a éliminé ses qualités, croire qu'en éliminant l'homme physiquement, il a éliminé son exemple.

Et ils le croient d'une manière si impudente qu'ils n'hésitent pas à exposer comme la chose la plus naturelle du monde, les circonstances, acceptées presque universellement, dans lesquelles ils l'ont achevé après qu'il eut été grièvement blessé au combat. Ils ne se sont même pas arrêtés à ce que le procédé a de répugnant, ils n'ont même pas reculé devant l'impudicité de l'aveu. Ils l'ont fait savoir comme si les sbires, les oligarques et les mercenaires avaient le droit de tirer sur un combattant révolutionnaire grièvement blessé.

Et le pire, c'est qu'ils expliquent pourquoi ils l'ont fait, en affirmant qu'un procès au cours duquel ils auraient dû juger le Che aurait été terrible, en affirmant qu'il aurait été impossible asseoir sur le banc des accusés un révolutionnaire tel que lui. Et ce n'est pas tout, ils n'ont pas, non plus, hésité à faire disparaître sa dépouille. Et que ce soit vrai ou faux, avec l'annonce du fait qu'ils ont incinéré son corps, ils commencent à montrer qu'ils ont peur, ils commencent à montrer qu'ils ne sont pas si convaincus qu'en liquidant physiquement le combattant, ils liquident ses idées, ils liquident son exemple.

Che n'est pas tombé en défendant un autre intérêt, en défendant une autre cause que celle des exploités et des opprimés de ce continent; Che n'est pas tombé en défendant une autre cause que celle des pauvres et des humbles de cette Terre. Et ses ennemis les plus acharnés n'osent même pas mettre en doute le désintéressement et la manière exemplaire dont ils les a défendus.

Face à l'Histoire, les hommes qui agissent comme lui, les hommes qui font tout et donnent tout pour la cause des humbles, prennent jour après jour une stature de géant, entrent plus profondément dans le cœur des peuples. Et c'est cela que les impérialistes commencent à percevoir, ils ne tarderont pas à avoir la preuve que sa mort sera, à la longue, comme une semence d'où surgiront de nombreux hommes décidés à l'imiter, de nombreux hommes décidés à suivre son exemple, et nous, nous sommes absolument convaincus du fait que la cause révolutionnaire sur ce continent se remettra de ce coup, que la cause révolutionnaire sur ce continent ne sera pas abattue par ce coup.

Du point de vue révolutionnaire, du point de vue de notre peuple, avec quels yeux devons-nous regarder l'exemple du Che? Pensons-nous que nous l'avons perdu? Certes, nous ne lirons pas de nouveaux écrits de sa main; certes, nous n'écouterons plus sa voix. Mais le Che a laissé au monde un patrimoine, un grand patrimoine et, nous qui l'avons connu de si près, nous pouvons être, à un très haut degré, ses héritiers.

Il nous a laissé une pensée révolutionnaire, il nous a laissé ses qualités révolutionnaires, il nous a laissé son caractère, sa volonté, sa ténacité, son acharnement au travail; en un mot, il nous a laissé son exemple et l'exemple du Che doit être un modèle pour notre peuple, l'exemple du Che doit être le modèle idéal pour notre peuple. Si nous voulons exprimer comment nous désirons que soient nos combattants révolutionnaires, nos militants, nos hommes, nous devons dire sans la moindre hésitation: qu'ils soient comme le Che. Si nous voulons exprimer comment nous désirons que soient les hommes des générations futures, nous devons dire: qu'ils soient comme le Che. Si nous voulons dire comment nous désirons que nos enfants soient éduqués,

nous devons dire sans hésiter: nous voulons qu'ils s'éduquent dans l'esprit du Che. Si nous voulons un modèle d'homme, un modèle d'homme qui n'appartienne pas à cette époque, qui appartienne à l'avenir, de tout coeur, je dis que ce modèle, d'une conduite sans tache, d'une attitude sans tache, d'une action sans tache, ce modèle, c'est le Che. Si nous voulons savoir comment nous désirons que soient nos enfants, nous devons dire de tout notre coeur de révolutionnaires tenaces: nous voulons qu'ils soient comme le Che.

Le Che est devenu un modèle d'homme non seulement pour notre peuple, mais aussi pour tous les peuples d'Amérique Latine; Che a porté à sa plus haute expression le stoïcisme révolutionnaire, l'esprit de sacrifice révolutionnaire, la combativité du révolutionnaire, l'ardeur au travail du révolutionnaire et Che a porté les idées du marxisme-léninisme à leur expression la plus fraîche, la plus pure, la plus révolutionnaire. Personne, comme lui, n'a, à notre époque, porté plus haut l'esprit d'internationalisme prolétarien!

Et lorsque l'on parle d'internationalisme prolétarien, lorsque l'on cherche un exemple d'internationaliste prolétarien, cet exemple, c'est, par dessus tout, l'exemple du Che!

Les drapeaux, les préjugés, les chauvinismes, les égoïsmes avaient disparu de son esprit et de son coeur et il était prêt à verser son sang généreux pour l'avenir de n'importe quel peuple, pour la cause de n'importe quel peuple et prêt à le verser spontanément, à le verser instantanément. Et c'est ainsi que son sang a coulé sur notre sol lorsqu'il a été blessé au cours de divers combats, son sang a coulé en Bolivie pour la rédemption des exploités et des opprimés, des humbles et des pauvres; son sang a coulé pour tous les exploités, pour tous les opprimés; son sang a coulé pour tous les peuples et il a coulé pour le Vietnam car, là-bas, en combattant contre les oligarchies, contre l'impérialisme, il savait qu'il offrait au Vietnam l'expression la plus élevée de sa solidarité!

C'est pour cela, camarades de Révolution, que nous devons regarder l'avenir avec fermeté et avec détermination; c'est pour cela que nous devons nous tourner avec optimisme vers l'avenir. Et nous chercherons toujours dans l'exemple du Che l'inspiration, l'inspiration dans la lutte, l'inspiration de la ténacité, l'inspiration de la fermeté face à l'ennemi et l'inspiration de l'esprit internationaliste!

C'est pourquoi, ce soir, après ce rassemblement impressionnant, après cette démonstration immense de reconnaissance incroyable - de par son ampleur, sa discipline et sa ferveur - qui prouve combien notre peuple est plein de sensibilité, combien notre peuple sait être reconnaissant, qui prouve comment notre peuple sait honorer la mémoire des hommes courageux qui meurent au combat, comment notre peuple sait exprimer sa reconnaissance à ceux qui le servent, qui prouve combien notre peuple se solidarise avec la lutte révolutionnaire, combien ce peuple brandit bien haut et brandira toujours bien haut et toujours plus haut la bannière révolutionnaire et les principes révolutionnaires; aujourd'hui, en ces instants de souvenir, nous devons porter plus haut notre pensée et, avec confiance dans l'avenir, avec une confiance absolue dans la victoire des peuples, dire au Che et, avec lui, aux héros qui ont combattu et qui sont tombés à ses côtés: Jusqu'à la victoire toujours!

La patrie ou la mort!

Nous vaincrons!

"ETRE COMME LE CHE"

Début septembre 1968, la rencontre nationale de l'Organisation des pionniers qui regroupe les élèves de fin de primaire et les lycéens du premier cycle décide d'adopter comme salut: "Pionniers pour le communisme, nous serons comme le Che".

Cela n'a pas changé depuis.

En 1991, les lycéens du premier cycle réunis en congrès ont décidé de porter sur leur uniforme un signe différent du foulard des pionniers de primaire. Au début de l'année scolaire 92-93, ils commencent à porter - sans que cela soit obligatoire - cousu sur le col ou la poche de la chemise, un triangle ou un rectangle: sur le fond noir, à droite, les trois couleurs du drapeau cubain et à gauche, la signature du Che, le "e" étant surmonté de son étoile.

Lorsque l' Association des Jeunes Rebelles était sur le point de devenir l'Union des Jeunes Communistes, les dirigeants de l'époque sont allés voir le Che, qui était chargé des activités culturelles de l'Armée Rebelle et des jeunes en son sein. Ils voulaient avoir son avis sur le projet de logotype qu'ils avaient en tête. Sur fond rouge, deux profils: Camilo Cienfuegos et Julio Antonio Mella. Une étoile termine les profils sous les mots: "Etude, travail, fusil" qui résumait les activités principales de la jeunesse. Julio Antonio Mella était la figure historique et Camilo Cienfuegos figurait sur la carte de l'Association des Jeunes Rebelles car il était indiscutablement, en 1962, l'idole de la jeunesse cubaine.

Le Che a réfléchi un moment puis a approuvé avant de faire remarquer qu'il fallait en rester là et ne pas se laisser entraîner à rajouter quelqu'un d'autre.

Lorsque après sa mort, l'idée a surgi de lui donner sa place, un des dirigeants qui avaient assisté à la conversation, Isidoro Malmierca s'est souvenu de l'avertissement mais il lui a semblé que, dans ce cas, aller à l'encontre d'un avis du Che s'imposait. Celui-ci était, de fait, devenu un symbole de et pour la jeunesse cubaine.

CHANTER LE CHE

Le Che est a été l'objet de multiples hommages en musique. On dénombre en Amérique Latine une trentaine de chansons qui lui sont consacrées. Les voix les plus connues se sont élevées pour lui: Victor Jara, Mercedes Sosa, Daniel Viglietti, Pablo Milanés, Ali Primera, Silvio Rodriguez. En Europe, les Français Jean Ferrat et François Deguelt ainsi que des Italiens, Ivan de la Mesa et Minervi Biquero lui ont dédié des chansons. Mais la plus connue est sans aucun doute celle du Cubain Carlos Puebla, "*Hasta Siempre, Comandante*"

Jusqu'à toujours, Commandant!

Nous avons appris à t'aimer,
Depuis les hauteurs de l'Histoire,
Là où le soleil de ton courage,
A encerclé la mort.

(Refrain)

Ici, reste la claire,
la chère transparence,
de ta présence aimée
Commandant Che Guevara.

Ta main glorieuse et forte
fait feu sur l'Histoire,
lorsque tout Santa Clara
se réveille pour te voir

(Refrain)

Tu brûles la drisse
avec des soleils de printemps,
pour planter le drapeau
avec la lumière de ton sourire.

(Refrain)

Ton amour révolutionnaire
te conduit à une nouvelle entreprise
où attend la fermeté
de ton bras libérateur.

(Refrain)

Nous irons de l'avant
comme nous avons marché à tes côtés
et, avec Fidel, nous te disons
Jusqu'à toujours, Commandant.

Ici, reste la claire,

la chère transparence,
de ta présence aimée
Commandant Che Guevara.

Début 1997 une chanson au Che qui a vite eu un grand succès est née à Cuba sous la plume de Gerardo Alfonso. Un groupe de jeunes artistes, l'a interprétée et des clips en ont été tirés pour la télévision.

Ce sont toujours les rêves

Tu montais du côté sud
et tu venais depuis avant,
avec l'amour du monde au plus profond.
C'est une étoile qui t'a amené ici
et qui t'a fait de ce peuple
de gratitude, beaucoup d'autres hommes
comme toi sont nés,
ils ne voulaient pas que tu t'en ailles
et ils sont autres depuis.

Tu vois, après tant de temps
et tant de tempête,
nous suivons pour toujours ce chemin, long, long,
sur lequel tu marches
sur lequel tu marches...

La fin du siècle annonce une vieille vérité
le bon et le mauvais temps sont une part
de la réalité,
de la réalité.

Je savais
que tu allais revenir,
que tu allais revenir,
de n'importe quel endroit
parce que la douleur n'a pas tué l'utopie
parce qu'elle est éternelle et que les gens qui t'aiment,
ne t'oublient pas.

Je savais bien,
que de cette fois-là,
tu allais grandir,
tu allais rester,
parce que la foi claire lave les blessures
parce que son esprit est humble et se réincarne
devant les pauvres qui s'en inspirent

Tu vois, après tant de temps
et tant de tempête,
nous suivons pour toujours ce chemin, long, long,
sur lequel tu marches
sur lequel tu marches...

La fin du siècle annonce une vieille vérité
le bon et le mauvais temps sont une part
de la réalité,
de la réalité.

Ce sont toujours les rêves
ceux qui attirent les gens
comme un aimant qui les unit jour après jour.
Il ne s'agit pas de moulin.

Il ne s'agit d'un Don Quichotte.
Quelque chose se trempe dans l'âme des hommes,
la vertu qui dépasse
les titres et les noms.

Tu vois, après tant de temps
et tant de tempête,
nous suivons pour toujours ce chemin, long, long,
sur lequel tu marches
sur lequel tu marches...

La fin du siècle annonce une vieille vérité
le bon et le mauvais temps sont une part
de la réalité,
de la réalité.

Un hommage plus collectif encore a été réalisé avec la sortie en juin 1997 d'un compact intitulé "Ta chère présence". Une des chansons met en musique le "Sonnet au Che" que Nicolas Guillén a écrit en 1959.

Le plus grand concert d'hommage au Che a eu lieu à Santiago du Chili le 29 septembre 1997 dans le stade où des milliers de chiliens ont été parqués et torturés lors du putsch, et chanteur compositeur Victor Jara assassiné. Près de 80 mille personnes s'y sont rassemblées pour entendre les grands de la chanson latino-américaine. Geraldo Alfonso et Silvio Rodriguez y ont pris part.

La musique classique cubaine a aussi pris part à l'hommage au Che. Harold Gramatges écrit "La mort du guérillero" qui a été interprétée à plusieurs reprises par l'Orchestre Symphonique National. Plusieurs "Cantates au Che" ont été signées par des auteurs cubains et Hilario Gonzalez lui a dédié une symphonie: "Couronne funéraire à la gloire de Che Guevara".

VERS ET PROSE PARCOURENT LE MONDE AUX COTES DU CHE

De grands poètes latino-américains ont écrit pour Che Guevara et leurs poèmes ont été repris à Cuba. Julio Cortázar est l'auteur de "J'ai eu un frère". Mario Benedetti lui consacre: "Consterné, en colère..."; les Cubains Mirta Aguirre - sa "Chanson ancienne à Che Guevara" qui le compare au Chevalier Bayard, sans peur et sans reproche, a été plusieurs fois mises en musique; Miguel Barnet, Roberto Fernandez Retamar, Cintio Vitier et Eliseo Diego lui ont aussi offert leur hommage en vers aux côtés de Nicolas Guillén.

Les grands intellectuels du continent américain joignaient il y a trente ans en un seul hommage Che Guevara et son rêve. On retrouvait Alejo Carpentier, José Lezama Lima, Samuel Feijoo, Roque Dalton, Manuel Galich. Trente ans après, la "Casa de las Americas" réunit, pour évoquer sa présence, Rigoberta Menchu, Jorge Enrique Adoum, Volodia Teitelboim et de nouveau Mario Benedetti, pour un poème intitulé "Che 1997".

Le message d'Eduardo Galeano - bref et percutant - signale:

"Pourquoi le Che a-t-il cette dangereuse habitude de continuer à naître ? Plus on l'insulte, plus on le manipule, plus on le trahit, plus il naît. Il est le plus "naisseur" de tous.

Serait-ce parce que le Che disait ce qu'il pensait et faisait ce qu'il disait ? Serait-ce pour cela qu'il reste aussi extraordinaire, dans un monde où les mots et les faits se rencontrent rarement, et lorsqu'ils se rencontrent, ne se saluent pas, parce qu'ils ne se reconnaissent pas ?"

Les vers de Miguel Barnet, s'adressant au Che: ""Ce n'est pas que je veuille te donner, une plume pour pistolet, mais le poète c'est toi", allaient au delà d'une image. La Fondation Guayasamin a repris dans un ouvrage consacré à Fidel Castro le poème que le Che lui avait dédié en 1956.

A Fidel,

Allons,
ardent prophète de l'aurore,
par des sentiers cachés sans fil directeur
libérer le vert caïman que tu aimes tant.

Allons,
pour vaincre les insultes,
le front chargé d'étoiles de Marti insurgées
jurons de triompher ou mourir.

Quand le premier coup de feu retentira et que
le maquis se réveillera de son étonnement de vierge,
Là, à tes côtés, combattants sereins,
tu nous auras.

Quand ta voix sèmera aux quatre vents
la réforme agraire, la justice, le pain, la liberté.
là, à tes côtés, avec les mêmes accents,
tu nous auras.

Et quand arrivera à la fin du voyage
l'opération sanitaire contre le tyran,
là, à tes côtés, attendant la prochaine bataille,
tu nous auras.

Le jour où le fauve se léchera le flanc
blessé par le dard des nationalisations,
là, à tes côtés, haut les coeurs,
tu nous auras.

Ne va pas croire que les puces dorées
armées de cadeaux, peuvent édulcorer notre fermeté,
nous demandons un fusil, des balles et un chargeur.
Rien de plus.

Et si le fer nous barre la route,
nous demandons un suaire de larmes cubaines
pour couvrir nos os guérilleros
en marche vers l'Histoire américaine.
Rien de plus.

La publication à Cuba au détour d'articles de presse de Vieja Maria, *vas a morir* "Vieille Maria, tu vas mourir" écrit pour une patiente de l'hôpital où il travaillait au Mexique ou du tout court *El Mar me llama con su amistosa mano* "La mer m'appelle de sa main amicale", jette un jour plus ample sur l'amour qu'il portait à la poésie

Par ailleurs, des milliers d'articles de presse, des émissions de radio, des programmes de télévision ont été consacrés au Che en ces trente ans. Ils vont d'un bilan général de sa vie et de sa pensée à l'étude d'un détail, à un témoignage inédit en passant tout simplement par des chroniques personnelles... Ils ont en commun de vouloir apporter une meilleure connaissance de la personnalité du Che. Plus nombreux au moment des anniversaires - 14 juin, sa naissance; 8 octobre; celui d'une bataille ou d'un discours important - ils n'ont en fait pas de date pour paraître...

LE TRAVAIL D'HISTORIEN D'UN PROTAGONISTE: WILLIAM GALVEZ

Entré dans la lutte contre la dictature de Batista dès 1954, William Galvez rejoint la guérilla début 1958. Il combat aux côtés du Che et fait "l'invasion" comme second de Camilo Cienfuegos dont il est le biographe.

Il connaît bien l'amitié qui liait le Che et Camilo. Il a conjugué une carrière militaire qui l'a conduit au grade de général et un travail d'historien. Auteur de "Voyages et aventures du Jeune Ernesto" et "Che sportif", il a remporté le prix littéraire "Casa de las Americas" en 1995 avec une oeuvre inédite: "Le rêve africain du Che" basée sur des témoignages. Le livre qui fait partie d'une biographie du Che que prépare William Galvez est paru à la mi-97. Le général William Galvez a un talent de conteur qui en fait un conférencier apprécié.

"Tout le monde est d'accord pour souligner cette attitude du Che qui a lutté pour les "pauvres de ma terre", c'est une phrase qui peut paraître toute faite mais qui signifie beaucoup. Il faut souligner que le Che était cet homme qui était vraiment diaphane, pur à tous les points de vue. Il était si pur que quelquefois sa pureté lui occasionnait des difficultés.

C'était aussi un homme très courageux, mais j'ai connu 20 hommes aussi courageux que lui et pourtant, ils ne sont pas comme le Che, ils n'ont pas cette qualité humaine. Il faut analyser le talent du Che. C'était un de ces camarades dont je pensais qu'on pouvait les considérer comme des génies. C'était un être humain avec des qualités et des défauts, doté d'une volonté de fer qui lui permettait de faire des choses que beaucoup de gens...

Le Che - il faut le savoir - était un homme malade, l'asthme dont souffrait le Che était grave, ce que l'on lit dans son "Journal" peut, à la rigueur, vous le faire toucher du doigt, les asthmatiques peuvent peut-être le comprendre, mais le voir en pleine crise d'asthme dans une situation difficile et s'imposer à cela...

Mais je crois que les qualités du Che sont si exceptionnelles sur tous les plans, qu'il est impossible de sélectionner l'une ou l'autre parce qu'il est ce révolutionnaire comme cela, pur, que l'on a toujours voulu être... Heureusement, la Révolution cubaine nous a en donné un bon nombre parce que le Che est un produit de la Révolution cubaine, Camilo aussi est un produit de la Révolution cubaine, toutes proportions gardées en ce qui concerne le talent sur le plan intellectuel. De plus, lorsque le Che arrive à la lutte, à la Révolution cubaine, c'est un homme plein. A 14-15 ans, le Che avait un niveau de culture générale supérieur à n'importe quelle personne de 30-40 ans qui aurait été un grand lecteur parce que l'asthme lui même le contraignait à rester enfermé dans sa chambre ou la bibliothèque pendant qu'on lui passait les perfusions. Il employait ainsi ce temps et les moments où il ne pouvait sortir de la maison. Sa mère a joué un grand rôle sur ce plan... Je pense que sa mère a joué un grand rôle dans la vie du Che, sa mère a été fondamentale en tout.

A Cuba, il se passe une chose très belle avec la jeunesse, au point qu'il y a une jeunesse qui supporte les difficultés alors qu'elle se trouve face au barrage de propagande que font les proches, les amis, les parents éloignés et les autres, plus celle que nous transmettons de manière consciente ou inconsciente avec les films et celle que tous les medias de l'ennemi font directement ou indirectement. La figure principale du Festival est le Che, la phrase "nous serons comme le Che" est là, constante... Il y a des gens qui disent que cela est très difficile mais il faut faire attention. Il y a beaucoup de choses que l'on peut imiter.

Il est très difficile d'arriver à être comme José Martí, Antonio Maceo ou Maximo Gomez, comme Frank Pais ou comme José Antonio Hecheverria, les grands de notre Histoire, mais, en fait, nous les imitons sur beaucoup de plans: Nous imitons leur patriotisme, la volonté de faire une révolution en faveur du peuple et non une révolution à notre profit et Fidel les a imités, en les surpassant et je crois - les comparaisons n'étant jamais bonnes - que chacun a fait ce que son époque requérait de lui, c'est pourquoi Fidel a dit un jour: "Ils auraient été comme nous, nous aurions été comme eux".

Je crois que ce qui est fondamental, c'est que la jeunesse se rende compte que nous vivons peut être une des époques les plus difficiles de l'histoire de l'humanité, car s'il est certain que nous avons connu des choses désagréables comme la disparition du camp socialiste, nous avons aussi vécu des choses très belles comme la libération de nombreux peuples en Afrique et vu la liquidation du système d'apartheid. Il est vrai qu'il y a des choses aussi horribles que le néo-libéralisme, mais il y a aussi des personnes et des organisations qui luttent pour le bien de l'humanité, c'est à dire que tout n'est pas perdu; je pense que tant qu'il y aura au monde un homme prêt à lutter, rien ne peut se perdre. La jeunesse du monde doit prêter attention à cela: Il faut lutter contre le monde unipolaire, et surtout contre le néo-libéralisme qui est une des choses qui vont faire le plus de mal à l'humanité.

Mais, une chose est certaine: Jusqu'à quand l'humanité pourra-t-elle supporter ces inégalités? Jusqu'à quand l'être humain pourra-t-il supporter une humiliation aussi grande, une exploitation aussi grande? Je crois que rien n'est perdu, la marche de l'Histoire a reçu un coup d'arrêt, indubitablement la chute du camp socialiste est un coup, mais les idées demeurent, les idées n'ont pas été détruites.

Ici, à Cuba, nous sommes des êtres humains, nous avons des défauts et nous commettons des erreurs mais toujours en pensant travailler pour le bien, non en vue du mal. Il faut que nous sachions - nous ne le verrons pas - qu'un jour on écrira l'histoire de l'exemple qu'a donné Cuba en faisant tout pour maintenir vivant l'espoir pour de nombreux peuples d'Amérique, de nombreux peuples qui viennent nous dire: "Ne vous

rendez pas, lutez, résistez, vous êtes l'espoir" et c'est vrai que nous le sommes, peut être nous qui sommes ici, ne nous rendons-nous pas compte de l'exemple que nous donnons au monde en résistant à ce monstre situé à 120 kilomètres de nos côtes.

On pourrait dire beaucoup de choses, mais ce qui est fondamental, c'est que l'on peut imiter beaucoup de choses du Che, qui est un homme extraordinaire, comme Bolivar, un des grands hommes. Peut-être ne pourra-t-on pas les éгалer mais on peut les imiter sur de nombreux plans. Ne croyez-vous pas, mon ami?"

UNE PRESENCE DURABLE: LE CHE SUR LES TIMBRES CUBAINS

Les premiers timbres à l'effigie du Che sont sortis juste après sa mort en Bolivie et il a été constamment le centre d'hommages philatéliques.

Le tout premier timbre a commencé à circuler le 3 janvier 1968 et il reproduit la photo historique prise par le photographe cubain Korda lors de l'enterrement des victimes de l'explosion de "La Coubre". Deux millions d'exemplaires ont été émis par planches de 20 timbres chacune. La valeur faciale était de 13 centavos et ils ont été très rapidement épuisés. Cette valeur faciale avait été choisie car c'était le tarif d'affranchissement pour l'Amérique du Nord dont les Etats-Unis. Dans certains cas, les postes américaines utilisaient des tampons d'une taille exagérée pour couvrir - en vain - le portrait de Che Guevara qui apparaissait de toute façon sous l'encre.

Toujours en 1968, une autre émission de cinq timbres a eu lieu à l'occasion de la "Journée du Guérillero Héroïque". Les valeurs faciales étaient d'un, trois, neuf, dix et treize centavos. Ils portent sur la droite le portrait du Che et sur la gauche, l'image de guérilleros à Cuba et en Amérique Latine ainsi que des phrases d'Ernesto Guevara telle que "Créer deux, trois, de nombreux Vietnam".

Quelques jours après le 10 octobre, une série de treize timbres rend hommage aux cent ans de lutte de Cuba pour son indépendance. Che Guevara apparaît sur le timbre de 30 centavos. Son portrait se détache sur un fond qui représente le vote de la Première Déclaration de La Havane par le million de personnes rassemblées sur la Place de la Révolution.

En septembre 1971, on retrouve le Che dans une série dédiée aux tableaux du Musée National des Beaux Arts. C'est le tableau de Raul Martinez intitulé "Phénix" qui est reproduit sur le timbre de 13 centavos. Ce tableau représente neufs visages différents du Che liés et porte les mots "Amérique" et "Che".

L'année suivante, une série de trois timbres est dédiée au 5ème anniversaire de la mort de Che Guevara. Son portrait apparaît sur le timbre de 13 centavos qui nous montre aussi une carte de Bolivie sur laquelle est porté un point qui situe la Vallée du Yuro. Les deux autres timbres sont dédiés l'un à Tamara Bunke et l'autre à Inti Peredo. A partir de ce moment-là, des timbres commémoratifs verront le jour tous les cinq ans.

En 1977, un timbre de 13 centavos représente un tableau du peintre José Sarol intitulé " Notre Che" qui unit 4 portraits du Che de diverses époque au milieu d'une végétation tropicale.

Pour le 15ème anniversaire de sa mort, le timbre qui lui a été dédié portait sa petite signature en rouge: "Che" et son portrait souriant.

En 1987, un timbre de 50 centavos rendait hommage au Che. Il représentait la copie du timbre des 100 ans de lutte sur un fond orné de petites signatures et la monnaie commémorative de 5 pesos sortie en 1987 par la Banque Nationale de Cuba.

Outre ces timbres, de nombreux autres sont directement liés au Commandant Guevara et à son oeuvre.

Le 2 décembre 1968, le Che apparaît sur un timbre de 9 centavos qui appartient à une série consacrée au personnel civil des Forces Armées Révolutionnaires. Ce timbre est dédié à la Brigade d'Invasion Che Guevara créée pour mettre en valeur des terres en friche.

Le timbre de 13 centavos qui est imprimé en 1969, lors du 7ème anniversaire de l'Union des Jeunes Communistes, représente le logo de l'organisation après que le profil du Che y eut été inclus. Trois dessins symbolisent les activités de la jeunesse: L'étude, le travail et le fusil.

Lorsqu'en 1982, 1987 et 1992, l'UJC arrive à son 20ème, 25ème et 30ème anniversaire, les timbres qui lui sont consacrés portent aussi le portrait du Che qui figure sur le logo.

Le 24 février 1983, Radio Rebelde fête son 25ème anniversaire et le timbre qui le célèbre représente un portrait du Che d'où émanent des ondes. Sa valeur faciale est de 20 centavos.

Ce même jour, en 1988, lors du 30ème anniversaire de ce qui est considéré comme la naissance des communications révolutionnaires, un timbre de 5 centavos nous montre le Che, écouteurs sur la tête, entrant en contact avec Camilo Cienfuegos au cours de "l'invasion".

En 1986, lors du 25ème anniversaire du plan des internats mis en place afin de scolariser tous les jeunes, le timbre qui sort le 22 décembre nous montre trois jeunes lycéens devant un buste du Che. Il évoquait la préoccupation constante du Che pour l'élévation du niveau de connaissance des jeunes Cubains.

Lors du 30ème anniversaire des "colonnes d'invasion", un timbre de 5 centavos est dédié aux Commandants Ernesto Che Guevara et Camilo Cienfuegos. On y voit leur portrait, une carte de Cuba sur laquelle apparaît l'itinéraire de chacune des colonnes.

Toujours en 1988, à l'occasion du 30ème anniversaire de la bataille de Santa Clara, un timbre de 30 centavos représente une maquette de la place Ernesto Che Guevara aménagée dans cette ville, la statue du Che qui y est érigée et le visage de Che Guevara.

En 1993, une série de timbres est dédiée aux grands révolutionnaires d'Amérique Latine: Simon Bolivar, Benito Juarez, José Marti et le Che. Il s'agit de 4 timbres non séparables. Ils sont de 50 centavos chacun.

En 1996, un timbre célèbre le 30ème anniversaire de l'OSPAAAL. D'une valeur faciale de 65 centavos, il reproduit le logo de l'organisation et un portrait du Che.

Les derniers timbres dédiés au Che ont été mis en circulation à l'occasion à la fois du 30ème anniversaire de sa mort et de la tenue du 5ème Congrès du Parti Communiste de Cuba qui avait choisi le 8 octobre comme jour de son ouverture. Le timbre de 65 centavos reprend la photo de Korda et porte en surimpression le texte miniaturisé de la lettre d'adieu du Che à Fidel Castro. Le dessin de la vignette de 75 centavos est basé sur le portrait du Che peint par le Cubain Orlando Yanes.

Le logotype du PCC qui apparaît sur le troisième timbre a été dessiné en 1975 par Yanes à partir d'une photo prise par le Che le 16 avril 1961 au cours du rassemblement pendant lequel le caractère socialiste de la Révolution cubaine a été proclamé, à la veille du débarquement de la Baie des Cochons. On voit sur cet instantané les membres des milices populaires brandir leurs armes vers le ciel. Le Che a mis cette photo au rebut en signalant: "Bonne composition photographique, elle aurait juste au milieu le drapeau cubain, elle serait complète, pas coupée comme celle-ci." Yanes a ajouté au logotype le drapeau cubain entier que le Che aurait voulu voir figurer sur la photo.

De plus, de très nombreux cachets d'oblitération ont été dédiés au Che.

MON FILS S'APPELLE ERNESTO

Theresa Arbentosa Rodriguez est la fille d'Emilio Arbentosa, qui a été blessé aux côtés du Che à Alegria de Pio. Elle a aujourd'hui 36 ans et elle est professeur de Droit. Elle avait 7 ans lorsque le Che est mort et elle s'était juré de lui rendre un jour hommage. Son fils, Ernesto, a 10 ans.

Je me souviens que la mort du Che a été un grand choc pour moi. A la maison, mes parents me parlaient souvent de lui, de ce qu'il était en général, de l'expérience après le débarquement du Granma, de la Révolution, des moments qu'ils avaient partagés avec lui.

J'aimais vraiment le Che. Lorsqu'on a donné la nouvelle de sa mort, j'ai été bouleversée, je pleurais comme si j'avais perdu un être cher, quelqu'un de très proche, un frère, un ami de longue date. Je me sentais gênée et je m'enfermais dans ma chambre pour pleurer. Je disais à mon père que tant que Fidel ne confirmerait pas que le Che était mort, je ne pourrai pas y croire. Et Fidel a donné la nouvelle lors du rassemblement solennel. Nous sommes allés chez Aleida, je ne me souviens pas de la conversation mais je n'oublierai jamais que je m'imaginai que le Che allait entrer, que j'allais le voir. Mon père m'avait raconté que lorsque j'étais petite - je devais avoir deux ou trois ans - ils s'étaient rencontrés et le Che m'avait portée. Je n'en avais aucun souvenir. Mon plus grand souhait était que le Che arrive, que cette nouvelle soit fautive et qu'il me porte de nouveau.

J'ai grandi avec le sentiment de son absence. Je suis bouleversée encore aujourd'hui lorsque j'entends cette musique qui sert de fond quand on parle de lui; j'ai, trente ans après, la gorge nouée lorsque j'écoute la lettre du Che lue par Fidel. Il représente beaucoup pour moi, je ne pense pas qu'il est mort et, quelquefois, je dois me rappeler à la réalité, me rendre compte qu'il n'est plus là parmi nous, en chair et en os.

Je le regrette profondément parce que je pense - c'est une opinion très personnelle - que la Révolution a eu et a besoin du Che, parce qu'il voyait loin, avait une vision très précise de l'avenir. Il aurait sans doute beaucoup aidé Fidel à déchiffrer les énigmes du futur. Lorsqu'il est mort, il y avait encore beaucoup de choses à découvrir, la Révolution était très jeune, personne ne pouvait s'imaginer comment les choses allaient se passer. Fidel a une grande vision d'avenir - sans vouloir les comparer parce que chacun d'entre eux est unique - mais le Che l'aurait beaucoup aidé parce qu'il était à la fois stratège, économiste, quelqu'un de très intelligent, prévoyant, très honnête, avait une grande formation et une grande fermeté idéologique.

Mon fils s'appelle Ernesto, j'espérais qu'il naîtrait le 14 juin, il se serait appelé Ernesto-Antonio. Il est né le 1er juillet et il s'appelle Ernesto en souvenir du Che. J'ai voulu ainsi lui rendre hommage. J'aurais aimé qu'il le connaisse et maintenant c'est le tour d'Ernesto de faire la connaissance du Che. Je pense qu'il m'incombe plus qu'à l'école, de lui faire aimer le Che comme je l'ai aimé; de lui faire connaître comme s'il était vivant, présent parmi nous; non comme un héros mort en 1967, mais comme un homme au plein sens du terme: le travailleur, le dirigeant, le chef, le père, le camarade. Ernesto, mon fils, dit en tant que pionnier: "Pionniers pour le communisme, nous serons comme le Che!", je crois que c'est un but très difficile à atteindre. Le Che est unique, on peut essayer de l'imiter, on peut prendre en modèle ses qualités, sa manière d'agir, l'amour qu'il portait à la Révolution, sa confiance en Fidel, mais vraiment, égaler le Che est très difficile.

Suivre ses pas est mon plus grand souhait. Je n'ai pas eu l'âge des missions internationalistes au bon moment. Par exemple, lorsque la guerre a commencé en Angola, en 1975, je n'avais que 15 ans. Plus près de nous, lors des missions au Nicaragua, j'étais encore jeune et les femmes avaient un peu moins accès aux missions militaires. J'ai presque eu l'occasion de partir au Nicaragua mais il y a eu les élections, le Front Sandiniste a été battu et mes chances d'y aller, de collaborer avec les Nicaraguayens, se sont envolées. J'en ai vraiment été désolée car c'est la seule possibilité que j'avais. Je ne sais pas quelle occasion pourrait se présenter à l'avenir. J'aurais aimé, partir, comme le Che, en mission internationaliste.

Bien que je sache que je n'arriverai jamais à être comme lui, j'essaie de travailler avec le plus de discipline possible, de faire un travail de qualité, sérieux. Je suis professeur, je respecte ma profession et cela implique que je doive dominer le sujet, puiser dans mes connaissances en pédagogie pour que les cours soient meilleurs, respecter mes élèves qui sont en droit d'attendre de grandes connaissances et un grand savoir-faire de leur professeur. Je travaille toujours avec, présente, l'image du Che, pour l'imiter dans la mesure de mes possibilités. Et puis, ma tâche fondamentale est d'éduquer mon fils afin qu'il sache bien pourquoi il s'appelle Ernesto.

Je pense qu'il y a beaucoup de choses à dire sur le Che, beaucoup de choses à apprendre. Il faut que les enfants connaissent bien la vie du Che, non seulement du Che-guérillero mais encore du Che enfant, adolescent, plein d'interrogations sur la nature, les autres enfants, les autres peuples... Les voyages qu'il a effectués en Amérique pour connaître la vie des autres, les aider. Il avait sans doute des défauts comme tous les êtres humains mais lorsque les qualités l'emportent sur les défauts, elles ne se ternissent pas. Connaître toutes les recherches qui portent sur le Che est très important pour les enfants, les jeunes et les moins jeunes. Je crois que le "Journal de Bolivie", des anecdotes rapportées par des gens qui l'ont connu - ses camarades du travail volontaire, du Ministère des Industries, de la Présidence de la Banque Nationale, ses gardes du corps, des gens qui disent combien il insistait sur la nécessité de l'étude - sont connus, mais je pense aussi que l'information sur la vie et l'oeuvre du Che doit être systématique, constante. En ces temps difficiles que nous vivons, aujourd'hui où nous nous efforçons de restaurer toute une série de valeurs chez les jeunes et les moins jeunes aussi, de les faire surgir en nos enfants, la figure du Che est très importante. Tout ce que l'on peut dire sur le Che est intéressant, il y aura toujours du nouveau, une découverte: La manière dont ses enfants se sont formés, la confiance totale qu'il a eue en la Révolution lorsqu'il est parti pour sa mission en Bolivie. Il était convaincu que la Révolution conduirait ses enfants sur la voie de son idéal.

Pour moi, le Che est une figure éternelle. On dit que son exemple est vivant et c'est vrai, pas seulement à Cuba. Voir comment, lorsque Fidel va en Amérique Latine, en Europe, des gens descendent dans la rue pour lui souhaiter la bienvenue, pour remercier Cuba d'être un bastion, un exemple, est émouvant. Dans toutes les manifestations, on voit des jeunes qui brandissent des portraits du Che, qui portent des Tee-shirts à l'effigie du Che parce que le Che est un exemple digne d'être suivi.

Depuis le début - et il le dit dans sa lettre d'adieu - le Che a eu pleinement confiance en Fidel. Je pense qu'un homme aussi honnête, désintéressé que lui, n'est pas venu dans l'expédition du Granma aux côtés de Fidel et des autres camarades comme on se lance dans une aventure. Il n'entendait pas prendre part à une "épopée guerrière" pour devenir un "héros"; un idéal solide, un plein désintéressement, une cause juste, conduisaient ses pas et il l'a démontré tout au long de son cheminement en Amérique. Je ne crois pas qu'il y ait eu la moindre divergence entre lui et Fidel. Ce sont deux personnalités de génie, très désintéressés les deux. Nous avons vu tout au long de ces années de Révolution qui est Fidel, ce n'est pas quelqu'un qui veut un poste pour vivre mieux et je crois que le Che non plus. Le Che était aussi cela, un homme désintéressé, qui n'a jamais couru après les postes, bien au contraire. Il était Président de la Banque de Cuba, Ministre, une personnalité de poids au sein de la Révolution cubaine, pourtant il a décidé d'abandonner ces charges et de prendre des risques, de risquer sa vie au cours de la mission qu'il a choisi d'aller remplir en Bolivie. Cela n'aurait pas de sens s'il y avait eu des divergences entre eux. Il le dit clairement dans sa lettre: Il partait

remplir une mission que Fidel se voyait interdite par ses responsabilités et sa charge. Je pense que la lettre du Che est un testament politique, elle ne laisse pas place au doute et ne permet à aucun moment de penser qu'il y ait pu avoir des divergences entre eux.

C'était deux personnalités complètement différentes mais ils avaient la même vision de la vie, la même fermeté, le même intérêt et la même passion pour la Révolution. Chacun a manifesté à sa manière son plein désir de parvenir à l'égalité pour tous, d'instaurer le bien-être pour tous. Ils ont donné des preuves de leur idéal internationaliste, chacun son tour, chacun avec ses moyens. Je suis sûre et certaine que quelqu'un qui pense que le Che est parti pour la Bolivie parce qu'il avait des divergences avec Fidel, ne connaît ni le Che ni Fidel. J'aimerais l'inviter à étudier plus en profondeur la vie du Che, à réfléchir sur la vie de Fidel et sur la mission historique qui lui est échue. Je crois qu'il l'a remplie comme personne d'autre n'aurait pu le faire.

Les Cubains ne vivent en effet pas dans l'ignorance du débat sur de nombreuses questions y compris les "divergences" présentées comme un fait indéniable - exemple parmi tant d'autres glané dans le quotidien français "Le Monde" : "Il semble acquis que ce dernier (Fidel Castro) et Guevara passent près d'une demi semaine ensemble, jour et nuit, afin de débattre d'un différend."

Le Che lui-même a tracé une ligne de conduite dans une lettre qu'il a adressée à un administrateur d'entreprise qui lui avait envoyé un témoignage afin qu'il le révise:

"J'ai lu ton article, je dois te remercier de la manière dont tu me traites, trop bien, je crois. Il me semble que toi aussi, tu te traites trop bien. La première chose que doit faire un révolutionnaire qui écrit l'histoire, est coller à la vérité comme un gant au doigt. Tu l'as fait, mais le gant était de boxe et cela n'est pas valable.

Mon conseil: relis l'article, ôtes-en tout ce que tu sais n'être pas vrai et fais attention à tout ce dont la vérité n'est pas établie".

UN SOUHAIT PARTAGE PAR DES MILLIERS: ETRE A SES COTES

Julio Chaviano, le combattant devenu administrateur d'entreprise a, en ces trente ans, mûrement réfléchi sur la place du Che dans l'Histoire et sur cette guérilla bolivienne pour laquelle il regrettera toujours de ne pas avoir été convoqué. Il réagit à l'évocation de tout ce qui s'est écrit et dit et nous ramène au présent.

Pensez-vous que le Che ait eu des divergences avec la Révolution cubaine et avec Fidel?

Non, non, c'est impensable, impensable. L'amitié de Fidel et du Che était aussi limpide que l'eau des rivières de la Sierra Maestra, cette eau qui court, transparente, propre, pure. Elle était aussi solide que l'acier ou le granit. C'était un respect mutuel, une estime mutuelle qui conduisait Fidel à le placer au dessus des autres, et pourtant, lui, avec cette grandeur d'âme qui le caractérisait, il tenait toujours le Chef pour le Chef. Jamais, jamais, je n'ai entendu une expression, un seul mot par lequel le Che aurait essayé de prendre le pas sur Fidel. Au contraire, il nous inculquait le respect, l'obéissance, la fidélité, la loyauté envers Fidel et, du côté de Fidel, c'était évident...

Je peux te dire une chose que je n'ai jamais dite et dont je pense qu'elle n'a jamais été dite: Avant de prendre les grandes décisions des premières années de la Révolution, Fidel allait au Ministère des Industries pour se réunir avec le Che, au petit matin, là, réunis les deux, seuls. Ils débattaient, réfléchissaient, avaient un échange d'idées et, le jour suivant, apparaissaient les grandes décisions. Fidel était très attentif à l'avis du Che et le respect que ressentait Fidel pour le Che était extraordinaire, immense.

Entre eux, il y avait l'affection du chef pour son subordonné, le respect et l'admiration du subordonné pour son chef mais, par dessus tout, il y avait une amitié inébranlable, indestructible. Là-dessus, je n'ai pas le moindre doute, et tout ce que l'on peut dire contre cela, ce sont des infamies, des calomnies qui ont pour but de donner une fausse image de la personnalité du Che et de diminuer Fidel. Le but est de ternir l'amitié, plus que de l'amitié, je dirais la pleine identification qui existait entre le Che et Fidel.

S'il y avait eu des problèmes entre eux, crois-tu que Fidel aurait donné au Che des hommes comme Vilo Acuña, des hommes comme Pinares, comme Olo, comme San Luis, comme un Manuel, comme Villegas, comme tant d'autres avec lesquels le Che est parti?

Il ne les aurait pas mis à sa disposition. Cela veut dire que tout ce que le Che a demandé, les meilleurs hommes, Fidel les lui a donnés. Si le Che en avait demandé 10 mille, 100 mille, Fidel les lui aurait donnés, je n'ai pas le moindre doute là-dessus. Et ce qui nous dérange, Chavez, moi et beaucoup d'autres qui vivons ici, c'est que le Che ne nous ai pas demandés nous aussi, pour que Fidel nous autorise à partir avec lui là-bas, en Bolivie ou ailleurs, où ce que soit. Nous serions partis avec lui, parce qu'avec des hommes comme le Che, on peut mourir, on peut lutter, on peut triompher mais on peut mourir aussi, parce qu'on meurt dans la gloire... C'est clair?

Des traîtres, il y en a toujours eu, dans toutes les révolutions, dans tous les processus sociaux, il y a eu des traîtres, mais, trahir le Che, la mémoire du Che, alors là! Celui qui le fait, se couvre de..., se coule face à l'Histoire, parce que la personnalité du Che, la vie du Che, l'histoire du Che, la manière de se conduire du Che, l'apport qu'a fait le Che en tant que guérillero, que dirigeant d'entreprise, que dirigeant de l'économie, que dirigeant idéologique, philosophique, est si profond, son oeuvre est si grande...

Si je devais faire une remarque au Che, ce serait sur la confiance qu'il accordait à l'Homme et quelquefois, la vie nous démontre qu'on ne peut pas faire confiance à tout le monde. Le Che était une personne qui faisait confiance à tous ceux qui manifestaient leur volonté de lutter contre l'impérialisme, en faveur de l'humanité, d'un monde juste. Il leur offrait alors la possibilité de lutter, de payer de leur personne. Nous pourrions dire qu'il y avait là de la grandeur, mais c'est une remarque que l'on aurait pu lui faire de manière critique: La confiance excessive qu'il accordait à tous ceux qui disaient vouloir agir pour le bien de l'humanité, lutter contre la pauvreté, contre la misère, pour le triomphe de la Révolution, non seulement à l'échelle nationale, mais à l'échelle de notre continent et plus loin encore.

Il accordait sa confiance à tous les hommes dont il pensait qu'ils luttaient de bonne foi pour cela. Il leur faisait pleinement confiance et c'est de là qu'a surgi ce à quoi nous faisons référence il y a quelques instants: les trahisons. Tout le monde n'est pas digne de confiance, tout le monde n'était pas vraiment prêt à donner sa vie pour une cause, pour une idée et lui, sur ce plan, considérait que tous ceux qui voulaient lutter, devaient pouvoir participer au combat, y avoir leur place et il la leur donnait.

Certains disent que le Che était un romantique, que ses idées sur la libération de l'Amérique Latine, la guérilla étaient romantiques; que tout cela n'a rien été d'autre qu'une manifestation de romantisme de sa part...

Et un aventurier aussi... Oui, le Che a été un aventurier, mais, comme il l'a défini lui même, "un aventurier qui risque sa peau pour démontrer ses vérités." Il faudrait dire que Fidel aussi est un romantique, que Lénine était un romantique, que Karl Marx était un romantique. Tout révolutionnaire porte en lui un romantique, le romantisme de rêver ce qu'il y a de mieux pour son peuple, pour l'humanité, nous sommes tous des romantiques parce que nous rêvons et nous rêvons de ce qu'il y a de mieux. Ce qu'il y a de mieux pour nous? Non, pour la collectivité, pour l'humanité, pour nos peuples. Même si on nous qualifie pas de romantiques, nous le sommes, vraiment, nous le sommes. Je crois que le Che était un grand romantique et un grand aventurier. Si seulement il y avait dans ce monde un peu plus de romantiques et d'aventuriers comme lui, nous ne souffririons pas de la faim, des manques, de la misère, toutes choses qui existent dans le Tiers Monde!

Pourquoi crois-tu que Fidel s'en souvient avec autant d'affection, pourquoi a-t-il encore aujourd'hui les larmes aux yeux quand il parle de lui? Parce qu'il était l'exemple vivant de ce dont Fidel a rêvé toute sa vie, de ce que doit être un révolutionnaire. Fidel a toujours vu cela dans le Che, le révolutionnaire, ce qu'il voudrait que nous soyons, que soient les générations futures. Et il l'a dit: "Si vous voulez savoir comment doivent être nos enfants, nous voulons qu'ils soient comme le Che". Il l'a dit, c'est filmé: On voit ses yeux se remplir de larmes tandis qu'il parle, il le dit avec le coeur, exprime le plus profond de ses sentiments parce que c'est vrai, cela doit être notre plus grande aspiration: que nos enfants soient comme le Che.

Et je crois que l'image, la pensée, la manière d'être, l'oeuvre du Che, ont pris racine dans les nouvelles générations. Je le constate chez mon plus jeune fils et je le vois chez les jeunes, chez les jeunes Cubains, mais aussi chez les jeunes Latino-américains. Au delà des mers, je le vois aussi en Europe, je vois comment les jeunes envisagent l'avenir. Il y a peu, quand Fidel est allé en Italie, ils criaient: "Fidel, Fidel" mais il y avait aussi des pancartes montrant le Che, des phrases du Che y étaient écrites. Et qui brandissait ces pancartes? C'étaient des jeunes qui acclamaient Fidel, la Révolution cubaine et le Che. C'était des jeunes!

Nous, nous sommes marqués par les vices du passé, nous traînons un gros lest du passé, mais ces jeunes n'ont établi de compromis avec personne, la jeunesse surgit pure, sans compromis, sans engagement préalable. Ils n'ont d'engagement qu'envers la vérité, l'avenir. Et ils voient dans le Che une image de vérité et d'avenir. Attention, le Che est vivant, il est toujours d'actualité. Au sein de cette nouvelle génération, il est à l'ordre du jour, il n'est pas mort, il vit."

LE CHE DANS LA VIE QUOTIDIENNE

En décembre 1996, l'Assemblée Nationale du Pouvoir Populaire a décidé de faire donner à 1997 le nom de "Année du 30ème anniversaire de la mort au combat du Guérillero héroïque et de ses compagnons d'armes". Le nom de l'année figure à l'entête des journaux, suit la date des lettres et s'inscrit au tableau noir des écoles tous les matins.

Etudier à l'Ecole Che Guevara"

De très nombreux établissements scolaires répartis dans tout Cuba portent le nom du Che sous diverses formes, que ce soit tout simplement "Ernesto Guevara" ou "Guérillero Héroïque" ou "Nous serons comme le Che".

Ils comprennent tous les niveaux de scolarité: Des crèches-écoles maternelles - six - , des écoles primaires - trente -, des lycées du premier cycle - deux - et un lycée du second cycle. Le lycée du second cycle de sciences exactes de la ville de Santa Clara qui accueille près de mille élèves venus de toute la province de Villa Clara, porte le nom du Che. Il en va de même de deux écoles techniques et de trois écoles pour enfants handicapés.

La biographie de la personnalité dont l'établissement scolaire porte le nom est affichée et les élèves apprennent à la connaître, on leur demande de préparer des exposés, de réaliser des recherches sur cette personnalité.

De nombreux autres établissements scolaires rendent hommage aux compagnons d'armes du Che qu'il soient Cubains ou Boliviens ou à des passages de sa vie tels que la Bataille de Santa Clara.

Mais c'est dans toutes les écoles que l'on parle du Che aux enfants. Un poème récité par les plus jeunes dit:

"Deux gouttes d'eau sont tombées sur mes pieds, les montagnes pleuraient car ils avaient tué le Che, le Che est mort en Bolivie, une étoile au front, illuminant le continent de l'Amérique Latine".

La lettre d'adieu du Che à ses enfants figure dans le livre de lecture de troisième année de primaire et toute bibliothèque d'école compte des livres comme "Le petit Ernesto" sur l'enfance du Che. Il leur explique - photos à l'appui - que le Che a été un enfant comme les autres, peut-être même plus indiscipliné que les autres...

Un des plus beaux ouvrages dédié aux enfants, le Palais des Pionniers qui se trouve au Parc Lénine, à La Havane, porte son nom. Il offre aux 8-14 ans le monde en miniature: studios de radio et télévision, ferme, raffinerie de sucre...

Des chaires Ernesto Che Guevara ont été créées dans plusieurs universités afin d'encourager la recherche sur le Che. La première a vu le jour le 30 novembre 1992 à l'Université de Las Villas, à Santa Clara qui lui avait conféré le 28 décembre 1959, le titre de Docteur Honoris Causa en pédagogie.

Celle de La Havane a été mise en place le 2 mars 1995, jour anniversaire de la Conférence que le Che y a donné en 1960. Il y avait insisté sur le rôle de l'Université.

Travailler sous le signe du Che

Des entreprises toutes aussi nombreuses que les établissements scolaires portent le nom du Che, en particulier celles qu'il a contribué à créer et qu'il a inaugurées lorsqu'il était Ministre des Industries.

La plus grande entreprise "Che Guevara" est l'usine d'affinage de nickel construite à Moa, dans l'est du pays et inaugurée en 1985.

Une des plus modernes, l'entreprise de composants électroniques située dans la province de Pinar del Rio, s'appelle aussi Che Guevara. C'est dans cette usine que Fidel Castro a prononcé le 8 octobre 1987, le discours du 20ème anniversaire de la mort du Commandant Guevara, lançant un appel à "travailler comme le Che, travailler comme l'aurait fait le Che".

C'est aussi Fidel Castro qui a inauguré le 14 juin 1980 le complexe de santé Ernesto Che Guevara dans la ville de Las Tunas qui comprend un hôpital de près de 700 lits dans une ville où on ne comptait que 7 médecins en janvier 59.

La Centrale des Travailleurs de Cuba a décidé en janvier 1997 de faire du Commandant Che Guevara, le centre de l'émulation dans les entreprises au cours de l'année du 30ème anniversaire de sa mort. Outre des critères comme l'augmentation de la production et de la productivité, une comptabilité sans faille, une bonne discipline qui sont constants, le travail volontaire a repris toute sa place.

Un drapeau "Che Guevara" a été instauré et réservé aux deux cent meilleures entreprises et aux trente meilleurs coupeurs de canne de tout le pays. Il porte un portrait du Che et la phrase "Jusqu'à la victoire, toujours!".

Trois étapes de travail volontaire ont été définies, la principale ayant pour aval un diplôme pour 240 heures réalisées dans l'année qui est le fac-similé de celui qui avait été remis au Che en 1960.

Une journée nationale de travail volontaire a eu lieu le dimanche 23 novembre pour commémorer le premier réalisé par le Che en 1959.

Les "3 pesos" a l'effigie du Che

Lorsqu'en 1983, Cuba a décidé de créer un billet de trois pesos, petite coupure d'usage courant dont l'existence s'imposait entre la pièce de un peso et le billet de 5 pesos, c'est le Che qui a été choisi pour l'illustrer.

Il a été émis officiellement de manière symbolique le 8 octobre 1983 et a commencé à circuler dans tout Cuba le 1er janvier 1984, des réimpressions régulières ont été faites, la dernière datant de 1992. Sa couleur dominante était le rouge. Il portait sur l'avvers, à gauche, l'effigie du Che (la fameuse photo de Korda). Au revers, et à l'intérieur d'un cadre en bleu, figurait un dessin reproduisant une photo du Che coupant la canne à sucre. Le Che porte son uniforme de campagne vert olive et le chapeau de paille traditionnel des paysans. La légende dit: "Che, précurseur du travail volontaire".

Une pièce d'usage courant d'une valeur de trois pesos à l'effigie du Che a été frappée à partir de 1990. Elle reproduit l'image du "guérillero héroïque" sous les mots consacrés "la patrie ou la mort". Depuis 1995, elle n'est plus frappée à l'étranger mais par la Maison de la Monnaie à La Havane.

En octobre 1996, un nouveau billet de trois pesos à l'effigie du Che a commencé à circuler. Il a la particularité d'avoir été imprimé à Cuba. Ce billet reprend le précédent en l'améliorant, en particulier du point de vue technique.

Les couleurs employées sont le vert, le bleu et l'ocre. La sortie du billet a eu lieu le 13 octobre pour le 36ème anniversaire de la nationalisation du système bancaire.

L'ordre Che Guevara

L'Ordre Ernesto Che Guevara a été créé en vertu de la loi 17 du 28 juin 1978 et son statut a fait l'objet d'une décision du Conseil d'Etat du 12 décembre 1979.

Il est attribué sur proposition du Commandant en Chef ou du Ministre des Forces Armées Révolutionnaires à des militaires d'active, de la réserve ou en retraite qui ont accumulé des "mérites extraordinaires dans l'accomplissement de missions internationalistes en faveur de l'indépendance et de la souveraineté des peuples qui luttent contre l'impérialisme, le colonialisme, le néo-colonialisme et n'importe quelle autre forme d'exploitation." Cet ordre n'est qu'exceptionnellement décerné à des civils ou à des militaires étrangers.

L'Ordre Ernesto Che Guevara existe en trois échelons: bronze, argent et or. La médaille qui le représente porte sur l'avvers l'effigie du Che, au milieu d'une étoile à dix branches. En haut, les mots Ernesto Guevara et, en bas, "Che".

LA CHAIRE POPULAIRE CHE GUEVARA: UNE EXPERIENCE UNIQUE DANS UN QUARTIER DE LA HAVANE

Lorsqu'ils ont été nommés en poste à l'Ambassade de Cuba en Bolivie, Adys Cupull et Froilan Gonzalez - mari et femme dans la vie depuis 1964 - ont décidé de se lancer sur les traces du Che. Pendant 4 ans, ils ont interviewé des témoins de l'époque et ont ainsi engrangé l'histoire vue par quelque trois cent personnes qui avaient été liées de près ou de loin, en faveur ou contre, à la guérilla du Che. Ils ont pris le parti de livrer au public les témoignages tels quels et sont les auteurs de plusieurs livres sur le Che.

Leur idée la plus originale a été une chronologie commentée de la vie d'Ernesto Che Guevara parue sous le titre de "Un homme courageux".

Leur conception d'une histoire dans le siècle a voulu que la vie l'emporte sur les livres, donnant naissance à une expérience surprenante qu'ils relatent sous le regard multiplié du Che dont les portraits couvrent les murs de la salle à manger:

Froilan Gonzalez souligne:

Nous vivons dans un quartier très peuplé de La Havane: Cayo Hueso, dans l'arrondissement de Centro Habana. C'est un quartier où les habitants sont si nombreux que la densité est supérieure à celle des plus grandes villes du Japon ou de Chine. Nous sommes près de 80 mille personnes sur 3,5 kilomètres carrés, c'est quelque chose d'incroyable...

C'est un quartier plein d'histoire, de charme, nous sommes à cinq pâtés de maisons de l'Université de La Havane, dans une rue qui a de nombreuses traditions, la rue San Lazaro.

Tout au long de ces 13 ans, nous avons accumulé des portraits du Che réalisés dans les matières les plus diverses que puisse offrir la nature. Nous avons un "Che" fait de plumes d'oiseaux des camps de la guérilla en Bolivie, c'est un artiste bolivien, Abel Castillo, qui en est l'auteur; nous avons un "Che" en cuivre, de la mine de Chuquicamata au Chili; un de Martinique; un "Che" réalisé par un prisonnier politique vénézuélien, gravé dans le cuir; du Nicaragua, en cuir, de très nombreux pays et de très nombreux endroits de Cuba, que l'on nous a offerts au long des années.

Nous avons senti la nécessité de partager ces tableaux. Faire de leur contemplation un plaisir personnel ne nous rendait pas heureux. Souvent, nous ne percevions pas ces objets comme des cadeaux que l'on nous faisait, ils étaient imprégnés de l'affection, la solidarité enveloppant la Révolution cubaine, notre peuple, sa lutte, sa résistance face à un ennemi aussi puissant et aussi proche et nous voulions partager tout cela.

Nous avons cherché une institution, un endroit auquel les remettre, bien que cela nous ait énormément pesé car chaque objet, chaque tableau a son histoire - et une histoire d'amour, de tendresse, de désintéressement des personnes qui nous le donnent. Ce sont parfois des choses que ces personnes aiment beaucoup et pourtant elles s'en séparent pour nous les donner... de véritables oeuvres d'art, elles sont magnifiques.

Nous en étions donc là, à essayer de partager... Et, il y a deux ans et demi, on nous a conféré la réplique de la machette du Général Maximo Gomez qui est la plus haute distinction que l'on peut donner à un écrivain, un artiste cubain, qui partage les rêves et la lutte de notre peuple. Et on nous a organisé un hommage chez nous, des écrivains, des artistes, le pouvoir populaire de notre arrondissement. Au cours de cet hommage, un jeune député, Lazaro Sanchez Morfa, nous a adressé une critique terrible, féroce. Il s'est demandé pourquoi, alors qu'Adys et moi, nous encourageons la création de Chaires Ernesto Che Guevara dans les Universités - une chose que nous faisons depuis quatre cinq ans, pour que les valeurs éthiques, révolutionnaires du Che soient largement divulguées - nous n'avions rien fait dans notre quartier. Imaginez! Créer une Chaire dans un quartier! C'est une chose totalement inhabituelle, mais la critique nous a paru juste et nous l'avons acceptée. C'est ainsi qu'est née la première Chaire populaire Ernesto Che Guevara de notre pays.

On nous a aussi demandé de ne pas nous défaire de la galerie, et de l'ouvrir pour que des travailleurs, des étudiants d'avant garde la visitent. Nous avons décidé de relever le défi et même d'en élever le niveau. Nous avons donc pris la décision d'ouvrir notre logement avec la galerie, notre bibliothèque qui doit être la plus complète sur le Che dans notre arrondissement et de la mettre au service de la communauté, des chercheurs, des spécialistes, des écoles. Nous n'avons pas voulu en limiter l'accès aux meilleurs, à l'avant garde et nous l'avons ouverte à tous.

Et cela s'est converti en un fait auquel la radio, la télévision, les journaux, des télévisions anglaises, françaises, italiennes, ont consacré des reportages... à tel point que cette année, on nous a proposé d'aller avec la galerie au Brésil et en Italie et nous avons, de manière courtoise, décliné l'invitation car nous ne voulons pas qu'en cette année du 30ème anniversaire de la mort du Che, elle quitte sa place.

Nous sommes parvenus, pas seulement nous, mais aussi ceux qui nous entourent car nous avons reçu le concours d'artistes de renom, d'enseignants, d'historiens, de conteurs, de sportifs importants que les gens souvent ne voient qu'à la télévision, à créer un lieu de rencontre.

Nous les invitons chez nous et nous réunissons les voisins, c'est une manière d'être proches de grandes étoiles, de voir que l'on peut les approcher, les toucher de la main. Je crois que c'est un travail fait avec beaucoup d'amour.

Il y a un an, on nous a rendu hommage devant la maison, c'est une poète qui parlait; elle a dit que notre meilleur livre était peut-être bien cet ouvrage-là et non ceux qui ont été publiés. Nous pensons qu'elle a raison car nous apportons de l'amour dans des endroits où les gens vivent entassés, avec des difficultés, des problèmes... Nous apportons de l'amour mais nous en recevons aussi. Si vous pouviez voir avec combien de gens nous faisons connaissance, qui chantent, jouent de la guitare, de l'accordéon, qui récitent un poème, qui cherchent dans leurs vieux papiers un poème qu'ils ont écrit un jour et qui sentent la nécessité de réveiller ces souvenirs et de les offrir. Cela nous rend très heureux et c'est peut-être tout l'intérêt de ce que nous faisons, qui n'a rien d'extraordinaire mais qui, peut être, au milieu de la ville, du quartier dans lequel nous vivons, l'est en effet."

Adys Cupull:

"La Chaire - la galerie qui réunit tant de belles oeuvres, qui sont des oeuvres d'art dans la salle à manger de l'appartement - est devenue pour les enfants qui viennent quelque chose de particulier. Lorsqu'ils le

décrivent dans une composition, ils disent qu'ils y voient un lieu magique et qu'ils sont entraînés dans un monde fantastique. Le plus curieux, c'est qu'ils entrent dans le couloir en bavardant mais, lorsqu'ils arrivent à la salle à manger, ils adoptent une attitude solennelle. Je ne sais pas si c'est l'image du Che qui les inspire, mais ils se calment, ils regardent les tableaux, c'est très curieux.

Nous pensons que c'est une belle manière de faire toucher du doigt les qualités du Che. Ils restent tranquilles et nous commençons à leur donner des explications sur les tableaux. De manière incroyable, ils sont attentifs, captent avec précision: Nous le constatons lorsque ensuite ils répondent aux questions que nous leur posons. Nous leur demandons quel est le tableau qui leur plaît le plus et ils disent "celui-ci" , " cet autre" et pourquoi. Ils expliquent: "Celui-ci, parce que le Che est en colère, parce qu'en Amérique, on est pas arrivé à ce qu'il voulait". Ils expliquent à travers les oeuvres ce que le Che représente pour eux.

Nous avons aussi pris l'habitude à la salle à manger de leur offrir du maté, ce que buvait le Che. Nous leur préparons du maté, nous leur montrons un arbuste, nous leur expliquons comment il se transforme, au terme d'un processus industriel, en maté, nous leur montrons le bol dans lequel on le boit - semblable à celui dans lequel le Che le buvait - nous leur montrons la paille qui permet de l'absorber et la manière dont le Che le buvait.

Nous avons des photos, nous leur montrons comment, depuis qu'il était enfant, le Che en buvait. Ils le goûtent, et cela leur permet, bien sûr, de jeter un pont, d'entrer en osmose avec quelque chose que le Che aimait et qu'ils sont en train de boire. Outre le don de culture, nous leur apportons ce sentiment d'identification. Nous leur expliquons que le Che l'aimait sans sucre mais qu'ici à Cuba, nous le sucrons car nous aimons le sucre. Et tout cela se passe de manière agréable car nous leur mettons de la musique, la chanson du Che; ils récitent, ils nous posent des questions, nous leur montrons les livres mais tout, de cette manière familière, en buvant du maté. Une relation très intime, très proche se crée avec le Che, nous nous rapprochons de lui."

Froilan Gonzalez:

"Je voulais dire qu'au cours de cette conversation avec les enfants, nous leur expliquons effectivement comment était le Che. J'en profite pour te dire qu'il était très espiègle, terrible. Il changeait de place en classe sans demander l'autorisation de la maîtresse et nous leur expliquons qu'ils ne doivent pas l'imiter dans ce domaine. Il se sauvait pour aller à la rivière et nous leur expliquons aussi le danger que cela représente, les risques qu'ils courent. Le Che joue des tours aux autres mais il est capable de comprendre ce qu'il fait de mal, et c'est peut-être sa principale qualité, comprendre lorsqu'il se trompe, qu'il commet une erreur, perfectionner les choses et ne pas la répéter. Ce perfectionnement est le résultat d'une lutte constante qui lui permet de marquer des points, de vaincre l'asthme, de suivre l'école: Il a appris à lire et à écrire avec sa mère parce qu'il ne pouvait aller régulièrement à l'école, il a appris le français, il lisait les poètes français dans le texte...

C'est pourquoi nous disons aux enfants qu'il n'est pas si compliqué de ressembler au Che. Celui qui est capable de comprendre une erreur, et de ne pas la commettre de nouveau, est en passe de ressembler au Che et si tout ce qui s'améliore en lui même, il le met au service de quelque chose de juste, alors, il ressemble au Che, c'est ce que nous disons aux enfants."

Adys Cupull:

"J'ai perçu - je crois que Froilan aussi - que la période spéciale nous a poussés à réaliser ce travail. Chaque moment a ses particularités; je pense que la période spéciale, le fait que nous nous soyons vus décerner la machette, que nous ayons été en possession des tableaux, que l'on nous ait demandé de créer la Chaire, nous y a conduit. Mais je pense aussi que cela répondait à une nécessité de donner quand le besoin s'en fait sentir. La période spéciale nous a conduit à nous rapprocher des gens, qui en avaient, de plus, besoin au moment précis où nous avons créé la Chaire et je disais l'autre jour à Froilan que nous avons vécu une transformation.

Je me sens, grâce à ce travail - au delà d'une meilleure connaissance du Che - plus liée à ma communauté, cela m'aide à comprendre un peu mieux l'endroit où je vis, les besoins des gens, les problèmes, comprendre pourquoi parfois ils réagissent de telle ou telle manière... Ils sont plus proches et, il est vrai que c'est beau, que nous nous sentons bien. C'est un sacrifice du point de vue temps, mais c'est si beau! Quelquefois nous pensons que nous ne pouvons pas continuer comme cela, parce que, maintenant, nous devons écrire tard dans la nuit mais, en même temps, nous ne pouvons y renoncer. Ce que nous devons, c'est perfectionner le travail, aménager des horaires, mais pas arrêter de le faire.

Je crois que, cela a encouragé les gens à faire la même chose à d'autres endroits. J'ai là deux dépliants qui émanent de Chaires que nous avons créées en province, c'est un travail très intéressant. Avec la période spéciale et du fait que nous avons écrit tous ces livres et que nous sentions cette nécessité de donner, de dire ce que nous avons appris sur le Che, de le faire connaître, nous avons travaillé à la création de nouvelles

chaires dans les universités pour que la pensée, l'oeuvre et la vie du Che soient connues. Et cela a eu pour résultat que dans presque toutes les universités - sauf deux ou trois provinces - dans presque toutes, la Chaire Che Guevara a été créée.

Mais le plus important, c'est que ces Chaires qui, au début, avaient besoin de nos conseils, de notre aide, de nos livres, maintenant ces chaires qui sont formées de très jeunes professeurs, volent de leurs propres ailes. Elles ont publié des ouvrages et effectué des recherches sur le passage du Che dans la région, dans chaque province. Des livres sont déjà à l'imprimerie. Donc, il y a un résultat mais, outre le résultat, ces chaires ont travaillé pour préparer le 30ème anniversaire et nous nous sommes sentis pleinement réalisés sur ce plan. Nous pouvons cesser d'être ce que nous sommes, mourir - disons - nous pensons qu'il y a, dans tout Cuba, des continuateurs de ce que nous faisons.

DES JEUNES QUI ETUDIENT LE CHE

La Chaire populaire Che Guevara a fait naître des vocations de chercheurs, spécialistes du Che. Aldo Lopez del Rio a juste 20 ans, il habite dans le quartier de Cayo Hueso. Il se souvient qu'un jour dans son lycée, le général Harry Villegas était venu parler de la guérilla du Che en Bolivie et qu'il aurait aimé poser beaucoup de questions auxquelles il a renoncé par timidité. Aujourd'hui, jeune employé de bureau, il réalise dans son entreprise avec un collègue, des journaux muraux sur le Che. Aldo Lopez entend commencer dès que possible ses études à l'Université. Il suivra les cours du soir réservés aux travailleurs. Son but: une licence d'Histoire.

"J'appartiens à la Chaire populaire Ernesto Che Guevara de Froilan Gonzalez et Adys Cupull. Nous y réalisons des travaux de recherche sur la vie du Che pour la faire connaître à d'autres gens, à d'autres jeunes, dans les écoles, pour que la vie du Che soit mieux connue.

Par exemple, nous avons organisé une rencontre au début de l'année qui est celle du 30ème anniversaire de sa mort, le Cercle des Grands-parents, des écoles primaires et des camarades qui collaborent avec la Chaire, des sportifs... tous ceux qui se sentent liés au Che y ont pris part. Par exemple, je me suis chargé avec un autre camarade de faire l'année dernière une exposition à l'occasion des Journées Camilo-Che. Nous y montrons le Che au cours des diverses étapes de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa mort en Bolivie.

Pourquoi vous sentez-vous proches du Che?

Lorsque j'étais encore petit, dès que j'ai entendu parler des grands hommes de Cuba, je me suis senti attiré par le Che et, à mesure que j'ai pu en apprendre plus sur lui, que j'en ai su plus, ce sentiment a grandi en moi. Je me sens pleinement en accord avec son idéal, sa pensée et sa simplicité, ses caractéristiques personnelles. C'était une personne très ouverte, tu peux découvrir dans le Che tout ce que tu peux découvrir chez un être humain, il résume - comme le disait Fidel - l'Homme de l'avenir. Je pense que le Che n'était pas de son époque. C'était un homme qui va au delà de toutes les époques.

Croyez-vous qu'il soit possible de suivre son exemple?

Oui, bien sûr. Tout dépend du point de vue: Dans "être comme le Che", il ne s'agit pas d'être exactement comme lui, car cela est quasiment impossible. Personne ne peut conjuguer toutes ces qualités en même temps parce que cela est très difficile, les hommes comme lui ne sont pas si courants à notre époque...

Mais, par exemple, moi qui suis un travailleur, je peux être comme le Che - au sens du mot d'ordre des pionniers - en étant efficace dans mon travail. Il insistait en effet sur l'efficacité, sur la mise à profit maximum du temps de travail.

Il s'attirait la confiance et l'estime de tous car c'était quelqu'un qui enseignait, il critiquait durement lorsqu'il fallait le faire mais il le faisait avec une simplicité telle qu'il n'était pas blessant, au contraire, il te faisait rectifier, il te faisait réfléchir, voir pourquoi c'était une erreur et tu t'en rendais compte. C'est une manière de critiquer qui a un sens, qui te permet de rectifier.

Le Che nous a enseigné des tas de choses dans tous les domaines, il nous appris beaucoup en matière de sentiment d'humanité, de manière de traiter les gens, de politique... Il nous a lancé des mises en garde très claires sur les intentions de l'impérialisme. Comme chacun sait, avant le triomphe de la Révolution, le taux d'analphabétisme était élevé mais lui, avait des connaissances politiques, il avait vécu personnellement la réalité au cours de ses voyages en Amérique Latine et il avait vu ce que l'impérialisme faisait sur nos terres. Il y a été si sensible qu'il a voulu nous aider à connaître cet ennemi que nous avions tout près et dont il voulait nous libérer.

Puis ensuite, il a tenté de transmettre cet enseignement à d'autres peuples...

Quelle est la qualité du Che que vous appréciez le plus?

Le Che a de nombreuses qualités mais, la qualité qui me plaît le plus, est sa franchise et son honnêteté - quand il fallait dire quelque chose, il le disait à qui de droit et toujours la vérité, la vérité avant tout - et sa simplicité, ses sentiments d'humanité, il était très humain. Il y a de nombreuses anecdotes sur le Che qui se réfèrent à cela. Une fois, on lui a demandé pourquoi, alors qu'il était médecin, il se consacrait à la guerre de guérilla et non à la médecine, ce qui lui aurait permis de vivre mieux et il a répondu qu'il était plus beau de soigner des peuples que des individus."

MONUMENTS, SILHOUETTES ET IMAGES QUI EMBRASENT ... CAR ILS CONSERVENT LA CHALEUR DU PEUPLE

De très nombreux tableaux ont été consacrés au Che. Les plus connus sont certainement ceux de Raul Martinez et en particulier son "Siempre Che" aux couleurs vives.

Le célèbre peintre équatorien Oswaldo Guayasamin a exécuté en 1975 un portrait de Che Guevara qu'il a intitulé "Le nouveau Quichotte". Il a offert 300 copies signées et numérotées de sa main et le droit de le reproduire sur des Tee-shirts aux organisateurs du 14ème Festival Mondial de la Jeunesse et des étudiants.

On ne compte plus les affiches qui ont été créées depuis 1967 pour rendre hommage à Ernesto Che Guevara. Les plus belles figurent dans la collection de l'OSPAAAL et dans celle de la Casa de Las Americas.

Quant aux photos, elles sont innombrables, les plus connues sont celles de deux photographes: Korda et Corrales, mais de très belles oeuvres sont nées de l'art de nombreux photos reporters de presse. Il est difficile de parcourir une entreprise, des bureaux sans y voir une photo du Che qui est souvent présent aussi dans les foyers cubains.

Depuis 1993, la plus courante de ces photos, reproduite en une structure d'acier qui ne dessine que les contours du visage fait face à la statue monumentale de José Marti sur la Place de Révolution de Havane. La structure, oeuvre de Rafael Avila, un jeune artiste cubain, a été montée sur la façade du Ministère de l'Intérieur qui forme un des côtés de la place connue pour les rassemblements populaires qui y ont lieu. Les 17 tonnes d'acier ont reçu un éclairage très moderne dont le système a été offert par un chef d'entreprise français, imité ensuite par un chef d'entreprise espagnol.

Le mouvement des arts plastiques évoquant le Che a été suivi à tous les niveaux, des grands peintres à l'art populaire, y compris l'artisanat à Cuba et dans toute l'Amérique Latine. Deux bustes érigés hors de Cuba ont une histoire qui attire l'attention: Celui qui avait été dressé par des mains anonymes dans le petit hameau de La Higuera, en Bolivie, où le Che a été assassiné et celui du quartier de San Miguel à Santiago du Chili. Ces deux monuments ont été la cible de la même vindicte.

A la Higuera, le buste érigé à l'occasion du 20ème anniversaire de la mort du Che a été détruit peu après. Remplacé en 1990, il a été retiré en 1992 par des militaires qui ont apposé sur sa base une plaque à la gloire des soldats tombés au cours des affrontements entre l'armée et la guérilla. De jeunes sculpteurs en ont exécuté un autre en une nuit afin que le soleil du 9 octobre ne se lève pas sur un piédestal vide.

Fidel Castro avait, en novembre 1971, prononcé un discours au pied du monument au Che érigé en 1970 dans la communauté populaire de San Miguel lors de sa visite officielle au Chili. La statue de deux mètres de haut a été dynamitée par un groupe fascistes quelques mois avant le coup d'Etat du 11 septembre 1973.

Le monument est parfois une simple plaque ou le site tel quel. C'est pourquoi les lieux sur lesquels le Che a vécu dans la Sierra Maestra ont fait l'objet de travaux de restauration en 1997. Cela comprend les installations de son QG à La Mesa, la maison de La Otilia, où le poste de commandement de la Colonne 4 a fonctionné, la caserne de Bueycito que la troupe du Che a attaquée au cours de son premier combat de Commandant et Chef de colonne, la petite maison où il a fait halte à Minas de Frio, celle d'El Jibaro où la Colonne 8 a été organisée, celle de la Mercedes, endroit où la contre-offensive de l'Armée Rebelle a pris fin, le lieu de la première transmission de Radio Rebelde, reconstitué grâce aux survivants. Un petit monument est venu rappeler à la "Cité scolaire Camilo Cienfuegos" que le Che y a donné naissance au travail volontaire.

Mais la plus grande oeuvre - un véritable ensemble architectural - dédié au Che est la place qui porte son nom dans la ville de Santa Clara. Sur une place de 10 mille mètres², jalonnée de panneaux portant fresques et textes, se dresse une statue de 7 mètres qui pèse vingt tonnes. La place a été inaugurée le 28 décembre 1988, à l'occasion du 20ème anniversaire de la bataille de Santa Clara. Un musée et un centre de documentation ont été installés dans la base du monument. Plus de 2 millions 500 milles personnes du monde entier ont visité le site entre son inauguration et le 20 mars 1997. L'ensemble est l'oeuvre du sculpteur Delarra.

C'est pourquoi le choix de cette place pour la construction, entre juillet et octobre 1997, du Mémorial qui devait accueillir les restes du Che et de ses camarades de la guérilla bolivienne a semblé tout naturel.

Le Mémorial en soi a été conçu comme un endroit solennel mais non lugubre. La végétation couvre l'entrée et elle devient plus touffue et humide à mesure que l'on parcourt le couloir pour donner une impression d'exploration d'une forêt. Les murs sont recouverts de marbres cubains roses et marrons non polis qui ont conservé leur aspect rugueux. L'architecte Jorge Cao a souligné: "Nous avons voulu éviter le clinquant pour arriver à cette texture presque primitive de la pierre. Nous avons été heureusement surpris car, la construction ayant déjà commencé, le Commandant Ramiro Valdés nous a apporté des photos des derniers endroits où la guérilla du Che a mené ses opérations et on y voit des parois très semblables."

Les restes des guérilleros reposent dans des niches dans une petite salle dont les murs portent les visages en bronze des trente huit morts de la guérilla.

Chaque matin, avant que ne commencent la journée de travail au cours de la construction du Mémorial, des combattants qui avaient servi sous les ordres du Che venaient raconter une anecdote, parler de lui; quelqu'un lisait un passage d'un de ses textes ou un fragment du "Journal de Bolivie".

Cet esprit de communion avec le Che a été présent dès le moment où le sculpteur Delarra a conçu la place:

"La Révolution, pour les gens de ma génération, était une chose de tous les jours. Tandis que d'autres, dans le monde, découvraient le marxisme dans les livres, nous avons commencé à le découvrir au fil des événements et des discours des dirigeants de la Révolution, Fidel, Raul, le Che et d'autres...

Le Che était, à nos yeux, partie prenante de cette idée de Révolution et quand il a lancé l'idée du travail volontaire, c'était pour nous, une pensée humaniste, nouvelle. Nous venions d'une société dans laquelle le travail volontaire était inconnu. Je suis parti couper la canne trois récoltes de suite, alors que je n'étais pas coupeur de canne. Mais cela faisait partie de cet apprentissage du don de soi inhérent à la Révolution en marche.

José Delarra a exécuté sa première oeuvre représentant le Che avant même qu'Ernesto Guevara ne meure en Bolivie.

C'est une miniature. Je faisais alors des petits formats et je savais que le Che était vivant, quelque part dans le monde. On se disait qu'il devait être en train de lutter dans un autre pays. Il était alors d'usage de ne pas exécuter d'oeuvre représentant des dirigeants de la Révolution vivants pour éviter tout culte de la personnalité, mais -je ne sais pas pourquoi- j'ai fait ce "Che" quant même, je l'ai fait pour moi, pas pour l'exposer et cette figurine existe encore. Elle fait partie d'une collection de figurines, j'en ai fait d'autres ensuite après avoir appris sa mort. Tamayo en a emporté une dans le cosmos. Elle est conservée au Musée.

Comment est née l'idée de la Place Che Guevara à Santa Clara, comment la statue si particulière du Che a-t-elle été conçue?

J'étais en train de terminer la place de Bayamo, dans la province de Granma, lorsque les camarades de Santa Clara sont venus me demander de concevoir un projet pour un monument au Che à Santa Clara. C'était logique puisqu'il s'agit du combat le plus dur que le Che ait livré pendant la guérilla. De plus, il a été décisif pour la fuite du dictateur et la victoire de la Révolution aux cotés de la prise des villes de l'est par les colonnes commandées par Raul et Fidel. Donc, Santa Clara est dans la vie du Che, un moment important. Le fait qu'on vienne me demander cela, était pour moi un grand honneur et j'ai pris toutes les précautions afin que le résultat soit conforme à ce qu'il devait être.

Je me souviens comment j'ai conçu la figure du Che: Un guérillero, aux habits élimés, il ne porte pas son fusil à l'épaule mais il n'est pas non plus prêt à tirer, il le porte à la main: il peut entrer en action à n'importe quel moment mais il n'est pas menaçant, il est en position défensive.

La statue est tournée vers le sud, dix degrés à l'est, un peu comme s'il était en route vers l'Amérique du sud. Ce détail de l'orientation géographique a pesé de son poids.

J'ai eu recours aussi aux vêtements originaux du Che, sa veuve me les a prêtés de même que l'étui du pistolet avec lequel il a pris part à "l'invasion" et d'autres objets. J'ai cherché un jeune militaire qui avait les mensurations du Che et je l'ai habillé des vêtements du Che, ce jeune m'a servi de modèle. J'ai utilisé aussi des centaines de photos du Che, me suis mis à la recherche des moindres détails.

J'ai fait venir son père, sa soeur, pour avoir leur opinion, chercher des ressemblances. Ensuite un bon nombre de combattants de la colonne 8 ont défilé dans mon atelier pour me donner leur avis. Je voulais réussir une statue-biographie. Chacun a donné son opinion, Pombo qui a été un des derniers à voir le Che est venu aussi de même que Ramiro. J'ai vraiment pris toutes les précautions possibles.

Ensuite je suis allé à Santa Clara, nous avons fait la place avec la collaboration de la population de Santa Clara. Les habitants de la ville ont fait plus de cent mille heures de travail volontaire aux côtés de combattants de la colonne 8, des survivants de Bolivie.

L'hommage ne se limitait pas au monument, il englobait la manière de l'ériger. Le bronze a été collecté dans tout Cuba, les gens ont donné des objets personnels, des lampes pour apporter leur contribution. Le travail nous a pris six ans.

Mais, outre la place, nous avons érigé seize monuments de plus dans les localités et villages de la province de Villa Clara, qui ont été pris par la colonne 8 "Ciro Redondo" sous les ordres du Che. Le "monument" fait donc plus de cent kilomètres de large, il va de Guínia de Miranda à Santo Domingo.

Comment est née l'idée de ne pas vous limiter à la statue et d'insérer le Che dans un ensemble architectural sur la place Che Guevara de Santa Clara?

J'ai conçu la forme architectonique de la place. J'ai voulu à partir de l'idée générale de la place, représenter la personnalité du Che. C'est un dessin très sobre, d'une sobriété qui impressionne justement par sa simplicité, ce sont des figures géométriques très simples.

L'image du Che est traduite en figures ou en textes: Lorsqu'il est médecin au Guatemala et qu'il se demande s'il doit soigner le corps ou la société ; l'étape de la Sierra Maestra où il noue une immense amitié avec Camilo, Célia et Fidel; sa marche et tout ce qui conduit à la prise de Santa Clara, du train blindé mais, de plus, on voit le Che à son poste au gouvernement, au travail volontaire, réfléchissant à la question de l'alphabétisation. C'est ce que nous mêmes avons vécu: J'ai alphabétisé aussi, nous avons tous fait de tout, nous avons été ou nous sommes encore membres des milices populaires, nous avons participé au travail dans l'agriculture, si bien que lorsque j'ai conçu le monument au Che, j'ai exprimé un homme très important de mon époque, dans mon pays, qui a un rayonnement universel mais qui est une réalité qui nous appartient, qui n'a rien d'inventée, de rapportée.

Outre cette place de Santa Clara, vous avez fait figurer le Che dans d'autres monuments à Cuba et à l'étranger.

A Holguín, où se trouve la première place aménagée après le triomphe de la Révolution, qui porte ce nom justement, on peut voir le Che. Je crois qu'il s'est passé là une chose très intéressante que le Che aurait aimé: La place a été inaugurée quelques jours après la prise du pouvoir par les sandinistes et plusieurs guérilleros sont arrivés à Holguín sans avoir pu se baigner ou ôter leurs vêtements de campagne. Ce jour-là aussi Célia était là, heureuse, parmi les guérilleras sandinistes.

C'est-à-dire que la première fois que le Che fait son apparition sur un monument, c'est le 26 juillet 79, peu après le triomphe sandiniste et en présence des sandinistes. C'est une expression de la pensée du Che, une chose réellement émouvante. On voit le Che aux côtés de Camilo et de Fidel et aux côtés de Martí.

Ensuite, j'ai repris la figure du Che sur la Place de la Patrie, à Bayamo, dans la province de Granma. Fidel lui a donné le nom de "Place de la Patrie" parce que les insurgés qui suivaient Cespedes en 1868 s'y sont réunis, les eaux qui baignent la plage de Las Coloradas sont proches, la Sierra Maestra se dresse sur le territoire de cette province, José Martí y est mort au combat. C'est une province chargée d'Histoire, c'est là y compris que les seuls indiens à s'être rebellés contre Diego Velazquez, se sont soulevés. Le Che y a été blessé, il a lutté là avec les autres, ses compagnons qui sont venus sur le Granma et ceux qui, ensuite, ont rejoint la Révolution. Il est là parce qu'il a conquis ce droit, sa présence n'est, à aucun moment, gratuite.

Lorsque j'ai fait la place Holguín, je voulais traduire en la résumant, l'histoire de Cuba: à une extrémité du Monument, se trouve un espagnol soumettant un indien par l'épée et la croix et à l'autre bout figurent Mella, Marx, Engels et Lénine. D'un côté, les colonisateurs nous imposent leur religion, de l'autre, les Cubains embrassent l'idéal du socialisme. Il y a une étoile au centre. Les lieux où l'histoire s'est écrite sont présents: l'Université de La Havane, la Sierra Maestra, le Granma, las Coloradas...

A l'étranger, j'ai fait un monument en Angola, pour célébrer l'amitié cubano-angolaise, rendre hommage aux deux mille Cubains qui sont tombés en terre angolaise - je suis d'ailleurs allé en Angola comme combattant internationaliste et c'est en tant que tel que j'ai fait ce monument. J'y ai inclus le Che parce qu'il a eu sa part dans cette solidarité avec les peuples d'Afrique. Il avait donc toute sa place sur ce monument qui se trouve à Luanda, dans un très beau site, face à la baie.

Quant à d'autres oeuvres possibles, j'ai toujours une pensée tournée vers le Che, pas seulement comme sculpteur mais comme homme de la rue et aussi comme homme de mon époque. J'essaie tous les jours d'imiter une de ces bonnes choses qu'a faites le Che et je crois que j'y parviens dans des oeuvres artistiques ou humaines. Je me souviens que lorsque le Che était en Bolivie, et que Juan Almeida occupait le poste de Ministre des Forces armées parce que Raul suivait des cours, je lui ai adressé une lettre dans laquelle je

signalais que j'étais prêt à me joindre au mouvement comme combattant ou comme artiste, je crois que j'ai fait les deux choses à moitié...

Vous êtes de ceux qui pensent que l'on peut être "comme le Che?"

Bien sûr parce que le Che n'est pas un saint. Il a dit une fois: "Le Parti n'est pas un rassemblement d'archanges mais d'Hommes qui ont leurs qualités et leurs défauts". Evidemment, les qualités doivent couvrir le corps tout entier... ou la plus grande partie."

Vous avez sans doute vu dans le monde des oeuvres de tout type rendant hommage au Che, y compris des oeuvres exécutées par des prisonniers politiques. Quelle est celle qui vous semble le plus nous rapprocher du Che?

"Quand un homme est en prison, quand il lutte, c'est qu'il ressent comme un camouflet personnel la gifle donnée à un autre et c'est très important, parce que, même si dans le monde il y a beaucoup de gens qui ne comprennent pas bien qui était le Che, il y a ceux qui luttent et qui s'appuient sur sa pensée, sur ses sentiments, qui sont en définitive l'exemple de la Révolution cubaine, de toute la Révolution cubaine car le Che fait partie intégrante de cette Révolution. Il n'a pas surgi comme un phénomène à part, il en est le produit - avec ses qualités, ses particularités - il est un élément constitutif de ce processus, au sein duquel Fidel a été et reste celui qui enseigne.

Lorsque les gens prennent le Che pour bannière dans cet esprit, c'est extraordinaire.

J'ai vu de nombreuses oeuvres évoquant le Che, plus ou moins réussies, mais ce n'est ni ce qui m'intéresse le plus, ni ce qui aurait le plus intéressé le Che. Il y a quelques jours, j'ai vu dans le journal un portrait du Che peint il y a quelques années par Guayasamin. Et comme il m'a semblé très original, moi qui ait tant de fois représenté le Che, je l'ai énormément apprécié car cet artiste est, en soi, digne d'une telle oeuvre."

En ce moment, José Delarra peint plus qu'il ne sculpte, des chevaux qui représentent les Cubains, les descendants des colonisateurs faisant irruption dans les palais coloniaux, des femmes - pour LA femme - et des coqs "parce que c'est un animal qui marque son territoire et ne laisse personne y pénétrer".

UNE CUBAINE DE SON EPOQUE: LE DR ALEIDA GUEVARA, FILLE DU CHE

Aleida, née le 24 novembre 1960, est le seul des enfants de Che Guevara qui ait des souvenirs précis de son père. Elle est aujourd'hui pédiatre dans un grand hôpital pour enfants de La Havane. Elle a terminé sa médecine en 1984 et effectué deux missions internationalistes médicales. Elle est mère de deux fillettes.

Rencontrer le Dr Aleida Guevara impressionne: si elle n'en a pas les traits, son franc-parler, sa manière réfléchie de penser le passé et le présent, la force intérieure qui la porte, évoquent le Che.

Pourquoi avez-vous choisi de devenir médecin, le fait que votre père l'ait été a-t-il influé sur votre décision?

"Je ne peux pas dire catégoriquement "non, cela n'a pas pesé", parce que ce ne serait pas vrai. A 4 ans et demi, je savais que je voulais être médecin; j'aidais ma mère à faire ses pansements lors de sa dernière césarienne. Et, comme j'ai toujours aimé les enfants, mon frère Ernesto était un peu ma poupée. C'est alors que j'ai choisi d'être médecin pour enfants, pédiatre.

Vraiment, je pense que ce qu'a fait maman avec nous, est très beau: Elle a fait de papa quelqu'un de très, très, très présent tout le temps, sans trop parler, avec des petits gestes, des petites choses... A cet âge-là, je connaissais pratiquement tous les goûts de papa: Comment il buvait son café, quelle eau il buvait, comment il buvait le vin, comment il s'asseyait, la serviette de toilette qu'il utilisait, comment il aimait faire sa toilette, tout, tout. Je n'étais pas assez grande pour enregistrer tout cela quand je l'ai vécu, c'est maman qui, tous les jours, l'introduisait en me parlant et d'une manière ou d'une autre, mon père était toujours présent.

C'est pourquoi je pense que cela a pu être déterminant dans ma vocation au début: papa, l'homme pour lequel j'ai le plus d'admiration, était médecin. Ensuite, je me suis rendue compte que si je n'avais été influencée que par cela, j'aurais décidé de devenir militaire et non médecin.

Mais, depuis le moment même de ma naissance, j'ai reçu beaucoup d'amour, beaucoup de tendresse de la part du peuple cubain, simplement parce que j'étais la fille de Che Guevara. Alors quand j'ai eu grandi, j'ai voulu, d'une manière un peu égoïste, une profession qui me permette de me sentir utile, mais, surtout, qui fasse que l'on m'aime pour ce que je fais et pas seulement parce que je suis la fille du Che. Je crois que c'est là une des meilleures professions que j'aurais pu choisir.

Avez-vous rencontré des difficultés au cours de vos études?

Non, absolument pas, j'étais bonne élève. J'ai aussi été dirigeante étudiante, militante de l'Union des Jeunes Communistes. J'ai toujours été une personne très active. J'ai été élevée par une communiste et,

indubitablement, je me comporte comme telle, mais de plus, c'est une femme très humaine et cela m'a permis de toujours me sentir une personne très complète.

La boucle a été bouclée lorsque, voulant me récompenser du fait que je partais en mission internationaliste au Nicaragua pour faire ma dernière année de médecine, maman m'a donné la cassette que papa lui a laissée avant de partir en Afrique et sur laquelle il a enregistré les poèmes qu'il avait l'habitude de lui lire le soir. C'est le plus pur de ce qui les unit qu'il lui laisse à ce moment-là. Et pour moi, cela a été très beau car seul un homme amoureux, un homme tendre et humain, peut laisser un tel souvenir à la femme qu'il aime. Je me suis rendue compte que j'étais le fruit d'un amour exceptionnellement beau et je me suis sentie un être plus complet encore. Cela a décuplé les forces dont j'avais besoin pour terminer mes études et être la meilleure de la promotion.

Sur ce plan, je n'ai jamais eu de problème, j'ai toujours été une bonne étudiante et j'ai pu compter sur l'appui de mon peuple et de ma mère pour avancer.

N'avez-vous rencontré aucune opposition lorsque vous avez parlé de partir en mission internationaliste, compte tenu du danger que cela pouvait représenter?

En fait, il n'y avait pas raison que j'y aille, j'étais la meilleure de ma promotion et je pouvais demander ce que je voulais, non parce que j'étais la fille du Che mais grâce à mes notes. Mais, lorsque tu as été élevée par une personne qui a toujours insisté sur les souhaits les plus profonds de celui qui n'est plus là, de ton papa, qui a insisté sur la manière de penser de cet homme et qui t'a expliqué, depuis que tu as commencé à marcher, que tu existes, que tu es toi parce qu'un homme a été capable d'offrir son aide à un peuple qui n'était pas le sien, le moins que je doive à cette personne, est d'être internationaliste, c'est pour cela que je suis un être humain. Cela, maman l'a toujours cultivé en moi.

Bien sûr, à l'heure de la décision, cela lui a coûté parce que c'était sa fille qui allait se trouver dans une situation difficile, les choses allaient mal à ce moment-là au Nicaragua. Lorsqu'elle m'a fait part de son inquiétude, je lui ai répété ce qu'elle m'avait toujours dit. Elle a compris et elle a été si fière de moi qu'elle m'a envoyé ces poèmes pour me récompenser.

Quel est le travail que vous réalisez en dehors de l' Hôpital?

"Comme cette année, c'est le trentième anniversaire de sa mort au combat et de celle de ses compagnons d'armes, le Directeur du système d'enseignement dans l'arrondissement m'a demandé si j'acceptais de parler avec les élèves. J'ai toujours beaucoup aimé cela: Les adultes ont leurs idées préconçues, leurs critères propres bien arrêtés. Par contre, les jeunes sont en pleine formation. Dans la situation de mon pays en ce moment, il faut leur rappeler certaines choses, leur faire toucher du doigt des choses qu'ils ne connaissent pas, par exemple notre vie lorsque nous étions adolescents. Cela nous rapproche d'eux et, bien sûr, les rapproche de nous. C'est une chose très belle, j'ai fait cela deux mois et demi et pour moi, c'est une expérience vraiment unique. Ils me remercient, me reçoivent avec des fleurs, des applaudissements, mais c'est moi qui les quitte reconnaissante et pleine d'une immense confiance en l'avenir de mon pays. Ils ont onze, douze ans et sont très attentifs. En primaire aussi, plus petits, ils m'écoutent avec beaucoup d'attention, deux heures de conversation et ils ne se lassent pas de poser des questions. Elles touchent des domaines très divers, ce sont des questions très intéressantes.

Quel genre de questions?

Ils me posent des questions sur son enfance, sur sa jeunesse et ensuite, ils me demandent de leur parler de lui en tant que père. C'est quelque chose de très important pour eux: "Quel genre de papa était-il?" "Quelle impression cela te fait-il d'être sa fille?" " Comment te conduis-tu? Comment sont tes frères et soeurs? Qui sont-ils, que font-ils?" Cela leur permet de se rapprocher de nous et de papa. Ils commencent à le respecter plus, comme s'il était aussi leur père; ils perçoivent de lui une image plus complète et cela me fait vraiment plaisir.

Il m'est arrivé dans un de ces collèges, une chose qui m'a beaucoup émue. J'avais parlé avec un groupe de pionniers parce que tout le monde ne tient pas en général dans la salle ou l'amphithéâtre où a lieu la rencontre. J'avais fini - nous avons conversé près de deux heures - je suis sortie au moment où les élèves de 7ème étaient en récréation, ils se sont rassemblés et m'ont demandé de leur dire "quelque chose". Je leur ai expliqué que nous venions d'avoir une conversation, que ceux qui y avaient assisté pourraient tout leur raconter et que ce serait mieux ainsi. Mais ils ont insisté et j'ai alors signalé: " Ce qui est fondamental pour moi est d'appliquer les paroles d'une milonga argentine que j'ai toujours beaucoup aimée et qui dit: "Si je meurs, ne pleure pas, fais ce que je faisais et je continuerai à vivre en toi" et j'ai à peine fini de prononcer la dernière syllabe que ces élèves ont fait le salut des pionniers et on dit: " Pionniers pour le communisme, nous serons comme le Che" avec une force, une spontanéité si grande que j'en ai été bouleversée. Les mots me manquent pour décrire ce que j'ai ressenti, j'ai senti la tendresse, la force, la joie m'envahir.

Il n'y a pas des milliers, mais des millions d'Hommes à même de se transformer en nouveaux Che Guevara...

Vous croyez qu'être "comme le Che" est un mot d'ordre réalisable?

Lorsque l'on connaît vraiment le Che, lorsque l'on considère avant tout son aspect humain, ce n'est pas seulement possible, c'est nécessaire afin de pouvoir faire face au monde tel qu'il est actuellement.

Il est très important que les enfants, les jeunes Cubains se familiarisent avec cette image, jusqu'à l'aimer et la comprendre. Le plus important c'est que s'ils n'arrivent pas à traduire totalement ce mot d'ordre dans les faits, parce que le Che était un homme très complet, ils parviennent au moins à le faire pour les choses fondamentales. Quelles sont-elles?: Solidarité avec les autres, compréhension, fraternisation, préoccupation pour l'avenir de l'Homme; faire passer avant tout les problèmes des autres et penser, en dernière instance, à soi-même. Si ces choses-là, qui sont les plus belles, les plus pures de papa passent dans la pratique, alors nous aurons une société très sûre. Et je pense que, oui, c'est possible.

Dans les nouvelles générations que nous sommes en train de former malgré la "période spéciale", tout le conflit économique, les problèmes que le tourisme engendre, y compris sur le plan des idées, malgré tout cela, il y a de nombreux professeurs et ensuite, à travers eux, de nombreux jeunes qui captent l'essentiel de ce message, l'essentiel de la personnalité du Che, de notre Commandant en chef, de nos dirigeants et de notre Parti. Et cela, d'une certaine manière, leur donne confiance.

Lorsque tu parles avec eux de ce que tu as vu et de ce dont tu as souffert... J'ai effectué deux missions dans le monde totalement sous développé, le Nicaragua et l'Angola, et ce que j'ai vécu là-bas, je ne le souhaite à personne. Cela a été si dur, si triste de voir un enfant qui aurait pu être sauvé, mourir par manque de moyens. Une fois, une opération de l'UNITA a privé Luanda d'électricité pendant dix jours, et nous n'avions pas une seule damnée machine, un générateur qui aurait pu faire fonctionner, par exemple, les équipements de respiration assistée. C'était horrible pour le médecin qui se trouvait dans cette situation. Je ne souhaite à personne de passer par là.

Mais une fois que j'ai vécu l'expérience de l'Angola et du Nicaragua, je n'ai plus l'ombre d'un doute sur le fait que la voie à suivre est celle du socialisme et du communisme à l'avenir, je ne doute pas une seconde du fait que ma société est la plus juste, la seule dans laquelle nous pouvons avoir l'espoir de nous grandir en tant qu'être humains et de nous faire respecter comme des êtres humains. Dans le cas contraire, nous redevons des animaux à usage domestique pour que celui qui a de l'argent nous utilise et rien de plus. Et c'est ce qu'il faut faire comprendre aux jeunes de manière à ce que réellement, ils le voient, que cela ne soit pas de la langue de bois, des mots et non des sentiments, des faits vécus - je l'ai vécu, j'en ai souffert dans ma propre chair. Je leur fais comprendre en employant les mêmes mots simples et clairs que j'emploie avec mes filles et cela me semble très important, une oeuvre très belle, par dessus tout, non pour ce que l'on peut semer en eux mais pour ce qu'ils nous apportent à nous, cette confiance totale dans l'avenir, dans cette nouvelle génération.

Vous avez vécu de très près la relation entre votre père et Fidel Castro, que pouvez-vous nous en dire?

Il y a une photo que je trouve très belle, une photo qui m'attendrit toujours: C'est Fidel jeune, très jeune, qui me porte dans ses bras, j'ai à peine 4 ans, il ri, papa ri encore plus parce qu'il vient de me mettre dans les bras de mon oncle. Dès mon plus jeune âge, je l'ai connu comme "mon oncle" ou mon père de remplacement.,

Quand la mort de papa a été confirmée, la nouvelle allait être donnée officiellement et Fidel a eu la délicatesse de m'appeler avant. Il voulait me donner la nouvelle, mais maman l'en a empêché en disant que c'était son devoir. Mon oncle m'avait appelé la veille et m'avait raconté qu'il avait reçu une lettre dans laquelle papa expliquait que, si, un jour, il mourrait au combat, il demandait à ses enfants de ne pas le pleurer. Il voulait que nous sachions que c'était la mort d'un homme qui avait désiré mourir ainsi et que quand un homme meurt comme il l'a voulu, ses êtres chers ne peuvent se sentir tristes, parce que cet homme a réalisé ce à quoi il aspirait dans la vie. C'est ce qu'il m'a plus ou moins exprimé avec ses mots et il m'a dit:

- "Si un jour cette nouvelle nous parvenait, tu me donnes ta parole de "pionnière" que tu vas bien te conduire?"

- "Tonton, je ne peux pas te donner ma parole de pionnière, parce que je ne le suis pas encore."

- "Alors, tu me donnes ta parole de révolutionnaire?"

- "Celle-là, oui, je te la donne" parce que cela oui, je l'étais déjà. Je lui ai donné ma parole sans hésiter.

Le lendemain, lorsque ma mère m'a donné la nouvelle de la mort de papa, qu'elle m'a lue sa lettre... Imagine le moment, maman est l'être le plus important de ma vie, c'est le centre de mon éducation, de mon monde et elle a toujours été une femme ferme, solide, et , tout à coup, elle n'est plus rien, elle est morte, elle pleure, très triste, c'est une femme détruite et elle me lit la lettre d'adieu de papa. C'est une lettre très belle

mais lorsqu'elle la lit et qu'elle arrive à la fin, je me rends compte que plus jamais je ne prononcerais ces mots, je sais que papa n'est plus. Ce qui me bouleverse le plus, ce sont ces mots dits par ma mère qui pleure. Je commence aussi à pleurer, mais je m'assieds dans mon lit parce que je viens de me souvenir de mon autre père que je ne peux décevoir. Je m'assieds et je dis à maman de ne pas pleurer, que nous ne pouvons pas pleurer pour papa parce qu'il est mort comme il le désirait, que nous devons être forts.

C'est à peu près ce que je dis à maman et cela la frappe beaucoup parce qu'elle ignorait la conversation que j'avais eue avec Fidel. J'avais six ans, et qu'une enfant de six ans se dresse sur son lit pour te dire une chose pareille, cela te redonne des forces et c'est précisément ce qui s'est passé. Ce n'est que des années plus tard que maman a su que je n'avais rien fait d'autre que répéter ce que Fidel m'avait expliqué la veille, mais, de toute façon, cela lui a été utile.

Mes relations avec Fidel ont donc commencé quand j'étais petite et j'ai un peu remplacé l'image paternelle par la sienne, parce que c'était lui qui était là. Il récupérait les poèmes que j'écrivais, les envoyait chercher, m'invitait à toutes les activités, j'étais la seule fillette à la tribune, je me sentais très, très importante dans sa vie. Bien sûr, avec le temps, je me suis rendue compte que je ne n'étais pas sa fille, et qu'il ne pouvait remplacer totalement mon père. Mais il a été pour moi un oncle plus que chéri.

Fidel a été présent à tous les beaux moments de ma vie, et j'ai reçu aussi son appui aux moments les plus tristes. Il ne m'a jamais fait faux bond. Le jour de mon mariage, il était là. Je ne pouvais pas me marier sans sa présence. Il y a plus: mon mariage a coïncidé avec la visite du Président yougoslave et il est venu avec lui à la maison. Je ne savais que faire parce c'était un mariage préparé pour cinquante personnes tout au plus et il est arrivé avec deux cent. Mais, tout s'est bien passé. C'est quelqu'un de dynamique, il a tout arrangé. Quelquefois les gens plaisantent et demandent en regardant les photos, qui est le marié. Il est partout, il coupe le gâteau avec nous, il trinque avec nous, il est là, heureux. Lorsque ma fille est née, il est venu me voir à l'hôpital, il a commencé à discuter avec moi, il voulait que je l'appelle Victoria et il s'est plaint parce que je n'avais pas consulté le grand père - lui- sur le nom de la petite.

Les enfants sont, comme le dit Marti, l'espérance du monde et ils ne savent pas mentir: Lorsque j'avais cinq six ans, j'ai écrit mon premier poème et je leur ai dédié aux deux, je le lui ai envoyé à lui, il disait: "Passent, passent les années, mon coeur reste ici, ici où les arbres bougent leurs branches, air frais pour moi, ici où les oiseaux chantent pour toi". C'est mon premier poème et je le dédie à Fidel et à papa.

Je savais qu'il m'aimait et c'est un sentiment que personne n'a pu m'inculquer, il l'a conquis par sa façon de me traiter, sa manière d'être avec nous. Lorsque j'ai été adulte, il en est allé de même, nous avons eu des discussions fortes, nous nous sommes un peu fâchés, comme un père et sa fille. Lorsque j'ai divorcé, il a été à mes côtés, préoccupé, m'appelant par téléphone pour me dire: "Ne sois pas triste, peut-être reviendra-t-il..." Incroyable mais vrai... Mon oncle parlant de ce genre de choses au téléphone, cela me faisait rire. Je lui ai dit:

- "Tonton, ne te fais pas de souci, je sais que c'est difficile, lorsqu'il partira, il va trouver une femme dix fois mieux que moi..."

- "Il vaut mieux que tu le prennes comme cela, ma petite fille..." Il avait essayé de me consoler, de me donner du courage. Un homme qui ne ressentirait pas de l'amour et de la tendresse pour les enfants de son ami, ne pourrait agir ainsi.

Les liens entre papa et Fidel ont toujours été basés sur un grand respect, une grande amitié et une grande solidarité. J'ai été témoin de cela lorsque maman a dû "traduire" les notes écrites par papa dans la Sierra Maestra - l'écriture de papa est pratiquement illisible. Lorsque Raul est venu chercher les notes à la maison, maman lui a dit: " Raul, fais attention, le Che n'est plus là pour rectifier. C'est lui qui a toujours noté les choses avec le plus de soin. Si tes notes ou celles de Fidel ne coïncident pas avec les siennes, basez-vous sur les siennes parce que, de plus, il n'est plus là pour défendre sa façon de voir". Raul s'est retourné, irrité, et lui a dit: " Aleida, tant que Fidel et moi vivrons, le Che sera vivant avec nous". J'ai alors fait remarquer à ma mère qu'elle l'avait blessé; elle l'a reconnu avant d'ajouter: " De toute façon, je suis heureuse qu'il m'ait dit cela".

Il semble normal que le Che soit présent dans le Tiers monde mais il l'est aussi dans le "premier monde", comment l'avez-vous ressenti?

Vivre notre monde est difficile à cause des problèmes économiques, mais il y a beaucoup plus de solidarité entre les hommes, surtout dans mon système, il y a une communication très belle entre les hommes. Ici, tu te sens chez toi, s'il t'arrive quelque chose, il se peut qu'une personne sans coeur passe sans te regarder mais cinq ou six personnes te demandent ce qui t'arrive, en quoi elles peuvent t'aider, sans chercher à savoir de qui tu es la fille. Tu es tout simplement une concitoyenne, une personne qui a des problèmes et ce peuple t'aide. En général, c'est le peuple qui est le mien , c'est ce que j'ai toujours senti et reçu de lui.

Lorsque je vais en Europe, les choses sont différentes même si j'ai la chance de rencontrer toujours des gens très positifs. Les gens qui m'accueillent sont toujours des gens de gauche, qui ont des liens avec Cuba, mais, lorsqu'ils me montrent leur ville, leurs parcs, leur pays, je me sens un peu déprimée, je n'arrive pas à m'adapter à cette société, les gens sont beaucoup plus froids, ils pensent beaucoup plus à eux qu'aux autres. Ils sont préoccupés par le fait d'avoir deux logements et d'obtenir le troisième, il leur faut une autre voiture, ils ont besoin d'en changer car elle ne va plus assez vite... C'est ce que nous appelons avoir la tête pleine de vide. Malheureusement c'est le cas de beaucoup de gens dans ce premier monde. Ils ne pensent qu'à consommer, à leur bien-être personnel. Quelquefois, tu rencontres des gens qui disent qu'ils vont aider le Tiers Monde. Mais cette aide revient à donner un peu d'argent ou quelque objet. Peu de gens sont prêts à aller enseigner ce qu'ils savent... Comment rendre la terre plus productive ou mieux utiliser l'eau... Ce genre de personnes auxquelles peu importe comment elles vont vivre une année ou deux qu'elles vont passer dans le Tiers Monde, ces gens vraiment humains qui sont prêts à partager le quotidien des Hommes appelés à vivre dans ce monde, sont rares. En Europe, je me sens comme un poisson hors de l'eau. J'ai des amis, je connais des gens que j'aime beaucoup, auxquels je dois tirer mon chapeau mais, en majorité, ce que tu vois, ce sont des gens qui pensent " MA vie", "MA maison", "MES propriétés" et qui veulent que leurs enfants possèdent plus qu'eux.

Un jour, une patiente m'a demandé ce que j'aimais le plus, mes filles ou la Révolution et j'ai répondu sans hésiter: La Révolution, parce que j'aime tant mes filles que le moins que je puisse demander pour elles, est ce que j'ai eu: Qu'elles soient élevées dans la même dignité, baignant dans le même amour, et cela n'est possible qu'au sein de ma Révolution.

Alors, ma Révolution signifie donner tout ce que tu peux pour le bien-être des autres, c'est cela ce que signifient les mots peuple, révolution. Lorsque je suis en Europe, il y a beaucoup de gens qui ne comprennent pas, qui me disent que je suis une romantique et que tout cela est passé de mode. Je leur réponds qu'ils perçoivent les choses de cette manière parce qu'ils ne vivent pas dans mon pays, qu'ils n'ont pas cette sensation de force, de solidarité et d'union que nous avons, nous. Alors je ressens de la tristesse pour ceux qui vivent dans le système capitaliste parce qu'ils ne connaissent pas au fond d'eux-mêmes cette joie que, vraiment, je ressens.

C'est dans ce contexte que je crois que l'image de papa est très importante pour ceux qui se sentent désemparés dans cette société-là et qui n'ont pas encore trouvé leur voie, ceux qui pensent que l'être doit pouvoir être plus humain. Ils cherchent quelque chose à rejoindre, auquel se raccrocher et cela peut être l'image de mon père, cet homme pur, propre, simple, courageux et, en même temps, et par dessus tout, très humain. Cet homme digne d'être imité. Et alors, même s'ils ne le saisissent pas dans toute son ampleur, ils peuvent capter ce qu'il avait de beau et de tendre et essayer de se rapprocher de lui.

Je pense que c'est ce qui les pousse à se lancer à la recherche de cette image, à essayer de la connaître à fond et de la faire leur. Pour nous, c'est très important : Si un Homme, où qu'il soit, où qu'il vive, est capable de faire sienne une part de cette image qui, aujourd'hui, peut nous paraître un peu lointaine à cause de l'aura qu'on a voulu lui donner dans le monde, alors le rapprochement est possible et nous devons l'aider de toutes nos forces.

Nous sommes là, nous existons, alors, ami, vous pouvez venir nous voir! Nous avons commis de nombreuses erreurs car cette Révolution est faite par des Hommes qui peuvent - heureusement et malheureusement - se tromper, commettre des erreurs mais qui ont aussi l'immense possibilité de les corriger et d'aller de l'avant et c'est ce qu'il faut venir voir et apprendre ici, à Cuba. Ecrit ce n'est pas la même chose, il faut le toucher du doigt ici.

A mon avis, lorsque quelqu'un veut connaître le Che, il est porteur de quelque chose qui l'en rapproche, un souhait, une préoccupation, un élan de tendresse et cela, il faut le faire fleurir...

En quoi pensez-vous que le Che et Cuba sont inséparables?

Le Che est un homme très complet et , très jeune, il était déjà quelqu'un de spécial sur le plan des sentiments, de sa capacité à nouer des liens forts avec les gens, à comprendre ce qui se passait autour de lui, à ne pas rompre avec la société dans laquelle il vivait mais à tenter de la comprendre et de la transformer.

C'est ainsi qu'était le Che Guevara, dès sa jeunesse, alors qu'il était en pleine formation, mais cet homme a eu une grande chance dans la vie - c'est indéniable : Il a connu un autre homme, semblable, Fidel Castro. Il a connu un groupe d'hommes jeunes qui voulaient changer le cap de leur pays et qui savaient comment le faire. Il a eu cette grande chance. Il a rencontré un peuple qui était vraiment fatigué du despotisme auquel il était soumis depuis des années, il a acquis sa stature à Cuba, il est devenu ainsi l'homme que le peuple cubain connaît, dans ce pays-ci qui lui a donné tout l'amour du monde, qui a fait de lui son enfant de naissance, bien

qu'il soit né à l'étranger, et qui le respecte, et l'admire pour toujours; ce pays qui lui a donné tout l'appui possible, moral, financier et politique. Tout ce qu'il a demandé, afin de réaliser son rêve, il l'a eu.

Cet homme est devenu celui que nous connaissons aujourd'hui parce que précisément il a vécu à ce moment là, connu le peuple cubain. C'est très intéressant: Un homme peut être extraordinaire, merveilleux, unique, mais ne pas voir arriver le moment de le faire savoir, de "fleurir" en tant qu'homme. Mon père oui, l'a vu et c'est cet homme-là que nous connaissons et que nous admirons. Il est donc lié, sans l'ombre d'un doute, au peuple cubain."

"...CE N'EST PAS PARCE QU'ILS TE BRULERONT, QU'ILS TE CACHERONT SOUS TERRE, QU'ILS TE DEROBERONT A NOS YEUX, DANS DES CIMETIERES, DES BOIS, DES DESERTS, QU'ILS VONT NOUS EMPECHER DE TE TROUVER CHE COMMANDANT, AMI."

Le 12 Juillet 1997, un gros titre barre toute la "une" du quotidien "Granma":

"Les restes du Commandant Ernesto Che Guevara identifiés." Le journal précise: à la suite des travaux de recherche et d'exhumation des sept corps dont la découverte dans une fosse commune dans la localité de Vallegrande, en Bolivie, a été annoncée le 3 juillet dernier, les restes du Commandant Ernesto Che Guevara ont été identifiés."

Effectivement, le 3 juillet, une note était parue, également à la une de "Granma". Elle rappelait que depuis fin décembre 1995, la recherche des restes du Che avait commencé. Elle dressait une chronologie précise des travaux effectués depuis que, le 28 juin à 9 heures, étaient apparus les restes du premier cadavre de la fosse commune dans laquelle, selon toute probabilité, sept combattants de la guérilla - y compris le Che - avaient été enterrés dans la nuit du 10 au 11 octobre 1967.

C'était là le résultat de plus d'un an et demi de travail auquel des spécialistes argentins et cubains avaient pris part. Anaïs Ginarte, anthropologue légiste argentine faisait partie de la première équipe arrivée sur place, elle témoigne:

En novembre 1995, un journaliste américain, John Lee Anderson a interviewé le général Vargas Salinas. Le général lui a dit que les dépouilles du Che et de ses camarades avaient été enterrées près de la piste d'atterrissage de la localité De Vallegrande. A la suite de la publication de cette interview dans un quotidien nord-américain, le Président bolivien, Gonzalo Sanchez de Lozada a nommé une commission destinée à enquêter sur les affirmations de ce général. Les proches des "détenus disparus" de Bolivie, la SOFAM, ont demandé au gouvernement que l'équipe argentine d'anthropologie légiste dont Patricia et moi sommes membres fasse partie de cette commission en tant qu'assesseur.

C'est ainsi qu'Alejandro Inchaurregui tout d'abord et moi ensuite, nous sommes rendus à Vallegrande. Alejandro s'y trouvait lorsque le général Vargas Salina y est allé avec la commission présidentielle. Arrivé à la piste d'atterrissage, il a déclaré: "Je ne connais pas l'endroit exact".

A ce moment-là, deux témoins sont apparus, un monsieur qui avait soit disant conduit la pelle mécanique qui avait creusé la fosse commune dans laquelle le Che et les autres personnes qui étaient mortes avec lui, avaient été enterrées et un témoin oculaire, un habitant de Vallegrande qui avait vu où ils étaient enterrés. Ces deux personnes ont signalé avec un peu de précision - une plus grande précision que le général Salinas - l'endroit mais leurs informations n'étaient pas assez exactes et lorsque nous avons commencé à creuser à l'endroit qu'ils nous avaient indiqué, il n'y avait rien.

Ensuite, nous avons eu recours à la géophysique, afin de commencer à prospecter dans cette zone et de déterminer les endroits qui avaient le plus de chances d'être les bons. Nous avons ainsi travaillé en 1995 sur la piste avec un géoradar appartenant à une entreprise argentine qui nous avait offert sa collaboration. Les endroits dans lesquels le géoradar avait détecté des anomalies du terrain ont été creusés mais en vain à ce moment-là.

Pendant que nous procédions à ces excavations, nous avons recueilli le témoignage d'une personne de Cañada de Arroyo qui nous a dit que quatre guérilleros étaient enterrés en pleine campagne sur sa propriété. Nous nous y sommes rendus et les premiers restes ont été mis au jour exactement à l'endroit que la personne nous avait indiqué. C'était en décembre 1995 et nous avons exhumé trois corps, deux qui se trouvaient dans la même fosse et un autre enterré seul. Nous sommes arrivés à identifier l'un des trois, Jaime Arana Campero, un bolivien - Chapaco - et c'est ainsi que 1995 a pris fin.

Après la découverte de ces trois corps, en décembre 95, le Dr Jorge González Perez, directeur de l'Institut de médecine légale de La Havane nous a rejoint et nous avons commencé à travailler ensemble.

En janvier 96, les recherches ont changé du tout au tout car il ne s'agissait plus de tenter de retrouver seulement les restes du Che mais de tous."

En juin 1996, les restes du Cubain Carlos Coello - Tuma - étaient retrouvés dans la localité de Florida et identifiés. C'est alors que la décision a été prise de rassembler plus largement et d'approfondir l'analyse des versions qui couraient sur les endroits où les guérilleros pouvaient être enterrés et d'appliquer toutes les possibilités qu'offrait la science, chose qui ne pouvait être réalisée que par une équipe multidisciplinaire. C'est ainsi qu'à partir de juin 1996, une douzaine de spécialistes de différentes branches se sont rendus en Bolivie pour effectuer des études géologiques et de prospection. Jorge González qui était à la tête de cette équipe explique:

"Nous pouvons dire que les recherches se sont faites en suivant une méthode en plusieurs phases; la première comprenait l'étude historique, la seconde mettait en jeu des techniques de télédétection et de relevé de terrain, une troisième phase s'est basée sur la recherche fondamentale sur le sol - nous sommes remonté jusqu'à la géologie du quaternaire pour savoir comment la vallée de Vallegrande s'était formée il y a dix mille ans, quels ont été les mouvements tectoniques qui ont fait surgir chacune des montagnes qui entourent la vallée et nous avons étudié les sols - puis nous sommes arrivés à la quatrième phase qui comprenait l'application de techniques telles que le géoradar, la géoélectricité, l'électromagnétisme, la kappamétrie, la magnétométrie, la radiométrie, la sismologie.

Et enfin, une fois que la découverte avait eu lieu, nous avons effectué le travail anthropologique et archéologique habituel, l'exhumation et l'identification ultérieure. C'est ainsi que nous avons conçu le travail.

Notre Institut en tant que tel a élaboré un plan de travail en avril 96. Sur la base des recherches nous avons divisé le terrain en 12 aires, nous avons commencé par la numéro 7, là même où ils étaient enterrés. Nous étions en effet arrivés à une conviction fondée sur des critères scientifiques à propos de l'endroit bien que l'on ait essayé au dernier moment de nous aiguiller sur une fausse piste.

A Cuba, un groupe de travail qui comprend plus de quinze instituts et plus de quarante spécialistes a contribué de manière importante à ces recherches.

Les rapports avec les argentins ont été très bons depuis le début. Ils ont commencé les recherches et ils ont dû les abandonner faute de moyens financiers. Au cours de la dernière période, nous avons sollicité leur retour, nous leur avons demandé de revenir, bien que nous ayons eu des anthropologues et des archéologues dans notre équipe. Nous avons mis tout le travail en commun et les rapports entre nous ont été formidables.

Nous n'avons pas le moindre doute sur l'exactitude de l'identification, les preuves apportées à l'appui de notre conclusion sont plus que suffisantes."

Ces preuves ont été remises aux autorités boliviennes et largement exposées à la presse. Dans le cas du Che, elles s'étaient multipliées: forme du crâne, couleur particulière des os due à l'injection de formol au cadavre, fractures consécutives aux blessures reçues au cours de la guérilla cubaine, absence des mains etc.

Patricia Bernardi, anthropologue légiste argentine signale à propos du travail d'identification:

"Le travail de laboratoire a été relativement simple comparé à l'exhumation, en effet trouver la fosse commune a été difficile.

Une fois que nous l'avons découverte, nous avons travaillé dur pendant une semaine pour récupérer et rassembler les ossements. Pour le travail de laboratoire, nous avons de nombreuses données concernant les guérilleros cubains. Il n'en allait pas de même pour les deux boliviens et le péruvien mais nous savions, grâce aux sources historiques, qui ils étaient, nous savions quelle information nous devons tirer des os afin de déterminer l'identité de chacun. Pour les Cubains, nous n'avons pas eu de problèmes, en particulier pour le Che, nous avons de nombreuses données précises, des fiches odontologiques, l'une plus récente que l'autre. Nous avons aussi le rapport de l'autopsie qui a été pratiquée sur lui, le moulage en plâtre de sa dentition et ensuite le Dr Soto a effectué une superposition crâne-photo, parce que seul le crâne du Che était intact, les autres avaient éclaté sous l'impact d'un coup de feu et il n'a pas été possible dans leur cas d'employer cette technique.

Le concept de "disparu" est macabre dans tous les sens du terme, dans tous les pays où les "disparus" existent - nous constatons à quel point la société argentine en est malade - lorsque nous parlons avec les proches, cette existence et non-existence, cette présence et non présence est une torture constante et, avec d'autres nuances, le Che était un disparu.

Je crois que le fait que nous ayons ses os le rend plus humain, il cesse d'être une figure mythique pour se convertir en un être de chair et d'os.

Ce qui a été aussi intéressant dans ce travail, a été le contact avec le folklore que la population de Vallegrande avait à propos de l'image du Che. Pendant trois mois, nous avons recueilli les témoignages des gens et les différentes versions. On se rend compte ainsi de l'envergure qu'avait prise la figure du Che à Vallegrande et de l'importance qu'il revêtait aussi pour le peuple.

Le moment où nous l'avons exhumé aussi a été très important pour nous. Nous ne voulions pas faire de différence entre un squelette et un autre, mais de manière indiscutable, la population en a fait. Nous étions entourés de journalistes et de gens du peuple, lorsque nous avons commencé à exhumer le squelette numéro dos, un profond silence s'est installé, personne ne bougeait, on entendait seulement le crépitement des flashes et ce silence s'est prolongé jusqu'à ce que nous ayons terminé de l'exhumer, cela a duré une heure. Nous qui étions dans la fosse, nous sentions ce poids.

On pense que ce travail peut être dur, froid mais il y a la part d'humain, à tout moment. Nous ne l'avons pas perdue et ils l'ont démontré, à leur manière de caresser le crâne, de se signer... Les géologues qui pourtant avaient terminé leur travail, étaient là, à nos côtés et nous nous regardions tous, les yeux pleins de larmes, tout le monde était très ému. Le sortir de la terre a été quelque chose de très bouleversant.

Quelquefois, il y a des preuves associées au squelette, elles indiquent une date; dans ce cas, les sources historiques étaient plus que suffisantes. Un collègue m'a dit: "Et la veste?" et je me suis rappelé que j'avais vu sur la veste, une étiquette mais elle ne portait pas de date et il a alors ajouté: "Et les poches?" J'avais oublié les poches, nous les avons ouvertes et dans l'une d'elles, la blague à tabac était là... Lorsque nous l'avons vue, nous avons eu les jambes en coton. Nous ne nous y attendions pas, c'était quelque chose qui avait échappé aux militaires. Quelque chose qu'il avait mis dans sa poche, quelque chose de très fort pour nous, elle avait échappé aux militaires, ils ne la lui avaient pas volée."

Le 3 juillet lorsque la note avait paru dans "Granma", malgré la prudence des anthropologues et des médecins légistes, la conviction qu'il s'agissait bien du Che s'est installée chez les Cubains et l'attente a commencé...

Il était évident pour tous que le Che devait reposer en terre cubaine et c'est avec la satisfaction du voeu accompli que des millions de personnes ont vu apparaître le 12 juillet au soir, sur leur écran de télévision, le point lointain qu'inscrivait dans le ciel de Cuba l'avion rapatriant les restes du Che.

Le matin, en Bolivie, les jeunes avaient arrêté la veillée qu'ils avaient entamée dès le moment de l'exhumation des corps et maintenue pendant tous les travaux d'identification. Jorge Gonzalez demandait alors une minute de silence pour les guérilleros tombés en Bolivie. Les proches des combattants boliviens remerciaient l'équipe de travail de les avoir fait rentrer en possession des restes des leurs et les spécialistes argentins et cubains se donnaient l'accolade sans pouvoir retenir leurs larmes.

A l'aéroport de Santa Cruz, de nombreuses personnes portant des portraits, des pancartes, ont dit adieu au Che et à ses compagnons d'armes. Seules quelques heures les séparaient de La Havane.

Sur la piste de l'aéroport de San Antonio de Los Baños, à l'arrivée de l'avion de Cubana, le Commandant de la Révolution, Ramiro Valdés, a rendu compte: "Commandant en Chef, la mission de rapatrier les restes du Che et de ses compagnons d'armes tombés en Bolivie, est accomplie".

Aleida Guevara March, a donné alors lecture de la lettre adressée par les proches des guérilleros au chef de l'Etat cubain:

Cher Commandant,

Il y a plus de trente ans, nos pères nous ont dit adieu; ils sont partis à la poursuite de l'idéal de Bolivar, de Marti, un continent uni et indépendant, mais eux non plus n'ont pas pu le voir triompher.

Ils étaient conscients du fait que les grands rêves ne peuvent se réaliser qu'au prix de grands sacrifices. Nous ne les avons jamais revus.

A cette époque-là, la plupart d'entre nous étions très petits; maintenant nous sommes des hommes et des femmes et nous vivons, peut être pour la première fois, des moments de grande douleur, d'intense peine. Nous savons comment les faits se sont déroulés et nous en souffrons.

Aujourd'hui leurs restes nous reviennent, mais ils ne nous reviennent pas vaincus: ils arrivent transformés en héros, éternellement jeunes, courageux, forts, audacieux.

Personne ne peut nous enlever cela, ils seront à jamais vivants dans leurs enfants, dans le peuple.

Ils savaient que quand ils le décideraient, ils pourraient revenir dans leur Patrie et que notre peuple les recevrait avec amour et panserait leurs blessures, ils savaient que vous resteriez leur ami, leur chef.

C'est pourquoi nous vous demandons, Commandant, de nous faire l'honneur de recevoir leurs restes; plus que nos pères, ils sont les fils de ce peuple que vous représentez si dignement.

Recevez vos soldats, vos camarades que rentrent dans leur Patrie, nous aussi nous remettons nos vies entre vos mains.

Jusqu'à la victoire, toujours.

La fille de Che Guevara et Fidel Castro se sont alors fondus dans une étreinte.

Les restes du Che et de quatre de ses camarades cubains - trois exhumés de la même fosse commune et Carlos Coello - ont été alors transférés à la salle "Granma" du Ministère des Forces Armées Révolutionnaires. Le gouvernement a annoncé qu'un hommage national leur serait rendu en octobre et leurs restes déposés au Mémorial qui serait construit à Santa Clara.

Quelques jours après le Che remplissait plus que jamais les rues de Cuba dans le cadre du 14^{ème} Festival Mondial de la Jeunesse et des Etudiants qui lui était dédié et auquel plus de onze mille jeunes des cinq continents ont pris part. Des jeunes portant des Tee-shirts à son effigie, des mots d'ordre *d'Hasta la victoria siempre*, des lancements de livres sur sa vie et sa pensée, un grand concert pour le chanter, une conversation avec Aleida et Camilo Guevara se sont conjugués avec la dénonciation de la persistance des problèmes contre lesquels Che Guevara et ses camarades avaient pris les armes en Amérique Latine.

Au Palais des Congrès de La Havane dont la grande salle de conférences était pleine à craquer, Aleida et Camilo Guevara ont répondu à des questions. A propos de ses frères et soeurs et de la position des enfants du Che à propos de l'internationalisme, Aleida Guevara a signalé:

"Dans mon cas particulier, j'ai expliqué que j'étais allée au Nicaragua, que cela a été pour moi un privilège de pouvoir donner au monde un petit peu, seulement un petit peu, de ce que la solidarité de mon père, comme internationaliste qu'il était, m'a donné, c'est à dire, la vie. Notre engagement envers la Révolution cubaine, l'éducation que nous avons reçue, est très grand, plus encore parce que nous sommes les enfants d'un internationaliste. Je suis allée au Nicaragua comme médecin, j'ai travaillé aussi deux ans en Angola, Camilo est allé au Nicaragua comme internationaliste ainsi qu'Ernesto en Angola. Celia ne l'a pas fait parce qu'elle est vétérinaire et qu'on a pas eu besoin d'elle en tant que telle mais elle est tout aussi disposée à l'être. Elle a réalisé son "service social", c'est une jeune très révolutionnaire et très active."

¿Est-il possible d'être comme le Che? a demandé une nord-américaine et Camilo a répondu:

"Nous sommes des enfants de notre époque, nous lui ressemblons et cette époque a été marquée par le Che. C'est pourquoi je crois que ce mot d'ordre révèle un souhait juste de nos parents et que si nous essayons d'être comme le Che, cela nous rend meilleurs."

Dès la convocation du 5^{ème} Congrès du Parti Communiste de Cuba, la date du 8 octobre avait été choisie pour que l'ouverture de la rencontre coïncide avec "la journée du Guérillero Héroïque" en cette année du trentième anniversaire de la mort du Che. Le Congrès tout entier était placé sous son signe. Fidel Castro a précisé dans le rapport central:

"Le hasard a voulu que justement au moment où on commémore le trentième anniversaire de sa mort au combat, nous ayons pu retrouver ses restes et qu'ils soient parmi nous, aux côtés des camarades qui sont tombés à ses côtés.

Il est des misérables et des plumes mercenaires qui prétendent introduire une différence entre le Che et la Révolution et aller jusqu'à le présenter comme en contradiction avec elle.

Che et la Révolution cubaine sont une seule et même chose; Che et les Cubains, sommes venus sur le "granma"; Che et les Cubains avons lutté dans la Sierra; Che et les Cubains avons vécu la Crise d'Octobre; Che et les Cubains, avons entrepris l'édification du socialisme, ce socialisme qui est aussi nôtre que sien.

Des combattants cubains se trouvaient là-bas avec lui en Afrique; des combattants pour la plupart cubains et choisis par lui, d'excellents combattants, se trouvaient là-bas en Bolivie. Et aujourd'hui sa figure immense ne peut être diminuée, elle doit être respectée, admirée par toujours plus de personnes dans le monde, comme exemple de révolutionnaire et d'être humain. Rien ne peut écarter l'idée de l'identité extraordinaire qui a toujours existé entre le Che et la Révolution cubaine.

Ils viennent s'écraser contre le mur de la vérité historique, contre un bloc d'acier et notre peuple y gagne en prestige, en retire un autre grand honneur; notre histoire révolutionnaire, notre histoire internationaliste et notre immense trésor de valeurs s'enrichissent et notre engagement à faire ce que nous sommes absolument sûrs qu'il ferait dans des moments comme ceux-ci grandit...

Le temps passe et des choses comme celles-ci arrivent, nous voyons des hommes en chair et en os, nos camarades de tous les jours devenus aujourd'hui des figures de légende. Notre expérience s'enrichit à propos du destin des hommes, cette grande vérité vient enrichir notre expérience, celle que nous avons du concept de mort. Qu'est-ce que la mort si ceux qu'on dit morts sont plus présents et plus vivants que jamais à nos côtés et vivront tant qu'il y aura des révolutionnaires, des patriotes, des coeurs nobles, tant qu'il y aura des hommes portant en eux les meilleures qualités de l'être humain."

Le 10 octobre au soir, les restes du Che, de quatre combattants cubains - Carlos Coello, René Martínez Tamayo, Alberto Fernandez Montes de Oca, Orlando Pantoja Tamayo - un bolivien, Siméon Cuba et un péruvien, Juan Pablo Chang, étaient transférés dans la base du monument de José Martí, sur la Place de la

Révolution. Les familles du bolivien et du péruvien avaient décidé de faire reposer les leurs en terre cubaine. Le fils de Siméon Cuba - Willy - a déclaré:

"Je pense que les honneurs qui sont rendus à mon père et à ses camarades ne pouvaient être aussi immenses qu'à Cuba. Nous avons décidé de le transférer ici pour qu'il repose aux côtés de son Commandant et de ses compagnons de lutte. Je crois que, par principe, nous ne devons pas les séparer."

De son côté la soeur de Juan Pablo Chang a rappelé que c'est volontairement que celui-ci avait décidé de rester dans la guérilla alors qu'il s'y trouvait "en visite" lorsque le premier combat a eu lieu. Elle a signalé que son frère faisait la fierté de sa famille

Les trois frères et soeurs du Che - Celia, Martín et Roberto - étaient présents à La Havane. Ce dernier a déclaré:

"Il avait un grand esprit d'aventure, mais il était beaucoup plus que cela. Souvent les jeunes l'évoquent comme le Guérillero Héroïque mais il a été beaucoup d'autres choses. Le Che était un homme politique d'exception, quelqu'un qui avait toute une pensée marxiste qui, à mon avis, n'a pas encore été appréciée à sa juste valeur. Je crois d'ailleurs qu'il est temps de l'étudier. Il a été diplomate, membre du Parti Communiste de Cuba, il a travaillé de toutes ses forces pour que la Révolution aille de l'avant."

L'heure était aux témoignages et Alberto Granado, l'ami de jeunesse avec lequel Ernesto Guevara a parcouru l'Amérique Latine était de ceux-là:

"C'était un homme extraordinaire, d'une grande capacité, d'une grande intelligence dont les assises véritables étaient sa valeur sur le plan moral, son incapacité à mentir: sa capacité à dire la vérité à tous et à n'accepter de mensonges de personne et troisièmement, le fait de donner toujours l'exemple. C'est pourquoi je dis toujours aux jeunes que, bien que ressembler au Che semble très difficile, s'ils sont capables de ne pas accepter de mensonges et de ne pas en proférer, s'ils sont capables de ne pas accepter ce qui ne leur revient pas, et de donner toujours l'exemple, alors, ils ressemblent un peu au Che.

L'idéologie n'est pas morte, les gens de valeur non plus, au contraire, trente ans après qu'on l'eut assassiné pour faire taire ses idées, elles sont chaque jour plus affirmées dans le monde. Trois choses importantes se conjuguent de nouveau ici: Cuba, Ernesto Guevara et Fidel qui prouvent au monde que les idéologies existent encore, que , oui, nous croyons encore en l'existence des utopies et que ces utopies nous montrent que nous devons détruire ce monde de la globalisation qui veut nous soumettre."

La première garde d'honneur a été montée le 10 octobre au soir par Fidel et Raul Castro accompagnés du Bureau Politique du Parti Communiste de Cuba élu la veille et le jour suivant, le petit salon qui avait accueilli les sept cercueils - cinq recouverts du drapeau cubain, un du drapeau péruvien et un du drapeau bolivien - était ouvert au public. Le Che se trouvait au centre et une fleur rouge était déposée sur le drapeau; au mur les photos des trente huit combattants de la guérilla bolivienne... et à la porte la longue file des hommes, femmes, jeunes, enfants, personnes âgées. Des heures et des heures d'attente, de jour et de nuit. Des centaines de milliers de personnes ont défilé ainsi du 11 au 13 octobre.

Le Conseil d'Etat de la République de Cuba avait décrété un deuil officiel du 11 au 17 octobre. Le 14, à 7h, le cortège s'est ébranlé depuis la place de la Révolution. Les cercueils montés sur des affûts de canon, allaient refaire exactement - en sens inverse - le chemin emprunté par la Colonne du Che entre Santa Clara et La Havane au lendemain du triomphe de la Révolution cubaine. Il n'y avait pas un seul espace vide sur le trajet de 300 kilomètres même en rase campagne. Des drapeaux cubains, des portraits, des fleurs déposées sur l'asphalte à leur passage, ont accompagné les restes du Che et de ses hommes jusqu'à la ville qui a été en décembre 1958, le théâtre d'"une des oeuvres les plus achevées du Che du point de vue militaire".

Des milliers de personnes attendaient à Santa Clara l'arrivée du cortège et plus de soixante-dix mille ont défilé à la Bibliothèque José Martí où les restes du Che et de ses camarades ont été exposés du 14 au 16 octobre.

Le 17 octobre, à 9h, la cérémonie d'hommage national a commencé sur la Place Ernesto Che Guevara de Santa Clara, elle était retransmise par la radio et la télévision à l'ensemble du pays.

Les affûts de canon sont arrivés face à la tribune. Un chœur d'enfants a chanté "A toujours, Commandant" et un poème s'est élevé:

C'est bien,
Santa Clara,
d'accord!
Bien que la liberté de création
mérite tout mon respect
je voudrais suggérer à l'ami sculpteur

compte tenu du fait que ce sera mon monument
qu'il conçoive un lieu pour le combat
pour la cause du peuple,
une tranchée,
plutôt un campement,
un lieu de combat où il n'y aura pas de repos,
pas de "repose en paix"
pour le guérillero.

Je préviens, dès maintenant,
que je dois avoir mon fusil à la main
et que je dois être réveillé
pour repousser les prières
et les larmes, et les supplications,
les promesses et les amulettes,
les miracles et les oratorios,
parce que je ne suis pas un saint
et que je ne suis pas mort.

Apportez-moi des résultats,
des sillons de feu, des cannes à sucre coupées,
des usines qui ouvrent,
des salles de classe pleines,
du travail volontaire,
des graines qui germent
des sourires et des aurores,
des poèmes et des chansons
et des patries libérées.
A l'ennemi, même pas ça,
copié?
à l'ennemi seuls le fer et la balle
C'est bien, Santa Clara,
d'accord!
C'est un bon endroit
pour faire avancer de nouveau
mes os guérilleros.

Silvio Rodríguez a chanté en s'accompagnant seulement de sa guitare "L'ère accouche d'un coeur".

Et Fidel Castro a pris la parole:

"Proches des combattants morts au combat,
Invités,
Habitants de la province de Villa Clara,
Compatriotes,

C'est avec une émotion profonde que nous vivons un de ces instants qui n'ont pas pour coutume de se répéter.

Nous ne sommes pas venus dire adieu au Che et à ses héroïques camarades. Nous sommes venus les accueillir.

Le Che et ses hommes sont, dans mon esprit, des renforts, un détachement de combattants invincibles qui, cette fois-ci, comprend non seulement des Cubains mais encore des latino-américains qui viennent lutter à nos côtés et écrire de nouvelles pages d'histoire et de gloire.

Le Che est aussi dans mon esprit un géant moral qui grandit chaque jour et dont l'image, la force, l'influence se sont multipliées sur toute la Terre.

Comment pourrait-il tenir sous une pierre tombale?

Comment pourrait-il tenir sur cette place?

Comment pourrait-il tenir uniquement sur notre chère mais petite île?

Seul le monde dont il a rêvé, pour lequel il a vécu et pour lequel il a lutté, peut lui offrir un espace suffisant.

Plus l'injustice, l'exploitation, les inégalités, le chômage, la pauvreté, la faim et la misère régneront dans la société humaine, plus grande sera son image.

Plus la puissance de l'impérialisme, la volonté d'hégémonie, l'abomination et l'intervention au détriment des droits les plus sacrés des peuples et notamment, des peuples faibles, en retard et pauvres qui, durant des siècles ont été des colonies de l'Occident et de la main d'œuvre esclave s'accroîtront, plus grandiront les valeurs qu'il a défendues.

Plus il y aura d'abus, d'égoïsme, d'aliénation, de discrimination des indiens, des minorités ethniques, des femmes et des immigrants, plus les enfants feront l'objet de commerce sexuel ou seront obligés de travailler par centaines de millions, plus il y aura d'ignorance, d'insalubrité, d'insécurité, d'abandon, plus éclatant sera son profond humanisme.

Plus il y aura de politiciens corrompus, de démagogues et d'hypocrites partout, plus s'imposera son exemple d'homme pur, révolutionnaire et conséquent.

Plus de couards, d'opportunistes et de traîtres surgiront sur la Terre, plus son courage et son intégrité révolutionnaire seront objets d'admiration. Plus d'autres faibliront devant leurs tâches, plus sa volonté sera de fer. Plus de personnes manqueront de dignité, plus son sentiment de l'honneur s'accroîtra. Plus il y aura de sceptiques, plus comptera sa foi en l'Homme. Plus il y aura de pessimistes, plus il y aura son optimisme. Plus il y aura d'hésitants, plus il y aura son audace. Plus de fainéants gaspilleront en luxe et loisirs le produit du travail des autres, plus son austérité, son amour de l'étude et du travail seront présents.

Che a été un véritable communiste et aujourd'hui, il est un exemple de révolutionnaire et de communiste. Che a formé et forgé des hommes comme lui. Révolutionnaire conséquent, il n'a jamais cessé de faire ce qu'il prêchait et d'exiger à lui-même plus qu'il n'exigeait des autres. Chaque fois qu'il a fallu un volontaire pour une mission difficile, il se proposait le premier. Aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix, il a toujours fait passer ses grands rêves après sa volonté de donner généreusement sa vie.

Rien n'était pour lui impossible et il était capable de rendre possible l'impossible. La campagne qui, à partir de la Sierra Maestra, l'a conduit à travers des plaines immenses sans végétation et la prise de la ville de Santa Clara avec quelques hommes, témoignent, entre autres actions, des prouesses dont il était capable.

Ses idées sur la Révolution sur sa terre d'origine et dans le reste de l'Amérique du Sud, étaient réalisables malgré les énormes difficultés. Si elles l'avaient été, le monde d'aujourd'hui serait peut-être différent.

Le Vietnam a démontré que l'on pouvait lutter contre les forces d'intervention de l'impérialisme et les vaincre. Les sandinistes ont vaincu un des hommes de paille les plus puissants des Etats Unis.

Les révolutionnaires salvadoriens ont été sur le point de remporter la victoire. En Afrique, l'apartheid a été terrassé malgré ses armes nucléaires. La Chine, grâce à la lutte héroïque de ses ouvriers, de ses paysans, est aujourd'hui un des pays du monde devant lesquels s'ouvrent les plus grandes perspectives. Hong Kong a dû être rendu après cent cinquante ans d'une occupation qui a été réalisée pour imposer à un immense pays le commerce de la drogue.

Toutes les époques et toutes les circonstances ne requièrent pas les mêmes méthodes et les mêmes tactiques mais rien ne pourra arrêter le cours de l'histoire. Ses lois objectives ont une validité constante. Le Che s'est appuyé sur ces lois et il a eu une foi absolue en l'Homme. Souvent les grands révolutionnaires qu'a connus l'humanité n'ont pas eu le privilège de voir leurs rêves réalisés aussi vite qu'ils l'espéraient ou qu'ils le désiraient mais ils ont triomphé tôt ou tard.

Un combattant peut mourir mais pas ses idées. Que faisait donc un homme du gouvernement des Etats-Unis à l'endroit où le Che était blessé et prisonnier? Pourquoi ont-ils cru qu'en le tuant, le combattant cessait d'exister? Maintenant il n'est plus seulement à la Higuera, il est partout, partout où il y a une cause juste à défendre. Ceux qui voulaient l'éliminer et le faire disparaître ne pouvaient comprendre que son empreinte indélébile était déjà entrée dans l'histoire et que son regard lumineux de prophète allait devenir un symbole pour tous les pauvres du monde qui sont des milliards. Jeunes, enfants, vieillards, hommes et femmes qui ont entendu parler de lui, les personnes honnêtes de toute la Terre, indépendamment de leur origine sociale, l'admirent.

Che est en train de livrer et de remporter plus de batailles que jamais.

Merci, Che pour ton histoire, pour ta vie, pour ton exemple!

Merci de venir en renfort dans cette lutte difficile que nous sommes en train de livrer aujourd'hui pour sauver les idées pour lesquelles tu as tant lutté, pour sauver la Révolution, la Patrie et les conquêtes du socialisme qui sont la part réalisée des grands rêves que tu caressais. (Applaudissements)

Pour mener à bien cette immense prouesse, pour déjouer les plans impérialistes ourdis contre Cuba, pour résister au blocus, pour remporter la victoire, nous comptons sur toi. (Applaudissements)

Comme tu le vois cette terre qui est ta terre, ce peuple qui est ton peuple, cette révolution qui est ta révolution, continuent de brandir avec honneur et fierté la bannière du socialisme. (Applaudissements)

Bienvenue, camarades héroïques du détachement de renforts, les tranchées d'idées et de justice que vous défendrez aux côtés de notre peuple, ne pourront jamais tomber aux mains de l'ennemi et nous continuerons ensemble à lutter pour un monde meilleur.

Jusqu'à la victoire toujours! (Ovation)

Les cercueils des guérilleros ont ensuite été déposés dans les niches du Mémorial en présence des membres de leur famille et Fidel Castro a allumé la flamme éternelle.

Après la sonnerie aux morts, vingt et une salves d'artillerie ont été tirées simultanément à Santa Clara, à la forteresse de la Cabaña - à La Havane - et à la Caserne Moncada à Santiago de Cuba.

Un défilé militaire a eu lieu devant le Mémorial, les troupes étaient placées sous le commandement du général Harry Villegas - Pombo - et du Colonel Leonardo Tamayo - Urbano.

Au terme de la cérémonie, après les mots "A toujours, Commandant", les klaxons des voitures, les sirènes des usines et des bateaux ont retentis pendant une minute.

Le jour suivant, le Mémorial ouvrait ses portes au public. Au cours de la première semaine, plus de douze mille personnes s'y sont rendues.

Travailleurs, étudiants, paysans, jeunes, vieux, enfants, hommes et femmes, cubains et étrangers, continuent à défiler au Mémorial d'Ernesto Che Guevara de la Serna. Ils font montre ainsi d'une solide concordance avec les idéaux du Che et de ses camarades qui gardent, pour eux, toute leur actualité.

Cuba lui offre un hommage permanent et plus qu'un hommage, un engagement envers ceux qui n'ont rien: Jusqu'à la victoire, toujours!

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier de leur appui et de leurs encouragements les personnes suivantes: Aleida March, Mercedes Verdeses, Elsa Blaquier, Matilde Lara.

Nous sommes très reconnaissants à Mabel Pelaez et Luis Manuel Aguiar pour leur coopération assidue. Divina Rubio, Aleida Peyon et Ignacio Canel nous ont aussi appuyés.

Nos collègues du Service des émissions en français de Radio Havane Cuba - Josie Pellé, Tania Hernandez, Francisco Rodriguez et Reynaldo Henquen - nous ont fourni leur appui et entourés de leur compréhension.

Emilio Neira, René Bertuccioli et Lionel Gresh, ont été de précieux collaborateurs dans la recherche de témoignages et de sources de même que Danièle Bleitrach et Liette Pellé qui nous ont prodigué leurs conseils.

Une mention spéciale revient à l'Association Cuba-Si France qui a joué un rôle important dans la publication de ce travail.

"Ce n'est pas parce qu'ils te brûleront, qu'ils te dissimuleront sous la terre, qu'ils te cacheront dans des cimetières, des bois, des déserts, qu'ils nous empêcheront de te trouver ..."

" Le triomphe des réactions n'est jamais total, ou elles plieront face aux conquêtes des Révolutions ou elles seront balayées par elles, comme les feuilles sèches de l'automne par le vent de décembre.

La liberté ne meure jamais des blessures qu'elle reçoit. Le poignard qui la blesse apporte à ses veines un sang nouveau."

José Martí

BIBLIOGRAPHIE

ALCARZAR, JOSE LUIS

Ñancahuazu, la guerrilla del Che en Bolivia, Ediciones Era, Mexico, 1969.

CASTRO RUZ, FIDEL

La historia me absolvera Edition commentée, Oficina de publicaciones del Consejo de Estado, 1993

CUPULL ADYS, GONZALEZ FROILAN

De Ñancahuasu a la Higuera, Editora Politica, La Havane, 1989

CUPULL ADYS, GONZALEZ FROILAN,

Un hombre bravo, Ed. Capitan San Luis, La Havane, 1994

CUPULL ADYS, GONZALEZ FROILAN

La Cia contra el Che, Editora Politica, La Havane, 1992.

GALVEZ RODRIGUEZ, WILLIAM

Camilo, señor de la Vanguardia Editorial de Ciencias Sociales, La Havane, 1988

GUEVARA DE LA SERNA, ERNESTO

- *Oeuvres Complètes*, Casa de Las Americas, La Havane, 1970

- *Diario del Che en Bolivia*, Institut cubain du Livre, 1968

- *Ecrits et discours*, Editorial Ciencias Sociales, La Havane, 1972

- *Oeuvres choisies 1957-1967* 2 tomes, Editorial Ciencias Sociales, La Havane, 1985

GUEVARA LYNCH, ERNESTO

Mi hijo el Che, Editorial Arte y literatura, La Havane, 1988

HAMON Hervé, ROTMAN Patrick

Génération, 1. Les Années de Rêve, Le Seuil, Paris 1987

IGLESIAS LEYVA JOEL

De la Sierra Maestra al Escambray Editorial Letras Cubanas, La Havane, 1979

LARA JESUS, Guerrillero Inti Peredo,

El Rebelde editores, 4ème ed. La Paz, 1994 (1ère ed. 1971)

LEMOINE, MAURICE

Les 100 portes de l'Amérique Latine, Editions Autrement, Paris, 1988

MARTI JOSE

Oeuvres complètes, Editorial Nacional de Cuba, La Havane, 1963-1973.

MARTINEZ ESTEVEZ, DIEGO Gral.

Ñancahuazu: Apuntes para la Historia militar de Bolivia, ed. Computacion y proyectos, La Paz, 1989.

PEREDO LEIGUE, INTI

Mi campaña con el Che El Umbral, Chili, 1971

ROJAS MARTA et RODRIGUEZ MIRTA,

Tania, la guerrillera inolvidable, Instituto cubano del libro, La Havane, 1974

SAUCEDO PARA, ARNALDO Gral.

No disparen... soy el Che, Ed. Oriente, Santa Cruz de la Sierra, Bolivie, 1ère édition, 1987

SORIA GALVARRO, CARLOS

El Che en Bolivia, Tome 1: *El PCB, antes, durante y después*; Tome 2: *Su último combate*, CEDOIN, 2ème édition, La Paz, 1995

VILLEGAS TAMAYO, HARRY

Pombo, un hombre de la guerrilla del Che, Editora Política, La Havane, 1996

Auteurs collectifs ou documents

Cronologia 25 años de Revolucion, 1959-1983

Editora Política, La Havane, 1984

Diario de la Guerra, dic. 1956-feb. 1957

Oficina de publicaciones del Consejo de Estado, La Havane, 1986

Historia de la Revolución cubana

Choix de discours sur des questions historiques, Editora Política, La Havane, 1980.

Las luchas por la independencia nacional y las transformaciones estructurales 1868-1898

Institut d'Histoire de Cuba, Editora política, La Havane, 1996.

La Revolución cubana 1953-1980

Sélection de textes. Ed. Ministère de l'enseignement supérieur, La Havane, 1983

Las emisiones de billetes de 1960 y 1961 firmadas por el Che

Bulletin du Musée numismatique

de la Banque Nationale

PRESENCIA

numéro spécial "*El Che desentierra la historia*", La Paz, 9 décembre 1995

Perfil de Cuba

Ministère cubain des Affaires Etrangères, Direction de l'information, 1964.

Un encuentro con Fidel

Interview réalisée par Gianni Miná, Oficina de publicaciones del Consejo de Estado, La Havane, 1987

QUOTIDIENS CUBAINS:

- Hoy
- El Mundo
- Granma (édition cubaine et édition internationale)
- Trabajadores
- Juventud Rebelde
-

REVUES CUBAINES

- Verde Olivo
- Bohemia
- Cuba Internacional
- Tricontinental
- Alma Mater
- Prisma latino-americano

- Casa de Las Americas

AUTRES SOURCES

- Centre de documentation,

- Phonothèque,

- et discothèque de Radio Havane Cuba